«Un livre poétique, puissant et inoubliable.»
Khaled Hosseini



QAIS AKBAR OMAR

KABOUL ÉTAIT UN VASTE JARDIN

Histoire d'une famille afghane

Robert Laffont

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ce livre numérique ne comporte pas de dispositif de cryptage limitant son utilisation, mais il est identifié par un tatouage permettant d'assurer sa traçabilité.

QAIS AKBAR OMAR

KABOUL ÉTAIT UN VASTE JARDIN

Histoire d'une famille afghane

Traduit de l'anglais (Afghanistan)
par Michel Faure

ROBERT LAFFONT

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Titre original : A FORT OF NINE TOWERS. AN AFGHAN FAMILY STORY
© Qais Akbar Omar, 2013
Cartes © Jeffrey L. Ward, 2013
Traduction française : Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2014
Publié avec l'accord de Farrar, Straus and Giroux, LLC, New York
ISBN 978-2-221-14528-9
(édition originale : ISBN 978-0-374-15764-7, Farrar, Straus and Giroux, LLC, New York)
En couverture : © Mohammad Kheirkhah / UPI Photo / Sipa Press

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Note de l’auteur

Kaboul était un vaste jardin raconte les trois dernières tumultueuses décennies de l’Afghanistan. Pendant une partie de cette époque, j’étais très jeune. Il s’est passé beaucoup de choses pour ma famille et pour moi, et je ne peux pas dire, concernant les premières années de combats, exactement quand ces choses se sont produites. Je ne peux que dire qu’elles ont eu lieu. J’ai inclus des dates précises quand j’en étais sûr ; sinon, j’ai fait de mon mieux pour m’en approcher.

Mes lecteurs hors de l’Afghanistan se demanderont peut-être pourquoi, dans le récit de notre vie tous ensemble, j’ai rarement donné les noms des membres de ma famille. Les Afghans comprendront.

Si ce livre est centré sur l’expérience de ma famille, chaque famille afghane a une histoire similaire à la nôtre. Elles valent toutes la peine d’être racontées. Elles valent la peine d’être entendues. Et ne doivent plus se reproduire.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

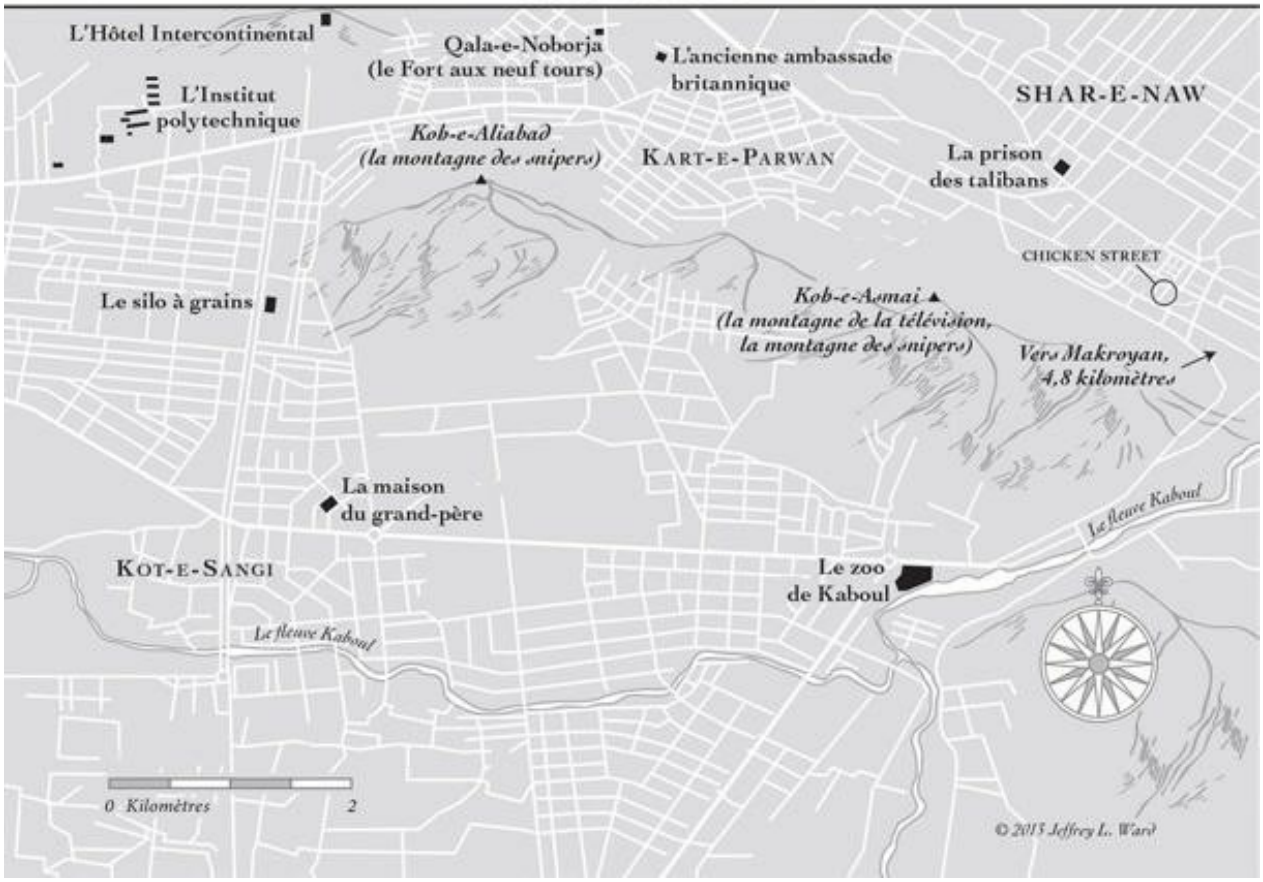
Si la tristesse s'installe dans ton cœur,
où se trouve alors la maison de la joie ?
Les chagrins et les joies de la vie
se mélangent tous ensemble,
Personne ne peut les séparer,
sinon Celui qui les a créés.

Les hommes véritables ne meurent pas
de la mort ; la mort trouve sa mort en l'homme.
Les hommes véritables ne meurent pas de la mort ; la mort trouve son nom chez l'homme.
Quand le nom d'un homme est respecté,
alors la mort n'a pas de nom.
(Ainsi parlait mon grand-père.)

AFGHANISTAN

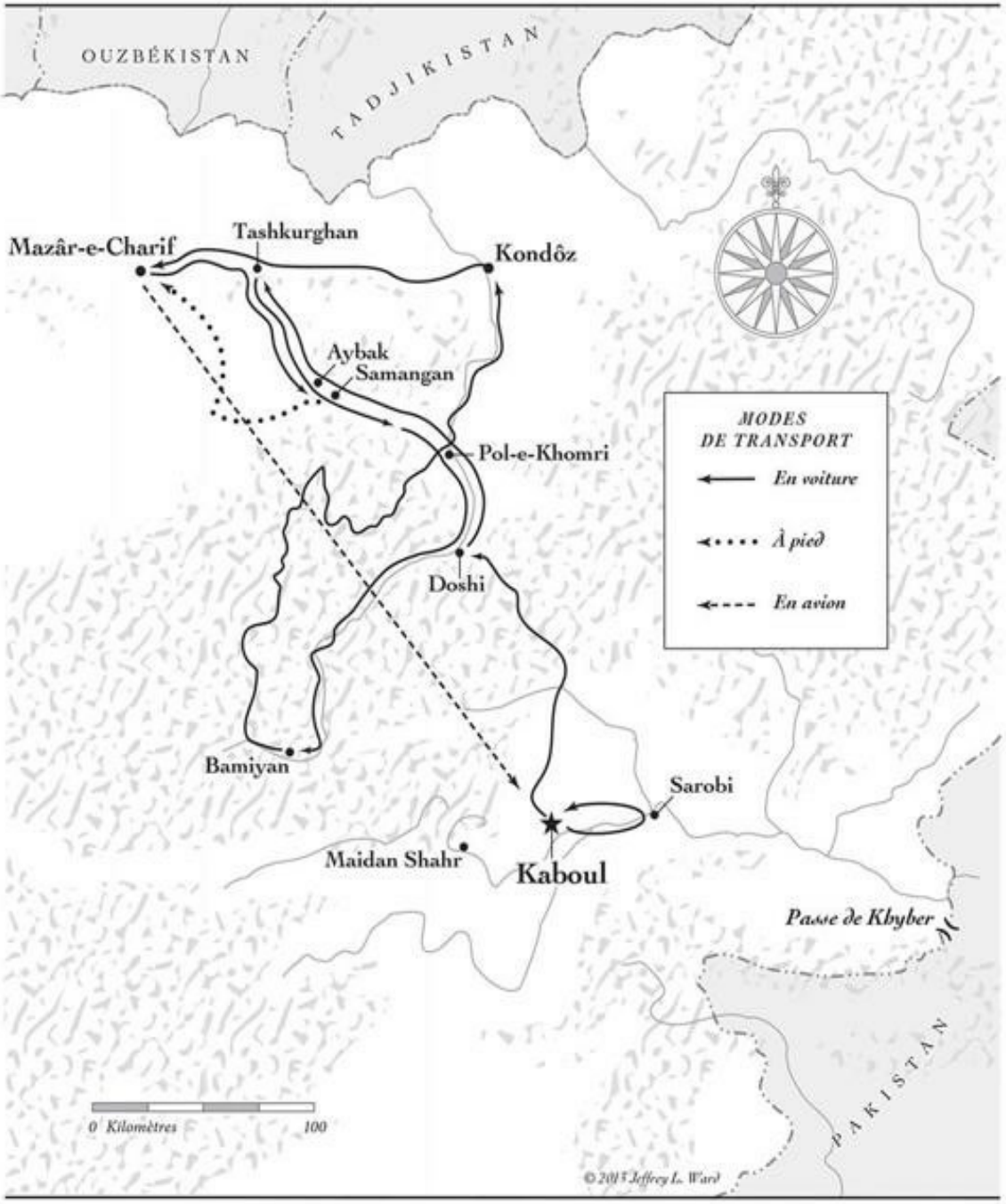


KABOUL



Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

LE VOYAGE DE LA FAMILLE



Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Prologue

Le téléphone sonne toujours tôt le matin. Parfois je suis en train de prier quand j'entends celui de ma mère retentir au premier étage. Je me penche pour toucher le tapis de mon front, et fais un effort pour me concentrer sur les versets anciens qui défilent dans ma tête.

Alla-hu-Akbar. Subhanna rabbiyal A'ala...

Avant même que ma mère ne réponde, je sais qui l'appelle.

C'est ma tante, au Canada. Elle vient de rentrer chez elle après un mariage au cours duquel elle a rencontré une famille dont la fille est très belle, très intelligente et drôle. Une très bonne famille. Elle est originaire de Kaboul, ou de Kandahar, ou de Mazar-e-Charif. Notre grand-père connaît leur oncle, ou alors le père a fréquenté le lycée Habibia en même temps que le cousin de notre voisin qui gérait l'hôtel Ariana avant qu'il ne soit détruit, ou...

Qul Huwa Allahu 'Ahadun, Allahu As-Samadu, Lam Yalid Wa Lam Yulad, Walam Yakun Lahu Kufuan 'Ahadun.

Ma tante vit au Canada depuis trente ans. Je crois qu'elle connaît tous les Afghans établis là-bas. Elle en a aidé beaucoup à leur arrivée, même si elle-même était une jeune veuve avec une petite fille dans un pays étranger dont elle peinait à maîtriser la langue. Mais les Afghans n'oublient jamais les marques de bonté. Maintenant, où qu'elle aille, elle est bien reçue et respectée pour son bon cœur. Presque chaque semaine, sauf pendant le ramadan, elle est invitée à un mariage.

C'est à ces occasions que ma tante évalue les jeunes femmes qu'elle connaît depuis leur tendre enfance. Elle les a vues grandir et profiter de toutes les opportunités qu'elles n'auraient jamais eues à Kaboul si leurs familles y étaient restées au cours des trois dernières décennies. Depuis toujours, elle a dans sa tête une liste de maris potentiels pour elles – neveux, voisins, fils d'anciens étudiants datant de l'époque où elle enseignait – en espérant pouvoir un jour leur venir en aide.

Inna a'taynaka al-kawthar, Fa-salli li-Rabbika wanhar, Inna shaani-aka huwal abtar.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

J'ai vingt-neuf ans, un diplôme universitaire, je dirige mon propre commerce de tapis et travaille parfois avec des étrangers. J'ai deux bras et deux jambes, un détail important dans un pays truffé de mines comme l'Afghanistan. Je viens d'une bonne famille et ne suis pas encore marié. Je suis un Pachtoune aux yeux d'Hazara grâce à une arrière-arrière-grand-mère dont le nom a été oublié parce qu'elle était une femme et descendait d'une tribu d'Asie centrale aux racines mongoles. Je personnifie ce brassage mondial de peuples qu'on appelle les Afghans.

J'offre une bonne raison à ma tante d'aller à des mariages même lorsqu'elle est fatiguée ou quand les rues sont couvertes de neige. Je lui fournis un sujet de conversation, un objet de fierté. Je vends des tapis. Elle me vend. Son espoir, c'est que je vive dans un endroit où je puisse prospérer et être en sécurité.

Comment lui dire, donc, même si ça semble fou, que j'aime l'Afghanistan ? Que j'aime être un Afghan ? Que je veux aider à la reconstruction de ce que tant d'autres ont détruit ? Je sais que ça prendra du temps. Je le comprends très bien. Je tisse des tapis. Je sais comment, lentement, un nœud après l'autre, un motif finit par apparaître.

Mon Dieu, peux-tu ne pas nouer mon destin et faire en sorte que je reste près de ceux qui me sont les plus chers au monde ?

Amen.

Quand je finis mes prières, je m'assieds près des grandes fenêtres qui donnent sur l'université de Kaboul et, plus loin, les montagnes. La poussière est si dense, malgré l'heure matinale, que je peine à distinguer les contours des pics découpés sur la lumière de l'aube.

Kaboul est devenue un lieu plein de poussière. Combien de personnes y vivent maintenant ? Mystère. Quand j'étais petit, nous n'étions que huit mille. C'était une grande ville avec de grandes maisons entourées de grands jardins. Aujourd'hui, nous vivons sur la pente d'une montagne, comme des chèvres, sur un terrain qui nous a été vendu par un squatter.

Le soleil se lève derrière les montagnes et ses rayons brûlent

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'une lumière sale. Je m'allonge sur un coussin fait par des nomades qui parcourent chaque année des kilomètres de terres arides à la recherche d'un peu d'herbe pour leurs troupeaux. Mes ancêtres étaient nomades eux aussi, jusqu'à ce que mon grand-père décide de s'installer à Kaboul. Nous n'avons plus de bétail, aujourd'hui, nous avons juste un chat, couché sur le toit.

Ma petite sœur m'apporte une thermos de thé vert et m'annonce que notre tante vient de téléphoner du Canada. Je ne lui dis pas que je l'avais deviné. Je ne veux pas gâcher son plaisir de me l'annoncer. Son regard est plein de malice. Je sais qu'elle veut faire une blague sur la fille que ma tante a décrite. Bien sûr, ma mère a déjà donné tous les détails à mes quatre sœurs qui vivent encore à la maison. Ma sœur aînée, qui est mariée, sera très vite au courant. En Afghanistan, les discussions autour du mariage sont une affaire de famille, et une source perpétuelle de distractions. Ma petite sœur essaie de déceler si je suis d'humeur à plaisanter ou si je vais lui dire de sortir de ma chambre. Finalement, elle part en gloussant. Le jour où je quitterai la maison, elle me manquera plus que je ne l'imagine.

Parfois, je me demande si ce fut difficile pour Grand-Père de troquer les vastes étendues de sa vie nomade pour l'univers confiné de la ville. Je pense au grand poète Djalal al-Din al-Rumi, connu partout dans le monde sous le nom de Rumi, qui dut fuir son pays quand le grand maître des seigneurs de la guerre afghans, Gengis Khan, traversa notre territoire en détruisant tout sur son passage.

Il est temps de monter pour le petit déjeuner. Mon père est déjà parti sur sa bicyclette enseigner la physique au lycée. Ma mère se prépare pour aller à son bureau où elle participe à la coordination de l'aide aux victimes de catastrophes naturelles. Mes deux plus jeunes sœurs s'en vont à l'école, couvrant leur tête d'un foulard blanc sur leur uniforme noir avant de dévaler la colline.

Une autre de mes sœurs a laissé du yaourt et un fruit pour moi dans la cuisine. Elle étudie l'agriculture à l'université de Kaboul et partira bientôt pour ses cours. Mon unique frère, qui a huit ans de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

moins que moi, fait de l'exercice à l'étage, chacun de ses sauts à la corde faisant voler de petits nuages de poussière.

Tout ceci se produit chaque jour. C'est le rythme matinal de la vie de ma famille, des choses simples dont je me souviendrai toujours. De cela, je suis certain.

Pour le reste, l'incertitude est totale, elle flotte au-dessus de ma tête aussi épaisse que le nuage poussiéreux au-dessus de Kaboul. Je ne sais pas ce que la vie me réserve. Il n'est pas dans ma nature de m'asseoir et d'attendre que quelque chose se produise. Néanmoins, pour le moment, je suis incapable d'aller de l'avant et j'ai donc décidé de regarder en arrière, d'écrire la chronique de ce dont j'ai été le témoin au cours de ces quelques années, étranges et agitées, que j'ai connues.

Peut-être un jour comprendrai-je mieux tout cela. Peut-être d'autres le comprendront aussi. Peut-être ce livre nous y aidera.

Inch'Allah.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

PREMIÈRE PARTIE

Les soldats de Dieu

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1
Le temps d'avant

Avant les combats, avant les obus, avant les seigneurs de la guerre et leurs fausses promesses, avant la mort ou le départ soudain pour l'étranger de tant de gens que nous connaissions, avant les talibans et leur folie, avant l'odeur quotidienne de la mort flottant dans l'air et le sol imbibé de sang, nous vivions bien.

Nous n'avons pas de photos. Les garder était trop dangereux à l'époque des talibans, donc nous les avons détruites. Mais les images que nous gardons en mémoire de nos vies avant que tout espoir ne s'enfuie d'Afghanistan restent vives et claires.

Ma mère porte sa jupe courte, elle est assise à son bureau dans une banque et s'occupe de clients qui forment une longue file d'attente. On la respecte pour son professionnalisme et sa capacité à résoudre les problèmes des gens.

Mon père ressemble à un acteur de cinéma dans son pantalon à pattes d'éléphant alors qu'il dévale les rues de Kaboul sur sa moto. Parfois il m'attache derrière lui avec une ceinture. Ses longs cheveux volent dans le vent. Quand il prend les virages de façon trop serrée, les protections de métal qui couvrent ses genoux envoient des étincelles dans l'air au contact du sol. Le lendemain, je raconte ça à mes copains de classe et ils en sont tous jaloux.

Un de mes oncles voyage à l'étranger pour son travail. Mes autres oncles et tantes font des études à l'université de Kaboul. Tous sont vêtus à la dernière mode. Grand-Père, ses épais cheveux blancs bien peignés, est élégamment vêtu d'un costume italien. Quand il entre dans une pièce, tout le monde le regarde.

Grand-Père est un homme impressionnant, grand et large d'épaules. Contrairement à de nombreux Afghans, il se rase tous les matins. Ce sont ses yeux, grands et noirs dans son visage bronzé, que l'on remarque d'abord. Un regard profond. Imposant. Doux.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les images se bousculent. Parfois, elles composent de petites scènes.

Mon père m'appelle pour aller à l'école. J'ouvre les yeux et regarde l'horloge au-dessus de mon lit. Il est trop tôt, mais que puis-je lui dire ? C'est mon père. Je suis son fils. Les fils pachtounes doivent obéir à leur père.

Néanmoins, je ne suis pas encore prêt à me réveiller. Je frotte mes yeux. Mon père continue d'appeler : « Lève-toi ! Mets tes gants. Je t'attends sur le ring. » Il veut que je m'entraîne avec lui avant le petit déjeuner. Il veut que je devienne un boxeur célèbre, comme lui, que je boxe dans des compétitions internationales, comme lui.

J'ai horreur de me réveiller tôt, mais j'adore faire du sport avec mon père. Il me laisse toujours gagner, même si je n'ai que sept ans.

J'adore l'école, aussi. Je ne manque jamais une journée de classe. Je suis intelligent et bien aimé des autres. Parfois, les garçons se plaignent auprès du directeur parce que je leur ai envoyé un coup de poing. Le directeur ne me dit rien car c'est le meilleur ami de mon grand-père. Mais il ne me sourit jamais.

Ma sœur est dans la même école. Elle a un an et demi de plus que moi, est plus intelligente encore et appréciée des autres, mais elle ne frappe jamais les filles, même si son père est un boxeur connu.

Le cœur de notre univers est la maison de mon grand-père.

Il l'a construite à la fin des années 1960, quand il était le comptable en chef de la Bank-e-Millie, la Banque nationale d'Afghanistan. Le pays était prospère et mon grand-père s'attendait à ce que Kaboul s'agrandisse au-delà des rues vieilles de mille ans qui zigzaguaient le long du fleuve Kaboul.

Il acheta environ deux hectares de terre sur la pente d'une petite montagne escarpée dont les deux sommets avaient, pendant des siècles, protégé Kaboul sur ses flancs sud et ouest.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Au-delà, ce n'étaient que des fermes et des villages de maisons en torchis. Cela n'allait pas durer longtemps.

Grand-Père avait étudié le terrain, parlé aux fermiers qui travaillaient dans le coin, et soigneusement choisi la parcelle qui avait le meilleur puits. Nous avons toujours eu de l'eau, même pendant les mois les plus secs, même quand nos voisins en manquaient. Il entoura l'essentiel de sa propriété d'un solide mur en ciment, et en réserva une partie pour une école destinée aux enfants des familles qu'il connaissait et jugeait capables de transformer cette zone agricole en un quartier vivant.

Mon père et six de ses sept frères vivaient confortablement avec femmes et enfants au sein de la propriété de Grand-Père. J'avais plus de vingt-cinq cousins, tous à peu près de mon âge, avec lesquels je pouvais jouer. Chaque famille jouissait de deux grandes pièces qui lui étaient propres, regroupées dans un immeuble d'un seul étage construit d'un côté du jardin, l'habitation de Grand-Père se trouvant de l'autre. Entre nous s'élevaient soixante pommiers McIntosh, rapportés d'Amérique par un cousin de Grand-Père sous forme de petites branches qu'il avait greffées sur des racines de pommiers afghans. Ces arbres étaient rares dans notre pays et Grand-Père en était fier.

À une extrémité de la propriété se trouvait un long immeuble avec deux étages d'appartements et des boutiques au rez-de-chaussée. Grand-Père louait ces appartements à des gens qui ne faisaient pas partie de la famille. Toutes leurs fenêtres donnaient sur la rue. Aucun Afghan ne laisse des étrangers jeter un regard sur son jardin privé.

Dans l'une des boutiques, mon père organisa un centre sportif. Chaque jour après l'école, des douzaines de jeunes garçons venaient s'essayer à la boxe. Mon cousin Wakeel et moi les regardions depuis le trottoir frapper des sacs de son, faire des pompes ou sauter à la corde tandis que mon père s'entraînait avec un et parfois deux de ces garçons sur le ring qu'il avait construit.

Wakeel avait sept ans de plus que moi. Il était le grand frère que je n'ai jamais eu et j'étais le petit frère qu'il aurait bien aimé

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

avoir. Il me laissait le frapper comme un punching-ball quand j'imitais les boxeurs. À chacun de mes coups, il riait.

Grand-Père, alors retraité de la banque, utilisait l'une des boutiques les plus grandes comme entrepôt pour ses tapis. Fermée d'une porte épaisse et d'un solide cadenas, elle dégageait une odeur douce de laine chargée de lanoline. Des milliers de tapis y étaient entassés. Avec mes cousins, on aimait sauter d'une haute pile à une autre.

Tous mes oncles avaient leur propre négoce, sauf le père de Wakeel qui était commandant dans l'armée afghane. Il disait toujours : « Le commerce, c'est trop risqué. La plupart des commerçants ont des attaques cardiaques et meurent jeunes. » Il était le fils aîné de mon grand-père, d'où la place spéciale qu'il occupait dans la famille. Lui et sa femme vivaient bien avec son salaire de l'armée, entourés de Wakeel, mon cousin préféré, et de leurs deux filles.

Un jour, il partit au bureau et on ne le revit plus. On ne sait toujours pas s'il est mort ou vivant. C'est à cette occasion que j'entendis pour la première fois le mot « communiste », mais à l'époque je ne savais pas ce qu'il signifiait. Pendant près de vingt-cinq ans, sa femme a attendu qu'il revienne. Encore aujourd'hui, elle court à la porte quand quelqu'un frappe.

Mon père était le troisième fils. Comme tous mes oncles, il n'eut qu'une femme. Il n'était pas dans les habitudes de la famille d'en avoir plusieurs.

Nos voisins respectaient mon père comme un saint homme. Ils venaient le voir pour parler de leurs affaires et de leurs problèmes. Ils l'appelaient Lala, « grand frère », même si certains étaient plus âgés que lui. Ils lui disaient : « Vous avez la sagesse d'un ancien. » Lui voulait tout essayer. Le mot « non » ne faisait pas partie de son vocabulaire.

C'était aussi le seul des fils de son père qui travaillait dans les tapis. Ses cinq plus jeunes frères considéraient ce commerce comme appartenant au passé. Eux regardaient l'avenir, trouvaient

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de nouveaux moyens de gagner de l'argent. L'un vendait des produits russes. Deux autres étaient encore à l'université, mais projetaient d'importer des médicaments pour toutes les pharmacies afghanes.

Souvent nous dînions tous ensemble, plus de cinquante personnes assises sur des coussins autour d'un morceau de tissu étalé sur la pelouse bien taillée que Grand-Père avait semée dans un angle de notre cour. Des ampoules de couleur étaient suspendues au-dessus de nos têtes. Après le dîner, Grand-Père et ses fils s'asseyaient en cercle pour parler de leurs affaires, ou pour choisir l'université d'Europe ou d'Amérique dans laquelle ils nous enverraient, mes cousins et moi.

Les femmes constituaient un cercle à part pour parler des sujets qui les intéressaient. Il incombait aux plus âgées de trouver de bons maris aux plus jeunes, comme les deux sœurs encore célibataires de mon père qui vivaient avec nous. Ses deux autres sœurs aînées, déjà mariées, étaient parties vivre avec les familles de leur mari, dans d'autres quartiers de Kaboul. Les discussions sur les meilleurs candidats pouvaient s'étaler sur des mois et passionnaient toute la famille jusqu'à ce qu'un choix soit fait.

Mes cousins et moi formions un autre cercle, garçons et filles ensemble. On se racontait des histoires terrifiantes, on regardait la lune et les étoiles dans la nuit claire de Kaboul. Quand nous étions fatigués des histoires, nous cherchions des figures d'animaux parmi les étoiles, et l'on riait.

Parfois, après le dîner, mon père ou l'un de mes oncles emmenait les enfants de l'autre côté de la montagne acheter une glace au parc Chahr-e-Naw, ou dans l'un des cinémas de la ville pour y voir un film indien ou américain.

À cette époque, Kaboul était un vaste jardin. De grands arbres formaient des voûtes au-dessus des rues les plus larges. La ville comptait de nombreux parcs bien entretenus dans lesquels des roses trémières élancées d'un rouge pâle concurrençaient les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

œillets d'Inde orange vif et les roses aux tons les plus variés. Chaque maison avait son jardin planté de grenadiers, d'amandiers, ou d'abricotiers. Même la montagne aux deux pics était couverte d'une végétation basse qui revivait avec les pluies printanières. Au printemps et à l'automne, le ciel se remplissait d'oiseaux aquatiques très colorés qui s'arrêtaient pour se reposer dans les marécages proches de la ville, en route pour les steppes russes et l'Inde. D'anciennes canalisations souterraines nous amenaient des montagnes l'eau qui permettait de garder nos jardins verdoyants.

Chaque vendredi, jour saint musulman, quand écoles et commerces ferment, on emportait un gros casse-croûte dans le jardin des voisins ou dans des endroits favorables aux pique-niques, comme le lac Qargha, la vallée de Paghman, ou plus loin encore au col de Salang, dans les montagnes de l'Hindou Kouch, à une heure en voiture de Kaboul. C'était le moment où les familles se retrouvaient, plaisantaient et se racontaient les derniers potins.

Mes cousins et moi faisions de l'escalade pendant que les adultes se reposaient sur d'énormes coussins à l'ombre de saules ou sous les grosses branches feuillues d'un arbre panj chinar. Mes tantes célibataires s'occupaient en faisant bouillir de l'eau pour les autres qui buvaient tasse de thé sur tasse de thé. Au cours de ces longs après-midi, chacun cherchait à transformer un événement anodin en une histoire majeure, ce qui faisait rire l'ensemble du groupe. Et chacun, bien sûr, voulait surpasser l'autre, comme toujours chez les Afghans. De tous, ma mère était la meilleure.

Mes oncles jouaient du tabla et mon père de la flûte en bois bien qu'il n'ait jamais pris de cours. On restait tard dans la soirée, à chanter, danser et cuisiner sur un feu en plein air.

Souvent, lors de ces sorties, les cousins organisaient une joute à propos des leçons apprises à l'école. Celui qui gagnait pouvait demander aux autres de lui acheter ce qu'il ou elle voulait, quel qu'en soit le prix. Nous aussi, nous aimions la compétition. Nos

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

parents faisaient office de juges, et applaudissaient fort à chaque bonne réponse. Parfois cela finissait par un match nul, ce que nous détestions.

De temps en temps, des cousins se disputaient et ne se parlaient plus pendant un jour ou deux. Mais une fâcherie ne pouvait pas durer longtemps. Nos jeux avaient plus d'importance et ne s'arrêtaient jamais, que ce soit un cache-cache dans le jardin, une partie de billes, une course à bicyclette dans le parc près de la maison, ou encore et surtout une partie de cerf-volant sur le toit.

Chaque après-midi d'été ou d'automne, quand soufflait une petite brise, des centaines de cerfs-volants remplissaient le ciel de Kaboul et y restaient jusqu'à la nuit. Jouer au cerf-volant représentait plus qu'un jeu. Couper la corde de votre rival était un motif de grande fierté. La manœuvre consistait à diriger son cerf-volant à toute vitesse et avec force vers celui de l'adversaire de façon à en sectionner la ficelle.

Wakeel était maître en la matière. Il nous donnait des leçons à tous. Les gamins des rues l'appelaient « Wakeel, le Coupeur cruel » parce qu'il avait tranché un très grand nombre de cordes.

Un après-midi, alors qu'on partait sur le toit avec nos cerfs-volants, Wakeel me regarda et dit : « On va se battre ! » Ses longs cheveux noirs ombraient son front jusqu'à ses épais sourcils sous lesquels brillaient ses yeux sombres.

J'acquiesçai, même si je savais qu'il allait vite couper ma corde. Les enfants afghans apprennent dès le plus jeune âge qu'il ne faut jamais refuser un combat, y compris quand il semble perdu d'avance.

Le toit de l'immeuble de Grand-Père était idéal pour jouer au cerf-volant. Dominant les arbres de la rue, il constituait une véritable scène. Les gens en dessous – adultes comme enfants – regardaient les cerfs-volants s'envoler et arrêtaient ce qu'ils étaient en train de faire pour voir ce qui allait se passer. Une belle bataille pouvait alimenter les conversations pendant des jours.

Après s'être défiés et avoir fait des feintes pendant une bonne demi-heure, Wakeel m'apostropha du bout du toit d'un air surpris :

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Tu as bien progressé ! Avant, il me fallait cinq minutes pour couper ta ficelle, et maintenant, ton cerf-volant est encore dans le ciel. »

Soudain, il recourut à une ruse qu'il ne m'avait pas encore montrée. Il laissa son cerf-volant tourner autour du mien comme pour l'étouffer. Je sentis la corde devenir molle dans ma main, et voilà mon cerf-volant sur le dos, flottant de-ci de-là comme une feuille d'automne dans le ciel, de plus en plus loin de moi.

Wakeel se mit à rire et fanfaronna en laissant son cerf-volant monter haut dans le ciel de façon à ce que chacun dans la rue puisse voir qu'il avait gagné une fois de plus. Je courus en bas en chercher un autre.

Berar, un jeune Hazara qui travaillait avec notre jardinier, adorait jouer au cerf-volant. Il avait suivi chacun de nos mouvements avec envie durant notre duel avec Wakeel.

Berar avait quelques années de plus que mon cousin. Il était grand, beau, et travaillait dur. Sa famille vivait à Bamiyan, là où les gigantesques statues de Bouddha avaient été sculptées dans les montagnes. Nous l'appelions Berar, qui signifie « frère » dans son dialecte hazaragi, parce que nous ne connaissions pas son vrai nom, et cela lui était égal qu'on le surnomme ainsi.

Le suspense n'ayant fait que croître entre Wakeel et moi, Berar nous avait regardés sans arrêt. Plusieurs fois, le vieux jardinier lui avait parlé d'un ton impatient : « Les mauvaises herbes poussent sur le sol, pas dans le ciel. » Il était toujours dur avec Berar.

« Laisse-le tranquille », avait dit mon grand-père au jardinier, alors qu'il taillait avec lui ses roses bien-aimées. Je venais d'envoyer un second cerf-volant dans les airs. Grand-Père fit un signe à Berar. « Vas-y », lui lança-t-il.

Berar courut sur le toit où je tentais de prendre de l'altitude en évitant les attaques de Wakeel, aussi rapides qu'une torpille. Berar se saisit de ma corde et me demanda de tenir l'enrouleur.

Je n'avais jamais vu Berar pratiquer cette activité. Je l'exhortai : « Kashko ! Kashko ! Ramène-le ! » Mais Berar n'avait pas besoin de mes conseils, il savait quoi faire. Wakeel me cria qu'il arriverait à couper ma corde même si cent personnes m'aidaient.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Bien qu'il soit grand et maigre, il était très fort et tirait furieusement son cerf-volant pour encercler le mien.

Très vite, Berar fit monter le nôtre jusqu'à ce qu'il soit plus haut que celui de Wakeel, puis le fit descendre si vite qu'il tomba comme une pierre. Le cerf-volant de Wakeel partit tout à coup à la dérive, planant de gauche et de droite, en direction de Kandahar, détaché de sa ficelle qui se relâchait dans la main de Wakeel.

Explosant de joie, je grimpai sur les épaules de Berar. Je pris la corde de mon cerf-volant, si haut dans le ciel qu'il semblait être un oiseau minuscule. Dans la rue, les enfants criaient. Ils n'avaient pas remarqué l'intervention de Berar, mais me voyaient sur ses épaules, m'exclamant tout joyeux : « Wakeel, le Coupeur cruel a été coupé ! » J'embrassai Berar à plusieurs reprises. Il était mon héros. Il me donna le titre de « Coupeur du Coupeur cruel », même si c'était lui l'auteur de l'exploit.

Wakeel bouda et ne m'adressa plus la parole pendant deux jours.

*

Un autre cousin, qui avait quelques mois de moins que moi, ne s'était jamais vraiment entendu avec les autres. Wakeel disait que c'était un con. Et tous les autres commencèrent à l'appeler Ducon.

Un jour, après avoir acheté de nouveaux vêtements qu'il nous montra en paradant, il fit des commentaires stupides. « On est allés dans un magasin de Chahr-e-Naw qui vient d'ouvrir. Tout ce qu'ils vendent vient de Londres ou de Paris. Le patron a dit à mes parents que j'avais bon goût. Je ne crois pas que vous pourriez vous acheter un costume pareil. » Je lui demandai combien il l'avait payé, il tripla le prix réel.

« Hey Ducon, tes vêtements font des tours de magie pour un prix pareil ? » lui lança Wakeel. Ducon n'avait aucun humour. « Quel genre de magie ?

— Te rendre moins laid ? » s'esclaffa Wakeel.

Tandis que l'on riait tous, Ducon courut chez lui se plaindre à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ses parents. On déguerpit alors de la cour, certains se réfugiant sur le toit, d'autres se cachant dans la voiture de mon père, au garage, pour ne pas être punis.

Une autre fois, alors que Ducon fanfaronnait encore dans ses beaux habits, Wakeel remplit sa bouche d'eau et je lui donnai un coup de poing dans l'estomac, ce qui propulsa le liquide sur Ducon. Le pauvre nous regarda, indigné, et nous demanda pourquoi nous avions fait ça.

« On s'entraîne pour devenir résistants, lui répondit Wakeel. On se cogne de façon inopinée pour être prêts au cas où l'on doive se battre avec quelqu'un dans la rue. Toi aussi tu dois devenir résistant. » Il lui donna aussitôt un coup de poing dans l'estomac, évitant de frapper son visage pour ne pas laisser de traces car nous savions que ses parents nous auraient battus. Ducon avait cependant sur nous un avantage : il aimait lire. Il savait beaucoup de choses pour son âge. En plus, il avait une bonne mémoire. Ce qui nous rendait encore plus agressifs à son égard.

Wakeel se moquait sans cesse de Ducon quand nous étions entre cousins à la maison, mais dehors, il ne laissait personne l'embêter. Wakeel était comme notre grand frère à tous. Quand Ducon se battait avec les voisins, ce qui se produisait souvent, Wakeel le défendait ; quand on jouait au foot dans le parc, il s'assurait toujours que Ducon et moi étions dans son équipe, de façon à ce qu'il puisse nous protéger.

Nos voisins étaient comme nous, des gens tranquilles et éduqués. Quand un mariage ou des fiançailles avaient lieu dans une maison, tout le voisinage était invité, enfants et serviteurs compris.

Chaque semaine, mon grand-père prenait la parole pendant dix minutes à la mosquée après les prières du vendredi. Il parlait de thèmes concernant notre quartier, comment le garder propre, comment résoudre les problèmes d'eau et d'électricité, entretenir le parc et créer des espaces où les enfants puissent jouer. Il n'avait jamais été élu, mais les gens l'écoutaient.

Quand une famille avait des problèmes financiers, l'un des

hommes les plus âgés du foyer venait en parler discrètement à mon grand-père et lui demander si la communauté pouvait leur venir en aide. Après les prières du vendredi, Grand-Père disait alors aux autres hommes de la mosquée que certains parmi nous manquaient d'un peu d'argent, mais il ne nommait jamais personne, pour préserver la dignité de ceux qui étaient dans le besoin.

Un vendredi, alors que les fidèles avaient quitté la mosquée, j'ai vu mon grand-père donner l'argent qu'il avait collecté à un voisin dont la femme avait été malade pendant plusieurs mois. L'homme baisa les mains de Grand-Père et lui dit : « Vous ne nous décevez jamais. Que Dieu vous prête longue vie, force et santé. » Quand Grand-Père vit que j'avais observé la scène, il me chassa d'un ton rude et je décampai aussitôt. J'avais vu quelque chose que je n'aurais pas dû voir.

La maison de Grand-Père était sa fierté et les pommiers McIntosh sa joie. Quand je suis né, il avait près de soixante-dix ans, et il fut veuf peu de temps après. Retraité de la banque, il s'occupa dès lors de son jardin, y planta des fleurs, des géraniums, des roses trémières, arrosa ses pommiers, toujours chantonnant à voix basse, ou récitant discrètement les quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu.

Pendant des heures, il s'asseyait pour lire, entouré de ses livres. Son préféré, c'était Afghanistan in the Course of History de Mir Gholam Mohammad Ghobar, deux beaux volumes reliés de cuir, avec le titre en or repoussé sur la couverture. Parfois, il m'en lisait des passages.

Il possédait aussi The Complete Psychological Works of Sigmund Freud, dont les couvertures étaient également très belles. Mais il ne m'en faisait jamais la lecture. Quand je lui en parlais, il me disait qu'il me donnerait ces livres quand je serais plus grand.

En hiver, il étudiait les poètes Rumi, Shams Tabrizi, Hafiz, Sa'adi et Omar Khayyam. Parfois, il invitait ses amis pour parler de la situation politique de l'Afghanistan et du monde. Mais très

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

vite, la conversation s'orientait vers la poésie. Il voulait toujours que mes cousins et moi écoutions et posions des questions.

Mes sœurs et cousines ne prenaient jamais part à ces discussions. Elles ne vivaient pas comme les garçons, mais elles étaient toujours autorisées à lire les livres de Grand-Père. En fait, Grand-Père les encourageait à le faire. « L'éducation, disait-il, est la clef du futur. » Elles lisaient beaucoup de poésie et des romans, comme ceux de Dostoïevski, Tolstoï, Thomas Mann, et ceux d'écrivains afghans et iraniens dont personne, hors de leur pays, ne connaît les noms. Tous ces livres étaient en dari.

Quelques-unes des filles les plus âgées, notamment les sœurs de Wakeel, avaient lu les livres de Sigmund Freud que possédait Grand-Père, longtemps avant que je puisse le faire. On les entendait chuchoter à propos du « complexe d'Œdipe » et rire entre elles. Dès qu'un plus jeune cousin s'approchait d'elles, elles se taisaient aussitôt et nous comprenions que nous n'étions pas les bienvenus.

Un jour, au cours d'un de ces débats organisé par Grand-Père, Wakeel leva la main et demanda ce que c'était, au juste, la politique. « Un tissu de mensonges, répondit l'un des convives de mon grand-père, et les politiciens sont des menteurs habiles qui usent de ce talent pour contrôler le pouvoir, l'argent et la terre.

— Ce sont donc des gens sournois ? avança Wakeel.

— Effectivement.

— Quel pays a les politiciens les plus sournois ? continua Wakeel.

— Laisse-moi te raconter une histoire, mon fils, dit l'ami de Grand-Père en éclaircissant sa voix. Quelqu'un posa à Shaitan – le diable – la question suivante : le monde compte beaucoup de pays, alors comment fais-tu pour en maintenir un si grand nombre dans un état de révolte permanente, comme l'Afghanistan, le Pakistan, la Palestine ? Tu dois avoir beaucoup de travail ?

« Shaitan rit et répondit : "Pour moi, c'est facile." Il s'allongea sur son coussin et approcha le chilom de ses lèvres gercées. Il aspira une fumée aigre qui fit noircir l'eau du tuyau et la remplit de bulles grasses, puis la laissa s'échapper des coins de sa bouche.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

“Un pays au monde fait mieux que moi en matière de troubles”, dit-il.

— Vraiment ? demanda Wakeel. Quel pays est plus sournois que Shaitan ?

— “On l’appelle l’Angleterre”, répondit le diable. »

Mon grand-père et ses amis se mirent tous à rire, puis ils parlèrent à nouveau de poésie.

Il me fallut des années pour comprendre le ressentiment des Afghans à l’égard de l’Angleterre, qui a envahi notre pays trois fois et trois fois en a été chassée. Pendant près de trois siècles, les Anglais ont pris l’Afghanistan pour un terrain de jeu où défier les Russes dans une joute meurtrière. Aucune des deux parties ne l’a emporté, et aucune ne s’est non plus préoccupée du nombre d’Afghans tués et des souffrances infligées à notre peuple.

Ces jours que j’évoque font partie d’un passé lointain, comme celui des anciens rois qui ont combattu pour régner sur notre pays. Pour nous, la vie était douce, facile, pleine de joies, sauf peut-être pour Ducon quand on lui jouait des tours. Le temps s’écoulait avec grâce au rythme des saisons, et nous poussait gentiment à travers les étapes de la vie. Mais une nuit l’air fut saturé des cris inattendus d’Allah akbar, et rien, depuis, n’a plus jamais été pareil.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2
Allah akbar

Les vents glaciaux venus des hautes montagnes qui encerclent Kaboul avaient commencé à souffler sur la ville. L'automne arrivait. Les deux dernières nuits avaient été particulièrement froides. Mes parents, oncles et tantes étaient en train de consacrer leur vendredi après-midi à installer dans chaque pièce les chauffages à bois en fer-blanc appelés bokhari. Quand des restants de suie de l'hiver précédent tombaient des tuyaux, certains oncles juraient. Les cousins riaient et se dépêchaient d'aller dire aux autres ce qu'ils avaient entendu.

La nuit venait de tomber, et soudain l'électricité fut coupée. Je regardai dehors : notre maison n'était pas la seule concernée. Toute la ville était noire, je n'avais jamais rien vu de pareil. Kaboul avait toujours de l'électricité.

« Oh là là ! Il fait nuit comme dans une tombe », dit ma mère. Je restai perplexe. Comment pouvait-elle savoir ce qui se passait dans une tombe ?

« As-tu déjà visité une tombe ? lui demandai-je.

— Ne fais pas le bête », lança-t-elle en allant chercher des bougies.

Ma sœur aînée faisait ses devoirs. « Il n'y a pas de lumière dans une tombe, idiot, dit-elle, il y fait noir, point. » Et elle partit aider ma mère.

Je regardai de nouveau dehors où l'obscurité était totale. Personne dans les rues. Est-il possible qu'une tombe soit aussi grande qu'une ville ?

Je pouvais entendre des voix au loin, le murmure venant de milliers de personnes de l'autre côté de Kaboul. J'ai d'abord pensé qu'il s'agissait des muezzins appelant à la prière. Mais celle-ci avait eu lieu vingt minutes plus tôt et ces voix ne ressemblaient pas à celles des muezzins. Elles ne provenaient pas non plus de haut-parleurs, ni de la mosquée la plus proche. Ces voix devenaient de plus en plus fortes. Et maintenant, je pouvais les entendre crier Allah akbar, Allah akbar. Dieu est

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

grand.

Je courus demander à ma mère quelle en était la raison. Elle cherchait ses bougies dans tous les tiroirs, ma sœur aînée cherchait les allumettes.

« Je l'ignore, répondit-elle

— Tu es plus de quatre fois plus âgée que moi, mais tu n'en sais pas plus que moi. » Elle trouva enfin une bougie et l'alluma. Elle la tenait dans sa main droite, sa main gauche protégeant la flamme. La lumière douce la rendait très belle. Elle m'embrassa sur la joue, ce qui me fit sourire : « Va demander à ton père, après tu en sauras plus que moi. » La cire coula sur ses doigts fins et délicats. Elle sursauta et posa la bougie sur la table. Le vent soufflait à travers les fenêtres, faisant danser les rideaux et vaciller la flamme. Dehors, le bruit des voix augmentait.

Je trouvai mon père dans la cour, sur le rebord de l'épais mur de brique qui nous séparait de la rue. Il était penché, espérant que quelqu'un dans la rue puisse lui dire ce qui se passait.

Le tapage grossissait, comme un vent qui forcit. On pouvait entendre des gens crier en plusieurs endroits, des cris désorganisés qui donnaient l'impression que les Allah akbar étaient prononcés fort par les uns, doucement par les autres.

Soudain, l'homme qui possédait le magasin du coin de la rue commença à crier Allah akbar dans sa cour. Puis j'entendis ses deux frères faire de même. Et depuis d'autres cours, plus bas dans la rue, des voix s'élevèrent aussi.

Mon père sauta de son rebord pour atterrir sur une des plates-formes en bois où l'on étendait parfois des tapis pour dîner. Il se mit également à crier Allah akbar !

Je fus très surpris. Moi aussi je voulais crier, mais je n'entendais aucune voix d'enfant. Seulement des hommes, et j'avais un peu peur. J'attrapai la jambe de mon père. Je mis ma tête contre sa jambe et entendis une voix différente venant de l'intérieur. Puis j'éloignai ma tête et entendis sa voix habituelle. Je le fis plusieurs fois avant d'appeler ma sœur aînée pour qu'elle fasse la même chose. Elle attrapa son autre jambe et y posa son

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

oreille. On était fascinés par notre découverte. Mon père n'y prêtait aucune attention. Il criait plus fort, ce qui, pour nous, rendait la situation plus excitante encore. On approchait nos oreilles de ses jambes, et on les en éloignait en riant.

J'entendis des voix familières se joindre aux autres, même celles de quelques femmes. J'éloignais ma tête de la jambe de mon père. Tous mes oncles et tantes se tenaient debout derrière lui et criaient Allah akbar.

« Pourquoi disent-ils ça ? demandai-je.

— C'est la fin du monde, me dit ma sœur. Le soleil va se lever à l'ouest pendant la nuit, la lune et les étoiles vont disparaître. Les montagnes vont s'arrondir, la terre deviendra plate. » J'avais huit ans et j'étais presque aussi grand qu'elle, mais elle me faisait peur. Elle savait très bien nous terrifier, nous les petits, en racontant des histoires. « D'est en ouest, du nord au sud, les montagnes disparaîtront. On pourra voir un œuf d'un bout de la terre à l'autre. Tous les morts que la planète renferme depuis des siècles reviendront à la vie, Dieu mettra les pécheurs en enfer et les justes au paradis. » Je voulais l'arrêter, mais elle continuait, en faisant des grimaces pour donner plus de poids à ses mots. « L'enfer est plein de feu et d'animaux sauvages dangereux. Les pécheurs mourront et renaîtront, mourront et renaîtront, et souffriront à jamais. Et c'est là que tu vas aller car hier tu m'as volé mon crayon, et menti à notre père en disant que le crayon était le tien, et tu m'as reproché d'utiliser ton crayon. Tu iras droit en enfer après les trois péchés que tu as commis. Et tu y resteras longtemps. » Je commençai à pleurer.

« Mais je ne l'ai pas fait exprès, je te l'ai rendu. Je voulais juste te faire une blague !

— Peu importe, tu m'as fait souffrir. Si je ne te pardonne pas, tu iras en enfer ». Elle disait cela d'une voix ferme.

« Que veux-tu que je fasse pour me faire pardonner ?

— Tu dois m'embrasser les pieds et les mains, et m'acheter un paquet de bonbons demain à l'école. Alors je verrai si je te pardonne.

— Mais tu as dit que c'était la fin du monde. Il n'y aura pas de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

demain !

— Ah oui, j'oubliais. Mais tu dois m'embrasser les pieds et les mains. Vite, tu vas manquer de temps. »

J'hésitai un instant, ne sachant que faire.

« Dépêche-toi, si le soleil se lève maintenant, tes excuses ne seront plus valables. Commence par embrasser ma plante de pied. »

Je regardai le ciel plein d'étoiles et doutai que le soleil puisse se lever à huit heures du soir. Mais ma sœur avait un air sérieux, le pied droit en l'air.

Je me baissai alors pour embrasser sa plante de pied, ce qui attira l'attention de mon père qui me découvrit à genoux sur le sol, en train de salir mes vêtements. « Hé, qu'est-ce que vous faites, vous deux ? »

Ma sœur poussa un cri perçant et se sauva. Si j'avais été sûr qu'il s'agissait d'une de ses stupides blagues, je l'aurais poursuivie. Mais je voulais d'abord en savoir plus sur ce dernier jour et demandai à mon père : « C'est vrai que c'est la fin du monde ? »

Il rit en passant sa main dans mes cheveux bruns, épais et bouclés, qui me faisaient ressembler à un étranger.

« Pourquoi est-ce que tout le monde hurle ? insistai-je.

— Parce qu'ils veulent que les moudjahidine viennent à Kaboul et chassent les Russes d'Afghanistan », me répondit-il, un sourire aux lèvres, puis il recommença à crier.

Parfois, quand j'étais très petit, on voyait des soldats russes. Ils avaient les yeux bleus, des cheveux roux et la peau blanche. Ils nous lançaient des bonbons quand ils passaient dans leurs énormes tanks. On leur disait Spassiba sans savoir ce que cela voulait dire, et eux souriaient. Ils distribuèrent plus de bombes que de bonbons à d'autres Afghans. Ils anéantirent des villages et les quartiers entiers de certaines villes, larguant bombe après bombe depuis leurs avions qui semblaient raser les toits. Ils agissaient ainsi même quand ils pensaient qu'une seule personne dans ces lieux était opposée à leur présence. Tout le monde mourait, coupables comme innocents. Mais comment un homme peut-il

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

être coupable quand la seule chose qui lui importe est de protéger sa famille et sa terre des envahisseurs ?

Les Afghans n'avaient que leurs vieux fusils de chasse et leur détermination pour se défendre contre les Russes. En Afghanistan, chaque village possède son choura, son conseil des anciens. Quand ces derniers décident que le village doit agir dans un sens ou dans l'autre, chaque famille doit s'y conformer. Les chouras ordonnèrent que tous les hommes forment des groupes de combat à travers le pays. Ils prirent le nom de moudjahidine, les soldats de Dieu.

Mon père, mes oncles, mon grand-père et ses visiteurs avaient souvent parlé des moudjahidine avant qu'ils n'arrivent à Kaboul. En fait, on parlait d'eux depuis leur création, au Pakistan et en Iran. On les appelait fièrement « nos frères moudjahidine qui viendront libérer ce pays des athées communistes russes ». Enfant, j'entendais mentionner leur nom avec tant de respect que j'attendais avec impatience de les voir. Pendant dix ans, ils s'étaient battus sans relâche. Les Américains leur avaient envoyé des armes plus puissantes, ce qui les avait aidés. Finalement, les soldats russes avaient été repoussés hors d'Afghanistan. Leur défaite avait été si dévastatrice qu'elle avait précipité la fin du communisme en Russie et en Europe de l'Est. Mais le nouveau gouvernement russe essayait encore de contrôler l'Afghanistan. Il avait mis à la tête du pays des Afghans éduqués en Russie, il leur avait envoyé de grosses sommes d'argent, des denrées alimentaires, du pétrole. Pourtant, chacun savait que ce gouvernement, même avec l'aide russe, ne durerait pas longtemps.

Mon grand-père et ses fils en parlaient à chaque repas. Comme tous les Afghans, ils voulaient que les Russes cessent d'interférer dans les affaires de notre pays, sans savoir quelles conséquences cela aurait sur le commerce. Un de mes oncles importait des marchandises de Russie.

Maintenant, les moudjahidine arrivaient à Kaboul pour déloger ces Afghans qui dirigeaient le gouvernement au nom des Russes. Après douze années de troubles, l'Afghanistan allait redevenir un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pays en paix. Ne pouvant plus me retenir plus longtemps, je commençais à dire Allah akbar d'une petite voix, puis de plus en plus fort.

Au cours des premières semaines de l'année 1371 selon le calendrier afghan (avril 1992), les moudjahidine prirent finalement le contrôle de Kaboul et du reste du pays. Quelques mois auparavant, le gouvernement russe avait décidé de ne plus envoyer d'argent ni de marchandises aux Afghans qu'ils avaient placés à la tête de notre pays. Sans le soutien de Moscou, les prix de la nourriture et d'autres produits comme la farine, l'huile, le riz, les haricots, les pois chiches, le sucre, le savon, les vêtements, avaient sans cesse grimpé.

Jusqu'au départ des Russes, trois ans plus tôt, tous ceux qui travaillaient pour l'État recevaient des coupons pour tous ces produits qu'ils pouvaient acheter à un prix modique en fin de mois dans les boutiques gouvernementales. Quand plusieurs membres d'une même famille bénéficiaient de ces avantages, ils se retrouvaient souvent avec trop de marchandises et pouvaient revendre ce dont ils n'avaient pas besoin au marché noir – et à des prix plus élevés que ceux qu'ils avaient payés, mais plus bas que ceux du commerce. De plus, la qualité de ces denrées était meilleure que celle des produits afghans. Mais quand les Russes partirent, ce système de coupons disparut.

La nourriture devint difficile à trouver. Chez nous, à chaque repas, on n'avait plus cinq plats, mais seulement des haricots et du pain, ou des pommes de terre bouillies et du pain, ou encore du riz, des tranches de tomates et des oignons. Quand on demandait à notre mère où étaient passés tous les légumes que l'on mangeait généralement avec du poulet ou du mouton, elle blaguait : « Les graines des légumes n'ont pas encore été plantées, le mouton est encore bébé, et le poulet est dans son œuf. »

Parfois, mes deux jeunes sœurs ne voulaient pas prendre leur petit déjeuner car elles réclamaient de la confiture et du beurre pour leur naan, mais quand ma mère mettait deux cuillères de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sucre de plus dans leur lait, elles le buvaient finalement avec joie en mangeant leur naan. D'une façon ou d'une autre, notre mère s'arrangeait pour que nous soyons suffisamment nourris.

Un jour, même si la nourriture était rare, on fit une grande fête pour la naissance de mon petit frère. Mon père, fou de joie d'avoir un second fils, partit chercher un gâteau. Deux heures plus tard, il en rapporta un minuscule, de la taille d'une brique. Quand on le vit, nous nous mîmes à rire en pensant que c'était une blague. Mon père rit aussi en le donnant à ma mère, racontant comment il avait visité une vingtaine de magasins sans pouvoir en trouver un plus grand.

Mes parents, mes sœurs, plusieurs tantes et cousins, placèrent quelques bougies sur le gâteau, les allumèrent, puis tout le monde les souffla. Mon père coupa alors le gâteau en très petites parts, et servit chacun en plaisantant : « Au moins, c'est assez pour remplir les trous entre nos dents. » Ce qui nous a tous amusés.

Mais j'avais si faim que j'ai avalé mon morceau pratiquement sans le mâcher avant d'en demander un autre. « Désolé, mon fils, me répondit mon père, il ne reste rien. Attends l'année prochaine, à la naissance de ton prochain frère, Inch'Allah, tu pourras avoir un second morceau. » Tout le monde a souri. Je n'ai jamais eu d'autre frère, mais au cours des années suivantes, Dieu m'a accordé deux sœurs de plus.

Plus la pénurie s'amplifia, plus le désespoir du gouvernement et la colère de la population afghane augmentèrent. Les autorités ne savaient que faire. Elles tentèrent de trouver un accord avec les moudjahidine, mais il était trop tard. Le président, le docteur Nadjibullah, chercha refuge au siège des Nations unies à Kaboul. L'époque des communistes était terminée, celle des moudjahidine commençait.

À l'annonce de leur entrée en ville, je m'attendais à voir arriver des héros en uniforme, chaussés de bottes bien cirées. En fait, ils étaient vêtus comme des paysans avec de gros turbans, des pantalons bouffants traditionnels, les salwar, et des chemises longues comme des tuniques, les kameez. Ils arboraient tous barbe et moustache, portaient des gilets bourrés de munitions et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

des chaussures malodorantes qui enveloppaient leurs pieds sales. Ils étaient tous armés, sans exception.

À la télévision, les présentatrices couvraient maintenant leur tête d'un foulard. On ne voyait plus de chanteuses, mais des hommes avec de longues barbes, coiffés de turbans, assis sur le sol, récitant le saint Coran. Les présentateurs commencèrent à porter le salwar-kameez à la place du costume-cravate. Les programmes abondaient en interviews d'hommes qu'on appellerait bientôt les « commandants ». Ils parlaient de leurs factions, et de ce qu'ils voulaient faire pour l'Afghanistan.

À les entendre parler de l'islam et de son importance pour les musulmans et les Afghans, on aurait dit des professeurs du saint Coran. Ils se disaient tous liés au prophète Mohammed, que la paix soit avec Lui, et descendants des Arabes pour faire croire qu'ils étaient proches du prophète Mahomet, que la paix soit avec Lui, même si on sait tous que les Afghans descendent des Zoroastriens, des Juifs, des Grecs, des Mongols, des Aryens et d'autres peuples, comme les Arabes, qui sont entrés dans notre histoire bien plus tard.

Deux mois avant l'arrivée des moudjahidine, on nous avait dit à l'école que nous descendions des singes. Le maître nous avait raconté que certains avaient changé, devenant petit à petit des hommes. D'autres n'avaient pas voulu devenir des humains civilisés car il y a toujours pas mal de problèmes avec les civilisations. Dans nos livres d'école, une série d'images nous montrait cette transformation progressive. Notre maître disait : « Les hommes sont un genre d'animal, et les animaux ont été créés par la nature.

— Qui créa la nature ? demandai-je.

— Elle s'est créée elle-même », me répondit le maître.

Il nous emmena au zoo de Kaboul pour voir les singes et comparer leur tête avec la nôtre. Aucun ne ressemblait à une personne que je connaissais, excepté dans une cage abritant une race venue d'Inde où l'un d'entre eux était le portrait craché de notre maître.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Tout excité, je courus vers lui. « Un des singes vous ressemble. »

Il était avec des élèves et deux autres collègues. Tous se mirent à rire. Mon professeur s'approcha de moi, me pinça l'oreille gauche très fort et chuchota : « Les élèves ne parlent pas comme ça à leur maître.

— Peut-être est-il un de vos ancêtres ? » insistai-je.

Mes copains de classe confirmèrent mon observation. Notre maître hurla qu'il était temps de partir, alors qu'on devait passer le reste de la journée au zoo.

Après l'arrivée des moudjahidine à Kaboul, ce même instituteur se mit à faire la classe avec un nouveau livre intitulé La Création d'Adam, qui ne mentionnait pas les singes. Il disait que nous descendions d'Adam et Ève ou des choses comme : « L'histoire de l'humanité débute avec Adam et Ève, et la terre existait bien avant eux. Ne laissez pas Shaitan vous guider. Il a trompé Ève et Adam et les a empêchés d'entrer au paradis. »

Je ne savais plus que penser. « Que sont devenus les singes ? l'interrogeai-je un jour. Et la nature ? »

Le maître s'assit sur un coin du bureau et resta silencieux un instant. « Les singes et la nature sont des concepts communistes. » Sa voix était très calme, et il me regarda droit dans les yeux comme si personne d'autre n'était dans la classe. « Selon la conception islamique, Dieu créa la nature et toutes les créatures. » Il regarda alors les autres. « Adam est le père de tous les humains. »

Je me perdais en conjectures. Une fois rentré à la maison, je demandai à Grand-Père ce que tout ceci voulait dire. « Le temps t'enseignera la vérité. Aujourd'hui, tu es trop jeune. Attends et sois patient, tu trouveras des réponses à tes questions », me répondit-il. Je ne comprenais pas pourquoi les adultes disaient toujours que j'étais trop jeune. Je voulais devenir grand, avoir une moustache, des rides sur le front, ronfler en dormant, et tout savoir.

Une fois les moudjahidine au pouvoir, tout devint bon marché et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

il y eut de la nourriture en abondance pendant quelques mois du fait de l'ouverture des réserves gouvernementales. Pour la première fois depuis de nombreuses années, les gens pouvaient à nouveau circuler partout dans le pays sans craindre de se retrouver pris dans les feux croisés de combattants embusqués tirant sur des voitures du gouvernement ou des véhicules militaires russes.

Grand-Père se montrait optimiste. Nous étions au printemps et il semblait que le monde entier connaissait un nouveau départ. Plusieurs fois, il invita des moudjahidine chez nous, leur donna à manger et les traita comme ses meilleurs amis. Au début, mon père partageait les sentiments de Grand-Père, mais rapidement il commença à avoir des doutes. Il n'aimait pas leur façon de diriger le pays.

Il ne fallut que quelques semaines pour que des bagarres éclatent à Kaboul entre les différentes factions des moudjahidine. Au début, nous pensions que ce n'étaient que de petits incidents. « Ce sont des malentendus, comme on en trouve dans toutes les familles. Ils vont les résoudre », disaient les gens.

Mais ces bagarres devinrent de vrais combats et le chaos s'étendit à tout le pays. Des Afghans qui avaient un peu d'argent ou de la famille à l'étranger partirent rapidement. D'autres qui restèrent furent battus, leurs propriétés volées. On entendit parler de femmes violées par des soldats dont les responsables avaient, quelques mois plus tôt, dit combien l'islam était important pour les musulmans et les Afghans.

Mon père voulait quitter l'Afghanistan pour aller en Turquie ou en Russie où il avait noué de nombreuses amitiés du temps où il était boxeur, mais mon grand-père ne lui donna pas la permission de partir. « Les frontières sont encore ouvertes, insista mon père, on devrait s'en aller tant que c'est encore possible. On reviendra quand la situation sera plus calme.

— L'Afghanistan est aujourd'hui entre de bonnes mains. Nous gérons notre pays nous-mêmes et pouvons décider de ce qui nous concerne. Donne-leur du temps », répondit mon grand-père, qui, par ailleurs, avait besoin du soutien de mon père. C'était le fils

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sur lequel il se reposait le plus.

Petit à petit, une faction des moudjahidine prit le contrôle d'une partie de Kaboul, une seconde faction de l'autre. Ils commencèrent par occuper un quartier dans lequel vivaient de nombreux membres de leur tribu, puis tentèrent de s'emparer des zones contiguës. Chaque faction eut ainsi très vite son propre territoire. Alors que l'été approchait, on entendit des mots comme « poste de contrôle » et « ligne de front ». Ces factions commencèrent à échanger des tirs de roquettes. Des civils furent tués, notamment dans notre quartier situé, malheureusement, à la limite de la portée des tirs des deux camps

D'abord, une douzaine de personnes moururent. Puis, une centaine. Puis, un millier. C'était comme une forêt qui prend feu, brûlant à la fois le sec et l'humide. L'une des factions prit la prison de Pul-e-Charkhi et libéra non seulement les prisonniers politiques, mais aussi ceux qui avaient commis des actes inhumains à l'encontre de la population.

Un jour, alors que deux factions se lançaient des roquettes au-dessus de nos têtes, on frappa lourdement à notre porte. Je sortais de la chambre de Grand-Père tandis qu'il faisait sa prière et courus ouvrir. Je vis des types armés de fusils, de grenades dont les goupilles pendaient des poches de leur gilet, et bardés de ceintures de munitions. L'un d'eux entra sans y être invité et me poussa contre le mur. Il avait une vilaine balafre sur le visage. Deux autres le suivirent.

« Où est le propriétaire de cette maison ? demanda le premier d'une voix forte.

— Il est en train de prier, lui dis-je.

— Où ? » Je lui montrai la chambre de Grand-Père qu'il ouvrit d'un coup de pied. Grand-Père se trouvait sur son tapis de prière, le front touchant le sol.

« Donne-moi la clef de ton magasin de tapis ! » lui cria l'homme. Grand-Père l'ignora et continua de prier, tandis que l'homme hurlait de nouveau, pointant son fusil sur sa tête. Je me

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mis à pleurer. Mon grand-père ignora l'intrus jusqu'à la fin de sa prière, se leva lentement, plia son tapis comme s'il était seul, et finalement le regarda.

« Si vous pensez m'effrayer avec vos hurlements, vous êtes stupide. » Grand-Père parlait calmement, comme s'il s'adressait à un client de sa banque. Les cris avaient attiré l'attention de mon père et de mes oncles. Je les entendais approcher en courant. Eux aussi criaient, demandant ce qui se passait. Les voleurs se postèrent à l'entrée de la pièce et quand mon père et ses frères se précipitèrent à l'intérieur, ils collèrent le canon de leurs pistolets sur leurs nuques et tous restèrent cloués sur place.

À leur tour, mes cousins surgirent dans le long couloir menant à la chambre de Grand-Père, leurs mères derrière eux. La vue des voleurs armés les rendit un instant muets de terreur. Puis Grand-Père parla calmement. « Allez-y, tuez-moi. Après ça, vous aurez la clé. Tout ce que j'ai, je l'ai gagné à la sueur de mon front. Je ne vais pas tout abandonner à une bande de lâches voleurs. »

Celui qui commandait le groupe, l'homme au visage balafré, fit un sourire grimaçant. « Vieux fou, je ne gâcherai même pas une balle pour toi. » Puis il ordonna à mes oncles, tantes et cousins de reculer, ce qu'ils firent. Les voleurs pointèrent les canons de leur kalachnikov vers nous, et sortirent à reculons vers la porte du jardin.

Quand ils furent partis, mon père ferma la porte et se dirigea avec mes oncles vers la chambre de Grand-Père. Leurs femmes chuchotaient dans la cour.

Mes cousins vinrent me voir pour savoir ce qui s'était passé. Ils m'entourèrent et je leur racontai ce que j'avais vu. Ils étaient tous extrêmement attentifs, même ceux avec lesquels je n'avais pas d'atomes crochus. Comme j'étais devenu important, je leur dis : « Attendez que je finisse mes explications, et je répondrai ensuite à vos questions. »

Quelques instants plus tard, on entendit trois coups de feu dans la rue. Mon père et deux de mes oncles coururent vers la porte du jardin. Ma mère et les femmes de mes oncles leur crièrent de ne pas sortir, mais ils n'écoutèrent pas. Grand-Père, quittant sa

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

chambre, courut derrière eux. Personne n'osa lui dire ce qu'il devait faire. En se dirigeant vers la porte du jardin, il me fit signe de le suivre. Il voulait toujours que je voie la vie comme elle est, ne rien me cacher. Je le suivis, mes cousins aussi. Dehors, on trouva mon père et mes deux oncles menottés devant l'entrepôt familial, des fusils pointés sur la nuque. Plusieurs autres voleurs étaient postés dehors, et deux d'entre eux faisaient le guet aux extrémités de la rue.

Une serrure de l'entrepôt avait volé en éclats. Deux types essayaient d'ouvrir la seconde. La sueur perlait le long de leur menton bien qu'il fasse froid et qu'une fine couche de neige recouvre le sol. L'un des hommes voulait faire sauter cette serrure à l'aide d'une grenade, mais son copain l'en empêcha. « Non, dit-il, ils vont nous entendre et il faudra partager les tapis avec le commandant. » Soudain, je compris que ces hommes étaient des bandits ordinaires qui avaient rejoint l'une des factions. Ils n'étaient pas de vrais moudjahidine qui défendaient leur pays et leur foi contre les envahisseurs et les hérétiques.

Celui qui avait suggéré d'avoir recours à une grenade recula et tira trois balles dans la serrure. À la troisième, la serrure sauta et la porte s'ouvrit. Celui qui était debout au milieu de la rue appela les deux autres postés aux extrémités pour qu'ils les rejoignent. Tous entrèrent.

L'entrepôt était sombre et les tapis empilés jusqu'au plafond. Au cours des seize dernières années, depuis que mon grand-père avait pris sa retraite, lui et mon père avaient rassemblé plus de six mille tapis. L'un des voleurs ouvrit les rideaux et les rayons du soleil envahirent la pièce qui renfermait un véritable trésor. Chaque tapis avait un cachet différent par ses couleurs et ses motifs. Bon nombre d'entre eux étaient très anciens et chacun avait été soigneusement sélectionné par mon grand-père et mon père. Mais personne ne pouvait empêcher ces voleurs de nous les prendre.

Procédant avec rapidité, trois des hommes en transportèrent autant que leur vieille jeep russe pouvait en contenir. Trois autres montaient la garde dehors, le doigt sur la détente, prêts à tirer sur

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

quiconque se mettrait en travers de leur chemin. J'avisai le tapis que j'avais aidé à lessiver dans le jardin avec les laveurs qui venaient travailler chez nous une fois par mois. Ils nettoyaient les vieux tapis que mon père rapportait des villages. C'était mon préféré, mais je ne pouvais pas dire à ces voleurs de le laisser parce qu'il me plaisait.

Il leur fallut deux jours pour tout emporter. La guerre nous avait pris, comme tant d'autres, dans ses filets.

Nous n'étions pas les seuls à avoir été dépouillés. Notre quartier était presque vide. La plupart de nos voisins avaient fui, certains dans une telle précipitation qu'ils avaient tout laissé derrière eux. Et très vite, leurs maisons avaient été pillées.

Les femmes ne s'accoudaient plus sur le rebord des fenêtres pour bavarder. À leur place, des chats sauvages sautaient d'un appui à l'autre, se menaçant.

Chaque fois que le vent soufflait, les portes des maisons vides battaient, les volets claquaient, les rideaux volaient au-dehors. Quand aucune explosion de roquette ni aucun coup de fusil ne se faisait entendre, le quartier était rempli des hurlements des chiens abandonnés et affamés.

Seul un fou aurait osé s'aventurer dans la rue. Des snipers avaient pris position sur une petite montagne derrière nous et pouvaient nous prendre pour cible, juste pour le plaisir. Les deux pics avaient perdu leurs anciens noms de Koh-e-Asmai et Koh-e-Aliabad pour devenir la « montagne des snipers ».

Alors qu'à Kaboul le printemps réchauffait les jours, il était devenu trop dangereux d'aller dans la cour. Des tireurs d'élite utilisaient le toit de Grand-Père où nous jouions au cerf-volant pour tirer sur ceux qui étaient dans la montagne, et ces derniers leur répondaient. Parfois, ils lançaient des roquettes. Quelques-unes atterrirent dans notre cour, d'autres dans les rues adjacentes, sur les maisons des voisins, dans notre parc, détruisant les arbres, et sur notre petite école de quartier qui avait fait notre joie avant sa destruction.

La température se réchauffant, l'herbe de notre cour

commença à dépérir car personne n'osait sortir pour l'arroser. À la fin, il était même devenu trop dangereux de rester dans nos chambres. On déménagea dans une grande pièce du sous-sol, sous les appartements, où l'on espérait être en sûreté. Comme cette pièce n'avait pas l'électricité, on allumait des lampes à huile et des bougies, jour et nuit, et on dormait sur le sol en ciment.

Nous prenions nos repas tous ensemble, plus de cinquante personnes assises par terre autour d'une nappe. Chaque jour, ces repas étaient comme de petites fêtes, mais des fêtes bien tristes. Personne ne parlait ni ne riait. En fait, nous attendions qu'une roquette nous tombe dessus et nous tue tous.

Les oncles avaient des radios avec de petits écouteurs. Ils passaient la journée à écouter les nouvelles du World Service de la BBC et d'autres stations en dari. Moi, je voulais écouter des chansons indiennes. Je pensais que l'inquiétude ne changerait pas notre destin, elle ne ferait que produire plus d'anxiété encore.

Vers neuf heures un samedi soir, les oncles imposèrent le silence à tout le monde. La BBC annonçait qu'un cessez-le-feu aurait lieu le lendemain dans notre quartier de Kot-e-Sanghi, à partir de huit heures du matin et pendant dix heures. Ce qui signifiait que l'on pourrait quitter notre maison. Tout le monde se mit à parler en même temps. Qu'allions-nous faire ? Où devrions-nous aller ? Qui allait nous aider ?

Cette nuit-là, en m'endormant, j'entendais des roquettes siffler dans les airs. Quand elles tombaient, le sol oscillait comme un berceau.

À trois ou quatre heures du matin, je me réveillai avec l'envie d'aller aux toilettes. Il n'y en avait pas dans le sous-sol. J'allai donc dans la cour faire pipi sous un arbre, comme je l'avais fait d'autres nuits depuis que nous avions été chassés de nos chambres. Tout était calme mais j'entendis un bruit de pelles. Je me frottai les yeux et regardai autour de moi. Mes oncles creusaient des trous étroits, mais profonds, dans différentes parties du jardin. Ils travaillaient dans le noir. Personne n'osait allumer une lanterne qui aurait pu être une cible pour les tireurs

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'élite.

Je m'approchai d'un de mes oncles pour lui demander ce qu'il faisait ainsi, au milieu de la nuit. Il ne me répondit pas. Je posai la même question à un autre. Pas de réponse non plus.

Je repartis au sous-sol interroger mon père. Il n'était pas près de ma mère qui dormait avec mes sœurs et mon petit frère. Je courus vers l'angle du jardin où notre maison se trouvait et je vis mon père creusant lui aussi un trou sous le mûrier auquel nous aimions grimper.

« Papa, que fais-tu ? »

Il s'arrêta, me regarda. « Va te coucher, me répondit-il d'un ton dur.

— Pourquoi creusez-vous tous des trous ? insistai-je.

— Je t'ai dit d'aller te coucher. » Il me cria dessus mais sans hausser le ton, afin de ne pas faire de bruit. Sa voix me fit peur. Je ne posais plus de question, mais j'étais en colère.

Au lieu de retourner au sous-sol, je rentrai chez nous et dormis dans mon lit. C'était très agréable de le retrouver après des semaines sur le ciment dur du sous-sol. Je me moquais des roquettes. En une minute, je sombrai dans le sommeil, n'ayant aucune idée de la nouvelle vie étrange qui serait celle de toute ma famille à partir du lendemain matin.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

3
De l’autre côté de la montagne

Je me réveillai juste avant l’aube. Mes parents allaient et venaient dans leur chambre, mettant des vêtements dans des valises. Mon petit frère dormait dans un coin, sur un tas de couvertures. Mes trois sœurs arrivèrent du sous-sol. Elles se frottaient les yeux, s’étiraient, bâillaient, les cheveux défaits. Mon père les assit près de moi au bord de mon lit. Il s’accroupit devant nous et parla d’un ton très sérieux.

« Nous devons partir aujourd’hui. C’est notre seule chance », dit-il.

En une demi-heure, nous étions prêts. C’était la première fois que je voyais la maison dans un tel désordre. Je proposai à ma mère de ranger un peu, si elle le voulait. Elle fit oui de la tête et commença à ramasser les effets qui, dans la hâte de faire les bagages, avaient été éparpillés. Mon père la houspilla : « Que fais-tu ? Pour qui ranges-tu ? Les voleurs et les pillards ? On s’en va, bon sang. Tout le monde en voiture ! »

On laissait nos affaires aux voleurs et aux pillards ? Qu’allaient devenir mes cerfs-volants et mes billes ? Je remplis mes poches de mes plus belles billes.

« Qais ! En voiture ! Maintenant ! » lança mon père. À sa façon de parler, je sus qu’il ne fallait pas discuter. Plusieurs billes tombèrent de mes mains et se mirent à rouler sur le sol. Je les oubliai et sortis en courant.

On marcha vite à travers la cour jusqu’au garage. Je regardai sous l’arbre où mon père avait creusé la nuit précédente, mais plus aucun trou n’était visible. Les pampres du plan de concombre étaient toujours là où ils étaient auparavant. J’aurais voulu lui demander ce qu’il était advenu de son trou, mais j’avais peur qu’il ne me gronde à nouveau.

On monta dans la voiture pendant qu’il ouvrait le portail donnant sur la rue. Alors qu’il démarrait, un de ses frères fit irruption dans le garage. « Où allez-vous ? demanda-t-il.

— Je te l’ai dit la nuit dernière, chez mon ami, à Kart-e-Parwan.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

— Et nous, on va où ? répondit mon oncle d'un ton plaintif.

— Tu as eu des semaines pour y penser », rétorqua mon père. Sa voix trahissait sa peine.

« Emmène nos enfants et nos femmes, ils veulent vivre eux aussi, comme les tiens, supplia mon oncle.

— Ma voiture est petite. Ce n'est ni un camion ni un autocar. Elle ne peut contenir que quatre personnes et nous sommes déjà six plus le bébé.

— Laisse-moi prendre les choses en main. Je sais comment faire. Je suis doué pour ranger », répondit mon oncle. Moins d'une minute plus tard, mes six oncles, leurs enfants et leurs femmes arrivèrent dans le garage et tentèrent de monter dans notre voiture. Deux femmes s'installèrent sur le siège avant et sept de mes cousins sur le siège arrière. Il n'y avait plus de place pour nous. Mon père claqua la porte du conducteur. « Je n'irai nulle part », déclara-t-il, furieux.

Mes oncles commencèrent à parlementer avec mon père qui partit dans la cour, marchant lentement autour des arbres. Je ne l'avais jamais vu se conduire ainsi, ou parler à ses frères de cette façon. Ça me faisait penser aux films indiens dans lesquels les mauvais frères ne s'entendent pas. Tout le monde sortit de la voiture et chacun regarda les autres. Le silence était total.

Après quelques minutes, mon père revint et dit à ma mère et à mes trois sœurs de s'asseoir à l'arrière avec le bébé. Puis il ordonna à quatre de mes cousins de se serrer derrière également, et à moi et à trois autres de mes cousins, dont Wakeel, de nous mettre dans le coffre. Deux des femmes de mes oncles s'assirent devant avec mon père. Les autres durent rester à la maison et attendre que mon père revienne les chercher plus tard.

Il engagea la voiture dans la rue en marche arrière, et le poids d'un si grand nombre de passagers faisait racler le châssis sur la route. Mon père conduisit lentement le long des quatre pâtés de maisons qui formaient notre quartier, jusqu'à ce que l'on arrive sur l'avenue principale.

Je n'oublierai jamais ce que l'on vit alors. Des milliers de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

personnes profitaient, comme nous, du cessez-le-feu pour fuir cette partie de la ville qui était la nôtre. Des milliers et des milliers de gens qui marchaient en silence, ou qui chuchotaient, comme si on leur avait interdit de parler normalement. Ils avançaient de chaque côté de la route, telles des rangées de fourmis, chacun portant deux ou trois sacs.

Notre voiture était la seule sur la chaussée. Quand ils la virent, les gens se précipitèrent vers nous, demandant qu'on les emmène, même s'ils voyaient bien que l'auto était déjà bondée. La foule autour de nous était si dense que mon père ne pouvait plus avancer, serait-ce d'un pouce. Certains essayaient de nous tirer mes cousins et moi du coffre pour prendre notre place. Mon père nous cria : « Tenez-vous les mains les uns les autres et ne desserrez pas votre étreinte. » Ce que nous fîmes. Mon père remonta sa vitre, klaxonna, alluma ses phares, et avança doucement, puis un peu plus vite, jusqu'à ce que les gens, un à un, s'écartent.

Pour la première fois depuis deux mois, nous découvrions les destructions qu'avaient causées les affrontements. Des choses qu'on avait entendues mais pas voulu croire s'étalaient maintenant sous nos yeux. L'énorme silo à céréales jaune haut de huit étages que les Russes avaient construit était percé de toutes parts d'impacts de roquettes. À sa base, de petites montagnes de blé s'étaient formées avec les grains tombés des trous.

La route était pleine de cratères creusés par les tirs d'artillerie. C'était pourtant la plus belle avenue de Kaboul. Au milieu, des roquettes qui n'avaient pas explosé restaient plantées dans le sol comme des clous à moitié enfoncés dans un morceau de bois.

Des centaines de morts gisaient un peu partout sur la chaussée, sur les trottoirs et sur la plate-bande qui séparait les voies. Certains devaient être là depuis longtemps. Du sang recouvrait leurs vêtements. La plupart se trouvaient sur la route et avaient dû être touchés par une roquette en essayant de la traverser. Mais nombreux aussi étaient ceux qui avaient été tués d'une balle dans la tête, dans la poitrine ou dans le dos, œuvre des snipers. Je n'en croyais pas mes yeux. J'avais l'impression

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de regarder un film d'horreur américain, surtout quand j'aperçus des morceaux de corps humain, bras, jambe ou tête, dispersés sur le sol.

Mon père n'avait pas d'autre choix que de rouler sur ceux qui se trouvaient sur notre passage. Certains cadavres étaient sur le dos, comme s'ils dormaient. Quand notre voiture franchissait l'obstacle, la vitesse les faisait se retourner face vers le sol, et le véhicule s'élevait de la chaussée. Afin d'éviter de renverser un homme qui courait vers nous, mon père conduisit en sens inverse d'un rond-point devant l'Institut polytechnique, puis engagea la voiture le long de la montagne vers l'hôtel Intercontinental.

De l'autre côté de la colline, tout était différent. Les scènes inimaginables que nous venions juste de voir avaient soudain disparu. À leur place, nous retrouvions la vraie vie. Les gens achetaient du pain dans les boulangeries pour leur petit déjeuner. Des enfants tenaient la main de leurs parents sur le chemin de l'école. Les chiens ne hurlaient pas. Les rues étaient pleines de monde. Les volets des fenêtres ne battaient pas au vent, les portes ne claquaient pas. Ce n'était pas la guerre. Pas du tout.

J'ai vu des sourires sur les lèvres des gens qui n'avaient pas l'air d'avoir peur. Mais ils ne cessaient de nous regarder. Jamais ils n'avaient vu de voiture aussi chargée que la nôtre. Les files de réfugiés commençaient tout juste à atteindre cette zone, et ils ne savaient pas encore combien de milliers de personnes allaient encore arriver. La petite montagne qui s'élevait entre notre maison et ce quartier avait protégé ces gens des combats. Même les tireurs d'élite n'étaient pas venus de ce côté-ci, bien qu'ils eussent pu le faire. Mais ils se battaient pour la possession de notre quartier qui séparait deux factions. Les personnes que nous avions devant nous ne savaient pas que de violents combats avaient lieu à moins de trois kilomètres de là, même s'ils avaient certainement entendu les tirs d'artillerie et les coups de fusil.

On descendit de l'hôtel Intercontinental vers le quartier de Kart-e-Parwan. Peu de voitures circulaient, mais un grand nombre de gens marchaient, des Indiens pour la plupart, pieds nus en direction de leurs temples, portant des bols de laiton remplis de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

lait. Les hommes étaient vêtus de blanc ou d'orange, les femmes de saris de couleurs vives et leurs enfants les suivaient. Les garçons avaient la tête rasée avec juste une natte de cheveux tressés. Sur le front de certains hommes, on pouvait voir des rayures peintes.

Assis près de moi dans le coffre, mon cousin Wakeel se moquait des enfants chauves, mais il aurait bien voulu avoir un de leurs bols de lait.

Au bas de la colline, la voiture vira brusquement vers la gauche plusieurs fois puis traversa un petit parc que je ne connaissais pas. Toutes les fleurs y étaient bien soignées. Nous longeâmes un grand immeuble blanc édifié derrière un mur. Des gardes portant d'étranges uniformes et des armes se tenaient devant sa jolie porte. On aurait dit des statues. À côté d'eux il y avait d'énormes chiens russes. Un panneau annonçait « Ambassade de Grande-Bretagne » en dari, sous de grosses lettres dans une autre langue.

On suivit une route de terre qui continuait le long du mur sur deux cents mètres. C'était la route la plus cahoteuse de Kaboul. La voiture plongeait puis remontait sur les rochers branlants qui glissaient sous les roues. À chaque secousse, le toit du coffre nous cognait la tête. La poussière soulevée par la voiture se déposait sur nous et nous faisait tousser. Nos cils et nos sourcils en étaient couverts. On ressemblait aux clowns qui faisaient un spectacle à l'école le jour de la fête des professeurs.

Mon père arrêta la voiture devant une grande porte en métal rouillé qui fermait un haut mur de torchis. Il klaxonna plusieurs fois. Finalement, un vieux chowkidar – le portier – ouvrit une petite porte grinçante près de la grande, vit qu'il s'agissait de mon père et ouvrit alors le portail pour laisser entrer la voiture. Le chowkidar se frotta les yeux pour s'assurer qu'il ne rêvait pas, ferma le portail de métal derrière nous et se précipita pour nous aider à sortir du coffre. Il murmura : « Jamais je n'ai vu autant de monde dans une Volga.

— Ça, j'en suis sûr », lui répondis-je avec un large sourire.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Il rougit et tenta de cacher son embarras. « Je ne voulais pas être grossier, je suis juste étonné. » Il ne s'attendait pas à être entendu.

On s'extirpa de la voiture. Certaines de mes tantes durent être aidées pour en sortir, mais les enfants en sautaient les uns après les autres, jetant un coup d'œil circulaire à l'endroit où nous nous étions arrêtés, à seulement six kilomètres de la zone de guerre que nous venions juste de quitter.

Devant nous s'élevait un mur massif de plus de deux étages. Il n'y avait qu'une petite ouverture sur toute cette étendue de couleur brun foncé, fermée par une épaisse porte de bois brut cloutée de pointes épaisses aux têtes aplaties. Au bout de ce mur se trouvait une tour octogonale si haute qu'elle dominait les murs et la cime de certains arbres. Nous avions vu une tour semblable juste avant de franchir le portail, mais elle était à moitié détruite.

Peu de temps après notre arrivée, l'épaisse porte de bois s'ouvrit avec un bruit métallique, produit par une lourde chaîne qui devait y être attachée. Un homme que je reconnus comme étant un associé de mon père la franchit, suivi de près par deux domestiques. J'avais souvent vu cet homme dans son magasin de tapis. Il était toujours impeccablement habillé d'une cravate de soie et d'une veste sur mesure, et avait un regard vif qui inspirait confiance à ses clients. Mais ce matin-là, il ne portait qu'un pyjama et tenait une tasse de thé ; il avait encore les yeux pleins de sommeil. Il salua mon père, envoya des « salaam » aux autres adultes, et nous souhaita tous la bienvenue.

Il s'appelait Haji Noor Sher. Toutes les fois où mon père nous avait emmenés, Wakeel, ma sœur aînée et moi, au magasin, Haji Noor Sher nous avait donné des bonbons et mis dans nos poches de la petite monnaie enveloppée dans des billets froissés. Dans son magasin, il avait toujours des clients étrangers qui regardaient des tapis, mais dès que nous arrivions il mettait ses affaires de côté et nous accordait toute son attention. Il ne disait jamais nos noms, mais « neveu » ou « nièce », et il nous demandait de l'appeler « oncle ».

S'il était surpris de nous voir tous ce jour-là à une heure aussi

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

matinale, il n'en laissa rien paraître. Nous n'avions eu aucun moyen de lui faire parvenir un message le prévenant de notre arrivée. Mais lui et mon père étaient des amis proches, et des amis proches se viennent en aide dans de telles circonstances.

Mon père le prit à part et ils parlèrent à voix basse pendant un moment. Haji Noor Sher s'adressa à l'un des deux domestiques qui se tenaient à ses côtés comme s'ils étaient ses gardes du corps. Celui-ci se dépêcha de rentrer nous chercher du thé et quelque chose à manger. Haji Noor Sher se conduisait comme s'il recevait chaque jour des visiteurs à cette heure-là.

« Alors, bienvenue à tous dans ma maison. Vous l'aimez ? »

Nous n'en avions rien vu encore hormis les grands murs et les tours, mais nous acquiesçâmes, soulagés d'être loin des combats.

« On l'appelle Qala-e-Noborja. Vous le saviez ? » Il se comportait en acteur célèbre mais mes oncles et tantes ne l'avaient jamais vu auparavant. « On l'appelle "fort aux neuf tours" car lors de sa construction, il y a plus de cent ans, cet édifice était entouré de neuf tours. C'est une demeure ancienne, comme moi. » Son large sourire était contagieux, et provoqua notre sourire à tous.

« Mais, oncle Noor Sher, je ne vois qu'une tour », l'interrompis-je. Je montrai du doigt la tour encore entière, sans mentionner les restes de l'autre, à l'extérieur. Il regarda mon père, lui fit un clin d'œil, et lança : « Oh, il est intelligent. » J'étais content qu'il dise ça, notamment en présence de mes cousins. « Les autres tours, raconta-t-il l'œil pétillant, sont invisibles. Ce n'est pas parce qu'on ne voit pas une chose qu'elle n'existe pas. »

Même si Qala-e-Noborja n'avait qu'une tour encore debout, elle me rassurait, notamment parce qu'elle était là depuis plus de cent ans. Peut-être qu'à cet endroit les obus ne parviendraient pas à nous toucher.

Il tendit sa tasse au second domestique et nous conduisit, descendant un chemin escarpé bordé de roses, entre le vieux fort et la maison à un étage, vers une terrasse construite sur le versant, en contrebas de la maison. Il marchait devant avec mon

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

père, mes cousins et moi les suivions, ma mère et mes tantes derrière nous. Une tonnelle de vigne couvrait la terrasse. Les abeilles bourdonnaient autour du raisin.

Le soleil flottait dans l'azur lapis-lazuli, illuminant tout à travers le feuillage. Le vent faisait bruire les feuilles sans répit. Je me demandais s'il y avait encore une guerre de l'autre côté de la montagne, ou si la situation avait changé là-bas aussi.

En me retournant, je vis la seule tour restante du vieux fort se dresser au-dessus de moi. Elle avait l'air encore plus haute depuis la terrasse en contrebas où nous nous trouvions. J'étais curieux de savoir ce qui se trouvait à l'intérieur de ces hauts murs, mais j'étais trop occupé déjà à regarder toutes les nouveautés qui se présentaient à mes yeux dans le grand jardin pour pouvoir m'interroger longtemps. Sur les terrasses – on en comptait quatre réparties sur la pente raide – des massifs de rosiers et des potagers formaient des rangées bien entretenues.

Sur l'une d'entre elles, une fontaine projetait de l'eau dans les airs. Près d'elle se dressaient deux arbres massifs. Deux de mes cousins essayèrent de se tenir les mains autour de leurs troncs. Ils purent à peine toucher leurs doigts.

À un niveau encore inférieur, à l'endroit plat le plus bas du jardin, coulait un ruisseau. Haji Noor Sher nous y amena en nous indiquant que son eau froide venait des montagnes de l'Hindou Kouch, à près de cent kilomètres de là. Le ruisseau se jetait dans un bassin creusé dans la roche. Plus de dix sortes de poissons colorés y nageaient. À côté de ce bassin se trouvaient des cages renfermant des perroquets, des canaris, des aigles. Plus loin, des pigeons roucoulaient dans un espace qui leur était réservé. À l'intérieur d'une cage construite le long du mur séparant le jardin de la rue, un gros chien aux yeux injectés de sang faisait tranquillement les cent pas. Quelques os lui avaient été jetés dans un coin. C'était le genre de chien que les Kouchis, des nomades, utilisaient pour garder leur bétail afin de le protéger des loups. Tout près, deux lévriers russes nous regardaient depuis d'autres cages.

Quand nous nous sommes approchés, les chiens ont

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

commencé à aboyer et à sauter contre les grilles, pour tenter de sortir et de nous réduire en pièces. C'étaient des chiens de combat. Nous sommes partis en courant.

Il y avait une autre cage, très grande, au bas de la tour. Dans un premier temps, ne voyant rien à l'intérieur, nous crûmes qu'elle était vide. Puis quelque chose bougea dans l'ombre d'une petite porte. Doucement, cette ombre se déplaça vers nous. Elle était énorme. Ma sœur aînée et certaines de mes cousines reculèrent.

Nous restâmes sans voix quand un léopard jaune avec des taches marron entra avec élégance dans le soleil en nous regardant. On avait déjà vu des léopards au zoo de Kaboul et on nous avait dit qu'ils étaient très dangereux. Nous devînmes livides et personne n'osa dire mot. Quelle était cette maison où un léopard avait ses quartiers dans le jardin ?

Notre peur ne l'intéressait pas. Le fauve s'allongea dans un endroit ensoleillé et commença à se lécher. On partit tous sur la pointe de pieds. Ce jardin me semblait être le paradis, et plus intéressant encore que ce que m'en avait décrit ma sœur aînée.

Les domestiques arrivèrent, portant un énorme petit déjeuner sur de larges plateaux brillants : jus de fruits variés, pommes, raisin, lait, thé, beurre, yaourt, œufs durs et pain frais. Ils déplièrent plusieurs sofrah, des nappes d'un tissu rouge et vert vifs, sur la terrasse près de la fontaine, et y posèrent les plateaux. Haji Noor Sher nous invita à manger avant de rejoindre ses appartements dans la cour du vieux fort.

On ne savait pas par quoi commencer. Nous n'avions pas eu de repas complet depuis des semaines. Nous remplîmes nos assiettes au maximum, oubliant les bonnes manières. Mon père sourit : « Doucement, doucement, la nourriture ne va pas se sauver. » Seul Wakeel rit, les autres étant trop occupés à manger.

Par-dessus le bruit des couteaux et des fourchettes, on pouvait entendre les oiseaux chanter et voler d'un arbre à l'autre. À Kot-e-Sanghi, on ne les entendait plus depuis des mois. Douze jeunes faons qui broutaient placidement de l'herbe dans le jardin autour de nous relevaient de temps en temps la tête pour nous regarder.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Alors que nous finissions de manger, Haji Noor Sher sortit du vieux fort pour se diriger vers la terrasse où nous étions assis. Il portait un salwar-kameez blanc, un manteau chapan en soie, un chapeau karacol en laine de mouton, et des pantoufles en cuir. Beaucoup plus grands que lui, ses deux domestiques se tenaient à ses côtés. Haji Noor Sher était si petit et corpulent qu'on aurait dit une boule. Mon cousin Wakeel me chuchota qu'on pourrait le prendre pour une de nos grosses billes. Mon père l'entendit et nous lança un regard sombre. Tout penaud, Wakeel baissa les yeux, mais les autres continuèrent à pouffer discrètement. Même avec sa petite taille, Haji Noor Sher en imposait. Je n'avais jamais vu le roi, sauf à la télévision, mais pour moi, Haji Noor Sher avait tout d'un souverain.

« Aimez-vous mon jardin ? » nous demanda-t-il. Devant nos compliments, un grand sourire barra son visage.

« Venez, je vais vous montrer ma cour. » Nous allions enfin voir ce que renfermaient les hauts murs de briques de torchis de son fort aux neuf tours qui n'en avait qu'une. Notre hôte nous devança dans le raidillon qui remontait à l'habitation. On se précipita tous à la recherche des chaussures que nous avions enlevées avant de nous asseoir pour manger. J'enfilai l'une des miennes et une de Wakeel, ce qui le fit hurler. Je dus rebrousser chemin pour lui rendre la sienne.

Haji Noor Sher poussa la lourde porte de bois qui séparait le jardin de la cour. On put ainsi voir la grosse chaîne qui y était attachée et qui cliquetait chaque fois qu'on l'ouvrait ou la fermait. Une seconde porte faisait suite à la première, formant un angle droit avec elle, empêchant tout éventuel envahisseur de franchir ce passage pour se précipiter à l'intérieur.

Au-delà, s'étendait une vaste cour de la taille d'un demi-terrain de football. Autour d'elle s'élevaient deux étages de chambres aux hautes fenêtres de bois. D'un côté de cette cour, une pièce avec des ouvertures sur trois côtés surplombait le jardin. En face, les chambres de l'étage supérieur étaient en retrait, laissant place à une large terrasse. Je me dis que c'était un endroit parfait pour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

jouer au cerf-volant.

La cour contenait de nombreux arbres fruitiers, des rosiers et des fleurs que je n'avais jamais vues et dont je ne connaissais pas le nom. Une vigne se déployait sur l'angle le plus éloigné. Un grand acacia recouvrait le coin proche de nous, et dans l'autre un très vieil arbre arghawan. Des pêchers, des grenadiers, et deux énormes lilas se partageaient le reste de l'espace. Haji Noor Sher se fit un plaisir de nous faire faire le tour du propriétaire. Les lilas étaient un cadeau du roi à son père, et il nous raconta que ce dernier, pendant des années, après avoir racheté le fort à la famille royale, envoyait au roi de grandes brassées odorantes des premiers lilas de la saison.

Des rosiers bien taillés entouraient des parterres très colorés de géraniums et de muguet. Mais c'était d'une rose noire qu'Haji Noor Sher était le plus fier, et il nous demanda de n'en parler à personne. Cette fleur étant rare, quelqu'un pouvait venir la voler. Des volubilis et du chèvrefeuille grimpaient sur un mur à l'autre bout de la cour où une petite porte conduisait à un bain de vapeur, le hammam.

Devant ce dernier, un enclos renfermait quelques biches et cerfs qui semblaient être les parents des faons rencontrés dans le jardin. Deux paons nous regardaient la queue déployée en éventail. Haji Noor Sher fit un drôle de bruit et ils se précipitèrent vers lui. Alors qu'il les caressait, on voulut tous en faire autant, mais ils se sauvèrent en hurlant : « Fanark ! » On apprit assez vite que « fanark » était le mot le plus courant dans la langue des paons, et qu'il était toujours prononcé avec force.

Alors que nous traversions la cour, je trouvai une petite plume de paon que je ramassai et embrassai, car on nous a toujours dit qu'elles étaient sacrées. De très nombreuses années plus tard, je l'utilise encore comme marque-pages dans mon saint Coran.

Mon père marchait au côté d'Haji Noor Sher qui était beaucoup plus petit que lui et moi je me tenais au côté de mon père : le reste de la famille suivait derrière nous, et les serviteurs fermaient la marche.

Haji Noor Sher nous montra cinq chambres qui donnaient sur la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cour et nous dit qu'on pouvait les utiliser toutes. Lui vivait seul dans le fort, occupant plusieurs pièces situées au-dessus du passage entre la cour et le jardin. Pour plus de sûreté, il avait envoyé sa famille en Inde dès que les combats avaient commencé. Tous les deux mois, il prenait l'avion de Kaboul à Delhi. Il avait des magasins dans les deux villes. À Kaboul, il achetait des tapis avec l'aide de mon père, et les vendait à Delhi.

Plusieurs épaisseurs de tapis recouvraient le sol de nos chambres et des matelas peu épais, couverts de longues carpettes étroites étaient installés près des murs. Dans chaque pièce, des dessus-de-lit et oreillers formaient une pile dans un coin. Avec toutes ces couleurs, on aurait dit que le jardin était entré dans la maison.

Quand on ressortit des chambres, Haji Noor Sher dit aux serviteurs de nous apporter davantage de thé. On s'assit tous à l'ombre de la vigne. Nous n'avions pas connu une telle détente depuis des mois.

J'oubliais tout de la guerre et des morts sur la route. J'oubliais même mon grand-père, mes oncles et mes tantes célibataires restés à la maison. Jusqu'à ce qu'un premier tir de roquette retentisse.

Le bruit particulier des roquettes s'entend à des kilomètres. Il n'est pas énorme, mais chacun s'arrête aussitôt de parler. Le lancer produit d'abord un fumf suivi d'un silence car tout le monde attend, puis vient l'explosion, et l'effondrement d'une maison ou d'une école. Alors, petit à petit les conversations reprennent, qui incluent parfois une prière à voix basse.

Pour une raison que j'ignorais, le cessez-le-feu avait pris fin longtemps avant l'heure prévue. Mon père sauta sur ses pieds, un air de panique dans les yeux. Il avait profité de l'incroyable paix qui régnait à cet endroit avec l'intention de repartir chercher les autres. Mais si les combats reprenaient, il lui était impossible d'y aller.

Notre maison ne se trouvait qu'à six kilomètres à peine, mais c'était trop loin si les snipers tiraient de nouveau. On ne pouvait pas entendre les affrontements car la petite montagne aux deux

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pics nous en séparait. Néanmoins, on visualisait bien, dans notre tête, ce qui se passait là-bas.

Les jours suivants, dans nos chambres, nous pensions à Grand-Père et aux autres. On entendait les roquettes, mais les tirs semblaient très lointains. Les cousins passaient le temps à jouer à cache-cache dans le grand jardin, ou à se lancer de l'eau froide du bassin. Les adultes disaient qu'on ne serait pas là longtemps, que les combats allaient cesser, et qu'on rentrerait chez nous.

Le quatrième jour, on entendit sur le World Service de la BBC qu'un cessez-le-feu d'une journée serait instauré le lendemain entre les deux factions qui se battaient dans notre quartier de Kot-e-Sanghi.

Tôt le matin suivant, mon père vint me réveiller, puis il leva mes sœurs. En cinq minutes, on était tout ouïe pour écouter ce que mon père avait à nous dire.

Il embrassa d'abord ma mère, puis il vint vers moi. J'étais encore assis sur mon lit, en train de m'étirer. Il s'accroupit face à moi et dit : « Je m'en vais chercher ton grand-père et les autres. S'il m'arrive quelque chose et que je ne peux pas revenir, il faudra oublier qu'un jour tu as eu un père. Tu seras ton propre père, un bon fils pour ta mère, et un gentil frère pour tes sœurs et ton frère. Je te délègue toutes les responsabilités d'un père. Mais il te faudra apprendre comment prendre soin de tes sœurs et de ta mère. Compris ? »

Je ne savais pas quoi dire. J'avais dix ans. Je répondis « Oui ».

Il se dirigea ensuite vers ma sœur aînée, s'assit sur ses talons devant son lit et lui dit : « Tu es mon premier enfant, l'enfant la plus belle et la plus intelligente que j'ai, mais il te faut apprendre à aider les autres, et à ne pas te sentir seule quand je ne suis pas là. Il faut que tu participes à l'éducation de tes petites sœurs et que tu aides ta mère. N'attends pas que les autres te disent quoi faire. S'il m'arrive quelque chose, tu es responsable de tes sœurs, tu dois leur trouver des occupations et leur apprendre une chose par

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

jour. Aide ton petit frère et rends ta mère heureuse. Compris ? »

Des larmes coulaient des yeux de ma sœur aînée pendant qu'elle fixait mon père. Il la serra une minute dans ses bras, puis lui passa doucement la main dans le dos, lui demandant d'être courageuse. Je n'étais pas désolé pour elle. Wakeel et moi avions l'habitude de l'appeler la « fontaine » car elle pleurait facilement quand elle ne faisait pas de mauvaises blagues.

Il alla voir mes deux petites sœurs qui, à cette époque, dormaient dans le même lit car le bruit des roquettes leur faisait peur. « Vous avez fait de beaux rêves la nuit dernière ? » leur demanda-t-il.

La plus âgée répondit « Oui », la plus jeune « Non », avant de changer d'avis : « Oui, j'ai fait un beau rêve. » Elles parlaient en même temps, chacune essayant d'être entendue en parlant plus fort que l'autre. « Arrêtez, arrêtez ! Une à la fois ! Celle qui a fait un beau rêve lève la main », lança mon père.

Toutes deux dressèrent aussitôt la main.

Il montra du doigt la plus jeune : « Raconte-moi ton rêve. »

Elle réfléchit une seconde : « Je n'ai pas fait de rêve la nuit dernière. J'essaierai ce soir et je te raconterai demain matin. »

Mon père sourit et passa sa main dans les cheveux de ma sœur. « Petit démon. » Puis il demanda à la plus âgée de lui parler de ses rêves. Elle se racla la gorge, mais resta un moment silencieuse. Mon père attendait. Elle refit la même chose.

« Allez, raconte-moi ton rêve, insista mon père.

— Pourquoi es-tu pressé ? Tu pars ? demanda-t-elle.

— Je ne vais pas attendre jusqu'à ce soir que tu aies fini de te racler la gorge », déclara-t-il.

Elle le fit une nouvelle fois et dit : « Bon j'ai besoin de sept heures pour te raconter mes rêves puisque j'ai dormi sept heures. Maintenant assieds-toi bien. Tu vas te fatiguer d'être sur tes talons. »

Mon père leur demanda à toutes deux de s'approcher puis il les prit dans ses bras, embrassa leurs têtes, leurs fronts et leurs joues et annonça : « Je vais chercher du lait pour le petit déjeuner. Une fois revenu, j'écouterai vos rêves. D'accord ? »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Elles hochèrent la tête et sourirent à mon père. La plus jeune repoussa la couverture et sortit du lit. La plus âgée protesta car elle avait froid. La première lui répondit qu'il fallait se réveiller et brosser ses dents. Puis elles commencèrent à se chamailler, comme toujours.

Pendant tout ce temps, ma mère se tenait dans un coin de la pièce, appuyée contre le mur, les bras croisés, la tête penchée sur son épaule droite, à regarder mon père. Il se leva et la rejoignit : « Je dois y aller. Je vais arriver en retard. »

Le visage de ma mère était plein de tristesse. « Sois prudent. » Elle commença à dire autre chose, mais la voix lui manqua. On la regarda tous. « On t'attend », murmura-t-elle.

Son émotion se lisait sur son visage et je voyais qu'elle avait le cœur lourd. Elle aurait voulu parler, mais sa bouche, ses lèvres et sa gorge refusaient de lui obéir.

Mon père embrassa son front et la prit dans ses bras. Il me fit un clin d'œil et un grand sourire par-dessus son épaule, et je lui répondis.

Il resta sur le pas de la porte, la poignée dans la main, nous regarda longuement et dit : « Je serai bientôt de retour », puis, à ma sœur aînée et à moi : « Vous deux, souvenez-vous de ce que je vous ai dit. » Puis il partit, suivi de ma mère.

On commença tous à plier nos draps. Ma petite sœur courut ensuite dehors, mais mon père avait déjà disparu. Elle s'étonna : « Papa n'a pas besoin d'acheter du lait. Les serviteurs de son ami nous préparent un bon petit déjeuner tous les jours, avec du lait.

— Tu as raison, j'ai oublié de lui dire, répondit ma mère, essayant de prendre un air surpris. Ne t'en fais pas, il boira le lait avant d'aller se coucher.

— Je veux boire du lait moi aussi.

— Oui, bien sûr. Comment pourrait-il boire du lait sans toi ? » répondit ma mère.

Plus tard, je réalisai que mon cousin Wakeel était parti avec mon père et je me sentis seul. Pourquoi était-il allé chez Grand-Père sans moi ? Peut-être allait-il revenir avec nos cerfs-volants et nos billes.

4
En famille de nouveau

Mon père devait revenir le jour même, mais ce ne fut pas le cas. On ne savait pas ce qui lui était arrivé. Ma plus jeune sœur demandait sans cesse à ma mère : « Pourquoi lui faut-il tant de temps pour acheter du lait ?

— C'est peut-être difficile de trouver du lait dans ce quartier », répondait à chaque fois ma mère. Elle multipliait les efforts pour s'occuper en faisant des choses inutiles.

Depuis le début de la guerre civile, je l'avais très souvent vue pleurer, même si elle essayait toujours de cacher ses larmes. Maintenant, depuis le départ de mon père, elle pleurait chaque nuit. La plupart du temps, elle allait dans la cour et sanglotait doucement. Parfois, elle s'asseyait au pied des escaliers, à l'extérieur de nos chambres, et laissait couler ses larmes. Au cours d'une de ces nuits-là, ma plus petite sœur la vit et l'imita le lendemain en parsemant ses joues de gouttes d'eau et en faisant mine d'être une petite maman.

Le troisième jour, mon père revint avec mes oncles, leurs femmes, leurs enfants, et mes tantes célibataires. Comme nous, ils s'étaient tous serrés dans la Volga, et une douzaine d'enfants avaient voyagé dans le coffre. Ils étaient tous très poussiéreux, donc on se moqua d'eux, ce qui les fit rire. Puis on les envoya prendre un bain.

Les deux seules personnes qui étaient restées chez nous, c'était Grand-Père et Wakeel, mes deux meilleurs amis, ceux qui m'étaient le plus chers. Grand-Père avait refusé d'abandonner sa maison aux voleurs et aux seigneurs de la guerre, mais que pouvait-il faire pour la protéger ?

Mon père nous raconta que le lendemain de son arrivée quatre roquettes avaient atterri dans la cour. Un jour plus tard, deux autres avaient détruit plusieurs pommiers MacIntosh et la plupart des fleurs. Mon grand-père était inconsolable, lui qui avait été si optimiste à propos des moudjahidine.

« Une main cassée peut travailler, mais un cœur brisé ne le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

peut pas. » C'est ce que m'avait dit Grand-Père un jour, alors que je ne voulais pas rester avec mes parents car mon père m'avait grondé après de mauvaises notes en arithmétique à l'école.

La nuit, je pensais à Grand-Père de l'autre côté de la montagne, sans ses tapis, ses arbres chéris maintenant réduits en morceaux.

Une semaine plus tard, un vendredi matin, alors qu'il faisait encore noir, j'entendis frapper à la porte d'entrée. Les coups continuèrent pendant au moins dix minutes, mais personne n'ouvrit. Le chowkidar était vieux et dormait si profondément qu'on aurait pu le croire mort. Il fallut lui lancer de l'eau sur le visage pour le réveiller.

On cognait toujours à la porte et on entendit aussi parler à voix basse dans un premier temps, puis plus fort. Je commençais à reconnaître ces voix.

Je réveillai mon père qui s'habilla en toute hâte et courut dehors. Je le suivis, et l'on trouva Grand-Père, Wakeel et le chowkidar en pleine discussion. Puis des cris s'élevèrent. Le gardien ne voulait pas les laisser entrer. « Si vous voulez de la nourriture, revenez dans deux heures, mais pour le moment tout le monde dort, partez, partez... »

Il pensait que mon grand-père et mon cousin n'étaient que des mendiants désespérés à la recherche d'un abri ou d'un repas. Il était à moitié sourd et eux ne savaient pas qu'il fallait hurler pour qu'il entende. Haji Noor Sher était parti en Inde voir sa famille et superviser son magasin de Delhi. Son chowkidar ne laissait jamais des étrangers entrer en son absence : c'était un serviteur honnête et strict.

Mon père se précipita pour embrasser les arrivants et cria dans l'oreille gauche du gardien qui s'était immobilisé. « C'est mon père et mon neveu. » Le portier s'excusa en s'éloignant avec son bâton.

Mon père nous conduisit tous dans la pièce où le reste de la famille dormait sur de petits matelas rangés en lignes sur le sol. Il alluma la lumière et donna de la voix pour que chacun se réveille

et salue Grand-Père. Ce dernier et Wakeel étaient couverts de poussière, leurs vêtements sales comme s'ils ne les avaient pas changés depuis des mois. Tous, nous les avons entourés en attendant qu'ils parlent.

Je lus un grand désarroi sur le visage de mon grand-père. Je ne l'avais jamais vu si triste ni si sale. Il portait toujours des costumes de bonne coupe, des cravates de soie, ses chaussures cirées au point d'éblouir le regard. Ce jour-là, la poussière le recouvrait de la tête aux pieds, cils inclus. Et il ne disait pas un mot. Il demanda seulement une couverture à ma mère. Quand elle la lui apporta, il s'allongea sur le sol et s'en couvrit totalement, sans se laver ni dire quoi que ce soit. Cinq minutes plus tard, il ronflait.

On quitta tous la pièce sur la pointe des pieds pour le laisser dormir, emmenant Wakeel avec nous dans la chambre voisine. On lui demanda de nous raconter comment ils étaient arrivés, mais il ne voulait pas parler. Fatigué, il avait faim et soif, mais nous insistâmes. Après avoir bu un verre d'eau, Wakeel respira un grand coup et commença son récit.

« On a quitté la maison vers une heure du matin et on s'est cachés dans l'ombre des immeubles au cas où il y aurait eu des snipers dans la montagne. Puis on a marché sur la route et on s'est fait arrêter à deux reprises, dit-il avant de boire une gorgée d'eau. La première fois, c'était des types aux visages cachés qui parlaient avec l'accent hazaragi. Ils avaient tous des fusils et d'autres armes qui pendaient sur leur poitrine, dans le dos, et même le long des jambes. »

Wakeel parlait d'une voix profonde et calme, comme Grand-Père le faisait, si bien que même les adultes lui prêtaient attention. De plus, il choisissait bien ses mots. Son visage était comme un ciel changeant qui révélait ses pensées avant qu'il ne les exprime. Pendant un instant, ses yeux s'élargissaient, l'instant suivant ils rétrécissaient. Sa bouche changeait de forme au rythme de ses émotions.

« Ils nous ont mis dans une pièce sombre sans fenêtre et sont restés parler dehors. On ne pouvait pas bien entendre ce qu'ils

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

disaient, mais je crois qu'ils avaient peur qu'on appartienne à une autre faction et qu'on les espionne. Une demi-heure plus tard, ils sont revenus à l'intérieur, ont chuchoté un court moment, puis nous ont laissés partir sans rien nous demander. Ça s'est passé près du silo. On a alors marché vers l'Institut polytechnique, mais les Panchiris y avaient un poste de contrôle qu'on ne pouvait pas voir dans l'obscurité. »

On avait entendu parler à la BBC de ces postes de contrôle, mais c'était la première fois qu'ils entraient concrètement dans nos vies.

« Un type nous a crié "Stop ! Stop !" Grand-Père a dit qu'il ne fallait pas s'arrêter, mais le type a tiré des coups en l'air et de nouveau crié "Stop ! Stop ! Stop !" Il portait des vêtements militaires et nous a fouillés de la tête aux pieds. Lui et son copain nous ont appuyé le canon de leur fusil à l'arrière du crâne, et nous ont demandé d'avancer pour nous conduire dans une petite pièce où un type était assis sur un lit aux draps sales.

« Il a posé quelques questions à Grand-Père – pourquoi on allait dans cette direction, pour qui on travaillait – mais Grand-Père n'y a pas répondu. Il a dit au militaire : "Vous les gars, vous vous appelez des guerriers saints, mais vous êtes juste des tueurs et des voleurs." Le chef a souri et tancé Grand-Père : "Ne dites pas n'importe quoi !" Grand-Père n'a rien ajouté, il l'a simplement fixé. Le chef l'a fixé aussi pendant quelques instants avant de demander à un des autres types de fouiller nos sacs. Nous n'avions que les livres de grand-père et ils nous ont laissés partir. »

Je regardai dans le grand sac en coton près de mes pieds et vis les deux volumes d'Afghanistan in the Course of History de Mir Gholam Mohammad Ghobar. Grand-Père avait été obligé de quitter sa maison, mais il n'était pas parti sans ses livres.

Quand Wakeel eut fini de parler, il demanda une couverture et se rendit dans la pièce où Grand-Père s'était couché. Quelques minutes plus tard, il dormait lui aussi.

*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les mois passèrent. Nous restâmes dans la maison de Haji Noor Sher, à manger la bonne nourriture préparée par ses serviteurs, à apprécier les fruits du jardin, à jouer avec les chiens. Au bout d'un certain temps, ils étaient tous devenus amicaux, mais pas le léopard, dont on ne s'approchait jamais.

Chaque nuit, on écoutait le World Service de la BBC et d'autres radios, mais on n'entendait jamais aucune bonne nouvelle. La destruction de notre pays s'intensifiait d'heure en heure. Elle était le fait de factions dont les leaders tuaient des milliers de gens pendant la journée, pour parler ensuite comme des saints au cours des émissions du soir. Ils se faisaient toujours passer pour des soldats de Dieu et disaient combattre le démon. Tueurs le jour, menteurs la nuit.

Désormais, je détestais les radios. Aucune ne donnait de bonnes nouvelles. Toutes racontaient les mêmes choses. Elles rendaient malheureux mon grand-père, mes oncles et mon père, et nous en étions désolés pour eux. J'ai pensé casser tous les appareils, puis j'ai deviné qu'ils en seraient plus tristes encore. Les émissions de la BBC étaient la seule chose qu'ils attendaient de toute la journée.

Maintenant, pour la première fois, mon père et mes oncles parlaient sérieusement de quitter l'Afghanistan. Mon grand-père ne disait rien. Parfois, tard dans la nuit, alors qu'ils pensaient que je dormais, j'entendais mon père raconter à ma mère ce dont les hommes avaient discuté.

Mon père voulait de nouveau aller en Russie, comme il l'avait envisagé l'année précédente quand nous étions encore à la maison. Il avait contacté les amis qu'il avait connus quand il pratiquait la boxe qui lui avaient promis de nous aider à notre arrivée. Mais maintenant, les frontières étaient fermées, et il nous faudrait beaucoup d'argent pour payer des passeurs.

À ce moment-là, les seuls revenus de mon père provenaient de la vente des tapis qu'il avait trouvés dans les villages avant que les combats aient commencé : Haji Noor Sher les écoulait encore dans son magasin, en Inde. Il n'était plus payé depuis des mois pour son poste d'enseignant en physique au lycée Habibia. Même

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

si l'établissement avait dû fermer après avoir été touché par des roquettes, mon père était tout de même supposé recevoir encore son salaire du gouvernement.

Des nomades kouchis s'étaient retrouvés prisonniers dans l'immeuble du lycée lors de l'un des nombreux cessez-le-feu soudainement interrompus. Ils passaient par Kaboul, en route entre leurs alpages d'été dans les montagnes proches de Bamiyan et leur base hivernale dans les plaines près de Jalalabad, quand ils durent cacher leurs moutons, ânes, chameaux, vaches et chevaux dans le sous-sol. Quelques factions locales les découvrirent et prirent les moutons pour nourrir leurs soldats. Pendant des mois après le départ des Kouchis, le bâtiment sentit encore la bergerie.

Chaque matin, au réveil, j'étais un peu désorienté jusqu'à ce que je regarde autour de moi, que je voie ma famille endormie sur le sol à mes côtés, et que je me rappelle l'endroit où nous étions. Ceci mis à part, nos vies avaient retrouvé une certaine routine.

Mes oncles allaient toujours travailler en ville quand les combats étaient moins intenses. Parfois, les tirs s'arrêtaient soudain et tout redevenait calme pendant des semaines. Puis, sans que personne sache pourquoi, ils reprenaient de nouveau, aussi violents qu'auparavant.

Ma mère arrêta d'aller à la banque. Traverser la ville ne lui semblait pas sûr. Elle était aussi beaucoup plus occupée, passant plus de temps aux bazars à acheter de la nourriture parfois difficile à trouver – du riz et les légumes que les fermiers pouvaient apporter au marché, mais pas la viande que les Afghans adorent. Du temps où elle était chez Grand-Père, elle était aidée par les femmes de mes oncles, par les sœurs célibataires de mon père, et même par ma sœur aînée et mes cousines. À Noborja, toute la famille de mon grand-père était toujours sous le même toit, mais avait éclaté en petites unités pour tenter de survivre.

Bien que son foyer fût à Delhi et qu'il eût des magasins là-bas

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

et à Kaboul, Haji Noor Sher préférait Kaboul. À Dehli, il avait loué un appartement pour sa famille dans le quartier de Lajpat Nagar, mais il nous raconta qu'il détestait y vivre. Il avait grandi dans une immense maison avec un vaste jardin, et un appartement était pour lui une prison. De plus, il ne connaissait pas grand-monde en Inde et la solitude lui pesait.

Quand Haji Noor Sher séjournait à Kaboul, sa femme lui téléphonait souvent, le suppliant de venir à Delhi, mais il retardait le plus possible le moment de son départ et ne s'y résolvait que lorsque les combats s'intensifiaient. Dès qu'il entendait parler d'un cessez-le-feu à Kaboul, il revenait vivre avec nous dans le fort.

À chaque fois, ses amis réapparaissaient le jour même à Noborja, ayant appris d'une façon ou d'une autre son retour. Bien qu'on puisse parfois entendre le bruit des roquettes, des bombes et des fusils de l'autre côté de la montagne, tous, y compris mon père, riaient et passaient du bon temps ensemble. Écouter leurs rires nous rendait pleins d'espoir.

Haji Noor Sher demandait souvent à son cuisinier de préparer des plats spéciaux, comme un copieux qabli pelau, avec sa montagne de riz mélangé à des carottes râpées, des raisins, des noisettes croulant sur de gros morceaux de viande. Ou des brochettes, ou encore une soupe d'agneau. Il demandait à ma mère de faire son fameux pain de maïs pour le dessert. On se sentait chaque jour en vacances quand il était à Noborja.

Le matin, dès que j'étais réveillé et que je m'étais aspergé le visage, je courais vers ses appartements où des mollahs qu'il connaissait depuis des années récitaient d'une voix mélodieuse des versets du saint Coran. Je m'asseyais dans un coin et écoutais, ou je prenais un coran et suivais le texte que les mollahs récitaient par cœur.

Après le petit déjeuner, les mollahs partaient, faisant place à des musiciens arrivés pour chanter de douces ghazals accompagnées de tambour, sitar, tabla, harmonium. La musique était jouée jusqu'au déjeuner, suivi d'une sieste d'une heure. Puis d'autres amis venaient, les meilleurs conteurs que je connaisse,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

et ils racontaient des histoires sur les sujets les plus variés.

Haji Noor Sher s'asseyait toujours dans sa chaise comme un roi sur son trône, tandis que ses invités étaient posés sur des coussins toshak disposés sur le sol autour de la pièce. Les yeux fermés, il manipulait les perles de son chapelet de prières tasbih, bougeant doucement la tête comme s'il était en transe. Si, au milieu d'une histoire, un des serviteurs frappait à la porte, il ouvrait les yeux et lançait un « Stop » – et le conteur s'arrêtait net – puis un « Entrez », et le serviteur apparaissait, apportant une nouvelle théière. Haji Noor Sher regardait les verres sur le sol, signe indiquant au domestique qu'il devait les remplir. Marchant doucement de l'un à l'autre, ce dernier posait ensuite le pot bouillant au milieu de la pièce qu'il quittait sans bruit. Alors Haji Noor Sher se tournait vers le conteur et lui disait : « Continue. »

Le soir, il mettait son générateur en route pour que tous les enfants puissent regarder un film indien avec lui, dans sa chambre. Il s'endormait souvent au milieu du film, moitié assis, moitié allongé sur son lit. Le film terminé, on le recouvrait d'une couverture, on éteignait les lumières, on quittait la pièce sur la pointe des pieds et on arrêtait le générateur avant d'aller nous coucher dans nos chambres.

Un jour, alors que Wakeel et moi étions sur le toit avec nos cerfs-volants, on vit, dans la cour en dessous de nous, les domestiques et les jardiniers faire des choses inhabituelles. Ils lavèrent le cerf et nouèrent de jolis rubans à ses bois. Puis ils attachèrent des lumières multicolores le long des murs et fixèrent des lanternes de papier sur les branches de lilas formant des courbes gracieuses. Enfin, ils tendirent un grand carré de tissu de couleurs vives depuis la terrasse la plus haute. Le tissu se balança dans la cour devant les fenêtres de nos chambres jusqu'au moment où d'autres serviteurs mirent des piquets sous ses angles les plus bas et le levèrent pour en faire un auvent. Sous ce dernier, ils construisirent une petite estrade.

Les serviteurs ne s'arrêtèrent pas pour déjeuner, mais continuèrent à travailler, lavant les grandes pierres carrées qui

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pavaient la cour. Haji Noor Sher raconta qu'elles venaient du stupa bouddhiste qui s'élevait en cet endroit des siècles avant que Qala-e-Noborja soit construit par Abdur Rahman, le roi, pour son premier ministre, le wazir.

À l'approche du soir, l'activité s'intensifia encore dans la cour. Haji Noor Sher ordonnait à ses domestiques de faire ceci ou cela. Des lampes-tempête furent installées des deux côtés des allées entourant la cour, près de pots débordant de fleurs épanouies. Certaines étaient rouge vif, d'autres orange et or, d'autres encore grimpaient le long du mur comme de la vigne.

Wakeel et moi avions depuis longtemps arrêté de jouer au cerf-volant. On regardait le spectacle, se demandant ce qui se préparait.

Mon père était arrivé dans la cour et se tenait à côté de Haji Noor Sher avec lequel il discutait. Quand notre hôte regagna sa chambre, je descendis du toit pour demander à mon père ce qui se passait. Il m'expliqua que Haji Noor Sher recevait des invités étrangers pour dîner, des gens qui travaillaient pour l'ONU. Je remontai le raconter à Wakeel.

Haji Noor Sher aimait avoir des invités, tout particulièrement quand il pouvait être fier de son jardin, étaler sa richesse et montrer le grand nombre de ses serviteurs.

Mon père rentra pour prendre une douche. Ma mère entreprit de repasser son plus beau salwar-kameez. Wakeel et moi descendîmes dans la cour aider les domestiques. Deux d'entre eux, portant des plateaux d'argent chargés de théières et de verres arrivèrent dans la cour et nous demandèrent de les porter dans la chambre d'Haji Noor Sher. Je pris celui avec les théières et pouvais sentir la forte odeur de cardamome sortant de leur bec. Wakeel se chargea du plateau avec les verres et monta devant moi les marches qui conduisaient à l'appartement. Une fois en haut, Wakeel poussa doucement la porte avec son pied et entra sans frapper. Haji Noor Sher venait juste de prendre sa douche. Il était debout au milieu de la pièce, séchant ses cheveux avec une petite serviette bleue, nu comme un ver.

Quand il nous vit, il hoqueta et chercha en toute hâte quelque

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

chose pour se couvrir. J'étais horrifié. C'est très gênant d'être nu devant quelqu'un, et encore plus gênant de regarder quelqu'un nu. Je posai vite le plateau sur le sol devant la porte et descendis l'escalier en courant. Wakeel me rattrapa en riant, me renversant presque dans sa course. Je me mis à rire aussi.

Haji Noor Sher nous poursuivit de ses cris. Sans entendre exactement ce qu'il disait, nous savions qu'il était fâché que nous n'ayons pas frappé à sa porte avant d'entrer. Comment aurions-nous pu ? Nous avions les mains pleines.

Wakeel et moi ressortîmes du bâtiment, on traversa la cour et on se réfugia sur la terrasse. Et là, nous nous roulâmes par terre de rire. Wakeel me demanda : « Tu les as vus ?

— Quoi ? lui demandai-je.

— As-tu remarqué qu'il a cinq testicules ?

— Cinq ? – Je ne le crus pas. – Comment peut-il en avoir cinq ?

— Je les ai bien comptés », m'assura-t-il d'un ton sérieux avant de se tordre de rire. Dès que nos rires diminuaient, on se regardait, Wakeel disait « Cinq », et on s'esclaffait de plus belle. Quand Wakeel riait, ses yeux sombres et ses dents très blanches brillaient.

Quelques minutes plus tard, Haji Noor Sher, élégamment vêtu d'un salwar-kameez blanc et d'un gilet noir, sortit et se tint au milieu de la cour. Il demanda aux serviteurs d'étendre les tapis sur l'allée qui en faisait le tour, et d'amener les paons qui étaient dans le jardin. Nous l'observions, cachés dans l'angle du parapet du toit. Il portait un petit chapeau rond et rouge orné d'un gland.

Un groupe de musiciens arriva par la petite porte et le salua comme un prince. Il leur montra où s'asseoir, sur l'estrade qui avait été recouverte d'un vieux tapis Boukhara devenu souple et luisant avec les années.

Ces musiciens étaient très élégamment habillés de gilets noirs ornés de perles et coiffés de turbans de couleurs vives. L'un d'eux commença à accorder les vingt-deux cordes d'un rabab. Un autre souffla sur son ney, l'équivalent d'une flûte, pour en déloger la poussière de Kaboul. Le plus âgé s'assit avec un tambour posé

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

à ses côtés : il faisait courir ses doigts de haut en bas le long de son cou, jouant un air silencieux que lui seul pouvait entendre dans sa tête. Le quatrième avait une paire de tablas, des tambours de cuivre luisant, sur lesquels il tapait à l'aide d'un petit marteau pour les accorder et rendre leur son plus sec. Quelques minutes plus tard, ils avaient terminé leurs préparatifs, et la cour résonnait de leur douce musique.

Quand mes tantes célibataires et mes cousins l'entendirent, ils nous rejoignirent sur le toit d'où l'on pouvait tout voir. La nuit était tombée, nous passions inaperçus.

Pendant quelques instants, Haji Noor Sher quitta la cour puis revint avec quatre étrangers. Il semblait très petit à côté d'eux qui étaient si grands et forts, avec des cheveux blonds et longs, et une peau d'un blanc inhabituel.

Haji Noor Sher leur parla dans une langue étrange, leur montrant les tapis disposés sur le sol et discutant longuement avec eux. Ses invités lui posaient des questions dans la même langue étrange.

Je demandais à l'une de mes tantes de quelle langue il s'agissait. « L'anglais », me dit-elle. J'en aimais le son qui ressemblait au dari, mais même en me concentrant je n'en comprenais pas un mot.

De temps en temps, Haji Noor Sher demandait à un serviteur d'apporter un tapis pour que les invités puissent le regarder de plus près. Il le retournait à l'envers, montrait les nœuds, et le caressait de la main comme s'il s'agissait de son chat préféré. Soudain, je compris. Je l'avais vu faire la même chose à de multiples reprises dans son magasin. Il voulait vendre ses tapis aux étrangers. Quand les combats à Kaboul s'étaient intensifiés, les clients étrangers d'Haji Noor Sher avaient cessé de venir. Il vendait encore quelques tapis à des gens qui lui téléphonaient de Berlin ou de Londres, et il en emportait beaucoup à chacun de ses voyages en Inde. Mais il n'en avait pas vendu un seul depuis longtemps à Kaboul.

Mon père partageait les bénéfices avec Haji Noor Sher, et il parlait de cette situation le soir avec ma mère. Aujourd'hui, les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

seuls étrangers qui venaient à Kaboul le faisaient dans le cadre de l'aide internationale. S'ils achetaient des tapis, on aurait peut-être assez d'argent pour payer les passeurs qui nous permettraient de quitter l'Afghanistan.

Mon père sortit de la maison et serra la main des visiteurs. Il leur adressa la parole dans leur langue, j'en étais éberlué. Je ne savais pas qu'il parlait anglais.

Les serviteurs apportèrent sur des plateaux de grands verres de jus de grenade et des assiettes remplies de noisettes et de fruits secs, tandis que les musiciens continuaient de jouer de la musique douce. On regardait la scène comme s'il s'agissait d'un film. Haji Noor Sher demanda aux serviteurs d'aller chercher plusieurs très vieux tapis à l'intérieur et de les étaler sur l'herbe soigneusement coupée. Il s'agissait des pièces les plus chères, celles que mon père avait trouvées en allant frapper à la porte des maisons, dans les villages. Un des visiteurs se mit à genoux pour admirer ces tapis anciens. C'est après avoir mangé que les discussions autour des prix commenceraient. Comme tout bon vendeur, Haji Noor Sher cherchait à faire croître l'enthousiasme du client jusqu'à ce que celui-ci ne puisse plus supporter l'idée de partir sans l'avoir acheté.

Haji Noor Sher conduisit les invités sous l'auvent où les serviteurs avaient installé de gros coussins et plusieurs couches de tapis sur une estrade de façon à leur permettre de manger confortablement assis. Certains étaient à l'aise dans cette position, comme les Afghans, une jambe pliée sur l'autre, mais l'un d'eux n'arrêtait pas de bouger, cherchant en vain une position idéale. Un serviteur apporta un pichet d'eau et un bol. Il marchait avec précaution parmi les convives installés sur leurs coussins et leur versait de l'eau chaude au-dessus du bol de façon à ce qu'ils se lavent les mains. Un autre serviteur le suivait avec de petites serviettes.

Et la nourriture arriva. Les domestiques, vêtus maintenant de plus beaux vêtements, apportèrent de grands plats de qabli pelau et les posèrent sur la nappe qui avait été dépliée devant Haji Noor Sher, mon père et les invités.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Un Ouzbek qui aidait généralement Haji Noor Sher au magasin avait cuit des kebabs dans le jardin, près de la cour. La fumée commença à parvenir jusqu'au toit, ce qui nous ouvrit l'appétit. Quelques minutes plus tard, l'Ouzbek s'empressa de poser de longues piques pleines de viande devant les invités. Puis d'autres domestiques servirent des plats d'aubergines rôties et d'épinards. Il y avait aussi des bols de salade et de yaourt, et de grands paniers remplis de naans, du pain frais encore chaud. Enfin toutes sortes de boissons furent proposées.

Il n'y avait que quatre invités, plus Haji Noor Sher et mon père, mais ces plats auraient pu nourrir tous ceux qui vivaient à Qala-e-Noborja. On en était très contents car on savait que plus tard, une fois les invités partis, les restes nous seraient servis.

Quand les convives eurent tous trop mangé, et que Haji Noor Sher eut insisté pour qu'ils mangent encore, ils se frottèrent le ventre et leur hôte fit semblant d'être contrarié par leur peu d'appétit. Les serviteurs apportèrent des chiloms, des pipes à eau, et allumèrent précautionneusement le tabac à l'arôme de pomme, à l'aide de morceaux de charbon incandescents.

L'un des étrangers aspira beaucoup d'air à travers le tuyau et fit des bulles dans l'eau du chilom, mais ne réussit pas à sortir de la fumée. Quand il expirait, s'attendant à voir un nuage bleu comme celui que mon père soufflait de sa bouche, rien ne se produisait. Wakeel rit, l'étranger l'entendit et leva la tête, suivi par Haji Noor Sher puis les autres étrangers.

Wakeel chuchota, ses yeux noirs brillant sous ses cheveux ébouriffés : « L'homme aux cinq testicules est là. » J'éclatai de rire, Wakeel aussi. Mes autres cousins, qui se cachaient avec nous dans l'embrasure d'une porte de la terrasse, se joignirent à nous sans savoir pourquoi. Les étrangers s'y mirent également. Et les musiciens s'arrêtèrent de jouer pour rire. Haji Noor Sher nous fixa un court instant, des étincelles dans les yeux, mais quand il vit tous ses invités s'esclaffer, son froncement de sourcils disparut de son visage pour laisser place à un large sourire, puis à un rire sonore.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Cinq », répétait Wakeel, en hochant de la tête comme pour confirmer son propos.

Et puis, quelque part au nord, la première roquette explosa.

Elle avait peut-être touché Khair Khana, un quartier panchiri à sept ou huit kilomètres de là. Peut-être avait-elle été lancée par Gulbuddin Hekmatyar. Peut-être par Sayyaf. Peu importe. Les invités se levèrent vite, remercièrent Haji Noor Sher et saluèrent mon père. Ils regardèrent encore une fois les tapis étalés sur l'herbe et les contournèrent avec précaution avant que leurs hommes de sécurité ne les pressent vers leurs voitures sans qu'ils achètent aucun tapis.

Mon père et Haji Noor Sher les regardèrent partir un sourire aux lèvres. S'ils étaient déçus de n'avoir rien vendu, ils étaient trop polis pour le montrer.

*

Ce fut la dernière fête qu'Haji Noor Sher donna dans cette cour. Quelques semaines plus tard, une roquette atterrissait dans la rue en face de son magasin. Il avait vu ce qui était arrivé à mon grand-père. Il était maintenant le dernier marchand de tapis de Kaboul et savait ce qui lui restait à faire. Le lendemain, il ferma son magasin et expédia tous ses plus beaux tapis à Delhi où il irait rejoindre sa famille dans l'appartement qu'il détestait.

Tôt le vendredi suivant, alors que nous prenions notre petit déjeuner, on nous annonça qu'un homme était venu chercher le léopard pour le mettre en sécurité. Tous les enfants voulaient aller voir, mais Haji Noor Sher avait ordonné à ses serviteurs de fermer la porte de la cour avec une chaîne afin que nous ne soyons pas blessés au cas où le léopard s'échapperait. Le maître de maison regarda la scène en sécurité depuis sa chambre dont les fenêtres surplombaient le jardin d'un côté et la cour de l'autre.

Plus tard, il nous raconta que les hommes avaient amené une cage sur roulettes devant l'endroit où vivait le léopard, au bas de la seule tour tenant encore debout. Comme tout chat, le léopard avait voulu voir ce que cette cage sur roulettes avait dans le ventre. Il l'avait reniflée un instant, y était entré, s'était assis,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

s'était léché et la porte s'était fermée : on avait roulé la cage en bas de la colline et on l'avait sortie par une porte rarement utilisée qui conduisait, derrière les hauts murs, à une petite rue.

Depuis sa fenêtre dominant la cour, Haji Noor Sher avait ensuite appelé Wakeel, mes autres cousins et moi : « Maintenant, vous pouvez aller dans le jardin. » On courut à travers le passage à angle droit entre les hauts murs comme si nous aussi nous venions de sortir de notre geôle et on se bouscula pour franchir la lourde porte en bois à la chaîne bruyante afin de descendre vers la cage du léopard. Elle abritait maintenant l'un des gros chiens qui y était enfermé avant l'arrivée du léopard : il était peut-être content de retrouver son toit. Nous avons regardé le chien, nous nous sommes regardés, et nous ne savions pas pourquoi nous avions couru si vite pour voir ce qui n'était plus là.

Au cours des jours suivants, Haji Noor Sher offrit tous ses oiseaux à différents amis, sauf les pigeons qui ne pouvaient être donnés parce qu'ils reviendraient toujours sur leurs perchoirs installés au bout de la cour. Avant qu'ils ne partent, il communiqua une dernière fois avec ses paons, émettant des sons étranges.

La situation se détériora au cours des semaines suivantes, et les cerfs nous servirent de nourriture. Leurs os furent jetés aux chiens en cage.

Puis vint le jour où Haji Noor Sher dut nous quitter. Mon père, mon grand-père et mes oncles s'alignèrent tous dehors, devant la porte de la cour, pour le voir partir et pour le remercier de nous avoir sauvés en nous hébergeant. Ils lui serrèrent tous la main et l'embrassèrent. Les cousins se tenaient autour, observant la scène en silence.

Contemplant une dernière fois la seule tour encore debout, il demanda à mon père de prendre soin de Qala-e-Noborja, puis il monta dans sa voiture. Tandis que son chauffeur démarrait, il fit des gestes de la main à l'attention des enfants.

Ses deux serviteurs attachés à la maison le regardèrent s'éloigner en direction de l'aéroport, ne sachant quel avenir les attendait.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

5
Le long chemin vers la maison

Chaque matin avant le lever du soleil, j'étais réveillé par le bruit de l'eau coulant dans la salle de bains adjacente à ma chambre. C'était Grand-Père faisant ses ablutions avant la prière.

Quand le bruit d'eau cessait, je savais qu'il avait fini, et j'allais dans la salle de bains faire mes propres ablutions. Je rentrais ensuite dans la chambre de Grand-Père et mettais mon tapis près du sien alors qu'il priait. Avant de faire de même, je posais les yeux sur lui. Un sourire illuminait alors son visage et se communiquait au mien. Mais il poursuivait sans me regarder. Je commençais à prier en pensant à son sourire.

Une fois ses prières terminées, mon grand-père s'asseyait les jambes croisées sur son tapis. Les yeux fermés, son tasbih – ses perles de prières – dans les mains, il récitait à voix basse des versets du saint Coran. Je me souviens encore de son doux murmure. Dès que j'y pense, mon grand-père revit en moi.

Et moi aussi, une fois mes prières terminées, comme lui je m'asseyais les jambes croisées sur mon tapis, je fermais les yeux, un tasbih dans les mains, récitant à haute voix les versets du saint Coran que je connaissais par cœur.

Parfois, je regardais Grand-Père et me demandais à quoi il pensait quand il méditait. Il était allé deux fois à La Mecque, et tout le monde l'appelait Haji, comme tous les pèlerins qui se sont rendus dans cette ville sainte, sauf ses enfants qui l'appelaient Agha, Papa, et pour nous, c'était Baba, Grand-Père.

Après le petit déjeuner, Grand-Père allait généralement dans le grand jardin avec un livre. Haji Noor Sher en possédait une vaste collection et il était ravi que Grand-Père les lise. Mon aïeul s'asseyait sous la vigne, mais il n'avait plus la même capacité de concentration pour lire que par le passé. Il posait son ouvrage assez rapidement et commençait à marcher de long en large sous les arbres, traçant un chemin dans l'herbe d'une des longues terrasses sous la tour. Il semblait agité, comme le léopard l'était dans sa cage. Le voir m'attristait.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Parfois, je l'accompagnais. Quand il me voyait m'approcher, il souriait, mais son sourire était forcé. Je faisais avec lui des allées et venues sous les arbres, sans dire un mot. On n'entendait que le bruit des feuilles sèches sous nos pas.

De temps en temps, je levais le regard vers lui et voyais une profonde tristesse sur son visage. Tel un miroir, ce dernier reflétait fidèlement tout ce qu'il pensait.

Il me parlait quelquefois de ses affaires, des efforts qu'il avait déployés pour accomplir tant de choses dans la vie. Il exprimait aussi ses regrets de ne pas avoir réalisé certains projets. Il évoquait l'âme, le cœur, l'essence, l'esprit. Mais la plupart du temps, il parlait de ses tapis qui avaient été volés, de sa maison en ruines, de ses pommiers et de ses rosiers détruits, et de sa tranquillité d'esprit perdue.

Grand-Père détestait l'oisiveté. Il était maintenant depuis trois mois à Qala-e-Noborja à ne rien faire. Et finalement il ne pouvait pas rester assis là plus longtemps. Sa maison avait été toute sa vie, il devait aller la voir. Il demanda à mon plus jeune oncle de l'accompagner.

« Avec tout le respect que je te dois, je ne veux pas y aller. Tu ne devrais pas y aller non plus. Personne ne va prendre ta maison. Les voleurs ont certainement tout pillé, fenêtres et poutres incluses, et ils ont coupé les arbres pour se chauffer. Mais la terre sera toujours là, expliqua mon oncle.

— T'ai-je élevé pour qu'un jour tu me dises non ? Hein ? demanda mon grand-père en fixant mon oncle.

— Tu sais que je ne t'ai jamais dit non, Agha. S'il te plaît, au moins une fois dans ta vie, écoute-moi. N'y allons pas aujourd'hui, dit mon oncle poliment.

— Si tu ne veux pas y aller, tu peux dire que tu es un lâche. »

Mon oncle fit la grimace pour cacher son embarras. « Je ne suis pas lâche, j'ai peur d'être tué par un lâche. Ceux qui tuent des milliers d'innocents pour devenir riches sont des lâches. Si on y va, ils vont renifler l'odeur de l'argent, même si tu as tout perdu. Il nous en reste un peu, on peut survivre un certain temps. Qui sait

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ce que l'avenir nous réserve ? Les combats durent depuis des mois, ils ne peuvent pas se poursuivre indéfiniment. Ne mettons pas en danger ce que nous avons enterré là-bas ! »

J'ignorais ce qu'il voulait dire. Qu'est-ce qui était enterré ? Je savais que je ne pouvais pas poser de questions.

Grand-Père tourna le dos à mon oncle. Il me fixa un instant sans rien dire. Puis, d'un ton glacial, il m'ordonna : « Prépare-toi. On part dans dix minutes. »

Je pouvais voir dans les yeux de mon père qu'il n'était pas content. Grand-Père le regarda. « Fais ce que dit ton grand-père », articula doucement mon père. Le visage de ma mère blêmit, mais il n'était pas question qu'elle s'oppose à Grand-Père.

Au ton de la voix de mon père, je savais que l'idée de Grand-Père ne lui plaisait pas. Mais il avait trop de respect pour lui dire non.

« Es-tu lâche comme ton oncle ? » me demanda Grand-Père.

Je regardai mon oncle qui n'avait que quelques années de plus que Wakeel. Il avait l'air blessé d'avoir été traité de lâche par son père.

« Je ferai ce que mon père et toi me direz. » Je répondis cela d'une voix calme, mais je n'avais aucune envie d'y aller.

Grand-Père sourit tristement. « Tu es un bon garçon. »

*

Nous quittâmes la maison dans la matinée pour prendre un bus qui nous fit parcourir la moitié du chemin. Il devait s'arrêter avant d'atteindre la ligne de front entre les Panchiris et les Hazaras. Cette ligne se déplaçait de temps en temps, quand un des deux camps prenait l'avantage sur l'autre. Personne ne savait vraiment où elle passait.

Nous descendîmes du bus et commençâmes à marcher. L'avenue était déserte, cette même avenue pourtant envahie par des vagues de réfugiés le matin où nous avions quitté la maison. C'était la plus large de Kaboul, si large que son centre était occupé par un parc avec de grands arbres. Avant les combats, de jeunes hommes y rencontraient de jeunes femmes sur des bancs

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ombragés. Parfois on les voyait s'embrasser et rire. Wakeel les appelait les pigeons.

La chaussée était détériorée, parsemée partout de trous creusés par des explosions, de cratères laissés par les bombes lâchées des avions d'une faction ou d'une autre. Certains étaient si profonds qu'ils étaient remplis d'eau provenant de nappes souterraines lointaines. Tout autour de nous, des morceaux de métal tordus jonchaient le sol. Le calme était tel qu'on pouvait entendre les abeilles bourdonner.

Pendant que nous marchions, mon grand-père me demanda si j'avais déjà été amoureux. Trop timide pour dire oui, je répondis non. Je mourais d'envie d'annoncer : « Je suis amoureux de ma camarade de classe, Yaldda. » Mais je n'avais que dix ans et les garçons de cet âge ne sont pas supposés avoir de petite amie.

Mon grand-père me regarda dans les yeux. Sa voix était particulièrement douce. « Celui qui ne connaît pas l'amour a une existence vide. Je suis sûr que tu es amoureux, mais tu ne veux pas me le dire. »

Je n'avais pas de secret pour lui. Il m'avait toujours donné des conseils dans des situations graves. Quand je lui confiais mes secrets, je me sentais léger et heureux.

« J'aime une fille de mon ancienne école, avouai-je. Elle a mon âge, elle s'appelle Yaldda et elle est très belle ! »

Mon grand-père se mit à rire bruyamment. « Une femme peut te réchauffer comme le vin ou se révéler de glace. Sois patient, petit homme. Une personne sans patience, c'est comme une bougie sans cire. Parfois l'amour rend impatient. Garde tes sentiments sous contrôle. »

Nous restâmes silencieux pendant un moment. Je pensais à ce qu'il venait de me dire, et à Yaldda aussi, que je n'avais plus revue depuis le début des combats. Je me demandais où elle se trouvait, si elle était en sûreté. Sa famille était-elle partie à temps ou avait-elle attendu trop longtemps ? Parfois, j'écrivais des poèmes sur elle dans le carnet où je notais tout ce que Grand-Père me disait d'important.

Nos pas résonnaient tandis que nous marchions au milieu de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'avenue. Il n'y avait pas âme qui vive, seuls quelques moineaux passaient de temps en temps en faisant chuk chuk. Le ciel était d'un bleu uniforme. Sans tous ces ravages autour de nous, on aurait pu imaginer que nous partions en pique-nique.

« Toi aussi tu étais impatient d'épouser Grand-Mère ? demandai-je.

— Je l'aimais. Avec une femme comme elle, j'avais beaucoup de chance, mais je ne me suis pas rendu compte avant des années que le mariage compte trois étapes, me répondit-il en regardant la montagne aux deux pics. » Sa roche nue s'élevait derrière le grand silo à grains jaune que les Russes avaient construit. « Pendant la première étape, tu parles et ta femme écoute. À la deuxième, elle parle et tu écoutes. À la troisième, vous parlez tous les deux et les voisins écoutent », dit-il, un sourire de plus en plus large aux lèvres, qui se transforma en un rire retentissant.

« C'est la première étape la meilleure », ajouta-t-il. Grand-Père n'avait pas blagué depuis des mois. Je m'esclaffai, heureux d'entendre de la joie dans sa voix.

Mais l'histoire de Grand-Père ne se résumait pas à cela. Son arrière-grand-père, Khaja Noor Mohammad, venait d'un village près d'Herat, dans l'ouest de l'Afghanistan, et s'était établi dans la vallée de Meydan, à environ quarante-cinq kilomètres de Kaboul, où il avait construit un fort et de hauts murs en briques de torchis, comme c'était courant dans le pays. Bien que ce fort ait été assez vaste pour abriter sa nombreuse famille, il était beaucoup plus petit que Qala-e-Noborja.

Depuis leur base de Meydan, plusieurs générations de ses descendants avaient suivi les saisons avec leurs troupeaux. Ils élevaient moutons et chameaux pour la laine qu'ils vendaient à des tisseurs de tapis et à des fabricants de vêtements.

Le père de Grand-Père était le troisième plus jeune de sept garçons, et pourtant il allait mourir avant ses frères plus âgés. Grand-Père n'avait que quatre ans lorsque son père est décédé. Son plus jeune frère naquit deux mois plus tard.

Deux ans après, la mère de Grand-Père se retrouva mariée,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

non pas, comme le voulait la coutume, à l'un des oncles de Grand-Père, mais à l'un de ses cousins d'âge plus proche. Grand-Père continua d'appeler ce cousin Lala – grand frère – comme il l'avait toujours fait, bien qu'il soit devenu son beau-père.

Le père de Grand-Père n'avait pas laissé grand-chose en héritage, sauf quelques têtes de bétail, un peu de terre et une partie du vieux fort. Grand-Père ne voulait pas se contenter d'une vie d'éleveur de moutons et de chèvres. Son propre grand-père, mollah Abdul Ghafor, avait été un homme très saint. Et l'aîné de ses oncles avait, pendant plusieurs années, été gouverneur de district à Kandahar où il était devenu riche et respecté.

Grand-Père voulait être respecté comme son grand-père, et devenir riche comme son oncle. Il apprit seul à lire et à écrire, et avait, nous dit-il, toujours un livre à la main. À l'âge de douze ans, il décida de partir pour Kaboul, mais une fois arrivé, il ne sut pas où habiter. Pendant plusieurs jours, il dormit dans des mosquées et des mausolées jusqu'à ce qu'il trouvât une place d'employé de bureau dans un organisme nommé Inhisarat, une agence du ministère des Transports qui exportait du bois et des produits fabriqués par l'État.

Cet emploi devint son école, lui qui n'en avait fréquenté aucune. Il regarda attentivement les gens vivre et s'instruisit en observant ce qu'ils faisaient. Il apprit aussi à bien s'habiller et n'oublia jamais les enseignements pratiques de sa mère. Très vite, il fut promu et devint comptable.

Il obtint un poste d'employé de bureau à la Banque nationale d'Afghanistan où il poursuivit son apprentissage personnel. Il étudia le droit et le fonctionnement des cours de justice. Il comprit comment gérer l'argent des autres et comment parler au roi.

En dépit de son succès, nous raconta-t-il, il ne s'était jamais senti aussi solitaire, bien qu'il vive seul depuis plusieurs années. Il poursuivit sa quête, cherchant la personne qui donnerait de la couleur à sa vie qui se résumait alors à des colonnes de chiffres minutieusement composées.

Un jour de printemps, au sortir d'un restaurant où il avait

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

déjeuné, il vit une caravane de Kouchis qui traversait Kaboul. (Les Kouchis sont des Pachtounes vivant comme des nomades. En fait, le mot même de Kouchi, en pachto, signifie « nomade ».) Ils venaient de leurs quartiers d'hiver près de Jalalabad et partaient vers les pâturages d'été dans les hautes montagnes du centre de l'Afghanistan, à Bamiyan. Parmi eux, il aperçut une jolie fille qui marchait près d'un chameau.

Il la reconnut, l'ayant déjà vue à plusieurs reprises quand il était plus jeune lorsque les nomades étaient venus au début du printemps à Meydan pour y passer plusieurs semaines. Il nous raconta qu'il en était tombé immédiatement amoureux. Cet après-midi-là, ils échangèrent un regard, et ce regard devint le premier maillon d'une chaîne qui lia leurs vies pour les cinquante années suivantes.

Il rentra à la banque et expliqua à son patron qu'il allait être absent quelques semaines, puis il suivit les Kouchis qui prirent leur chemin habituel vers Meydan où ils s'arrêtèrent un mois afin que leur troupeau puisse paître. Finalement, après deux semaines d'indécision et d'appréhension, il alla voir l'oncle de la jeune fille qui dirigeait la caravane. Il lui parla de son amour pour sa nièce, mais cet oncle menaça de tuer Grand-Père car les Kouchis n'épousent que des Kouchis pour mettre au monde des Kouchis.

Mon grand-père fut effrayé et faillit repartir à Kaboul, mais après quelques jours de réflexion, il demanda à sa mère de venir l'aider à résoudre le problème.

Femme très courageuse, sa mère expliqua à l'oncle que notre famille avait des racines similaires aux siennes. Nous aussi avions été des gardiens de troupeaux pendant des générations. Elle lui raconta comment nous descendions des Arabes qui étaient venus en Afghanistan plus de mille ans plus tôt, et avaient des liens avec la famille du prophète Mahomet, la paix soit avec Lui. Elle cita les noms des vingt-neuf générations qui séparaient la famille du prophète de son fils, Khaja Ghulam Jallini.

L'oncle de la jeune fille écouta, mais ne dit rien. La mère de Grand-Père était satisfaite car qui ne dit mot consent. Aucune

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

menace ne fut proférée. Et Grand-Père comprit qu'il était maintenant fiancé à sa bien-aimée, même s'il n'était pas autorisé à la voir de nouveau avant leur mariage.

Peu de temps après, les nomades quittèrent Meydan pour rejoindre leurs pâturages d'été à Bamiyan. Quand ils revinrent au début de l'automne, Grand-Père avait tout préparé pour le mariage et les attendait.

Ce fut le plus grand mariage de la vallée de Meydan. Les festivités durèrent plusieurs jours. Quand les nomades partirent pour retrouver leurs quartiers d'hiver à Jalalabad, leur fille resta avec Grand-Père et sa mère.

Grand-Père retourna travailler à la banque et commença à construire sa maison sur le terrain qu'il avait acheté à Kaboul. Bien que l'endroit se fût toujours appelé Kot-e-Sanghi, comme le quartier voisin, il se trouvait en fait à Dehnaw Dehbori. La construction et la réalisation du jardin durèrent dix ans. Pendant ce temps-là, la femme de Grand-Père lui donna des enfants. Au total, ils en eurent seize, mais deux paires de jumeaux moururent avant d'avoir six mois.

À la banque, Grand-Père connut promotion sur promotion jusqu'à ce qu'il devînt chef du service de la certification des comptes. Il était de sa responsabilité de contrôler chaque contrat conclu par la banque. Tout le monde le respectait et, après quelques années, on commença à l'appeler « président » – même si ce n'était pas son titre – parce qu'il gérait la banque quand le président et son adjoint voyageaient à l'étranger.

Grâce à ses connaissances dans les secteurs de la banque et des transports, on demanda à Grand-Père de devenir le chef comptable du Bureau afghan des douanes, dépendant du ministère du Commerce. Quelques années après sa prise de fonction, il découvrit une fraude importante réalisée par un de ses collègues. Il raconta au ministre du Commerce ce qui se passait, mais le ministre défendit l'homme qui volait des fonds. Grand-Père quitta le ministère le jour-même et ne travailla plus jamais pour l'État.

Plusieurs hauts responsables vinrent le voir les semaines

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

suivantes, lui présentant leurs excuses et lui demandant de reprendre son poste. Mais il n'en fit rien. Il avait perdu confiance en son gouvernement.

Pour gagner de l'argent, il se lança dans le commerce des tapis qu'il achetait aux tisserands rencontrés quand il était petit garçon et voyageait avec son père qui leur vendait de la laine.

Au fil des ans, il en acheta et en vendit des milliers. Chaque été et chaque printemps, il se rendait dans les villages. Souvent, il emmenait mon père avec lui, comme l'avait fait son propre père quand il suivait ses troupeaux. C'était, pour Grand-Père, une façon de revivre son ancienne vie nomade.

Pendant qu'ils allaient de maison en maison acheter des tapis, Grand-Père enseignait à mon père comment reconnaître les tapis anciens joliment tissés et les kilims – ces tapis réalisés à plat sans aucun nœud – qui avaient été faits avec des piments naturels. Il montrait aussi à mon père comment marchander jusqu'à obtenir le meilleur prix. Ils s'asseyaient pendant des heures en buvant du thé, en blaguant, et en écoutant réciter tous les prénoms des fils de la maison.

Quand je suis né, Grand-Père ne voyageait plus autant. Il envoyait mon père à la recherche de tapis pendant qu'il restait à Kaboul, et choisissait la meilleure époque pour acheter et vendre. Ainsi amassa-t-il tranquillement une jolie fortune et un stock de tapis de valeur sans que personne ne sût comment il s'y prenait. Et puis, bien sûr, il avait assisté à leur pillage jusqu'au dernier par ceux qui dévoyaient le mot « moudjahid ».

Un groupe de chiens errants se dirigea dans notre direction, puis s'immobilisa et se sauva. En pénétrant dans la rue où se trouvait notre maison, on put, quelques minutes plus tard, apercevoir les appartements jaunes du fond de notre cour qui s'élevaient au-dessus des maisons avoisinantes à un étage. Au moins, cette partie de la construction était toujours debout. Grand-Père marqua un arrêt quand il les vit.

« La vie est comme un jeu de hasard, dit-il comme s'il se parlait à lui-même. On perd, ou on gagne. Si tu cherches à savoir si elle

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

a un sens, tu risques de ne jamais le trouver, et tu perds. Mais tu peux aussi le trouver et gagner. »

Il regarda autour de nous les tristes traces attestant de la guerre. Presque tous les bâtiments de notre rue n'étaient plus que des murs déchiquetés et détruits.

En s'approchant de notre maison, il commença à fredonner quelque chose à voix basse, comme il le faisait en taillant ses roses. Grand-Père était heureux d'être de retour dans notre quartier, même si tant de ruines nous entouraient. Puis une drôle de voix derrière nous cria : « Stop ! Stop ! Stop ! »

On se retourna pour voir deux hommes pointant des kalachnikovs vers nous. Des bandanas couvraient leurs visages. Je ne pus distinguer que leurs yeux qui ressemblaient à deux fentes dans un grain de blé. Ils avancèrent vers nous et l'un deux demanda à mon grand-père : « Que faites-vous là ?

— Je viens voir ma maison ! répondit Grand-Père.

— Où est-elle ? » dit-il.

Grand-Père la montra de sa main droite.

« Tu dois être un vieux riche pour avoir une si vaste maison ! » lança l'un d'eux. C'était un homme grand et mince à la voix dure. « Tu peux nous en dire un peu plus ? » ajouta-t-il en montrant la maison de nos voisins du bout de sa mitraillette.

Ils étaient tous les deux hazaras, ils semblaient jeunes et faisaient partie de l'une des factions qui tentaient de contrôler ce quartier de Kaboul. Ils portaient des salwar-kameez noirs, des grenades dans leur ceinture, et un couteau attaché à la jambe droite.

« Je vous parlerai un peu plus tard, après avoir vu ma maison, dit Grand-Père.

— Fais ce que je te dis », cria le plus grand des deux en braquant à nouveau son arme sur la poitrine de Grand-Père. Il avait une voix terrifiante.

Il ne nous restait plus qu'à rentrer avec eux chez le voisin, un ancien importateur qui avait réussi et avait construit une des plus belles maisons de notre rue. Quand l'un de nos ravisseurs ouvrit la porte de la cour, je sentis une odeur de sang comme chez un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

boucher, et une puanteur comme si quelque chose pourrissait depuis des jours.

La première porte s'ouvrait sur un couloir long de six ou sept mètres qui conduisait au jardin, après une autre porte. Je me souvenais être venu là avec mon père deux années plus tôt pour des fiançailles. Pour l'occasion, l'herbe avait été coupée et formait un tapis vert. Partout, des roses étaient en fleurs. Au centre, quelques pommiers McIntosh, un cadeau de Grand-Père, portaient de gros fruits au bout de leurs fines branches. On y trouvait aussi des poiriers, des abricotiers, des pins. Chaque allée entourant la cour était bordée de pots de fleurs. Dans les pièces qui la bordaient, de jolies lampes diffusaient leur douce lumière sur des meubles de prix. Le propriétaire allait souvent à Londres ou ailleurs, et rapportait des choses élégantes que personne d'autre ne possédait.

Installés sur une estrade basse recouverte de tapis afghans rouge sombre, des musiciens avaient joué tandis qu'hommes et femmes, s'étaient assis autour de la cour pour bavarder. Certains étaient sur des chaises autour de petites tables, d'autres sur des coussins éparpillés sur l'herbe. Tous, un verre à la main, parlaient, riaient. Le fils du propriétaire venait alors juste de rentrer de Harvard pour rencontrer la fiancée que ses parents lui avaient choisie.

Mon père et moi étions restés jusqu'à une heure du matin. À cette heure tardive, des invités écoutaient encore de la musique douce et évoquaient leurs vies, leurs affaires, leurs familles, leur avenir. Les adultes parlaient toujours de ces sujets-là, à l'époque. Les communistes afghans géraient encore le pays même après le départ des soldats russes, mais, dans de nombreux endroits, ils étaient durement contestés par les moudjahidine. Je les écoutais par curiosité sans jamais comprendre pourquoi ils étaient si inquiets. La seule chose dont ils étaient sûrs, c'était que personne ne savait ce qui allait arriver.

De retour au même endroit, je comprenais finalement ce dont les gens discutaient alors. Les splendides pièces n'avaient plus

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de vitres aux fenêtres, comme si personne n'y vivait plus depuis des siècles. Dans la cour, il n'y avait plus trace des arbres qui avaient tous été coupés pour faire du bois de chauffage.

Au centre, là où avait été installée l'estrade des musiciens, j'avisai un fossé rempli de têtes d'hommes et de femmes. Des dizaines de têtes. Je les regardai me fixer avec leurs yeux grands ouverts, leurs misérables cheveux pleins de sang. Je réprimai un haut-le-cœur.

Je ne les connaissais pas. Je ne savais pas comment ces gens avaient pu finir leurs jours sur cette terre, à cet endroit. Je n'ai jamais pu les oublier, bien que j'aie souvent essayé.

Les deux Hazaras nous poussèrent le long d'un chemin passant entre des rosiers qui avaient besoin d'être taillés. Des épines griffèrent mes manches. Je me remémorais y avoir coupé une rose. Le propriétaire m'avait dit : « Une fleur est plus heureuse sur sa branche. Elle lui appartient. » Depuis, je n'ai jamais plus coupé de fleurs car il avait raison. Mais je ne pouvais pas imaginer comment quelqu'un avait pu couper les têtes de ces hommes et de ces femmes. Je me disais que les têtes aussi appartenaient à leurs corps.

Avec la chaleur, la puanteur était insoutenable. Je ne voulais pas rester là une minute de plus. Je sentais mes larmes monter, un nœud dans ma gorge rendait ma respiration difficile. Même en fermant les yeux, je voyais toujours l'amoncèlement de têtes, mais aussi de jambes et de mains sans doigts.

Je regardai ces deux types aux visages cachés par des bandanas et me disais que les détenteurs d'armes sont les plus grands lâches de la terre, car ils sont incapables de se protéger sans elles.

Moi, je n'avais pas d'arme pour les tuer. Je n'avais pas non plus de pelle pour couvrir de terre ces pauvres morts. Et je n'avais aucune possibilité de demander l'une ou l'autre.

Les deux hommes nous poussèrent dans une pièce au bout de la cour. Elle était humide et sentait le sang. Ils fermèrent la porte derrière nous. Des textes écrits à la craie et au charbon recouvraient les murs. Quelqu'un avait écrit : « Une fois entré ici,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

vous n'en sortirez jamais vivant. Ce fut le destin de mon frère, et ce sera le mien. » Sur un autre mur, on pouvait lire : « N'aie pas peur de la mort. On naît un jour, on meurt un autre jour », « Quel que soit ton degré de préparation, tu n'as aucune assurance pour le futur. » Je fermai les yeux pour ne plus avoir à en lire davantage.

Je sentais un sentiment sinistre grandir en moi. J'aurais voulu crier : « Si vous me tuez, je rejoindrai toutes ces têtes décapitées, et c'est méchant de me montrer ces centaines d'innocents que je ne connais pas. » Mais j'avais trop peur de crier. Ma voix était coincée dans ma poitrine et je n'osais pas dire un mot.

Je gardai les yeux fermés, essayant de chasser de mon esprit ce que j'avais vu. Le silence remplit la pièce jusqu'à ce que Grand-Père parle d'une voix inhabituelle. « Il faut trouver un moyen de survivre, et le secret de la survie, c'est de regarder. Des yeux fermés ne permettent jamais de voir le chemin. » J'ouvris doucement les paupières pour voir Grand-Père, un genou à terre devant moi, son visage face au mien. Il avait l'air bouleversé. « S'ils me tuent et te gardent, promets-moi de retrouver le chemin pour rentrer à la maison.

— Pourquoi me garderaient-ils et te tueraient-ils, et pourquoi tu dis ça ? Je n'irai nulle part sans toi, répondis-je avec un ton de défi.

— Je suis vieux, ils n'ont pas besoin de moi. Mais ils auront besoin de toi pour te faire travailler, ou pour leur plaisir sexuel », dit-il.

Il vit de la confusion dans mon regard. « Je n'ai pas à t'expliquer de quoi je parle. Quand viendra le moment, tu comprendras. Ils pourraient t'utiliser pendant un temps, mais il faudra chercher à t'échapper. Je suis sûr que tu en es capable. Ne leur montre pas que tu es intelligent. Agis toujours comme un idiot.

— Non, non, ne me dis pas que tu ne peux pas venir avec moi. Arrête, s'il te plaît », lui dis-je. Je n'ai jamais aimé pleurer, mais j'avais peur de commencer et je ne voulais pas que Grand-Père me voie car peut-être m'appellerait-il la « fontaine », une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

revanche pour ma sœur aînée que j'appelais ainsi quand elle pleurait.

« Écoute-moi. Nous n'aurons peut-être pas d'autre occasion de nous parler. Si ces gens te rendent très malheureux, tu peux avoir la tentation de vouloir te tuer pour faire cesser tes tourments, mais crois-moi, ce n'est pas la solution », m'admonesta Grand-Père d'un ton ferme. C'était la première fois qu'il me parlait ainsi. « Tu dois être fort, et s'ils te tuent, accepte la mort les bras ouverts, ne les supplie jamais car la mort nous attend d'une façon ou d'une autre.

— Avant qu'ils me tuent, je veux revoir ma famille, je veux leur dire au revoir, leur dire que je les aime », lui répondis-je d'une voix tremblante.

Je me remémorai les blagues de mon père, le sourire de ma mère, les regards innocents de mes sœurs. Je me souvins de petits déjeuners tous assis autour d'une nappe, riant avec mes parents et mes sœurs.

« Le passé, c'est comme l'eau qui coule dans une rivière, reprit-il. Tu ne peux pas la retenir avec une pelle. Laisse le passé là où il est et avance, tu ne perdras rien. Rappelle-toi tout ce que je t'ai dit. D'accord ?

— Oui, je m'en souviendrai. » Je soutins son regard, ses yeux étaient de plus en plus humides. Il se retourna et se moucha avec le mouchoir qu'il avait dans sa poche. Il commença à lire ce qui était écrit sur les murs. « Nous devons aussi laisser notre message », souffla-t-il. Il prit un morceau de charbon sur le sol et me le donna. « Écris : la mort casse la cage, mais ne blesse pas l'oiseau. »

C'était un vrai soulagement d'entendre tant de sagesse de sa part au lieu de toutes ces autres déclarations désespérantes. Je voulais l'embrasser, mais son visage était perdu dans son mouchoir.

Le grand type maigre ouvrit la porte et entra. Il désigna mon grand-père de sa main droite. « Apporte-moi quatre cent mille afghanis et je te laisse partir. Mais le garçon restera avec nous jusqu'à ce que tu reviennes avec l'argent.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

— Je te trouverai l'argent, répondit Grand-Père, mais tu n'auras pas un sou si tu fais du mal à mon petit-fils !

— Du moment que tu tiens parole, on ne touchera pas au garçon », répondit le grand maigre. Puis il sortit parler à son copain en laissant la porte ouverte.

« Comment vas-tu trouver l'argent ? demandai-je à Grand-Père.

— Ne te fais pas de soucis pour l'argent, ce n'est pas un problème. Il faut que nous sortions de là, me rassura-t-il.

— C'est bien d'être riche dans de telles circonstances, murmurai-je.

— C'est parce que l'on est riche que l'on se retrouve ici. À partir de maintenant, être riche sera comme de cuire un mouton pour le dîner et inviter des loups affamés aux dents longues. S'ils ont encore faim après le dîner, ils te mangent, me répondit Grand-Père sur un ton inquiet. Pour le moment, il faut juste continuer à les faire parler. »

Le grand type revint et interrogea mon grand-père : « Vous êtes sunnites ou chiites ?

— Les sunnites et les chiites sont les deux branches d'un même arbre, et une épine dans le pied de leurs ennemis. Ils croient tous en Dieu et en Mahomet, la paix soit avec Lui », lança Grand-Père d'une voix bizarrement calme. La séparation des sunnites et des chiites commença par une dispute entre les proches du prophète Mahomet, la paix soit avec Lui, sur la question de savoir qui dirigerait l'islam après sa mort. Sunnites et chiites partagent les mêmes croyances islamiques et la même foi.

Le type sembla soudain gêné d'avoir posé cette question et sortit comme s'il ne savait plus quoi dire. L'autre, qui n'avait jusqu'alors rien dit, entra, attrapa Grand-Père par le col et le tira vers lui. « On va faire un marché. Combien tu peux nous donner ? » Puis il le gifla. Je me levai pour le défendre, mais l'homme me repoussa et je tombai à la renverse. Il releva ses manches, prêt à donner plus de coups.

Mon grand-père récita en arabe l'un des hadiths du prophète Mahomet, la paix soit avec Lui : « Le messager de Dieu n'est pas

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

un des nôtres qui ne traite pas nos enfants avec compassion ou qui ne reconnaît pas la dignité des aînés. »

Le voyou fixa un instant mon grand-père durement, hésita, puis quitta la pièce sans un mot de plus. Le grand et maigre vint fermer la porte à clef, nous laissant seuls Grand-Père et moi.

Je regardais mon grand-père. Son visage était rouge, on pouvait voir l'empreinte des quatre doigts sur sa joue gauche. Si mon père avait été là, il aurait boxé ces deux types jusqu'à ce qu'ils ne se reconnaissent plus dans un miroir.

Grand-Père me sourit. « Quelle histoire ! » Puis il commença à faire les cent pas d'un angle de la pièce à l'autre.

Je pensais à ma mort. Et si ma famille recevait mon corps sans tête ? Me mettraient-ils en terre sans tête ? Qu'est-ce que je trouverais dans la tombe ? Rien que de la terre sous moi et de grosses pierres par-dessus ? On me couvrirait d'un drap blanc. Je me disais qu'une tombe devait donner l'impression d'être bien seul. L'idée était encore plus effrayante que de regarder les têtes et jambes que j'avais vues dans le fossé. Au moins, là, les têtes se trouvaient rassemblées. Elles ne mangeaient pas, ne parlaient pas, mais elles n'étaient pas seules.

Soudain, j'aspirai à l'oubli, au repos. J'aurais pu boire un verre de poison si cela avait pu m'ôter de l'esprit la vue de ces têtes et me permettre de dormir à tout jamais.

J'entendis des pas dans la cour et y vis un troisième homme hazara à travers la fenêtre cassée de notre pièce. Il ne portait pas de bandana et n'était armé que d'un pistolet coincé dans sa ceinture. Un peu plus âgé que les deux autres, il n'avait cependant pas beaucoup plus de trente ans. Il était très musclé. Il avait le petit doigt enfoncé à moitié dans une narine.

Le grand type ouvrit la porte et hurla : « Sortez, vous allez parler à notre commandant. »

On sortit. Le commandant était assis au bord du fossé et regardait les têtes coupées. Il n'avait pas l'air d'être gêné par l'horrible odeur. Pendant cinq minutes, il ne nous prêta aucune attention et continua à se curer le nez avec son doigt, l'essuyant ensuite sur sa veste qui possédait de petites poches et des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

compartiments conçus pour porter balles et grenades. Toutes les goupilles des grenades pendaient à l'extérieur. L'idée me vint un instant d'en tirer une et de pousser l'homme dans le fossé.

Il se racla la gorge de façon forcée, tout en continuant à regarder le fossé, et demanda à mon grand-père : « Sais-tu pourquoi j'ai gardé toutes ces têtes ici ?

— Non, dit Grand-Père.

— Tu veux savoir ?

— Tu veux me le dire ?

— Tu veux savoir, jeune homme ? me lança le commandant.

— Non, parce que c'est évident. Tu es un tueur », dis-je tristement.

Pour la première fois, le commandant se tourna vers nous. Il me regarda avec des yeux sans vie.

Grand-Père me prit par l'épaule et s'empressa de dire : « C'est un enfant, il ne sait pas ce qu'il dit.

— Les enfants sont honnêtes, ils expriment exactement ce qu'ils pensent. J'aime les gens francs. J'aime aussi collectionner les crânes humains. Parfois j'y plante des fleurs, c'est du meilleur effet. Tu veux que ton crâne devienne un joli pot pour un rosier ? »

Grand-Père resta silencieux.

« De toute façon, ton crâne redeviendra poussière après un certain temps, donc pourquoi ne pas l'utiliser avant ? » demanda le commandant avec un sourire. Son petit doigt allait et venait toujours à l'intérieur de sa narine, à la recherche de quelque chose. « Un homme devrait être ravi de se transformer en fleurs. »

Grand-Père regardait le commandant qui prenait plaisir à voir ces têtes. Les autres types nous observaient depuis un coin du jardin.

« Et sais-tu quelles sont les vertus de la chair humaine pourrie ? interrogea-t-il à nouveau.

— Dis-moi.

— C'est un bon engrais. Tu le savais ?

— Non, je ne le savais pas », répondit mon grand-père, l'air presque intéressé. Néanmoins, je voyais bien qu'il avait peur.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Eh bien moi non plus. Je m'en suis rendu compte il y a quelques mois, avec un de mes crânes transformés en pot de fleurs. La rose de ce pot s'est mise à pousser comme une folle, et elle est encore tout ouverte. Peut-être veux-tu la voir ? » demanda-t-il en souriant et en regardant pour la première fois mon grand-père droit dans les yeux. Il se racla de nouveau la gorge. « Au fond, pourquoi ne choisis-tu pas la rose que tu veux voir pousser dans ton propre crâne ?

— Fais comme tu le souhaites, répondit doucement Grand-Père. Mais puis-je te demander la permission de revoir ma maison, de l'autre côté de la rue, une dernière fois ? »

Le commandant se mit à rire bien trop fort. Je le fixai en me demandant ce qu'il trouvait drôle. « Ce n'est pas ta maison, affirma-t-il.

— En fait, si, c'est ma maison, répondit Grand-Père, comme s'il insistait sur un point auprès d'un client. Je l'ai construite, j'y ai vécu, et c'était mon projet d'y retourner une fois que vous seriez tous repartis d'où vous venez. »

Le commandant plissa les yeux et regarda mon grand-père avec mépris. « Je t'ai déjà dit que j'aimais les gens qui disent la vérité. Je connais le propriétaire de cette maison et ce n'est pas toi. C'est celle de mon maître d'école et de mon entraîneur. J'y suis venu chaque jour pour m'entraîner dans sa salle de gym. » Il sortit son pistolet. « Vous êtes un homme malhonnête, comme tous ceux qui ont de l'argent.

— Vous parlez d'Abdul Basir ? demanda tranquillement Grand-Père.

— Bien sûr ! Abdul Basir, c'est un homme d'honneur, un homme de respect.

— Oui, je sais,

— C'est sa maison, pas la tienne ! » Le commandant hurlait.

« Abdul Basir est mon fils », rétorqua Grand-Père.

Le commandant plissa de nouveau les yeux. « N'essaie pas de m'avoir.

— C'est mon père, dis-je fermement. S'il était ici et te voyait parler à Grand-Père comme ça, il t'aurait déjà cassé le nez. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le commandant me regarda. « Ce garçon ne ressemble pas à Abdul Basir. C'est un Hazara, comme nous.

— Du côté de sa mère », répondit Grand-Père. Je me demandais si c'était vrai. Je ne l'avais jamais entendu le dire avant.

« Parle-moi de ton fils. Où enseigne-t-il ? ordonna le commandant.

— Au lycée Habibia. Il est entraîneur de boxe aussi. Il avait un gymnase là et un autre dans notre maison, à l'angle. Il entraînait deux cents personnes par jour dans ce lycée, et cinquante à la maison. Il a participé à de nombreux matchs internationaux et les a presque tous gagnés, précisa Grand-Père. Que veux-tu savoir d'autre à son sujet ? Ce qu'il mange au petit déjeuner, sa couleur de vêtements préférée, quel type de moto il conduit ? » Le ton de Grand-Père était à la limite du dédain.

« Parle-moi de sa moto, répondit nerveusement le commandant.

— Une anglaise. Quatre cylindres. Quinze cents centimètres cubes. Grosse et bruyante. Il y a deux ans, un touriste danois en visite à Kaboul lui a achetée. Avec l'argent, mon fils s'est offert une Volga russe. »

Le visage du commandant changea. Un éclair de vie sembla passer brièvement dans son regard. « C'est vrai », dit-il d'une voix étouffée. Son corps se détendit, puis il prit la main droite de mon grand-père, l'embrassa et posa sur elle ses yeux fermés à plusieurs reprises. C'est ainsi que nous embrassons le saint Coran et la main d'un saint homme, en signe de respect et d'honneur.

Je ne savais pas si je devais me sentir plus léger ou plus effrayé encore. Tout ce qui venait de se produire était si étrange. Et là, par le simple fait de citer le nom de mon père, la situation devenait encore plus bizarre.

Le commandant nous fit sortir de la cour. Il semblait très embarrassé. Ses deux acolytes le suivaient. Une fois dehors, il demanda à mon grand-père si ses hommes nous avaient maltraités. Sa conduite avait radicalement changé : ce n'était plus

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

une petite brute. Il se comportait comme un serviteur à l'égard d'un roi.

« Demande-leur, lui dit Grand-Père.

— Les avez-vous maltraités ? » interrogea-t-il d'une voix dure. Les deux types se tenaient debout derrière nous et regardaient leurs pieds. Le commandant répéta sa question, mais de façon plus douce. Toujours pas de réponse. Il gifla le visage de l'un d'eux si fort que de la morve jaillit du nez de l'agressé pour atterrir sur la main gauche du commandant.

Alors que le type essuyait son nez, le commandant lui donna dans le dos des coups de poing violents, en criant : « Espèce de bâtard morveux, tu sais à qui tu as affaire ? Cet homme saint est le père de mon professeur. Son fils a été très gentil avec moi. Et il a gagné plus de matchs que tu as de cheveux sur la tête ! » Impitoyable, il le roua de coups jusqu'à ce qu'il tombe à genoux en gémissant. Le commandant devait être un bon boxeur.

Grand-Père lui demanda d'arrêter.

Le commandant donna un dernier coup de pied à son subalterne et ordonna à l'autre de nous apporter du thé. Il demanda à mon grand-père quelle sorte de thé il buvait.

« Laisse-moi voir ma maison maintenant. On prendra le thé une autre fois, répondit-il.

— Je suis désolé, tu ne peux pas aller chez toi aujourd'hui. – Sa voix était plus calme quand il parlait à Grand-Père. – Ta maison était en première ligne la semaine dernière et nos gars ont posé des mines tout autour de la cour. – Le visage de Grand-Père s'assombrit. – Pour le moment, les combattants sont à Bamiyan, mais ils vont revenir dans quelques jours. D'ici la semaine prochaine, ta cour sera totalement nettoyée, je te le promets ! »

Grand-Père venait juste d'échapper à la mort, mais il était plus dévasté encore par le fait que nous étions en face de notre maison sans pouvoir y entrer. Nous avons fait quelques pas, puis nous nous sommes arrêtés pour regarder notre demeure, sans dire un mot.

Cette rue avait été autrefois débordante de joie. Deux chiens

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

errants entrèrent dans la maison où nous étions captifs quelques minutes plus tôt. L'un d'eux en sortit avec un avant-bras dans la gueule. Notre quartier était devenu un fast-food pour chiens.

Le commandant insista pour que l'on déjeune avec lui, mais Grand-Père voulait partir.

« Tu as l'air d'être un brave type, lui dit-il. As-tu vraiment tué tous ces gens dont les têtes sont dans le fossé ? » Sa voix était aussi calme que s'il s'adressait à l'un de ses fils.

« Non, Oncle. Je ne suis plus un brave type. Je suis un tueur. J'étais un brave type, autrefois, mais c'était il y a bien longtemps.

— Que s'est-il passé ?

— J'étais en classe au lycée Habibia et j'avais toujours les meilleures notes. Je me préparais à aller à l'université. Demande à mon prof, ton fils, Malem Abdul Basir. J'étais aussi l'un des meilleurs boxeurs de son groupe. Mais cette guerre a détruit tout ce qui était bien dans ma vie. Elle m'a tout pris, soupira-t-il en regardant la montagne.

— Tu n'es pas le seul. C'est pour tout le monde la même chose en Afghanistan.

— Non, c'est faux. Pendant des siècles, nous, les Hazaras, avons été traités comme des esclaves dans ce pays. Les Pachtounes et les autres tribus nous ont toujours considérés comme des marginaux et nous ont traités comme des chiens. Un de mes cousins a été capturé il y a quelques mois. On lui a mis une pompe à air dans les fesses, du genre de celle qui sert à gonfler les pneus. On lui a insufflé de l'air dans le corps jusqu'à ce qu'il explose. Tu sais qui a fait ça ? Gulbuddin Hekmatyar. Et qui est-il ? Un Pachtoune qui déteste les Hazaras. Puis un de mes frères s'est retrouvé avec un clou enfoncé dans la tête, planté par l'un des commandants de Massoud. Ils ont ri quand il a hurlé de douleur. Tu sais qui est Massoud ? Un Panchiri qui déteste les Hazaras. Dans ce pays, tout le monde nous regarde de haut. Qu'avons-nous fait pour être si mal traités ? Donne-moi le nom d'un seul Hazara qui occupe une position élevée dans ce gouvernement. Je t'assure qu'il n'y en a aucun. – Son visage était rouge de colère.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

— Mais ce que vous faites n'est pas bien non plus. On ne nettoie pas le sang avec le sang, répondit Grand-Père.

— Je veux me venger. – Le commandant prononça ces mots très lentement, puis il éleva la voix et cria : – Je veux me venger ! Toute ma famille a été tuée par Gulbuddin, Massoud, Sayyaf. Leurs commandants ont violé ma mère et mes sœurs avant de les tuer. Tu veux savoir comment je sais ça ? Ils m'ont obligé à regarder ! L'une de mes sœurs n'avait que sept ans. Je suis le seul survivant et je sais que tôt ou tard je serai tué à mon tour. Mais avant de mourir, je tuerai autant des leurs que je peux. Je les volerai, les violerai, et les tuerai, hurla-t-il encore plus fort.

— Ce n'est pas une façon très intelligente de régler le problème.

— Je crois que c'est une excellente façon de le faire. Les autres tribus devraient considérer les Hazaras comme des Afghans. Si elles pensent pouvoir nous traiter de la sorte, il faut qu'elles comprennent que nous leur rendrons désormais la pareille. Nous avons supporté trop de choses, pendant trop longtemps, depuis des siècles. Maintenant, la coupe est pleine, notre patience est à bout. »

Grand-Père ne dit rien, le commandant non plus. Il contemplait la montagne pendant que Grand-Père regardait sa maison. Puis le commandant rompit le silence. « Je suis désolé que tu ne puisses pas la visiter aujourd'hui.

— Merci », répondit Grand-Père.

Alors que nous marchions vers l'angle de la rue, je cherchai des yeux comme je le faisais toujours à cet endroit-là, mon cher ami Mohamed Ali. Il vivait dans une jolie maison en face de la nôtre, mais elle semblait vide. Lui et Wakeel avaient le même âge et étaient copains de classe. Il était l'un des quelques voisins hazaras que nous avions. Il m'avait appris à faire du vélo et jouait très bien au cerf-volant. Je me demandais où il se trouvait maintenant. De nombreux membres de sa famille étaient partis en Allemagne. Était-il avec eux là-bas, en sécurité ? Ou bien les seigneurs de la guerre qui haïssaient les Hazaras lui avaient-ils fait, à lui et aux siens, des choses terribles ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Je peux vous accompagner un bout de votre chemin de retour », proposa le commandant.

Grand-Père accepta d'un signe de tête. Le commandant nous précéda jusqu'à une jeep russe garée le long de la route où il monta avec nous. Il nous conduisit jusqu'au silo jaune devant lequel nous étions passés à pied une heure plus tôt, une heure qui m'avait paru une éternité. Il s'arrêta près de l'arrêt du bus où aucun bus n'avait fait halte depuis le début des combats. Il sauta de son véhicule. « Je ne peux pas aller plus loin. Ici se trouve la ligne de front entre Hazaras et Panchiris. Ils me tueront si je la franchis », dit-il.

On descendit de la jeep et le commandant fit le tour du véhicule pour m'embrasser sur les joues : il me supplia de transmettre à mon père ses chaleureuses salutations. Son haleine était si fétide que je faillis vomir de nouveau. Il nous donna son nom, baisa la main de Grand-Père, et nous regarda nous éloigner pendant un long moment.

Quand on arriva à la maison, ma mère cuisinait. Dès qu'elle nous vit, elle courut à ma rencontre pour m'embrasser. Ses mains sentaient l'oignon, l'odeur des bonnes choses de la vie.

Elle n'arrêtait pas de me demander comment était la maison, mais je n'arrivais pas à parler. Je pensais aux crânes empilés, aux chiens. Mon grand-père partit dans sa chambre sans rien dire. Rapidement, mes oncles et tantes se rassemblèrent auprès de lui pour l'écouter et savoir ce qui s'était passé. Mes cousins restèrent sur le pas de la porte à me regarder sans un mot, attendant que je dise quelque chose.

Ma mère insista pour que je raconte ce que nous avions vu, mais je me mis à pleurer sans pouvoir m'arrêter. Elle commença alors à pleurer elle aussi sans savoir ce qui m'était arrivé. Mes sœurs pleurèrent également, sauf ma sœur aînée qui avait un regard méchant.

Ma mère me secouait les épaules, puis me serrait dans ses bras. « Que s'est-il passé ? » me demandait-elle avec force. Je pleurais encore plus, comme pour alléger mon chagrin.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Je ne sais plus à quel moment j'ai arrêté de pleurer, mais je me souviens de m'être endormi, la tête sur la poitrine de ma mère qui me caressait le dos tandis que ma sœur aînée souriait. Je savais pourquoi elle souriait. À l'idée de me taquiner à propos de la « fontaine » jusqu'à la fin de mes jours.

Le lendemain, à mon réveil, je me sentais si honteux d'avoir pleuré devant tout le monde que je refusai de voir qui que ce soit. J'évitai le regard des autres, mais ils étaient tous gentils, même ma sœur aînée. Ils devaient maintenant savoir ce qui nous était arrivé.

Je me rendis dans la chambre de Grand-Père : il lisait. Il me sourit et continua sa lecture. Je m'assis en face de ses jambes allongées et pris un livre que je regardai longuement sans parvenir à me concentrer. Au bout d'un moment, Grand-Père attrapa une pomme qui se trouvait dans un plat à côté de lui et fit quelques plaisanteries en la pelant avec son couteau. Il m'en offrit des morceaux et parla de sujets sans importance. Jamais il ne mentionna ce qui nous était arrivé. Après avoir avalé plusieurs pommes, il me dit : « Bon, Gorbatchev, il est temps que tu sortes jouer, je dois écrire. »

« Gorbatchev » était l'un des surnoms qu'il me donnait. Je n'ai jamais su pourquoi.

Alors que je quittais sa chambre, ma sœur aînée courut vers moi pour me serrer dans ses bras, me tenant enlacé un long moment. Puis elle me regarda, les yeux pleins de larmes et m'embrassa plusieurs fois. M'empoignant les bras, elle me déclara : « Je t'aime beaucoup. » Je fis un signe de tête, incapable de prononcer un mot.

Je montai sur le toit où Wakeel jouait au cerf-volant en ayant confié son moulinet à Ducon. Il lui prit et me le donna quand il me vit arriver, m'ordonnant de bien jouer car il était en pleine compétition.

Entouré de ceux qui m'aimaient, je sentis la douleur du jour précédent s'adoucir, juste un instant.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

6
Sous la terre

Maintenant, tout était différent. Maintenant, nous savions que nous ne retournerions pas chez nous, que les combats dureraient. Maintenant, mon père et mes oncles parlaient plus ouvertement de quitter le pays. Grand-Père les écoutait, mais ne disait rien.

Nous vivions à Qala-e-Noborja depuis six mois, une période plus longue que nous ne l'avions envisagé. Haji Noor Sher une fois parti, des membres éloignés de sa famille et des amis proches avaient emménagé dans le fort. Leur présence nous faisait de plus en plus sentir que nous n'étions pas chez nous. Nous jouissions de nombreuses pièces, mais aucun Afghan ne veut vivre dans une maison qui n'est pas la sienne.

Une école proche de Qala-e-Noborja ouvrit vers la fin de l'été, mais ferma deux semaines plus tard, quand le proviseur entendit à la BBC qu'une faction menaçait d'attaquer notre quartier cet après-midi-là. Il nous demanda de rentrer chez nous.

Il nous fallait écouter la radio. « Dès l'annonce de la réouverture des écoles, vous devez revenir », nous dit-il. Certains élèves étaient très heureux de cette situation car ils n'aimaient pas l'école. Je trouvais leur attitude étrange. Je m'amusais tellement dans notre ancienne école. Qu'aimaient-ils donc, ces nouveaux camarades de classe ?

Je pensais que cela ne durerait que quelques jours, mais nous ne sommes pas retournés à l'école pendant deux ans. Nos parents ont commencé à nous donner des cours à la maison, ce qui n'était pas drôle puisqu'il n'y avait aucune compétition. Je ne pouvais pas me mesurer à ma grande sœur, mon aînée de deux ans, qui avait appris mes leçons bien avant moi.

Mon père nous faisait souvent classe. Il était très strict. Parfois, à l'école, on plaisantait entre nous quand le maître écrivait au tableau, ce qui était impossible à la maison. Je commençai à ne plus m'intéresser à rien, sauf à l'astronomie qui, à l'époque, n'était pas enseignée dans nos écoles. J'avais lu entièrement et à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

plusieurs reprises un livre qui traitait de ce sujet et, la nuit, j'allais dans la cour regarder le ciel durant des heures, noyé dans d'étranges pensées. Mon père valorisait les maths, et plus il insistait pour que je m'y mette, plus je m'en détournais.

Wakeel et mes cousins plus âgés, qui étaient dans des classes supérieures à la mienne, lisaient souvent des romans, des magazines ou des livres traitant de sujets qui les intéressaient. Ils me faisaient envie. Personne ne les obligeait à étudier des matières ennuyeuses. Wakeel lisait de la poésie pendant des heures et pouvait réciter par cœur des textes d'Hafiz, son auteur préféré.

Nous étions des enfants et évoluions dans notre propre monde. Chaque jour après le petit déjeuner, nous allions jouer avec les animaux encore présents dans le jardin, ou nous balancer aux branches des arbres. Nous avions des amis parmi les enfants du quartier.

Le toit du fort était encore plus haut que celui de notre maison et, après le déjeuner, on lançait nos cerfs-volants. Avec une corde suffisamment longue, on pouvait presque les faire flotter au-dessus de la montagne aux deux pics. Wakeel rompait les ficelles de tous les autres cerfs-volants du coin, mais personne dans notre quartier ne savait que c'était lui. Pour une raison qui m'échappe, les autres enfants pensaient que c'était moi. Très vite mon nom est devenu connu, et tous m'appelaient « Qais le Coupeur de cerfs-volants ».

Quand il les entendait, Wakeel me regardait en riant, et je n'étais pas très fier. Pourtant, je n'ai jamais dit à personne que c'était Wakeel qui coupait les cordes. Il était mon meilleur ami, mais quand il s'agissait de ce jeu, la concurrence entre nous était rude. Puis il se produisit des choses étranges avec mes cerfs-volants. Je les envoyais très haut dans le ciel et attendais celui qui viendrait me défier. Généralement, dès qu'un enfant avait son cerf-volant en l'air, d'autres arrivaient très vite pour tenter leur chance. Mais un jour, avant qu'un autre cerf-volant ait eu le temps d'apparaître dans le ciel, le mien se mit à flotter, comme si la ficelle avait été sectionnée. Wakeel accourut voir ce qui s'était

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

passé.

« As-tu coupé ton propre cerf-volant ? » demanda-t-il en riant. Je ne sus quoi répondre et haussai les épaules.

Le même phénomène se reproduisit deux jours plus tard. Je pensais que le vent devait être très fort, si haut dans le ciel, et qu'il avait peut-être déchiré la corde, ce qui ne s'était jamais produit. Je cherchai une explication.

J'utilisais cette corde depuis deux ans. Wakeel et moi l'avions soigneusement préparée, ce qui nous avait pris des semaines. D'abord, on avait rassemblé de vieilles ampoules électriques que l'on avait écrasées et transformées en une poudre fine. On avait ensuite mélangé cette poudre à la pâte obtenue en cuisant du riz jusqu'à ce qu'il devienne une masse gluante. On avait ensuite étalé cette pâte et la poudre de verre autour de la corde pour qu'elle fende l'air comme une lame. Ma corde avait coupé celle de tous les cerfs-volants contre lesquels je m'étais battu, sauf celle de Wakeel. Maintenant, elle se rompait d'elle-même.

Pire encore : une fois mes cerfs-volants libérés, ils flottaient vers le terrain de l'ancienne ambassade de Grande-Bretagne qui avait été abandonnée à l'arrivée des Russes, et dont les murs étaient couronnés de fil de fer barbelé. Il m'était impossible de les franchir pour aller les chercher.

La semaine suivante, cela recommença. Et cinq autres fois encore. C'était un vrai mystère. Tous les enfants du quartier se moquaient de moi et m'appelaient « Qais qui coupe ses propres cerfs-volants ».

À Qala-e-Noborja, on ne mangeait pas souvent ensemble, comme c'était le cas chez Grand-Père. Aucune pièce n'était assez grande pour nous contenir tous. Mais parfois, on se serrait dans plusieurs pièces adjacentes, notamment quand ma mère préparait un repas spécial et invitait mon grand-père, mes oncles et leurs familles.

Les adultes s'asseyaient d'un côté de la nappe, mes cousins et moi d'un autre côté. Parfois, on se lançait des os, ou on frottait du piment fort sur du pain et on le posait pour que quelqu'un le mange

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sans faire attention. La plupart du temps, les adultes, malheureux, restaient silencieux. Dès que l'un d'eux prenait la parole, c'était pour aborder la question de savoir comment quitter l'Afghanistan.

Chaque jour, mon père et mes oncles allaient voir des passeurs dans le but de nous faire franchir la frontière d'un des pays voisins d'Asie centrale. À cette époque-là, la plupart de ces hommes emmenaient les Afghans en Iran ou en Turquie. Ces frontières étaient faciles à traverser, mais ils demandaient beaucoup d'argent car le voyage était long et dangereux. Nous n'avions tout simplement pas les moyens de payer leurs services.

Une nuit, mon père revint à la maison très heureux. Il plaisanta en enlevant sa veste. Quelques minutes plus tard, nous étions tous assis autour de la nappe. Quand mes cousins et moi commençâmes à nous lancer des os, mon père le fit aussi. On le regarda tous en se demandant ce qui se passait. Il blagua de nouveau et fit rire l'assistance. C'était la première fois depuis plusieurs mois que je voyais tout le monde rire.

Après le dîner, on prit le thé, et mon père annonça qu'il avait trouvé un passeur pour nous emmener en Russie et, éventuellement, en Allemagne. Il était très cher, et nous n'avions pas assez d'argent, mais le passeur était d'accord pour attendre. Il savait que mon père avait été un boxeur célèbre et il voulait l'aider.

Plus tard, les conciliabules des adultes firent allusion au « jardin ». Ma mère fronça les sourcils et dit, catégorique : « Non, vous n'êtes pas autorisés à y aller. » Et ils recommencèrent à discuter à voix basse.

Un mois passa. Mon père essaya plusieurs fois d'appeler Haji Noor Sher en Inde pour lui demander un prêt de façon à payer les passeurs, mais le réseau téléphonique était complètement détruit. Puis on apprit par la BBC que les factions opposées qui se battaient pour le contrôle de Kaboul avaient accepté un cessez-le-feu d'une semaine.

Cette nuit-là, mon père annonça qu'il irait à la maison le lendemain. Grand-Père tenta de l'en dissuader mais mon père était le plus têtu de ses fils. Une fois qu'il avait dit qu'il ferait

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

quelque chose, personne ne pouvait le faire changer d'avis. Le lendemain matin, il me demanda de me préparer pour l'accompagner.

« Je n'irai pas. Tu n'imagines pas le spectacle auquel j'ai assisté là-bas la dernière fois, je ne veux plus jamais voir ça. » Je l'affirmai de la façon la plus déterminée possible. Sur le visage de Grand-Père, je pus voir de la souffrance. Il regarda ses mains.

« Tu viendras avec moi, répondit mon père avec fermeté. Tu dois m'obéir. »

Finalement, je fus du voyage. J'allais avoir onze ans et je me sentais presque un homme. Un fils pachtoune obéit à son père, quel que soit son âge. Il me parla d'un ton plus doux et m'expliqua qu'il pensait moins attirer l'attention si j'étais avec lui que s'il était seul.

On prit un autobus de Kart-e-Parwan jusqu'à l'Institut polytechnique où le contrôle des Panchiris s'arrêtait. Nous descendîmes et marchâmes le long de l'avenue, large et déserte, qui menait jusqu'à notre partie de la ville. Même si un cessez-le-feu avait été décrété, les soldats panchiris fouillaient les gens qui venaient de zones éloignées de la ligne de front. Je portais mon jean, une chemise blanche et un pull bleu. Mon père avait revêtu un salwar-kameez blanc. Il portait un sac en tissu renfermant une pelle. Il ne m'expliqua pas pourquoi.

Je marchais à ses côtés, et nous regardions autour de nous sans dire un mot. Les feuilles des arbres du parc séparant les deux côtés de l'avenue avaient jauni, prenant la teinte du grand silo construit par les Russes devant lequel nous passions. Le vent déplaçait un nuage de poussière. À part nous, personne ne marchait dans l'avenue. Seuls quelques gros chiens allaient et venaient.

Nous nous engageâmes dans les rues étroites menant à notre maison, marchant environ une demi-heure. Le silence régnait dans le quartier, sauf quand un chien hurlait. Comme toujours à cette époque de l'année à Kaboul, le ciel était clair et commençait à prendre la luminosité rougeoyante de l'automne.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Finalement, on a vu de loin le haut mur jaune de notre maison. Toutes les vitres des fenêtres étaient cassées. Les murs étaient percés de nombreux trous qui n'étaient pas là deux mois plus tôt, lors de mon passage avec Grand-Père. À certaines fenêtres, des rideaux pendaient encore, mais ils étaient sales et avaient été déchiquetés par des balles. À l'entrée, la lourde porte de bois était fendue. Elle semblait avoir été prise pour cible. Mon père la poussa doucement, comme pour ne pas l'endommager davantage. Elle s'ouvrit, pivotant sans à-coups sur ses gonds.

Alors que nous entrions dans la cour, un coup de feu retentit à l'extrémité de la rue. On regarda autour de nous. Deux types arrivaient d'un côté de la rue et quatre de l'autre. L'un d'eux nous mit en joue en marchant.

« Encore ! » pensai-je. J'aurais voulu courir dans notre jardin, mais j'étais tétanisé. Mon père fit semblant de les connaître. Il leur parla du cessez-le-feu. Ils restèrent silencieux. L'un d'eux se dirigea vers nous et nous mit des menottes sans nous dire pourquoi.

« Messieurs, pensez-vous que nous avons commis un crime ? » demanda poliment mon père. Ils ne répondirent pas, mais lui donnèrent des coups de pied dans le dos.

Les menottes étaient trop grandes pour mes poignets et glissaient. Plusieurs fois, je sortis mes mains et les rentrai, en faisant attention à ce qu'ils ne me voient pas. En fait, je devais tenir les chaînes dans ma main pour qu'elles ne tombent pas.

Ces hommes nous firent rebrousser chemin jusqu'au silo russe. Mon père et moi marchions devant nos ravisseurs, déployés derrière nous. Comme ceux qui nous avaient menacés, Grand-Père et moi, il s'agissait de Hazaras ; toutefois ce n'étaient pas les mêmes. Je regardai autour de nous dans l'espoir d'apercevoir l'élève de mon père, mais il n'était pas là.

Ces hommes portaient des vêtements de type occidental et étaient chaussés de bottes lacées de façon serrée au-dessus de la cheville. L'un d'eux, large d'épaules, arborait un bandeau rouge symbolisant son désir de mourir en martyr. Leurs cheveux étaient bien peignés. Ils étaient propres. Si nous n'avions pas été en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

guerre, ils auraient pu être des commerçants, ou travailler le métal, des métiers pour lesquels les Hazaras étaient réputés. Ils ne donnaient pas l'impression d'être des sales types, mais celle d'avoir été entraînés pour faire un sale boulot.

Arrivés dans la cour du grand silo des Russes, nos ravisseurs nous firent mettre à genoux devant un trou dans le sol où un escalier s'enfonçait, raide comme une échelle. Le type au bandeau rouge ouvrit les menottes de mon père. J'enlevai les miennes et les lui tendis. Il me regarda et rit.

Puis, avec un coup de pied, il envoya mon père dans le trou, et ce fut ensuite mon tour. Je roulai le long de l'escalier et tombai sur la poitrine de mon père : il respirait lourdement et s'était blessé au visage, des coupures nombreuses mais peu profondes. Ses vêtements étaient maculés de poussière.

De là où nous étions tombés, on voyait le début d'un tunnel, puis l'on entendit des pas se dirigeant vers nous. Un instant plus tard, un homme se tenait devant nous, une lampe à la main. J'essayais d'arrêter le sang qui coulait de la tête de mon père avec un morceau de papier toilette que ma mère nous avait appris à toujours avoir sur nous dès que nous quittions la maison.

« Levez-vous ! Suivez-moi », lança l'homme.

J'aidai mon père à se relever et nous le suivîmes. Il faisait très sombre. Mon père devait se courber à cause du plafond bas. On pouvait à peine voir nos pieds. On marcha quelques minutes. À chaque pas, l'air devenait plus lourd et humide.

Au bout du tunnel, sous une faible lumière, quelques hommes et femmes étaient assis le long du mur. Le garde nous dit de les rejoindre. Puis, à l'aide d'une corde, il nous attacha comme des esclaves, liant nos pieds et nos mains à ceux des autres. Dès que l'un de nous bougeait, cela obligeait les autres à bouger aussi. Le garde s'assit sur une chaise et pointa un fusil vers nous, le doigt sur la détente.

Quelques minutes plus tard, deux autres Hazaras loqueteux armés de fusils et de grenades attachées à leurs ceintures militaires arrivèrent pour nous inspecter. Ils étaient différents des types bien habillés qui nous avaient capturés. Ils nous comptèrent

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

: nous étions dix-huit, dont cinq femmes. L'une d'entre elles, enceinte, avait environ vingt-cinq ans. Les autres avaient une quarantaine d'années.

Les gardes parlèrent entre eux, posèrent sur le sol une lanterne, puis partirent.

Aucun des captifs ne disait quoi que ce soit. Certains fixaient leurs pieds, d'autres le mur du tunnel. Nous étions tous dans nos pensées, à nous demander comment sortir de là. Les visages des femmes montraient du ressentiment, ceux des hommes de la colère. Un lourd silence régnait. Et tout à coup, la femme enceinte se mit à crier. Elle avait ses mains posées sur le ventre et hurlait qu'on lui vienne en aide : « Ma chère mère, vient m'aider ! » Elle répétait sans cesse le nom Ahmad.

Je demandai à mon père : « Qu'est-ce qui lui arrive ?

— Elle a une contraction », m'expliqua-t-il. Je n'avais aucune idée de ce dont il s'agissait.

On la regardait tous tandis qu'elle hurlait de douleur, qu'elle grommelait, ou qu'elle poussait des cris perçants dont les murs du tunnel renvoyaient l'écho.

L'une des femmes coupa avec une pierre la corde qui la reliait à une autre qui elle-même détacha les autres femmes. Toutes les quatre firent rapidement un cercle autour de celle qui était enceinte, puis elles demandèrent aux hommes de les aider. Deux des femmes détachèrent nos pieds et nos mains. L'une d'entre elles nous dit : « On a besoin d'eau chaude. Elle va accoucher maintenant. »

Étant au bout de la rangée, mon père fut le premier libéré. Ensuite, il me libéra, me caressa la tête, et dit : « Je vais demander à ces gardiens de laisser cette femme partir à l'hôpital. Reste ici et ne bouge pas jusqu'à ce que je revienne. » Puis voûté tel un infirme, il disparut dans le long tunnel étroit.

Dix minutes interminables plus tard, mon père réapparut, le canon d'un fusil braqué sur sa nuque, suivi par le commandant. Les mains de mon père étaient de nouveau attachées dans son dos avec une corde. Il fut poussé brutalement contre le mur.

« Tu ne bouges pas d'ici, ou je t'envoie une balle dans la tête,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

compris ? »

Mon père acquiesça.

Le geôlier poussa le bouton de son talkie-walkie et dit : « Hé, les gars, venez, on a droit à un film sans avoir besoin d'acheter de ticket. »

Quelques minutes plus tard, cinq autres types se pressaient dans le tunnel comme des chiens fous. Ils attrapèrent les quatre femmes qui voulaient aider celle qui était enceinte et les traînèrent loin d'elle. Cette dernière ne portait plus à ce moment-là son shalwar, son pantalon de coton. Elle hurlait qu'on lui vienne en aide. L'une des autres femmes dit : « Pour l'amour de Dieu, elle doit aller à l'hôpital. Elle a besoin d'un docteur.

— Je suis docteur. Tu ne vois pas ma kalachnikov ? » Un des types se mit à rire en brandissant son arme cabossée qui était probablement passée entre les mains d'une douzaine de revendeurs avant qu'il en hérite. « Voilà ce que j'utilise pour mes opérations. » Maigre comme un fil, il avait environ vingt-cinq ans. Son épaule droite s'affaissait sous le poids de son fusil. Les autres se mirent à rire très fort.

Ils étaient tous debout autour d'elle et l'un d'eux m'invita à les rejoindre pour regarder. Mon père me lança un regard dur et chuchota : « N'y va pas.

— Non merci, je suis bien là où je suis, répondis-je.

— C'est un ordre ! Je t'ai dit de venir, ou alors je te tue », hurla-t-il.

Je regardai mon père qui me fit signe d'y aller. Je les rejoignis et fermai les yeux.

L'homme à mes côtés me donna un grand coup sur la tête en disant : « Ouvre tes yeux et regarde. »

Je vis alors que la femme avait un visage beau et doux, déformé par la douleur. Ses narines se dilataient, sa voix tremblait pendant qu'elle appelait à l'aide de toutes ses forces. Elle était allongée sur le dos, du sang coulait entre ses jambes.

Elle respirait profondément. À chaque respiration, son corps tremblait et son visage devenait plus rouge. Je savais que j'aurais dû lui venir en aide, sans pouvoir imaginer comment.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La jeune femme continua à crier pendant presque une heure. Finalement le bébé sortit : elle resta alors inerte. L'une des femmes écartées par les gardes se précipita, attrapa l'enfant et le pendit par les pieds. Il cria et la femme annonça à la mère : « C'est un garçon. »

Les hommes armés applaudirent en criant : « C'est un garçon ! C'est un garçon ! », comme s'il s'agissait de leur neveu puis l'un d'eux s'exclama : « Allons-y, le film est fini. » Et ils repartirent tous.

Les autres femmes firent un cercle autour de la mère et tentèrent de l'aider. Assis épaule contre épaule, les hommes étaient profondément gênés.

La jeune mère reprit ses esprits au bout d'une demi-heure. Quand elle ouvrit les yeux, elle recommença à appeler : « Ahmad ! Ahmad ! »

On ne savait pas qui était Ahmad. On s'est tous regardés pour voir si un Ahmad se trouvait parmi nous, mais ce n'était pas le cas. Une femme, qui avait déchiré son foulard en deux pour enrouler le bébé dans un des morceaux et nouer l'autre autour de la tête de la mère afin qu'elle n'ait pas honte d'être découverte, lui demanda doucement : « Qui est Ahmad ?

— C'est mon mari. Qui êtes-vous ? Pourquoi suis-je ici ? Pourquoi fait-il si noir ? » Elle avait l'air perdue, comme si elle ne se souvenait pas de ce qui lui était arrivé. Elle avait posé toutes ces questions d'une seule traite.

Hommes et femmes, tous se regardèrent sans savoir quoi répondre. La jeune mère répétait : « Pourquoi suis-je ici ? Où est mon mari ? Qui a mis ce foulard autour de ma tête ? Oh, j'ai des vertiges. Qu'est-ce qui ne va pas ? Pourquoi tout le monde me regarde ?

— Calme-toi, calme-toi, ma sœur ! Tu viens juste de mettre ton enfant au monde. C'est un garçon. Nous sommes ici car nous sommes prisonniers de combattants, et on ne sait pas ce qui va nous arriver. Tu ne te souviens de rien ? »

La jeune mère mit la main sur son ventre, puis regarda la femme près d'elle, ne comprenant pas ce qu'elle venait d'entendre. Elle lui prit l'enfant des bras et se mit à embrasser son

visage couvert de sang. Elle regarda ensuite autour d'elle et demanda : « Est-ce que j'ai accouché devant vous tous ici ? » Elle fixait chacun d'entre nous, l'un après l'autre, attendant une réponse. Puis elle perdit connaissance. Sa voisine attrapa le bébé juste avant qu'il ne heurte le sol. Il se mit à crier.

Nous nous regardâmes tous, l'air désolé. Nous n'avions pas d'eau à lui donner.

La femme qui avait déchiré son foulard partit dans l'obscurité du tunnel et revint dix minutes plus tard avec un seau plein d'eau. Elle en aspergea le visage de la jeune mère et lui tapa gentiment les joues. Doucement, celle-ci reprit conscience et but l'eau que la femme lui présentait dans le creux de ses mains.

On but tous aussi un peu d'eau. Comme nous n'avions pas déjeuné, nos estomacs commencèrent vite à émettre des bruits.

*

Nous ne savions pas quelle heure il était. Avant de nous emprisonner dans le tunnel, les gardes nous avaient pris nos montres, tout comme notre argent et les boucles d'oreilles, colliers, bagues et bracelets des femmes. Après un temps qui me sembla durer plusieurs heures, un des gardes vint avec dix-huit naans et en distribua un à chacun. Ces galettes de pain disparurent en un clin d'œil. Ceux qui avaient fini les premiers regardaient ceux qui n'avaient pas encore terminé. Certains d'entre nous n'avaient même pas pris de petit déjeuner.

Une des femmes demanda l'heure et l'homme qui avait apporté le pain répondit qu'il était six heures du soir. Nous étions dans ce tunnel depuis midi, mais le temps avait semblé beaucoup plus long.

Certains hommes bâillaient et auraient pu dormir, mais nous n'avions ni matelas ni couverture. Mon père demanda de quoi s'étendre et dormir à l'un des gardes.

« Tu seras l'homme le plus chanceux du monde si tu obtiens ce que tu demandes », répondit le combattant.

Il disparut dans le tunnel et revint une demi-heure plus tard avec cinq matelas et cinq couvertures pour notre groupe de dix-huit

personnes. Le tunnel était froid et humide et sentait la sueur.

La jeune mère tremblait. Elle avait besoin d'un endroit chaud et d'être bien nourrie. Son bébé avait besoin d'un lit douillet. Les autres femmes lui donnèrent un des matelas et deux couvertures. Mais elle continuait à trembler sous les couvertures, à pleurer et à dire des choses que nous ne pouvions pas entendre clairement.

On apprit qu'elle avait perdu son mari ce matin-là, quand un obus avait touché leur maison. « La dernière fois que je l'ai vu, c'était ce matin, quand il était encore à moitié vivant et à moitié mort », nous raconta-t-elle après un long silence. Elle parlait doucement, comme à elle-même. C'était la première fois que je l'entendais s'exprimer normalement. « Il a dit : "Je ne m'en sortirai pas, laisse-moi mourir seul ici." » Ses lèvres tremblaient, des larmes coulaient le long de ses joues. Elle poussa un grand soupir de douleur et continua. « On avait pris notre petit déjeuner ensemble. Il disait qu'il irait au Pakistan, où vivent ses parents, pour obtenir des visas pour la Grande-Bretagne.

« Notre rencontre et nos fiançailles datent de l'époque où nous étudiions le droit social à l'université de Kaboul. Au milieu du quatrième semestre de cours, ses parents ont quitté l'Afghanistan car son père faisait de la politique. Mon mari était enfant unique et ses parents ne voulaient pas qu'il revienne en Afghanistan, mais nous étions amoureux et il souffrait d'être loin de moi. Il est revenu il y a deux ans pour qu'on se marie. »

Elle chuchotait presque. Petit à petit, en nous racontant son histoire, elle nous faisait entrer dans sa famille, comme si elle était une sœur, pour adoucir la honte de tout ce qu'elle avait enduré devant nos yeux. « Ce matin, en prenant le petit déjeuner dans la salle à manger, il m'a regardée et il m'a dit qu'il avait beaucoup de chance d'avoir une épouse comme moi, puis il m'a embrassée. Je suis allée dans la cuisine chercher le beurre et la confiture dans le réfrigérateur, quand j'ai entendu un énorme bruit. Je me suis alors retrouvée sous les poutres du plafond, la terre et la paille du toit sur moi. Quand j'ai voulu me lever, je n'ai pas pu bouger. Mais je me trouvais à un angle de la cuisine, et il y avait moins de débris qu'au milieu. Finalement, j'ai pu pousser une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

poutre et je me suis remise debout. J'avais la bouche et les narines pleines de poussière et l'odeur de poudre et de fumée me suffoquait. J'ai appelé Ahmad à l'aide, mais il ne m'a pas répondu. Les poutres du plafond bouchaient la porte, j'étais coincée dans la cuisine, le pot de confiture cassé encore dans la main. Je suis sortie dans la cour par la fenêtre.

« Le plafond de la salle à manger était totalement effondré. J'ai voulu bouger les poutres épaisses, mais elles étaient trop lourdes. J'ai regardé dans la cour et j'ai vu une pelle qui m'a permis de dégager la terre tombée du toit qui avait enseveli mon mari.

« Pendant que je m'activais, j'ai ressenti des contractions plusieurs fois, mais j'ai continué. Et puis j'ai aperçu la jambe de mon mari que j'ai reconnue grâce à son jean : c'était la seule partie de son corps que je pouvais voir. Je me suis presque évanouie, mais j'ai pensé qu'il me fallait être courageuse.

« Après une heure de rude travail, j'ai sorti mon mari des débris. Il m'a souri et dit : "Tu y es arrivée, je suis très fier de toi. Souviens-toi que je t'aime tellement que les mots me manquent pour l'exprimer. Je ne pense pas que je vais vivre, dis à mes parents que je les aime. Dis-leur qu'ils ont été les meilleurs parents au monde." Puis il a touché mon ventre et ajouté : "Dis à notre enfant que je voulais le voir, mais que Dieu a décidé que ce ne serait pas dans ce monde. Dis-lui que je vous attends tous les deux."

« Il a posé ensuite sa tête sur mes genoux et m'a demandé de lui caresser les cheveux, ce que j'ai fait en sanglotant. "J'ai horreur de voir des larmes dans tes yeux, m'a-t-il dit en me regardant. Ne pleure pas, c'est mon destin, je pars pour un endroit meilleur. Souris, souris, souris !" a-t-il ajouté.

« Sa respiration est devenue de plus en plus difficile et s'est arrêtée après un sursaut. Il avait encore un sourire aux lèvres mais ses yeux grands ouverts étaient glacés d'horreur. Je les ai fermés et je l'ai laissé là. »

Elle commença à pleurer, puis à trembler à cause du froid et de tout le sang qu'elle avait perdu.

L'une des femmes s'approcha d'elle et la prit dans ses bras

pour la réchauffer. Personne ne dit rien. Nous ressentions la douleur de cette mère de se trouver ici, entourée d'étrangers, alors qu'elle aurait dû être avec sa famille.

Je commençai à trembler.

Mon père me donna une couverture que j'utilisais à la fois comme matelas et pour me couvrir. Je m'endormis tout de suite en pensant à Ahmad et au fils qu'il ne verrait jamais.

Je me réveillai plusieurs heures plus tard. Mon père et d'autres hommes étaient en train de faire des pompes pour se dégourdir. Certains avaient le nez rouge et tremblaient. Quand ils respiraient, de petits nuages sortaient de leur bouche. Mon père me caressa la tête et me conseilla de me rendormir, ce que je fis.

Trois ou quatre heures plus tard, quelqu'un me donna des coups de pied dans le dos. Je crus d'abord rêver, mais c'était pour de vrai, et ça faisait mal. Une fois réveillé, je vis un grand type devant moi qui hurlait : « Réveille-toi, réveille-toi... »

Mon père le suppliait de ne pas me faire de mal. « C'est un enfant », disait-il.

Une minute plus tard, encore à moitié endormi, je me trouvais avec les autres au bout du tunnel devant la paroi de terre. Chacun portait une pelle à la main.

On nous sépara en trois groupes. La plupart des hommes se mirent à creuser afin d'allonger le tunnel. Jamais on ne nous dit où le tunnel conduisait ou pourquoi on le creusait. On savait que les questions n'étaient pas au programme. Les femmes mettaient la terre meuble dans des seaux. Quatre hommes et moi portions les seaux à l'entrée du tunnel et les vidions à l'extérieur. J'aurais voulu rester dehors, même si le soleil me brûlait les yeux, mais un des gardes était toujours là pour veiller à ce qu'on ne s'échappe pas. Une fois, un homme ralentit le pas pour retourner dans le tunnel et le garde le frappa avec un solide bâton.

La jeune mère portait son bébé. Quand il criait, elle lui donnait le sein. Quelques heures plus tard, elle fut libérée car elle ne pouvait remplir aucune tâche.

On travailla plusieurs heures, puis on nous donna comme petit

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

déjeuner une miche d'un épais pain noir – le genre de pain que les Russes fabriquaient pour les pauvres au fourneau du silo jaune – et un verre d'eau. Tous les repas de la journée furent les mêmes : une miche de pain et un verre d'eau.

La deuxième nuit, on commença à se parler pour tenter de mieux se connaître. On fit même quelques blagues en dépit du fait que nos lèvres n'étaient pas prêtes à sourire. Chacun parlait de sa vie, de ses enfants, femme ou mari, mais personne n'aborda le sujet de la politique, ou de la raison de notre captivité, car on se méfiait les uns des autres.

Le commandant et quatre de ses vauriens apparurent alors, leur fusil sur l'épaule. L'un d'eux avait sur le dos un sac si lourd qu'il pouvait à peine le porter. Ce sac était rempli de menottes avec lesquelles le commandant commença à attacher les mains et pieds de tous les hommes. Puis, à l'aide d'une longue chaîne et de gros cadenas, il relia chacun à son voisin. Mon père se trouvait au milieu. Personne ne pouvait bouger. Même un léger mouvement de l'un pouvait entraîner une douleur chez les autres.

Il menotta trois femmes ensemble, séparément des hommes. Seuls une femme et moi n'avions pas de menottes. Les quatre autres geôliers observaient passivement le commandant cadenasser les menottes et s'assurer que leurs fermoirs étaient solides.

Puis il regarda la femme non attachée et lui dit : « Je te conseille de ne pas te débattre, ni de crier, ni de jurer. Maintenant, enlève tes vêtements pour moi. On en aura vite fini, moi et les autres. Tu n'imagines pas à quel point on est rapidement assouvis. On est loin de nos maisons et de nos femmes, on est en guerre et une guerre sans sexe, c'est comme du poison. »

Après un instant où elle parut ne pas comprendre, elle demanda sèchement au commandant, du ton d'un professeur s'adressant à un cancre : « Combattez-vous pour ramener la paix dans le pays ou pour commettre des crimes honteux ?

— Je vois que tu vas poser problème », lui répondit le commandant. Il commença à mettre en pièces les vêtements de la femme avec son couteau. Mon père tenta de se lever et de dire

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

quelque chose, mais les menottes le clouèrent au sol. Un des types l'assomma avec la crosse de sa kalachnikov. Je voulus me précipiter vers lui, mais le commandant m'attrapa par le col. Je criai : « Laisse-moi voir mon père », mais en guise de réponse il me frappa la tête avec une telle force que, pendant un instant, je vis d'étranges lumières alors que le tunnel était très sombre.

Du sang coulait des cheveux de mon père vers sa mâchoire et son menton. Il s'était affaissé sur lui-même, inconscient. Les hommes enchaînés à lui des deux côtés tentèrent de le remettre en position assise.

Rapidement, la femme s'était retrouvée nue, crachant sur le commandant et l'injuriant. Il lui monta dessus. Je fermai les yeux, honteux d'assister à cela. Elle criait de manière pitoyable. Quand il eut terminé, il essuya les crachats sur son visage d'un revers de manche et se releva.

« Ne gâche pas toute ton énergie avec moi, il y en a d'autres qui arrivent », dit-il en riant. À ce moment-là, trois autres types sortirent du tunnel pour nous rejoindre. Ils riaient eux aussi.

Les autres femmes pleuraient en silence. Elles savaient que leur tour viendrait le lendemain soir. Elles auraient dû être chez elles avec leurs familles, mais tout cela semblait bien loin. Les hommes fermaient les yeux, ce qui ne les empêchait pas d'entendre les cris de la femme.

Elle continua à injurier les six suivants, sa voix devenant de plus en plus rauque. Au septième homme, elle se tut.

Ils continuèrent longtemps pendant la nuit. Quand le dernier eut terminé, un garçon qui pouvait avoir dix-huit ans apporta un seau d'eau qu'il posa devant elle. Elle avait perdu connaissance.

Plus tard, cinq hommes que je n'avais jamais vus auparavant arrivèrent, le fusil sur l'épaule et les yeux ensommeillés. L'un d'eux lança le seau d'eau sur la femme. Elle eut un hoquet, s'assit, puis regarda autour d'elle en quête de quelque chose qui puisse recouvrir son corps. Elle ne trouva que ses vêtements mouillés et déchirés. Elle s'en couvrit du mieux qu'elle put, posa sa tête sur ses genoux, et se mit à pleurer.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Un des types se pencha pour déverrouiller les menottes et les cadenas qui entravaient les hommes. Le doigt sur la détente, les quatre autres pointaient leurs armes en direction des prisonniers. Une fois les serrures ouvertes, les captifs se frottèrent poignets et chevilles. Je courus vers mon père qui avait repris connaissance mais était sévèrement blessé.

Soudain, l'un des prisonniers sauta sur le gardien qui rassemblait les menottes et les chaînes, le fit tomber à terre, l'enfourcha, le frappant au visage de sa main droite et essayant de lui prendre son arme avec sa main gauche. Les quatre autres geôliers, reculant et prenant appui contre la paroi du tunnel, pointèrent leur arme vers nous et lancèrent : « Si l'un de vous bouge, on vous tue tous. »

L'un d'eux prit une grenade dans la poche de son gilet militaire. « Avec ça, nous dit-il, vous êtes tous bons. Personne ne bouge ! »

Les deux hommes continuèrent à se battre, mais celui du dessous parvint à enfoncer son arme dans la poitrine de son assaillant. Soudain, une puissante détonation se fit entendre et le visage du prisonnier pâlit : ses yeux étaient écarquillés d'horreur et son front luisait de sueur. Il se redressa et nous regarda tous, puis s'affaissa sur le type toujours au sol.

Ce dernier tenta de se relever, mais ses compères durent l'aider. Quand ils retournèrent la victime sur le dos, on vit un petit trou à la place du cœur, dans la poitrine. La blessure qu'avait faite la balle en sortant était plus grande que celle de son entrée. Il en va toujours ainsi, comme les enfants de Kaboul l'apprirent avec le temps.

Je regardai mon père. Il me fit un signe des yeux pour me mettre en garde : « Ne dis rien. » Depuis que nous étions arrivés dans ce tunnel, on s'était à peine parlé, et jamais de ce qui nous arrivait. J'étais jeune, mais assez expérimenté pour comprendre qu'il était dangereux de parler.

Nos ravisseurs emmenèrent le corps, moitié en le portant, moitié en le traînant. L'un d'eux nous faisait face, son arme pointée dans notre direction. Personne ne bronchait. Chacun

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

regardait les traces de sang sur le sol.

Maintenant, nous étions seize.

Les jours passèrent. La routine quotidienne était immuable. Le commandant et ses hommes abusaient des femmes pendant la nuit en notre présence, et forçaient les hommes à travailler comme des esclaves pendant la journée. C'était toujours le même commandant, mais les autres changeaient sans cesse. On ne vit jamais les mêmes deux fois. Notre nourriture se résumait à un morceau de pain et un verre d'eau trois fois par jour, sauf à deux reprises où on nous donna du riz et du mouton. Ceux qui ne travaillaient pas assez dur étaient fouettés comme des ânes.

Je perdis la notion du temps. J'avais faim et me sentais faible. Je n'avais jamais suffisamment d'eau et je pouvais à peine marcher.

Après environ deux semaines, ne restaient plus à part nous que sept hommes et deux femmes. Les autres hommes avaient été tués par le commandant, deux pour avoir refusé de travailler, un parce qu'il était trop faible et malade. Une des femmes avait été relâchée car elle n'avait pas cessé de pousser jour et nuit de tels cris de douleur que le commandant en avait eu assez. Une autre femme avait été traînée dehors après avoir été violée et on ne l'avait jamais revue.

Un jour, alors que nous étions en train de remplir les seaux de terre, un Hazara de grande taille arriva dans le tunnel pour inspecter le travail du commandant. Je me tournai, essayant de paraître très affairé dans la faible lumière, et je ne le regardai pas.

Le commandant se mettait en frais mais le grand Hazara n'en avait cure et ne faisait pas attention à ce qu'il lui disait. Il marcha le long du tunnel pour voir jusqu'où on était allés, puis dit au commandant, d'un ton sec : « Vous avez peu avancé. »

Tout de suite je reconnus sa voix.

« Hé, Berar ! criai-je.

— Qui es-tu ? demanda-t-il en me regardant.

— Qais ! »

Il braqua une torche sur mon visage.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Qais jan, que fais-tu là ? » Il y avait de la surprise dans sa voix, et il avait utilisé le « jan », un signe d'affection et de respect.

« Je ne suis pas seul. Mon père et moi avons été amenés ici pour travailler comme des esclaves. Berar jan, j'ai très, très soif, mais je ne suis pas autorisé à boire de l'eau pendant le travail. S'il te plaît, est-ce que je peux avoir quelque chose à boire ?

— Qui a donné cet ordre ? me demanda-t-il en s'agenouillant devant moi.

— C'est lui – je pointai le commandant du doigt.

— Comment veux-tu que les gens travaillent pour toi si tu ne leur donnes pas assez d'eau ? L'eau, tu ne l'achètes pas, dis-moi ?

— Non, chef, fit le commandant en regardant ses pieds comme un enfant pris en faute.

— C'est quoi ça, "Non, chef" ? Dégage ! Au nom de Dieu, apporte de l'eau », hurla-t-il au commandant qui détala aussitôt.

Berar me demanda depuis combien de temps je travaillais là. Peut-être deux semaines, lui répondis-je. Puis il me demanda ce que j'avais mangé et je lui racontai. Je lui dis aussi que le commandant et ses hommes avaient abusé des femmes devant nous, et qu'il avait tué des otages.

Berar mit sa main devant ma bouche, ferma ses yeux et dit : « Arrête, arrête, ça suffit. – Il resta un moment silencieux puis hurla : – Arrêtez de travailler, s'il vous plaît ! – Il se leva et les hommes cessèrent de pelleter, se demandant ce qui se passait. – Je ne sais pas pourquoi cet homme a été si cruel avec vous. Et maintenant je ne sais pas quoi vous dire. Nous sommes en guerre, vous le savez. Les gens qui tentent de nous tuer, nous les Hazaras, ont tous des armes données par les Américains, vous le savez peut-être aussi. Tout ce que nous avons, ce sont des pelles. Et nous avons besoin d'un tunnel pour nous protéger. J'ai demandé à cet homme de recruter de nouvelles personnes chaque jour, de les prendre dans la rue, de les nourrir, de les faire travailler une journée et de les laisser rentrer chez eux ensuite. Comment puis-je m'excuser pour tout ce qu'il vous a fait subir ? » demanda-t-il, l'air dévasté.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« S'il vous plaît, rentrez chez vous, allez retrouver vos familles qui vous attendent », termina-t-il dans un murmure. On a tous posé nos pelles et nos seaux, et on s'est dirigés en silence vers l'ouverture du tunnel.

Pour la seconde fois nous venions d'être sauvés par quelqu'un qu'on avait connu dans notre vie passée, quand être hazara ou pachtoune ne signifiait pas encore que nous étions ennemis. Kaboul, alors, était une petite ville, et des personnes comme mon grand-père et mon père connaissaient tout le monde. C'est en tous cas l'impression qu'on en avait dans le quartier commerçant, quand chacun s'adressait à eux en les appelant par leur nom, que les gens soient pachtounes, tadjiks, ouzbeks, turkmènes, juifs, hazaras, sikhs ou hindous.

Nous avons retrouvé l'air et la lumière du jour. Les hommes étaient contents de se tenir debout de nouveau après en avoir été empêchés pendant de si nombreux jours, mais les deux femmes avaient honte de leur apparence et tentaient autant qu'elles le pouvaient de se couvrir.

« Attendez, lança Berar. Il reste une chose à faire avant que vous partiez. » La peur nous cloua tous sur place. Nous étions prêts à partir mais il y avait encore une condition.

Berar nous dit de marcher avec lui jusqu'au silo et demanda au commandant et à deux autres Hazaras que nous n'avions jamais vus de se joindre à nous.

Le commandant, qui avait été si cruel, avait une bouteille de Coca-Cola dans la main. Il en but une gorgée au goulot et rota.

À l'intérieur du silo, on gravit un escalier menant jusqu'au toit. Il était haut d'environ huit étages, mais cela nous sembla beaucoup plus haut encore. Nous étions si fatigués que nous eûmes bien du mal à monter. Ne sachant pas ce qui nous attendait, notre inquiétude augmentait à chaque marche. Même si Berar était mon ami, j'ignorais ce qu'il avait en tête, et moi aussi j'avais peur.

Il y avait tant de vent sur le toit qu'il aurait pu nous plaquer au sol, faibles et épuisés comme nous l'étions. Nous nous tenions les uns aux autres. J'avais pris la main de mon père. Un parapet qui ne semblait guère solide courait tout autour du toit. Comme le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

temps était clair, on pouvait voir très loin.

Berar, au milieu du toit, nous demanda de le rejoindre. On l'entoura. Son commandant se trouvait à ses côtés, rotant toujours entre deux gorgées de son Coca-Cola. Soudain, Berar se retourna et envoya un coup de pied dans le ventre du commandant. Il agit avec rapidité, comme dans les films de kung-fu. Le commandant tomba, plié en deux, et se tordit comme un serpent.

Tout en se frottant le ventre, il hurla : « Pourquoi ? » Berar ne répondit pas mais fit un signe de tête aux deux autres hommes. L'un d'eux attrapa le commandant, le mit sur ses épaules, le transporta ainsi jusqu'au bord du toit et d'un geste vif le jeta dans le vide.

Nous étions tous dans un tel état de choc qu'il nous était impossible de comprendre ce qui était en train de se passer. Nous entendîmes tous un long cri, puis un bruit sourd. La peur se lisait sur tous les visages à l'idée que l'un après l'autre nous allions être jetés dans le vide. Mais je ne pensais pas que Berar ferait ça, même s'il était plus grand, plus large et plus massif que la dernière fois que je l'avais vu.

Berar ramassa la bouteille de Coca-Cola encore à moitié pleine et la lança par-dessus le rebord du toit. « Maintenant, dit-il, nous sommes tous satisfaits. »

Mais personne ne l'était. Même pas Berar qui regardait au loin, cherchant ses mots.

« Cet homme devait être mis à mort dans la prison de Pul-e-Charkhi, mais il a été libéré quand les moudjahidine en ont pris le contrôle, nous raconta Berar. Dans une guerre, chaque homme compte et nous l'avons pris avec nous. Mais des types vicieux comme lui n'apportent que la honte aux Hazaras et aux moudjahidine. Certains prisonniers libérés cherchent une revanche personnelle en se prétendant moudjahid. Ils sont plusieurs à avoir rejoint les groupes venus du Pakistan. Ils ont accepté des armes fournies par tous ces pays qui considèrent l'Afghanistan comme leur terrain de jeu. Ils sont partout, ils sont malades, et le seul remède pour eux, c'est la mort. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Il tourna son visage vers nous. « S'il vous plaît, rentrez chez vous. Je vous demande pardon pour toutes les horreurs qui vous ont été infligées ici. »

Il s'approcha de moi, s'assit sur ses talons et caressa mes cheveux. « Transmets mes meilleures salutations à ton grand-père », dit-il doucement avant de m'embrasser sur les joues et de partir, suivi de ses deux Hazaras.

Un vieil homme qui avait été retenu captif avec ses fils se dirigea le premier vers l'escalier, ses fils derrière lui. Puis les deux femmes, puis mon père et moi, les autres en dernier. Devant le portail du silo, nous nous saluâmes tous de façon formelle et avec froideur. Nous savions que nous serions embarrassés de nous revoir. Chacun partit vite dans sa direction.

Mon père et moi nous dirigeâmes vers Qala-e-Noborja. Mon père était très faible et pouvait à peine marcher. En quittant le silo, il murmura : « La vie des gens cruels est courte. » Il ne me dit plus rien d'autre jusqu'à la maison.

*

Quand il ouvrit la porte du jardin, on entendit les femmes pleurer. Mon père me demanda pourquoi. Comme si je pouvais le savoir, comme si j'avais été à la maison et non avec lui au cours de ces deux dernières semaines. « Je ne sais pas, répondis-je simplement.

— Tu penses que quelqu'un est mort ? questionna-t-il de nouveau d'une voix fatiguée.

— Je ne sais pas, répétai-je.

— Mais pourquoi pleurent-elles ? Il doit y avoir quelque chose qui ne va pas ?

— J'espère que non. »

Manger et me laver étaient mes seules préoccupations. Je voulais me débarrasser de toute cette boue qui nous avait imprégnés de poussière, décolorant mon pull et mon jean. Je voulais dormir un jour entier, et non pas écouter les pleurs des femmes.

Nous pénétrâmes dans la cour et je pouvais entendre ma mère pleurer dans les appartements où nous vivions, à l'autre bout de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

la maison. Il y avait d'autres voix avec elle, des voix que je ne connaissais pas et qui exprimaient de la peine.

À travers les buissons de lilas et les arbres fruitiers qui occupaient le centre de la cour, je voyais mes oncles et cousins, au milieu de grandes volutes de fumée, préparer le déjeuner dans un coin, des flammes léchant leurs grosses marmites.

La cour était remplie d'hommes. J'en reconnaissais la plupart, même en étant loin. Il s'agissait de membres de la famille mais aussi de voisins qui habitaient l'une des pièces du rez-de-chaussée. Une belle voix récitait des versets du saint Coran et tout le monde l'écoutait.

On s'avança jusqu'à ces marmites et à travers le rideau de fumée mon père demanda à son frère : « Qu'est-ce qui se passe ? Qui est mort ? » Je me tenais à côté de mon père et regardais dans les casseroles. L'une d'elle était pleine de boulettes de viande. J'en attrapai une. Elle était très chaude et je ne parvins pas à la garder dans ma main. Elle tomba sur le sol et roula. Personne n'y prêta attention car tout le monde s'affairait.

Mon oncle toucha le visage de mon père. « Est-ce que je rêve ? Tu es là ?

— Je suis très fatigué et j'ai faim. Peux-tu me donner quelque chose à manger ? », demandai-je à mon oncle.

Il ne me répondit pas et s'éloigna de nous lentement, nous regardant comme s'il ne m'avait pas entendu. Que mon oncle se comporte ainsi était étrange. Il semblait avoir peur. Il n'était pas encore sûr que nous n'étions pas seulement des fantômes. Mon père le suivit.

Mes cousins m'entourèrent sans qu'aucun ne me parle et je crus qu'ils voulaient ainsi plaisanter, mais je n'avais pas l'énergie de me prêter au jeu. Wakeel, le plus grand de tous, était d'une pâleur inhabituelle. Il toucha l'une de mes épaules, d'un geste furtif comme si elle était brûlante comme du feu. « C'est toi ou ton fantôme ?

— Quoi ? » Je plissai les yeux.

« On pensait que ton père et toi étiez morts. Ta mère vous pleure depuis deux semaines. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Pour moi, tout ceci n'avait aucun sens.

« On imaginait que vous aviez été tués tous les deux et Grand-Père a invité la famille pour vos funérailles. Ces gens sont là pour toi et ton père parce que vous êtes morts.

— Arrêtez de dire des bêtises. J'ai très faim, je voudrais juste manger quelque chose.

— Qais, on ne blague pas. Tout ceci, c'est pour vous. »

Ducon se tenait près de lui, acquiesçant de la tête. « Regarde, ce sont vos cercueils. On allait procéder aux rituels après le déjeuner », m'expliqua-t-il. Les cercueils étaient en bois, recouverts de tissu noir. L'un faisait environ deux mètres de long, l'autre un mètre et demi.

« Qu'est-ce qu'il y a dedans ? Pas moi, ça c'est sûr ! m'exclamai-je.

— Des trucs comme ton enrouleur et quelques cerfs-volants, tes billes préférées, celles que tu gardais précieusement sans les utiliser, tes vêtements d'école, quelques-uns de tes cahiers, ton journal. On a tout mis dedans. C'est Grand-Père qui nous a demandé de le faire, me répondit Wakeel.

— Mon enrouleur, mes cerfs-volants, mes billes et mon journal ? Mais qu'est-ce qui vous prend, bon sang ? »

Je courus vers les cercueils, ouvris le plus petit, et vis toutes mes affaires. Wakeel voulut les ressortir, mais je me mis à hurler : « Ne touche à rien ! Ce sont mes affaires !

— Je voulais les prendre pour toi, pas pour moi.

— Laisse-les là !

— Tu veux qu'on les enterre ? » Wakeel me lança un regard étrange.

« Non, ne t'en occupe pas !

— Peut-être qu'il veut être enterré avec ses affaires », lança un de mes autres cousins. Et tous les autres se mirent à rire.

J'ouvris le grand cercueil. Il contenait le tapis préféré de mon père, celui qu'il avait l'habitude de mettre sur son lit et qui était maintenant soigneusement étalé à l'intérieur du cercueil. Ses livres de physique étaient empilés dans un coin, ses gants de boxe posés dans un autre. On y trouvait aussi son costume, ses

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

chaussures, ses chaussettes, et sa tasse favorite qui était fêlée.

« Si mon père voit toutes ses affaires dans cette boîte, il va vous taper dessus comme sur son punching-ball. » Mes cousins ont toujours eu un peu peur de mon père et ça les calma.

« Ce n'est pas nous qui avons fait ça, expliqua Wakeel, très nerveux. Ce sont nos oncles qui se sont occupés des affaires de ton père. Nous, on a rassemblé les tiennes. »

Un autre de mes cousins sembla offensé. « On voulait juste te préparer un enterrement réussi. »

Comme je ne lui parlais jamais d'habitude, je ne lui répondis pas.

Ducon vint vers moi, l'air très attristé. « Je suis vraiment désolé pour ce que j'ai fait à la corde de ton cerf-volant. » Je ne comprenais pas de quoi il parlait, et ça m'était bien égal. « Quand le bruit courait que tu coupais ton propre cerf-volant, c'était moi. J'utilisais un rasoir pour couper ta corde à moitié de façon à ce qu'elle casse quand ton cerf-volant était en l'air. »

Je compris soudain et sentis la colère monter en moi. Ce misérable petit Ducon. Ma faim et ma fatigue diminuèrent en même temps que ma rage grandissait. Mon bras esquissa un moulinet pour le frapper, mais j'étais si faible que je perdis l'équilibre et tombai à la renverse. Ducon tendit les bras pour me retenir. Il pleurait. Comme j'étais déjà trop penché en arrière quand il m'attrapa, je l'entraînai vers le sol et il tomba sur moi. Sans forces pour le repousser, je remis à plus tard la correction que je lui réservais.

« Bon, mais où as-tu passé ces deux semaines ? demanda Wakeel l'air sérieux.

— Pourquoi es-tu si sale ? ajouta une cousine.

— Ne nous dis pas que tu sors de ta tombe », lança un autre.

Même si Wakeel était mon meilleur ami, je ne voulais pas commencer à raconter tout ce qui nous était arrivé. Au lieu de ça, je me mis en quête de mon père.

Attirées par le bruit, mes sœurs sortirent de leurs chambres. Ma sœur aînée me regarda de façon étrange, comme si elle n'était pas sûre que ce soit moi. L'air effrayée, elle prit vite la main

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de mes deux petites sœurs et les fit rentrer.

Puis je vis ma mère embrasser mon père, le prendre dans ses bras, pleurer et prononcer des mots que je ne pouvais pas entendre. Elle me donnait l'impression d'être l'une de ces folles que j'avais vues dans des films indiens. Elle et mon père étaient entourés de toutes les femmes de la famille.

Je l'entendis demander à quelqu'un où je me trouvais.

« Je suis ici, je vais bien. » Je lui fis signe de la main. J'avais pensé à elle de nombreuses fois quand nous étions dans le tunnel, je voulais lui raconter ce par quoi nous étions passés. Il m'était parfois arrivé de me demander si je serais comme Ahmad qui ne vécut pas pour voir son fils dans ce monde, et si je la reverrais. Et elle était maintenant en train de courir vers moi en criant.

« Éloigne-toi de ces cercueils ! » Elle me serra dans ses bras et m'embrassa plus d'une centaine de fois. Mon visage était humide de ses baisers et de ses larmes. Ou peut-être étaient-ce de mes propres larmes.

Elle nous conduisit mon père et moi à l'intérieur et nous fit asseoir dans un angle. Elle tournait autour de nous comme un papillon, ne cessant pas de se sécher les yeux et de s'essuyer le nez avec ses manches. Elle donna trois coussins à mon père au lieu d'un. Sans arrêt entre le rire et les larmes, elle n'était plus elle-même. Je ne l'avais jamais vue comme ça.

Des membres de la famille que je ne voyais généralement qu'à l'occasion de mariages entrèrent également et s'agglutinèrent le long des murs. Ma plus jeune tante chuchota à l'oreille de mon père : « Demande à ta femme de s'asseoir à côté de toi. Elle pleure depuis deux semaines. Elle va devenir folle si tu ne l'aides pas à se contrôler. Elle est en état de choc. Tu dois faire quelque chose. »

Il demanda à ma mère de prendre place à ses côtés, bien que d'habitude hommes et femmes ne s'assoient pas ensemble devant des visiteurs. Elle le fit quelques secondes, puis se leva brusquement de nouveau. « Je dois préparer le déjeuner pour vous deux.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

— Non, non, nous n'avons pas faim. Je veux que tu t'assieds près de moi, ordonna mon père.

— Je pense que Qais a faim. Vous êtes tellement maigres tous les deux.

— Non, non, il va bien. On a pris un énorme petit déjeuner ce matin et nos estomacs sont encore pleins. Viens à mes côtés », répondit-il.

Je souris à ma mère et prétendis ne pas mourir de faim.

Mon père voulut que je fasse de la place pour ma mère, mais elle refusa et se serra entre nous deux. Tout en me caressant les cheveux, elle fixait mon père sans dire un mot, comme si elle ne l'avait pas vu depuis des années.

Les enfants jetaient un coup d'œil par les fenêtres et riaient nerveusement. Personne ne savait quoi dire ou peut-être personne ne voulait dire quoi que ce soit : il s'agissait pour nous tous du moment le plus doux depuis que les combats avaient commencé.

Ma mère rompit le silence. Elle bondit de sa place entre mon père et moi, me faisant presque peur. Elle s'agenouilla devant mon père, le dos aux autres, et pleura bruyamment. « C'est bien toi ou je rêve ? S'il te plaît, dis-moi que tout ça est vrai ! »

Mon père se pencha pour l'étreindre. « Oui, c'est bien moi. Je suis ici pour toi. Je ne partirai jamais. Je vais bien, tout va bien maintenant, tout va bien. »

Je pouvais entendre la lourde respiration de mon père et de ma mère enlacés. Mon père lui frottait le dos. Ma mère tremblait, des larmes coulaient de ses yeux bien qu'ils soient fermés, et il en allait de même pour mon père.

Dans la pièce, hommes et femmes riaient maintenant discrètement tout en essuyant leurs yeux. Finalement, ma mère se leva et demanda à mon père et moi de la suivre dans une autre pièce qui était vide. Elle semblait tout à coup réaliser que tout le monde nous regardait et elle voulait que nous soyons seuls. Se tournant vers les autres, elle annonça : « On revient vite », et ordonna à mes oncles de préparer le déjeuner pour toute l'assistance. Elle semblait de nouveau elle-même.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Dans la pièce vide, elle m'embrassa et embrassa mon père encore et encore, sans se soucier de la poussière sur nos visages. Ou peut-être ne pouvait-elle pas la voir, ou peut-être ne savait-elle pas quoi faire d'autre que nous embrasser. Jamais elle ne nous demanda ce qui s'était passé ces deux dernières semaines. Peut-être ne voulait-elle pas savoir. Elle était juste heureuse que l'on soit de retour.

On rejoignit les autres quelques minutes plus tard. Tous riaient et se réjouissaient d'être ensemble. Les funérailles s'étaient transformées une sorte de fête de mariage. On passa la journée à chanter et danser, mes oncles jouant de la flûte et du tambour, même si deux cercueils se trouvaient dans la cour, prêts à être enterrés. À la place, on les utilisa comme bancs pour les invités. Mais j'avais peur que le couvercle de bois fin ne se casse et que mes cerfs-volants et enrouleurs ne soient écrasés. Chaque fois que je regardais Ducon, je voulais lui casser la figure. « Il ne va pas s'en sortir comme ça après ce qu'il a fait, me disais-je. À cause de lui, j'ai eu l'air stupide. »

Mes sœurs me racontèrent les nouveaux romans qu'elles avaient lus et les nouveaux films qu'elles avaient regardés. Mon petit frère m'observait en souriant. Mes cousins me retracèrent leurs aventures au cours des deux dernières semaines, et qui avait gagné lors des concours de cerfs-volants avec les voisins. Ils me montrèrent leur argent pour me rendre jaloux. Ils n'avaient aucune idée de ce qui m'était arrivé, et jusqu'à aujourd'hui je ne l'avais jamais raconté, ni à eux ni à personne d'autre.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

DEUXIÈME PARTIE

La fuite

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

7
Le Nord

On vivait maintenant à Qala-e-Noborja depuis plus d'une année et la guerre à Kaboul continuait de faire rage tout autour de nous. Durant toute cette période, les lignes de front se déplacèrent comme des serpents furieux. Un jour, les Panchiris contrôlaient un secteur, le lendemain il était aux mains des Hazaras, de Sayyaf le surlendemain, et peu de temps après de Gulbuddin ou de Dostum. Des roquettes passaient au-dessus de nos têtes et atterrissaient n'importe où.

Presque chaque soir, mes oncles et mon père parlaient de quitter Kaboul. Le passeur qui devait nous conduire en Russie avait entendu dire que des funérailles avaient été organisées pour mon père. Comme on ne lui avait jamais donné d'argent, il avait emmené quelqu'un d'autre. Il ne savait pas que nous étions revenus du monde des morts. On ne le revit plus.

Un matin, pendant le petit déjeuner, mon père dit calmement à mes sœurs et à moi en mangeant son yaourt : « J'ai décidé que nous irions à Mazar passer quelque temps chez la sœur de votre mère. » Mazar se trouve au nord, de l'autre côté des montagnes de l'Hindou Kouch. On s'y était rendus de nombreuses fois avant le début des combats. Une fois, on y était allés en avion.

Je demandai si Wakeel venait avec nous. « Non », répondit mon père. Puis si Grand-Père venait avec nous, et la réponse fut la même. Je n'arrivai pas à croire que nous partions sans eux. J'allai en informer Wakeel qui crut à une blague de ma part. Nous rejoignîmes mes parents, et quand il vit ma mère faire les valises, Wakeel demanda à mon père s'il partait avec nous.

« Pas cette fois-ci, Wakeel, lui dit-il gentiment. On ne va pas faire un pique-nique, mais à Mazar pour vivre chez la tante de Qais. Mon espoir, c'est qu'une fois là-bas, je trouverai un moyen de nous faire tous sortir d'Afghanistan. Alors je reviendrai vous chercher.

— Est-ce que je pars avec vous ? » interrogea Wakeel comme s'il n'avait pas entendu. Mon père lui rapportait toujours la même

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

chose qu'à nous à ses retours de voyage, l'emmenait là où nous allions, et Wakeel ne comprenait pas pourquoi on l'abandonnait.

« Non, il n'y a pas assez de place dans la voiture pour nous tous, expliqua mon père.

— Il y a plein de place dans la voiture, insista Wakeel. On était quinze plus le bébé quand on a quitté la maison pour venir ici. Tu ne t'en souviens pas ? » Il nous regarda ma sœur et moi, espérant notre soutien. Nous avions peur de dire quoi que ce soit parce que nous ne parvenions pas à savoir de quelle humeur était mon père ni s'il était en colère. Nous acquiesçâmes d'un hochement de tête en évitant de croiser le regard paternel.

« C'était une courte distance, dit-il. Là, on se rend à l'autre bout de l'Afghanistan, soit environ dix heures de voyage – son ton s'était fait un peu plus dur.

— Pas de problème, on peut se serrer sur le siège arrière, avançai-je.

— Arrêtez de discuter, lança mon père d'une voix forte qui nous surprit tous. J'ai dit non, un point c'est tout. On n'en parle plus. »

Après la disparition du père de Wakeel, mes oncles avaient fait tout leur possible pour aider leur neveu. Mais c'est de mon père qu'il était le plus proche. Celui-ci l'avait toujours intégré à la vie de notre foyer, comme s'il était son propre fils. Je ne comprenais pas comment il pouvait ne serait-ce que penser laisser Wakeel derrière nous.

C'était la première fois que lui et moi allions être vraiment séparés. Compte tenu de toutes les incertitudes qui avaient compliqué nos vies depuis la disparition de son père, le seul être sur lequel chacun de nous deux pouvait compter, c'était l'autre.

Un jour, un an environ auparavant, je l'avais cherché partout sans pouvoir le trouver. J'étais monté sur l'échelle menant au toit de Qala-e-Noborja pour vérifier s'il n'était pas dans la cachette que nous utilisions toujours lors de nos parties de cache-cache. Il était assis là, seul, les yeux dans le vague. Quand je tapai sur son épaule, il feignit la surprise avant de me regarder. Lorsque je lui demandai à quoi il pensait, il me répondit qu'il ne pensait à rien. Il avait l'air triste, mais m'assura que tout allait bien.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Wakeel était toujours de bonne humeur et joyeux, d'habitude. Me cachait-il quelque chose ?

Je m'assis à côté de lui sans rien dire et regardai dans la même direction que lui. Pendant quelques instants, un silence s'établit. Plusieurs fois, il jeta un coup d'œil vers moi qui continuais à regarder dans le vide. Il passa une main devant mon visage que je fis semblant d'ignorer. Il me tapa sur l'épaule et me demanda ce que je regardais. Je lui répondis que je l'imitais, ce qui le fit sourire.

« Tu as de la chance d'être Qais et pas Wakeel.

— Pourquoi ? Moi j'aimerais être Wakeel, un champion du cerf-volant qui a beaucoup d'amis, qui est très apprécié à l'école, qui sait grimper aux arbres, qui est l'aîné de la famille et le grand frère de ses sœurs à qui il peut demander de lustrer ses chaussures et de lui apporter du thé ou de l'eau. Qui, au monde, ne voudrait pas être Wakeel ? Regarde, moi, mes amis sont les enfants les plus petits, je ne sais pas bien jouer au cerf-volant, je ne suis pas aussi populaire que toi à l'école, et mes cousins, tantes et oncles ne m'aiment pas autant qu'ils t'aiment. Je ne peux pas demander à ma sœur aînée de faire quoi que ce soit pour moi, et elle me commande tout le temps. Qui, sur la planète, voudrait être Qais ?

— Moi, répondit Wakeel.

— Et pourquoi ?

— Parce que tu as un père et moi pas, dit-il d'une voix tremblante. Quand tu te réveilles, le matin, ton père t'embrasse sur la joue. Chaque jour, tu fais du sport avec lui, il te laisse gagner, il joue, plaisante avec toi, s'assied sur le bord de ton lit si tu es malade, se lève la nuit pour te surveiller quand tu fais des cauchemars ou quand tu parles dans tes rêves, il te met en garde quand tu agis mal, il attire ton attention sur tes erreurs, t'aide à les corriger, il veut que tu grimpes toujours plus haut les échelons de la vie, il est sans cesse à tes côtés. Tu peux te laisser aller, tu sais que ton père est là et te soutiendra. – Les mots étaient sortis de sa bouche à toute vitesse. – Qui va me retenir si je tombe ? Si je me casse la figure, qui va prendre soin de moi ? Je ne peux compter que sur moi-même pour remonter la pente. Je veux mon

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

père. Je veux qu'il me retienne quand je tombe. » Il éclata en sanglots et se rua hors de la cachette, trébuchant en descendant l'échelle.

Je ne savais pas quoi faire. Courir derrière lui et le prendre dans mes bras ? Non, étant plus jeune que lui, c'était impossible. Seul son père aurait pu le réconforter.

Une heure plus tard, Wakeel avait de nouveau un visage gai et faisait rire tout le monde avec ses blagues. Mais je réalisai soudain que, pendant toutes ces années, ses plaisanteries conjuraient la tristesse de son âme.

« Seul un père peut occuper la place du père, ni les oncles, ni le grand-père, seulement ton propre père », me dit-il. Puis il récita des vers de son poète favori, Hafiz : « Rendre un cœur heureux peut être plus satisfaisant que de faire mille voyages sacrés. »

Un jour, alors que nous étions assis dans le jardin de Qala-e-Noborja, en bas, près de la piscine, Wakeel me raconta qu'il se demandait ce qui se passerait si son père revenait chez lui. Il ne saurait pas où nous rejoindre. Il irait à la maison de Grand-Père et ne nous y trouverait pas. « Je pense qu'il est encore vivant, dit-il. S'il était mort, il nous aurait envoyé un signe.

— Quel genre de signe ?

— Je ne sais pas. Je le saurai quand je le verrai. »

Une heure plus tard, nous étions prêts à partir. Nos bagages étaient légers, quelques vêtements à mettre dans nos deux valises, puis dans le coffre de la voiture. Ma mère rassembla la nourriture que nous avions dans la maison et la mit dans de grands sacs. Grand-Père, mes oncles, tantes et cousins se regroupèrent tous autour du véhicule pour nous dire au revoir et nous quittâmes Noborja.

Wakeel courut derrière la voiture. Elle était plus rapide que lui et soulevait un nuage de poussière. Je sortis la tête de la portière avant et lui fis des signes de la main en essayant de sourire. Mes sœurs regardaient la famille à travers la vitre arrière en agitant aussi la main pour dire au revoir. Une fois qu'il eut dépassé l'angle de la rue, près de l'ambassade de Grande-Bretagne, Wakeel

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

s'arrêta au milieu de la chaussée, le visage défait, les épaules affaissées, respirant avec difficulté, éperdu dans la poussière.

J'étais très triste. Très fâché, aussi, que mon père ait abandonné Wakeel et ne lui ait pas parlé avant que nous ne quittions Kaboul pour gravir la montagne escarpée de Khair Khana qui mène vers le nord. Je faisais la tête, mes sœurs aussi. Mon père fit quelques blagues et, bien que nouvelles et drôles, elles nous laissèrent de glace.

« Écoutez, on aurait pu prendre Wakeel avec nous, mais qu'aurait fait sa mère ? – Il regardait droit devant lui, mais on savait qu'il s'adressait à nous. – Elle n'a personne d'autre dans la vie. Dans deux semaines, je reviendrai les chercher, lui et le reste de la famille. » Il alluma alors la radio réglée sur le World Service de la BBC.

Mes sœurs et moi préférions les chansons afghanes ou indiennes, mais mon père ne voulait qu'écouter les informations et tout particulièrement les nouvelles de Mazar. On ne lui demanda même pas de changer de station, pour bien lui montrer que nous étions toujours fâchés avec lui.

Une fois Kaboul derrière nous, quand nous prîmes la direction du nord à travers la plaine de Chamali, je vis par la fenêtre des restes de camions militaires russes un peu partout, les uns renversés sur le côté, les autres à l'envers, la plupart réduits en morceaux. Il y en avait un pratiquement dans chaque champ et les gens le contournaient pour cultiver la terre. Un tank calciné gisait dans une rivière, l'eau s'écoulait à travers sa carcasse et de jeunes enfants aux vêtements mouillés s'étaient assis dessus, regardant passer les voitures. Des années de pluie avaient rouillé ces épaves, le soleil et la poussière, décoloré leur peinture. Des enfants jouaient avec les volants, partant ainsi pour un long voyage imaginaire. Une jeep russe à moitié dans le vide tenait en équilibre en haut d'une falaise, suspendue comme par magie.

Je commençai à compter ces engins et parvins vite à une centaine. Au bout d'un moment, l'ennui me vint et j'arrêtai.

On monta sur le flanc des montagnes de l'Hindou Kouch, à côté

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'un torrent qui serpentait entre de minuscules villages haut perchés. Près du sommet, on entra dans le tunnel de Salang qui permet de traverser les pics. À l'intérieur, la plupart des éclairages étaient cassés ; d'autres, très jaunes, diffusaient une faible lumière. Comme les gaz d'échappement des autres voitures et des gros camions emplissaient le tunnel, on releva les vitres. Mon père conduisait très lentement afin d'éviter les trous dans la chaussée.

Les heures défilaient plus vite que notre voiture ne roulait sur cette route défoncée. En redescendant le flanc nord des montagnes, on se mit à suivre une autre rivière, cette fois beaucoup plus large. Sur chacune de ses rives s'étendaient des champs verts aux cultures en train de s'épanouir alors que nous étions au début de l'automne. Mais au-delà des champs, là où les bords de la vallée commençaient à remonter, il n'y avait plus que des rochers nus. Je portais sur toute chose un regard attentif, conscient du fait que nous serions bientôt dans un autre pays et que je ne reverrais peut-être plus jamais rien de tout cela.

Quand l'après-midi arriva, nous roulions sur l'étroite route de gravier d'une superbe vallée menant à une gorge située en hauteur, entre deux montagnes escarpées. En la franchissant, je passai ma tête, ainsi que mes sœurs, par la fenêtre pour voir les oiseaux qui, au-dessus de nous, volaient d'un trou à un autre dans la roche. On pouvait entendre le tumulte du torrent qui cascadait sur les rochers et dont l'écho se répercutait entre les hautes parois de la montagne.

La gorge franchie, on se retrouva dans les plaines qui s'étendent au nord jusqu'à la Russie. Soudain, mon père gara la voiture sur le bas-côté et en sortit. Debout devant le véhicule, il respira profondément en regardant le ciel bleu et les montagnes. Un sourire apparut sur son visage, comme si une chose inconnue se révélait à lui seul.

« Un problème avec le moteur ? » demanda ma mère en penchant sa tête par la portière.

Sans se retourner, mon père hurla : « C'est Tachkurghan ! »

Devant nous s'alignaient de nombreux jardins clos, et à un peu plus d'un kilomètre, une petite ville. Sur la crête d'une colline entre nous et elle se dressait le dôme d'une très grande mosquée. Mon père commença à traverser le champ au bout duquel l'eau du torrent que nous avions suivi ressortait en trombe de l'étroite gorge.

Je sautai de la voiture pour le suivre. Il marchait à grands pas, levant les yeux vers les hautes parois montagneuses de la gorge. Une fois arrivé près du torrent, il s'aspergea le visage d'eau sans se soucier de ses vêtements.

« Je rêvais de cet instant depuis des mois, me dit-il. Autrefois, je venais camper ici pendant des semaines avec mes amis.

— C'était quand ? » Je lui adressai la parole car nous étions de nouveau amis, même si ma colère était toujours présente. Je m'étais dit que si je restais ouvertement fâché parce que mon père avait laissé Wakeel et Grand-Père derrière nous, tout le monde dans la voiture serait malheureux. Donc, je fus amical à son égard, et ne lui fis pas part de mes pensées intimes, pourtant encore amères.

« Oh, il y a longtemps. Avant que j'épouse ta mère, soupira-t-il. Bon, pas si longtemps que ça quand même, même si ça me semble à des années-lumière. Tous ces amis vivent maintenant en Europe, et moi je suis toujours ici. »

Il allongea le bras pour passer sa main mouillée dans mes cheveux. « Allez, on va camper ici quelques jours. » Il partit vers la voiture et je le suivis à pas vifs.

L'idée me plaisait. On avait déjà campé une nuit à côté du lac Qargha, près de chez nous, ou dans le jardin des voisins, mais jamais dans un espace aussi vaste que celui-ci.

Tout le monde était descendu de la voiture. Mon père prit un grand morceau de plastique bleu dans le coffre. À chaque coin était écrit « U.N. » en grosses lettres. « On va utiliser ça pour faire une tente », expliqua-t-il. Il se dirigea vers un endroit plat, près du torrent qui s'écartait de la route au sortir de la gorge.

Mes sœurs nous aidèrent, mon père et moi, à installer le plastique sur des branches rigides que nous avions ramassées le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

long du chemin. Ma mère ne disait rien et mon père la regarda à plusieurs reprises pour voir si le projet lui convenait. Elle semblait simplement heureuse de ce bonheur retrouvé.

Un villageois sur sa mule approcha. Il était assis sur un tas de sacs en tissu remplis de carottes. Lorsqu'il fut plus près, il nous demanda : « Que faites-vous ici ?

— On campe, répondit mon père.

— Faites attention, il y a des loups par ici. Ils sortent la nuit.

— Je n'ai pas peur des loups, mais merci pour la mise en garde. » Après cet échange, le villageois reprit son chemin. Puis mon père descendit la voiture le long du chemin en pente douce qui menait de la route aux champs et la gara près de notre tente.

L'automne était bien installé avec parfois du grand vent, des journées chaudes et des nuits froides. Chaque jour, on se baignait dans le torrent après le petit déjeuner et on pêchait l'après-midi. Le soir, on allumait un feu devant la tente et on écoutait mon père plaisanter et ma mère raconter des histoires populaires qui, de temps en temps, nous effrayaient. Certaines nuits, on regardait simplement le ciel qui brillait de millions d'étoiles.

Après tout ce que j'avais vu comme horreurs à Kaboul, tout particulièrement au cours des deux derniers mois, j'avais l'impression de vivre les meilleurs moments de ma vie. Je voulais rester ici pour toujours, loin de Kaboul, loin de la guerre. Et puis je commençai à penser à Grand-Père et à Wakeel, à me demander ce qu'ils faisaient pendant que nous prenions du bon temps dans cette jolie vallée.

Une semaine avait passé et mon père était prêt à partir pour Mazar, chez ma tante. Mais on le supplia de rester une semaine de plus au bord de ce torrent. On continua à nager et à pêcher. Parfois, on faisait de l'escalade dans les montagnes.

Un matin après le petit déjeuner, le ciel étant très nuageux, on resta sous la tente pour faire des devoirs avec nos livres d'école que nous avions emportés. Un vent léger traversait la tente et tournait parfois les pages de mon livre. Ce vent venait du nord et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

se mit à grossir pendant que le ciel s'assombrissait. Des nuages bas fonçaient sur nous.

Mon père nous réunit dans un coin de la tente. Je voulais sortir pour lutter contre le vent et le sentir souffler autour de moi, mais il ne me laissa pas faire. « Reste ici », ordonna-t-il d'une voix sans appel. Le vent forcit de minute en minute. Puis la pluie se mit à tomber. Couchée par le vent, elle se fit de plus en plus violente et de plus en plus sonore. On aurait dit qu'elle hurlait, tandis que des éclairs déchiraient le ciel. Nous n'avions presque jamais connu cela à Kaboul. Je trouvais ça formidable.

Mon père serra mes petites sœurs contre lui, comme si la tempête allait les lui prendre. Ma mère tenait mon petit frère si fort dans ses bras que rien au monde n'aurait pu les séparer. Mon frère pleurait presque tout le temps à cause de ses dents qui commençaient à sortir. On l'appelait « machine à pleurs ». En fait, on avait tous des surnoms. Le mien, c'était « vertige » car je pouvais fixer un point pendant plusieurs minutes quand je pensais à quelque chose. On pouvait m'appeler, je n'entendais rien. Je ne vois pas le rapport avec le vertige, mais c'était mon surnom.

La pluie s'abattait sur notre tente par vagues avec tant de bruit qu'on ne s'entendait plus parler. Les coups de tonnerre se rapprochaient de plus en plus. Ils étaient si près qu'ils nous faisaient mal aux oreilles. Tout cela n'était plus drôle. On se retrouvait au milieu de nulle part sous une tente de fortune.

La pluie s'arrêta aussi vite qu'elle était venue, mais le ciel s'assombrit encore pour ressembler à une nuit noire bien que nous ne soyons qu'en milieu de matinée. Soudain, le sol commença à bouger comme lors d'un petit tremblement de terre. On entendait d'énormes chutes de pierres dans la gorge, au-dessus de nous, des bruits qui couvraient celui du vent. Quand, abrités sous notre morceau de plastique bleu, on regarda dehors, on vit une énorme pierre tomber à grande vitesse de la montagne derrière nous. Mon père nous cria de sortir. On se précipita hors de la tente, sans savoir où aller, partant les uns et les autres dans trois directions différentes.

J'avais déjà deux fois échappé à la mort à Kaboul durant cette

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

année et voilà que j'allais mourir dans cet endroit qui m'avait semblé un paradis. Je pensais au prophète Noé, à l'orage et à la pluie pendant quarante jours, et comment il avait survécu et sauvé la vie des autres. Mais il n'avait pas eu affaire à des rochers qui se détachaient de la montagne et faisaient trembler le sol.

La pierre roula à travers notre tente. Elle écrasa le pilier central, le cassant comme la tige d'un jonc, et poursuivit son chemin jusqu'en bas, vers la rivière. Notre nourriture et nos vêtements furent broyés et incrustés dans le sol. Ne sachant que faire d'autre, on alla s'asseoir dans la voiture, encore effrayés.

Nous étions abasourdis. La pierre aurait pu rouler dans bien d'autres endroits. « Peut-être la pierre n'aimait-elle pas notre tente », suggéra ma sœur aînée. Pour la première fois de ma vie, je pensai qu'elle avait probablement raison.

Une demi-heure plus tard, le ciel était redevenu clair et le soleil une boule orange vif. L'air embaumait et les oiseaux se mirent de nouveau à chanter. La nature semblait oublier ce qui s'était passé, mais nous, nous avions perdu notre tente et tout ce qu'elle abritait.

On resta dans la voiture jusqu'à la fin de la journée. Avant que la nuit ne tombe, mon père et moi examinâmes les alentours pour voir s'il était prudent de passer une autre nuit à cet endroit. Il tenait un gros bâton à la main et moi un plus fin. Nous n'avions vu aucun loup ou animal sauvage mais les traces de l'orage étaient visibles tout autour de nous. On trouva une branche qui pouvait servir de nouveau pilier central. Elle n'était pas droite.

Puis vint la nuit. À travers les multiples trous que le rocher avait faits dans notre tente, on pouvait apercevoir les nuages passer à grande vitesse devant la demi-lune. Pour dîner, on mangea du pain écrasé et des mûres tout aussi écrasées. La machine à pleurs s'était calmée, la bouche à moitié ouverte pendant qu'il dormait près de ma mère sur l'unique coussin que nous possédions.

Mon père écouta le World Service de la BBC sur la radio de la voiture. Il était question de combats entre deux factions à Mazar. Quand je demandai à mon père ce que cela signifiait, il me parla

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'un certain Dostum. J'avais vu ce Dostum à la télévision, assis sur un tank, son pantalon relevé jusqu'aux genoux. Mais je ne lui avais pas prêté beaucoup d'attention.

On resta là sept jours de plus, un peu secoués et ne sachant quelle décision prendre. Le matin, le soleil n'était plus aussi éclatant qu'à notre arrivée. On sentait le passage des saisons, les jours plus courts, les nuits plus longues et fraîches.

À la fin de la semaine, on entendit à la BBC que Mazar était une ville à nouveau sûre. Un terme avait été mis aux luttes entre factions, au moins pour le moment.

Au cours du petit déjeuner, mon père annonça à ma mère que nous allions prendre la route de Mazar. Durant tout ce temps que nous avions passé à Tachkurghan, nous n'étions qu'à environ une heure de Mazar, si toutefois les routes n'avaient pas été endommagées par les combats. Il avait encore plu durant la nuit, nous ressentions le froid et l'humidité, ce qui rendait plus facile notre départ de ce lieu que nous avions appris à aimer. De plus, nos réserves de nourriture s'épuisaient. Le petit déjeuner fut vite avalé. On n'avait que des pommes trouvées sur des pommiers sauvages qui étaient là près de notre campement, comme s'ils s'étaient plantés tout seuls. Tôt ce matin-là, mon père avait attrapé des canards près du torrent en utilisant de longs bouts de bois taillés, mais il n'avait pas encore eu le temps de les faire cuire. Il avait appris à chasser quand il était jeune, quand Kaboul avait encore des marécages. Jamais il ne me laissait l'accompagner. Il disait qu'il avait besoin de toute sa concentration, que le moindre bruit effrayait les oiseaux, et qu'au final on se retrouverait sans rien à manger.

Après le petit déjeuner, j'aidai mon père à nettoyer la voiture. Ma mère et mes sœurs rassemblèrent nos vêtements sous la tente. Quand mon père commença à regarder le moteur, j'eus le sentiment de ne pas lui être utile et je le laissai seul.

La pluie avait cessé et je partis voir le torrent qui était à environ cinq cents mètres de notre tente. Je saluai tous les arbres, rochers et oiseaux que j'avais appris à aimer. J'avais l'impression que les montagnes me disaient aussi au revoir. On était tous

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

devenus amis, sauf avec le rocher qui avait pulvérisé notre tente. Je ne suis pas allé le voir, même s'il était encore là, dans l'eau.

Mais il y avait quelque chose de bizarre avec la rivière. L'eau, grise, faisait des vagues au-dessus des pierres. De la poussière flottait à sa surface. Les poissons, comme frappés de cécité, semblaient avoir du mal à nager. Certains d'entre eux étaient morts et se laissaient porter par les eaux montantes.

Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi la rivière se comportait ainsi. Je restai au bord, l'eau coulait sur mes doigts de pieds. Très vite, elle m'arriva aux chevilles, puis aux genoux. Je commençai à avoir peur de cette eau grise. Je me demandai si elle était fâchée de nous voir partir.

J'attrapai un poisson qui me regardait en frétillant mollement. Alors que je le tenais et remerciais la rivière pour tout ce qu'elle nous avait donné, l'eau monta soudain jusqu'à mes cuisses. Sa force la fit presque m'emporter. Je grimpai sur la berge et levai la tête vers la gorge entre les deux montagnes. L'eau montait le long des parois et se précipitait dans ma direction. Rien ne pouvait l'arrêter, elle était bien plus haute que celle de la rivière. Elle s'engouffrait partout et emportait tout ce qui se trouvait sur son passage.

Allait-elle atteindre notre tente et notre voiture ? Allait-elle me prendre ma famille que je ne verrais plus ? Cette rivière ne pouvait pas me faire ça. Je me rassurai en pensant qu'elle me connaissait.

Arrivé en haut de la rive, je courus vers notre tente en criant à mon père : « Sors la famille de la tente, une inondation arrive ! »

Mon cœur battait comme celui d'une biche aux abois, mais je continuais de courir et de crier. Mon père se tenait devant la tente, allumant un feu pour cuire les canards qu'il avait attrapés. Il se leva, l'air surpris, semblant se dire que la pluie s'était arrêtée une heure plus tôt : comment une inondation était-elle possible ?

Plusieurs fois, je tombai. Mes vêtements étaient pleins de boue, mais je poursuivis ma course, hors d'haleine, lui criant de démarrer la voiture. Finalement, il vit le mur d'eau qui avait

remplacé la rivière tranquille que nous avions connue. Quand je suis arrivé à la voiture, le reste de la famille y était déjà.

L'eau se trouvait à quinze mètres de moi, elle avançait vite, comme pour me mettre à terre. Elle rugissait en poussant devant elle de grosses pierres et des branches d'arbres. Elle n'était plus grise, mais presque noire.

Je fus la dernière personne à monter en voiture. Dès que j'eus mis un pied à l'intérieur, mon père appuya sur l'accélérateur. Les pneus tournèrent un instant dans la boue. Puis le véhicule fit un bond en avant et se précipita dans la pente qui menait à la route, comme si lui aussi avait peur de l'eau qui arrivait.

Tous sauf mon père, nous regardâmes par la vitre arrière pour voir les eaux balayer notre tente, tel un homme méchant qui détruit un château de sable d'enfants. L'inondation emporta aussi nos vêtements et ce qui nous restait de nourriture.

Avant que nous ayons atteint la route, l'eau nous rattrapa. D'abord, elle couvrit les pneus, puis elle atteignit le milieu des vitres. Le moteur commença à tousser, la voiture à ralentir. Mes sœurs et mon frère se mirent à pleurer.

Mon père, pris de panique, récitait des prières à voix basse. Ma mère disait : « Du calme... du calme... tout ira bien », mais on ne savait pas à qui elle s'adressait. De toute façon, personne ne l'écoutait.

L'eau pénétra dans la voiture, montant presque jusqu'à nos chevilles. Mes sœurs mirent leurs pieds en l'air tandis que l'eau parvenait au niveau des sièges. Le moteur continuait à tousser, mais la voiture avança finalement jusqu'à la route après plusieurs embardées. Une fois parvenus plus en hauteur, on ouvrit les portières et l'eau sale s'échappa encore plus vite qu'elle n'était entrée.

On sortit tous pour regarder derrière nous le champ qui était entièrement sous l'eau désormais. Une fois de plus, nous avions échappé à la mort, mais pour nous retrouver sans savoir où aller. Le World Service de la BBC annonçait en effet : « Un désaccord entre deux commandants a entraîné ce matin une reprise des hostilités à Mazar-e-Charif. Les combats ont recommencé après

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

une heure du matin et on enregistre des pertes des deux côtés. Deux enfants et un vieillard qui rentraient chez eux après avoir fait leurs courses ont été tués. » Le journaliste donnait leurs noms et demandait aux familles de venir à l'hôpital de la ville récupérer les corps.

Il nous était donc impossible d'aller à Mazar. Mais nous n'avions plus ni tente ni nourriture. Mon père roula près d'un kilomètre en direction de la ville, puis gara la voiture sur le côté de la route, là où elle s'élargissait. Nous étions tous comme assommés. Mon père était pâle, le sang semblait s'être retiré de son visage. Ma mère berçait dans ses bras la machine à pleurs. Tous les autres et moi étions silencieux, prostrés.

Le soleil commença à disparaître derrière les montagnes et la lune fit son apparition. La nuit était fraîche, et nous avions tous faim. Mes parents possédaient un peu d'argent, mais il n'y avait aucune boutique aux alentours pour acheter quelque chose.

Mon père sortit de la voiture pour faire ses prières du soir sur le côté de la route. On ferma la porte à clef derrière lui. Dès qu'un véhicule approchait, j'avais peur qu'il ne s'arrête et que ses occupants ne nous tuent pour voler la voiture. J'avais même peur des hommes montés sur des ânes qui passaient près de nous d'un pas tranquille. Ils me semblaient effrayants alors qu'il ne s'agissait que de gens normaux. Comme ils ne voyaient pas souvent de voitures, ils nous regardaient avec insistance en se balançant sur le dos de leur bête. Je suis sûr qu'une fois rentrés chez eux, ils parlaient de nous.

Quand mon père eut fini de prier, il me fit un clin d'œil depuis les graviers où il s'était assis. Je demandai à ma mère d'aller faire pipi. Elle acquiesça, je sortis du véhicule et allai me soulager avant de rejoindre mon père. Il mit sa main sur mon épaule droite tandis que nous nous éloignions de la voiture et que nous marchions vers des jardins clos à la lisière de la ville.

« Ce soir, tu dois voler quelque chose. Peux-tu faire ça pour ton père ? » Il attendit ma réponse sans ciller. J'arrêtai de marcher mais lui continua. Un peu effrayé, je courus pour le rejoindre.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Mais quand j'ai pris de l'argent dans la poche de ta veste, il y a quelques mois, tu m'as expliqué que voler était un gros péché. Je t'avais dit avoir fait une erreur, et tu m'as répondu que ce genre d'erreur ne se produisait qu'une fois. Que si je le faisais de nouveau, ce serait un péché impardonnable. Tu t'en souviens, Père ? lui dis-je tandis que nous longions les uns après les autres des murs entourant des jardins.

— Oui, je m'en souviens. Mais parfois, on doit faire le mal pour qu'il en sorte un bien, continua-t-il d'une voix égale. Si tu voles quelques grenades, tes sœurs et ton frère ne connaîtront pas la faim. Toi et moi, on peut dormir une nuit l'estomac vide, mais j'ai peur pour ta mère. Elle n'a pas assez de lait pour nourrir ton frère. Elle doit manger quelque chose. »

Il s'arrêta alors et me montra de sa main droite un grand jardin tout proche. « Tu dois être très prudent. Personne ne doit te voir. Regarde de tous les côtés et remplis ce sac de grenades », me dit-il. Il avait toujours un grand sac en plastique dans sa poche en prévision de ses courses au bazar, et il me le donna. « Quand tu reviendras avec les grenades, dis à ta mère que tu les as achetées à un marchand.

— D'accord. » Je me mis bravement en marche vers le jardin.

J'étais triste à la pensée que mon père m'ait choisi parmi tous ses enfants pour être un voleur. Je me souvenais de Grand-Père me disant : « Évite trois maux : le mensonge, le vol, les commérages. » Même si Grand-Père n'était pas là, j'avais ses paroles en mémoire et elles avaient plus de poids que celles de mon père. Je revins sur mes pas pour retourner à la voiture, mais m'arrêtai à la vue de mon père marchant lentement vers moi.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? Pourquoi reviens-tu les mains vides ?

— Tout le monde va me traiter de voleur !

— C'est qui, tout le monde ? Tu fais ça pour ton père ! Tu le sais. Pour moi. Et je ne vais pas te traiter de voleur.

— Pourquoi tu ne demandes pas à une de mes sœurs ? C'est parce que je sais voler, que j'ai déjà volé ton argent une fois dans ma vie ? Après, tout le monde m'avait traité de voleur pendant des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

semaines. » Je sentais que j'allais pleurer.

Il s'assit sur la grosse pierre ronde près de laquelle nous étions en train de discuter. Tout autour de nous, de petites pierres blanches témoignaient d'inondations anciennes. Il me demanda de m'asseoir à ses côtés.

« Je respecte tes sentiments, mais tu dois essayer de comprendre la situation. Impossible d'acheter de quoi dîner, et personne n'a déjeuné. Nous n'avons pas d'endroit où aller, et personne ne nous accueillera dans une maison de ce village. C'est la guerre, chacun a peur de l'autre. Le village entier a peur de nous, et nous avons peur d'eux.

« Il me faudra au moins une semaine pour approcher les villageois et faire en sorte qu'ils me fassent confiance. Tu vas voler des grenades dans ce jardin maintenant, et moi, d'une façon ou d'une autre je me lierai d'amitié avec le propriétaire, et plus tard, nous lui raconterons tout ce qui s'est passé cette nuit. Je suis sûr qu'il nous pardonnera à tous les deux. La raison pour laquelle je ne le fais pas moi-même, c'est que toi, tu es malin et petit. S'ils t'attrapent, ils ne te tueront pas, mais s'ils m'attrapent, ils me prendront pour quelqu'un de dangereux. Tu comprends ? »

Réfléchissant à ce qu'il venait de dire, je réalisai qu'il avait totalement raison.

« Bon, d'accord ! » Et je marchai vers le jardin. En mon for intérieur, je m'excusai auprès de Grand-Père de commettre des actes qu'il m'avait formellement déconseillés. Je lui dis aussi que je faisais ça pour mon père, et que c'est lui qu'il fallait blâmer, pas moi.

*

Une fois près du mur, je jetai un coup d'œil rapide comme je l'avais vu faire à certains héros dans des films. Peut-être que mon vol deviendrait un jour une scène de film. Cette idée rendait la situation drôle.

Avec le vent, les feuilles des arbres bougeaient et leur frottement faisait penser à des bruits de pas. Je regardai de tous côtés, comme on me l'avait dit. Je ne vis que des arbres avec de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

grosses grenades qui pendaient de fines branches et qui les cassaient presque. Je cueillis cinq énormes grenades. Mon sac était rempli et lourd.

Je pensai que ce n'était pas suffisant, mais il n'y avait plus de place dans le sac, même pour une petite grenade. Si j'apportais ça à mon père, il allait protester. « Pourquoi n'en as-tu pas pris des petites ? » me demanderait-il. Mais ces fruits étaient gratuits. Mon père n'avait pas de raison de se plaindre puisqu'il ne les payait pas.

Je lançai d'abord le sac par-dessus le mur avant de l'escalader pour me sauver, quand j'entendis des chiens aboyer tout près. Je crus d'abord qu'ils étaient à l'extérieur, qu'ils avaient vu mon sac et qu'ils s'en disputaient le contenu. J'attendis un peu pour mieux localiser d'où provenaient les aboiements. Et soudain, je vis deux gros chiens courir vers moi à toute allure. Ils étaient dans le jardin. Comme la lune brillait à travers le feuillage des arbres, je pouvais voir leurs muscles tendus par la course.

Mon sang se glaça. Mon cerveau ne me donnait aucune indication sur la conduite à tenir. Je m'interrogeai : « Dois-je rester ici et laisser ces chiens me déchirer en morceaux pour avoir volé, pour le péché que je viens de commettre ? » Peut-être Grand-Père me punissait-il ? Mais il m'avait toujours dit : « N'aie peur de rien, laisse les autres avoir peur de toi. » Je savais que je devais m'échapper, même si ces chiens étaient plus gros que tous ceux que j'avais vus jusqu'ici, plus gros, même, que ceux du jardin d'Haji Noor Sher, à Kaboul. De la bave coulait de leur gueule quand ils aboyaient. Leurs yeux étaient si rouges qu'ils semblaient remplis de sang. Je tentai d'être courageux.

Ils étaient maintenant près de moi, si près que j'aurais pu les caresser, mais ce n'était pas le genre de chiens qui se laissent caresser. La peur me saisit. Les chiens le sentirent et ils montrèrent les dents, des dents longues et pointues. Je pris mon courage à deux mains et les regardai dans les yeux, raide comme une statue. Ils reculèrent. Un seul semblait déjà deux fois plus gros que moi.

Quelqu'un les appela du fond du jardin, la voix d'un vieil homme.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Un des chiens se tourna à moitié dans la direction de la voix, puis revint vers moi et aboya de nouveau plusieurs fois avant de partir en courant. L'autre montra les dents, mais resta où il était. Le vieil homme les appelait et les sifflait toujours.

Quelqu'un commença à jeter des pierres à l'autre bout du jardin, produisant un bruissement de feuilles. Le chien arrêta d'aboyer et regarda le feuillage. Ces pierres étaient grosses, il ne s'agissait pas d'un jeu. Le chien courut voir ce qui tombait du ciel.

J'entendis la voix de mon père qui chuchotait derrière le mur, me pressant de l'escalader. Je me hissai et l'avais franchi à moitié quand le chien se précipita sur moi et me mordit la jambe. Je pouvais presque deviner laquelle de ses dents déchirait mes chairs. À la vue de mon visage, mon père comprit.

« Ne crie pas ! Sois courageux ! » ordonna-t-il d'une voix rauque.

Il leva les bras et me tira vers lui. Le dur mur de briques et de boue me racla le ventre. Le chien lâcha prise et aboya de nouveau.

Je sautai du mur et atterris sur ma jambe blessée. La douleur me fit hurler. Mon père posa sa main sur ma bouche.

Je saignais, mais je ne pouvais pas voir la gravité de ma blessure. Mon père plia le foulard de prière qu'il portait toujours sur l'épaule et fit un nœud serré autour de l'entaille. De l'autre côté du mur, le chien devenait fou.

Je voulus voir la plaie, mais mon père ne me laissa pas regarder. « Ce n'est rien, juste une égratignure. Tout ira bien », dit-il.

Je ne le croyais pas car il y avait de la peur dans sa voix. Jamais je ne l'avais entendu parler d'une voix chevrotante comme ça. Je continuai à marcher comme un handicapé, mettant tout mon poids sur ma jambe droite. J'avais l'impression que la peau de mon ventre avait été déchirée.

Je retournai à la voiture pour m'asseoir sur le siège avant. Ma mère était à l'arrière, tapotant mon petit frère dans le dos et lui chantant une berceuse pour l'endormir.

Elle ne fit pas attention à ma jambe, mais vit la fatigue sur mon

visage. Elle arrêta de chanter et donna mon petit frère à ma sœur aînée blottie contre elle. « Que se passe-t-il ? Tu n'as pas l'air bien du tout ! »

Je ne répondis pas. Elle regarda mon père qui se tenait debout dehors. Il ne dit rien. « Je vais bien. On a juste été attaqués par des chiens, l'un d'eux m'a mordu la jambe, et ça me fait un peu mal.

— Quels chiens ? On n'a pas entendu de chiens ?

— C'est parce que les vitres de la voiture étaient fermées. » J'essayai de faire en sorte que ma voix ne trahisse pas ma douleur.

« Laisse-moi voir », dit-elle doucement. Je me tournai vers elle pour qu'elle examine ma plaie : elle secoua la tête et nettoya avec un mouchoir. Le sang coulait encore et se répandit sur ses genoux.

Elle ouvrit la fenêtre en grand et lança à mon père : « Comment as-tu pu laisser une telle chose arriver ? Es-tu resté sans rien faire pendant que ce chien lui broyait la jambe ? »

Mon père ne répondit pas. Mon petit frère s'étant réveillé, ma mère demanda à ma sœur aînée de sortir la machine à pleurs de la voiture. Elle envoya mon père prendre une bouteille d'eau dans le coffre, lava ma blessure et la nettoya avec de l'alcool, ce qui me brûla. Puis elle s'assit sur le siège du conducteur tandis que mon père faisait les cent pas sur la route et respirait l'air frais, mon petit frère dans les bras.

« Tu ne les as pas achetées, ces grenades, n'est-ce pas ? Je sais qu'il n'y a pas de magasins par ici. – Elle me fixa droit dans les yeux. – Alors raconte-moi ce qui s'est passé, sans me faire répéter ma question et sans me décevoir avec tes mensonges », me dit-elle avec sévérité.

Jusqu'à la fin de mon récit, elle resta suspendue à mes lèvres.

« Maintenant, jusqu'à ce qu'on retourne à la maison, j'aurai peur de te voir t'éloigner de moi. Ne recommence jamais », m'avertit-elle avant de me prendre dans ses bras.

« Bien sûr ! » J'avais envie de pleurer. Je me souvenais des moments passés dans la cour à désherber avec Grand-Père, à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

manger sur de longues nappes, à plaisanter avec mes cousins et mes tantes, à regarder la télévision tous ensemble. Tout cela semblait si loin. Je respirai fort pour alléger ma douleur.

« Qu'y a-t-il, Qais ? » demanda ma mère. Elle me serrait la tête contre sa poitrine et me frottait le dos. Je ne pouvais articuler un seul mot. J'avais les oreilles qui tintaient légèrement, et je voulais un endroit où me cacher.

« Tu as toujours mal ?

— Oui, Mère.

— Me caches-tu quelque chose d'autre ?

— Non, rien. J'ai juste mal, ça me démange, et en plus, je suis très fatigué.

— Bon, alors dors autant que tu veux. » Elle me passa la main dans le dos comme si j'étais un bébé et je m'endormis dans ses bras. Mais je savais que j'étais un voleur et que mon péché était impardonnable.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

8
Le jardin du père d'Hamza

Quand je me réveillai, j'étais seul dans la voiture. Mes parents, mes sœurs et mon frère prenaient leur petit déjeuner assis sur le sol. Fromage, beurre, lait, yaourt, confiture maison, naans chauds, thé... Je me frottai les yeux pour être sûr de ne pas rêver, mais c'était bien réel et tout le monde avait la bouche pleine. Mon estomac criait famine et j'ouvris la portière pour me joindre à eux. Lorsque mon pied gauche se posa à terre, la douleur fut si grande que j'eus l'impression qu'un couteau chauffé à blanc me déchirait les entrailles. Mon père vint m'aider. Je ne posai pas de question sur l'origine de la nourriture. Depuis deux semaines, je n'avais plus mangé de beurre, de confiture ni bu de lait, et rien que le spectacle de ces provisions m'enchantait.

« Un villageois nous a invités chez lui, raconta ma mère.

— Un villageois ? Quel villageois ? demandai-je.

— Oh, je pense que tu le connais.

— Je le connais ? Comment le connaîtrais-je ?

— Parce que la nuit dernière tu l'as entendu appeler ses chiens. »

Je restai figé de peur et de honte. « L'homme dans le jardin duquel j'ai volé les grenades ? » Mes sœurs me lancèrent un regard dur en disant : « Tu as volé des grenades ? Tu es un voleur ? » Et elles se mirent à murmurer : « Voleur, voleur, voleur.

— Taisez-vous, les filles ! Il l'a fait pour moi, annonça mon père. Je lui ai demandé de le faire. La première qui prononce le mot voleur recevra une fessée !

— Ce matin, son fils a toqué à la vitre de la voiture pendant que nous dormions, expliqua ma mère, il avait déjà installé tout ça sur un morceau de tissu. Il a raconté que son père pensait qu'avec notre voiture nous étions des nomades modernes. »

Ce « nomades modernes » nous fit tous rire.

« Est-ce qu'ils savent que j'ai volé des grenades dans leur jardin la nuit dernière ?

— Oui, son fils t'a vu, répondit ma mère.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

— Ils vont me traiter de voleur. » Je sentis la honte m'envahir à nouveau.

« Je ne crois pas qu'un hôte traite son invité de voleur, rétorqua ma mère.

— Peut-être va-t-il t'appeler monsieur Voleur », lança ma sœur aînée, provoquant l'hilarité de mes autres sœurs qui dissimulèrent leur visage pour cacher leurs rires. Je soupirai en m'asseyant pour manger.

Le repas terminé, un garçon de mon âge traversa la rue et nous salua. Il ramassa les assiettes et les mit les unes sur les autres. En se relevant, il nous invita à le suivre.

« Ma famille vous attend », annonça-t-il chaleureusement.

Il nous conduisit vers le verger aux grenadiers et ouvrit la porte. C'était un très grand jardin avec deux petites maisons d'un étage, une le long du mur nord, l'autre le long du mur sud. Au milieu était installée une longue tente de tissu noir étendu entre plusieurs perches plantées dans le sol, ce qui permettait de se mettre à l'ombre. Un vieil homme sortit de l'une des maisons, vint vers nous, et serra la main de mon père. Il salua ma mère et nous envoya des « salaam ». Puis il me demanda quel problème j'avais à la jambe.

« La nuit dernière, votre chien avait faim, donc je l'ai laissé s'attaquer à ma jambe. » J'essayais de plaisanter pour masquer ma honte. Il se mit à rire : « Tu aurais dû frapper à la porte, je t'aurais donné plus que cinq grenades.

— C'est de ma faute. J'avais peur que nous ne soyons pas bien accueillis dans ce village, particulièrement la nuit. Depuis que les combats ont commencé, tout le monde a peur de tout le monde, expliqua mon père.

— C'est vrai, mais maintenant je vous connais, nous ne sommes plus des étrangers, nous sommes une famille », dit le vieil homme.

Les chiens commencèrent à aboyer, me faisant sursauter même si je ne pouvais pas les voir.

« Vous êtes les bienvenus : restez chez moi aussi longtemps

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

que vous le voudrez. Les pièces là-bas sont réservées aux visiteurs, continua le vieil homme en montrant la maison le long du mur sud du jardin. Vous avez l'eau, l'électricité, la télé et la radio. Je vais vous donner des couvertures, les matelas et oreillers y sont déjà. Si vous voulez manger avec nous, vous êtes les bienvenus.

— Vous êtes très généreux, lui dit ma mère, mais nous ne voulons pas importuner votre famille avec des invités imprévus. » Elle souriait, le vieil homme aussi.

« Oui, vous avez raison ! Vous êtes des invités imprévus, et ils sont toujours des cadeaux de Dieu. Notre porte leur est toujours ouverte, ils apportent la charité de Dieu avec eux. Je vais vous faire porter de la vaisselle, et vous pourrez cuisiner. Prenez à votre convenance les herbes, légumes et fruits de ce jardin.

— Vous êtes très bon, dit mon père.

— Le jardin n'est pas à moi, il est à Dieu, expliqua le vieil homme. Il me l'a donné pour qu'il soit utilisé autant qu'ils le désirent par ceux qui en ont besoin. En fait, Dieu possède tout, et quoi qu'Il nous donne, ce n'est à nous que peu de jours. »

Sa famille arriva pour nous saluer. Il avait quatre filles et trois fils. Une des femmes, beaucoup plus jeune que lui, semblait presque du même âge que sa fille aînée. Elle était aussi très jolie.

« Est-ce que c'est votre femme ? demanda ma mère.

— Oui, c'est ma seconde épouse. On s'est mariés il a y cinq ans », expliqua-t-il. Sa femme était très timide. Elle nous invita dans sa maison, de l'autre côté du jardin, et nous la suivîmes tandis que le vieil homme et ses fils parlaient politique avec mon père. Quelques minutes plus tard, il nous rejoignit et chuchota à l'oreille de ma mère que notre hôte était un homme fantastique.

Plus tard, après notre premier bain chaud depuis notre départ de Kaboul, nous déjeunâmes magnifiquement avec eux à l'ombre des amandiers. Il semblait que nous nous connaissions depuis des années. Le vieil homme nous demanda de l'appeler Oncle, sa femme Tante. On se raconta nos vies. Mon père expliqua comment Grand-Père et lui avaient perdu leurs six mille tapis. Maintenant ses seuls biens se résumaient à sa famille et à une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

voiture.

« Dieu vous les a donnés, Il vous les a repris, commenta le vieil homme.

— Je suis boxeur et peux battre n'importe qui. L'Afghanistan m'a envoyé participer à des matchs en Russie et dans tous les pays d'Asie centrale. Mais comment puis-je me battre contre la folie qui nous entoure ? » Mon père soupira et je savais qu'il pensait à ses victoires au Tadjikistan, en Ouzbékistan et au Turkménistan.

« Les bons et les mauvais moments se ressemblent, comme le printemps et l'automne de la vie. Ni les uns ni les autres ne durent très longtemps. – Malgré le doux sourire qui flottait sur ses lèvres, le vieil homme était très sérieux. – Le problème de notre pays, c'est sa situation géographique et ses voisins. Nos stupides hommes politiques les laissent interférer dans nos affaires. »

Après le déjeuner, il nous montra les pièces pour les invités. Quand on passa à côté de la tente montée au milieu du jardin, les deux gros chiens en sortirent et nous firent peur. Mes petites sœurs se cachèrent derrière ma mère. D'épaisses chaînes étaient attachées aux gros colliers qu'ils avaient autour du cou, mais ils sautaient en l'air avec force, et j'avais peur qu'ils parviennent à se libérer.

« Les chiens sont efficaces pour la sécurité, notamment la nuit. Ils mettront en pièces le premier qui essaie de s'introduire dans cette propriété, déclara le vieil homme.

— Comment s'appellent-ils ? demanda mon père.

— Le blanc, c'est Chir (lion), le gris Palang (tigre). Chir ne fera du mal à personne, sauf si on l'attaque ou si l'on essaie de le blesser. C'est un chien de combat et il n'en a jamais perdu un seul. Mais Palang est très cruel. Il aime blesser les gens.

— Palang a mordu ma jambe, dis-je.

— Ne t'en fais pas, fiston. Bientôt, il sera ton meilleur ami. » Sur ces mots, le vieil homme demanda à l'un de ses fils d'apporter les restes de notre repas pour leur déjeuner. Il me donna ces restes pour que je nourrisse les chiens. Je les leur lançai. D'abord, ils voulurent sauter sur moi, mais très vite ils se mirent à manger.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les pièces réservées aux invités étaient joliment peintes. Un superbe tapis rouge aux larges motifs occupait le centre de la pièce la plus grande, des matelas couverts de tapis étroits étaient étalés le long des murs. Dans un coin, on pouvait voir une petite télévision et un lecteur de cassettes.

« Peut-être laisserez-vous mon fils aîné emmener vos enfants faire un tour pour leur montrer les environs ? » suggéra le vieil homme. On entendit le bruit d'un gros moteur qui démarrait derrière nous. Son fils, qui avait à peu près l'âge de Wakeel, était assis sur un énorme tracteur et nous invitait à le rejoindre.

« Que pensez-vous de mon avion ? Il fait beaucoup de bruit, n'est-ce pas ? lança le garçon tandis que nous montions sur la plate-forme située derrière son siège et qu'il appuyait sur l'accélérateur.

— Oui, il a aussi des pneus plus gros que certains avions, ajoutai-je.

— Tu aimes cet endroit ? me cria-t-il à l'oreille à cause du terrible bruit du moteur.

— Je ne sais pas. D'abord tu dois me le faire visiter, ensuite je te répondrai », lui rétorquai-je.

Nous quittâmes le jardin pour nous engager sur la route principale. Des nuages noirs et blancs se bousculaient dans un ciel tourmenté où le soleil semblait perdu et prêt à tomber comme une pierre. Le vent faisait onduler la surface des champs de blé qui s'étalaient des deux côtés de la route. Ils étaient jaunes, prêts pour la moisson. Les faucheurs travaillaient déjà, avec dans une main une brassée de tiges qu'ils coupaient de l'autre d'un mouvement régulier. D'autres paysans récoltaient des grenades et des amandes qu'ils mettaient dans des sacs attachés dans le dos. Leurs mains se déplaçaient entre les branches avec adresse.

Je demandai au fils du vieil homme s'il avait déjà quitté son village.

« Non, et je n'en ai pas l'intention. J'aime mon village. J'y trouve tout ce que je veux, les gens respectent mon père, et moi aussi puisque je suis son fils. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Il se gara et dit à sa sœur d'emmener mes sœurs près d'un cours d'eau où elle pourrait les présenter aux autres filles du village. C'était un bras de la rivière le long de laquelle nous avions campé, mais on ne voyait aucun signe de l'inondation qui nous avait presque tous emportés un jour auparavant.

« Toutes les filles du village se donnent rendez-vous là chaque après-midi. Elles vont chercher de l'eau pour le dîner. Les garçons du village se retrouvent à la mosquée, dit le fils du vieil homme.

— Peut-on aller aussi à la rivière ? J'ai envie de nager, lui dis-je.

— N'y pense même pas. – Il se mit à rire. – Aller au bord de la rivière à cette heure-ci ! Si on t'y voit, on te tuera. Parfois, les filles s'y baignent.

— Les filles sont armées ?

— Non, non. Mais leurs pères ou leurs frères le sont.

— Vous avez des snipers ici, comme à Kaboul ?

— Non, mais nous avons des chasseurs, et ils sont partout. Si l'un d'eux voit un garçon ou un homme aller à la rivière à cette heure de la journée, il le trucide.

— Même les étrangers ? Ils ne connaissent pas cette règle ?

— Tu n'es plus un étranger. Mon père a déjà annoncé ce matin à la mosquée qu'il vous offrait l'hospitalité aussi longtemps que vous voudrez rester.

— Tu veux dire que tous les villageois savent ce que j'ai fait la nuit dernière ? – Je sentais de nouveau la honte m'envahir.

— C'est la raison pour laquelle les villageois ont accepté que nous vous aidions. Ils ont compris que vous n'aviez rien à manger et nulle part où aller, expliqua le fils du vieil homme.

— Ils vont me traiter de voleur, soupirai-je d'un air consterné.

— Non ! Ils ne sont pas assez stupides et grossiers pour traiter leur invité de voleur. » Ma mère avait dit la même chose. J'étais soulagé qu'il me parle ainsi.

Il me montra, tout près, l'endroit où il chassait. Il avait des canards en bois dans une mare qu'il avait creusée là où la pente de la montagne commençait à s'élever. Un petit ruisseau issu des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cascades en descendait et se jetait dans la mare. À chaque coup de vent, les canards en bois dansaient à la surface comme s'ils étaient vrais.

« Quand les oiseaux traversent le ciel au-dessus de notre village, ils voient mes canards en bois et se disent que l'endroit est sûr. Dès qu'ils se posent pour jouer ou boire, je les attrape. Je vais t'apprendre à tirer, me promit-il.

— Tu es déjà allé à Kaboul ?

— Non, et je ne veux pas. C'est un endroit horrible. C'est là que tous les problèmes commencent pour gagner ensuite tout le pays. Je voudrais que Kaboul n'existe pas. C'est ici, ma terre. Tout ce qui me rend heureux est ici. – Il commença à réciter un vieux poème : – Il n'y a plus de place dans mon cœur pour autre chose que les jolis minois des filles de mon village. Il te faut découvrir comment sera leur visage à la lumière du soleil et leurs yeux aux reflets de la lune. Attends, habité par tes vains fantasmes et tes rêves, le moment où tu contempleras l'un de ces visages par une obscure nuit nuageuse. – Il me sourit. – Je parle de ma fiancée. Je vais te la montrer, mais tu dois me promettre de ne pas tomber amoureux d'elle, car elle est à moi. Compris ?

— Oui, bien sûr ! lui dis-je.

— Si sa beauté asservit le cœur d'un homme, j'arracherai ce cœur, affirma-t-il, d'une voix sérieuse, presque dure en dépit de la poésie de ses propos. Fais attention à toi, OK ? » ajouta-t-il. J'acquiesçai d'un signe de tête, mais il m'effrayait un peu désormais.

Descendus du tracteur, nous marchâmes en silence pendant une dizaine de minutes. Il m'amena au bout du village où une immense cour avec un jardin s'étendait aussi loin que portait mon regard, au pied des petites montagnes qui s'élèvent derrière Tachkurghan.

« Voici sa maison. – Sa voix était redevenue douce et je me détendis. – On s'aime vraiment, mais personne ne le sait, sauf ma mère. S'il te plaît, n'en parle à personne.

— Je sais garder un secret.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

— Tu seras mon excuse pour entrer dans la maison et la voir, souffla-t-il, l'air excité.

— Comment ça ?

— Je vais frapper à la porte. Elle ou son frère ouvrira et je te présenterai comme mon invité. Je dirai que tu veux regarder le jardin. Si c'est elle qui entrebâille la porte, elle comprendra, mais ses parents, non. Ce sera à toi de dire que tu es mon cousin, que tu viens de Kaboul nous rendre visite, et que tu désires voir le jardin. Je m'occupe du reste. Tu comprends ?

— Oui. » C'était une nouvelle aventure, ça m'amusait.

Il frappa à la porte, une jeune fille d'une grande beauté ouvrit et baissa les yeux aussitôt en nous saluant d'un « salaam ».

« J'ai rêvé de toi la nuit dernière et suis venu pour t'embrasser, plaisanta le fils du vieil homme.

— Disparais ! Mes parents sont là et mes frères arrosent les fleurs dans la cour, s'effraya-t-elle.

— Aujourd'hui, je demande ta main à tes parents. Je vais les solliciter pour faire de toi ma femme, celle qui partage ma vie. » Le fils du vieil homme avait la voix douce et un sourire aussi gentil que celui de son père.

« Ne fais pas le bête. Mes frères vont te battre à mort s'ils entendent ça. Va-t'en avant que quelqu'un ne te voie », murmura-t-elle en regardant derrière elle.

Tout à coup, un de ses frères apparut comme un champignon après la pluie. « Qui est là ? demanda-t-il.

— C'est moi, répondit le fils, et voici mon invité, Qais. Je veux dire mon cousin. Il est arrivé de Kaboul avec sa famille. Je lui montre les alentours et il a manifesté le désir de voir ce jardin. Je lui ai expliqué qu'il s'agissait du jardin d'un ami de mon père. Si c'est possible, on aimerait entrer. »

Le frère nous accueillit en nous souhaitant la bienvenue.

« Sarah, montre-leur le jardin et fais leur un jus de grenade, ordonna-t-il à sa sœur. Et vous deux, faites comme chez vous. J'ai un travail à finir, on se verra plus tard. »

Sarah nous précéda jusqu'au jardin, qui foisonnait de presque toutes les espèces possibles d'arbres fruitiers. Leurs branches

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

étaient chargées de fruits mûrs. Une fois que nous fûmes arrivés à l'autre bout du verger, Sarah se tourna vers moi : « Si ça ne te dérange pas, nous aimerions avoir une petite conversation en privé quelques instants. Tu peux te promener et manger ce que tu veux. Reviens dans dix minutes. D'accord ?

— Bien sûr, pas de problème », lui dis-je. Elle me lança un sourire reconnaissant.

J'arpentai le jardin pendant presque une demi-heure, jusqu'à ce que je sois fatigué d'être seul. Je jetai alors un coup d'œil à la dérobée, caché derrière un arbre, pour voir quel genre de conversation privée ils avaient. Mais aucun mot n'était prononcé. Ils étaient juste assis l'un en face de l'autre, le fils du vieil homme regardant droit dans les yeux de la jeune fille dont le visage rayonnait. Quand il rompit le silence, il parla d'une manière poétique étrange.

« Ne m'abandonne pas », la supplia-t-il – peut-être plaisantait-il, mais elle n'avait pas l'air de rire.

— Comment pourrais-je t'abandonner ? Tu es toute ma vie, répondit-elle tendrement.

— Toi aussi, tu es toute ma vie. Je t'aime et mourrai si tu m'abandonnes.

— Je ressens la même chose pour toi. »

Est-ce que tous les hommes de ce village parlaient ainsi à leur fiancée ? Je me posai la question. Peut-être avaient-ils vu trop de films afghans dans lesquels les amants meurent avant de pouvoir se voir une seconde fois. Je sortis de ma cachette pour manger une autre grenade.

Une heure plus tard, nous étions prêts à quitter le jardin.

« Tu peux revenir quand tu veux, me dit Sarah. La prochaine fois, amène tes sœurs, je voudrais les rencontrer. Hamza te conduira. » Nos yeux se croisèrent pour la première fois. Je sentis une chaleur intérieure m'envahir, mais personne ne s'en aperçut. La culpabilité m'assaillit car j'avais promis de ne pas tomber amoureux ; pourtant, que pouvais-je y faire ? Je n'y étais pour rien, c'était mon cœur, et les films indiens m'avaient appris que le cœur est incontrôlable quand il s'agit d'amour.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Qui est Hamza ? lui demandai-je.

— C'est moi, répondit le fils du vieil homme.

— Désolé, je ne t'ai pas demandé ton nom ; c'est bien de le savoir », lui dis-je.

Sarah nous regarda, une main sur la poignée du portail du jardin. « Je pensais que vous deux étiez cousins.

— Oui, c'est vrai. Nous sommes cousins, mais il ne connaissait pas mon nom. Il ne me l'a jamais demandé, la rassura le fils du vieil homme.

— Hamza, que se passe-t-il ? Est-il ton cousin ou un inconnu ? Mon frère va en parler à la mosquée ce soir. S'il s'avère que tu as menti, ce sera dangereux pour nous deux, s'inquiéta-t-elle.

— Oh, détends-toi, pas de problème. C'est mon cousin, je veux dire mon invité. On t'expliquera tout lors de notre prochaine visite. Parfois, les cousins oublient leurs noms, badina Hamza.

— Dis-moi juste une chose, c'est ton cousin ou un invité ?

— En fait, on se connaît depuis ce matin seulement. Il est mon invité. »

Elle le regarda d'un air furieux. Quelqu'un l'appela de l'intérieur de la maison, une voix de femme âgée, probablement sa mère.

« Tu me fais confiance ? interrogea Hamza.

— Oui, je te fais confiance. » Elle était partagée entre le pardon et l'inquiétude. La voix qui l'appelait se fit plus forte, elle répondit qu'elle arrivait.

« Ce n'est pas un problème pour nous, ne t'en fais pas. À la mosquée, tout le monde le connaît, lui, ses parents et ses frères et sœurs. Ils sont nos invités, ils resteront chez nous quelques semaines au moins. Et je l'appelle cousin. On est une famille maintenant, expliqua Hamza.

— Je te crois », conclut-elle avec un grand sourire avant de fermer la porte derrière nous.

On passa trois semaines dans le jardin du père d'Hamza en attendant de savoir si la route de Mazar était sûre. Les chiens devinrent mes amis. Je les emmenai marcher dans les montagnes en regrettant que Wakeel ne soit pas là pour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

m'accompagner. Je montrai à Palang les cicatrices des blessures qu'il m'avait infligées. Il les lécha sans comprendre de quoi il était question.

Hamza m'enseigna la chasse. Tous les deux jours, on allait dans le jardin de sa bien-aimée. Elle préparait toujours du jus de grenade, et pendant que je le buvais, ils s'entretenaient en privé. Le premier jour, cela dura un court instant, mais après une semaine j'avais l'impression d'attendre des heures. Un jour, je les épiai à nouveau caché derrière un arbre : ils n'échangeaient pas de stupides répliques de films, ce jour-là. C'était bien plus intéressant. Je me sentis coupable et cessai de le faire. Je tournai en rond jusqu'à ce qu'Hamza m'appelle pour rentrer à la maison.

Ma famille aussi était heureuse. Ma mère chantait de vieilles chansons indiennes en cuisinant. Ce que nous mangions provenait du jardin et avait bien meilleur goût que tout ce que nous avions absorbé depuis que nous nous étions sauvés de la maison de Grand-Père. Le matin, mon travail consistait à prendre deux paniers en osier et à aller dans le potager afin de faire le plein de tomates, concombres, courges, aubergines, poivrons, grenades, pommes, noix, amandes, pour les rapporter à ma mère. Parfois, je pouvais à peine porter ces paniers, tant ce jardin nous offrait de choix.

Ma sœur aînée était très occupée à aider ma mère à la cuisine. Elles passaient des heures à parler ensemble. Parfois, elle demandait à mon père d'aller grimper dans la montagne pour jouir de la vue. Mon père était toujours ravi de les emmener, elle et mon autre sœur cadette, pour de longues promenades qui leur faisaient respirer le bon air. Il aimait cet exercice physique et leur compagnie.

Quand ma mère se reposait l'après-midi pendant que mon petit frère dormait, ma sœur aînée allait à la rivière avec mes plus jeunes sœurs pour chercher de l'eau potable en même temps que les sœurs d'Hamza. Grâce aux filles du village, elles surent vite comment porter un pot d'eau en argile sur la tête sans l'aide des mains. En d'autres occasions, elles apprirent aussi à broder des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

chapeaux. Ma sœur aînée leur racontait la vie à Kaboul et son expérience d'écolière. Aucune des sœurs d'Hamza n'était allée à l'école mais pourtant, elles savaient lire.

Comme je n'avais jamais vu ma sœur aînée se comporter de façon si charmante, je décidai d'être agréable avec elle. Mais à mon égard, elle n'avait pas changé d'attitude. Elle trouvait toujours le moyen de se moquer de moi. Nous étions supposés, elle et moi, manger tous les deux dans la même assiette : les Afghans pensent que partager une assiette ouvre l'appétit. Elle proférait des choses du genre : « Il finit tout avant que j'aie pu manger trois bouchées. En plus, il fait du bruit en mastiquant comme une vache. » J'arrêtai donc d'être gentil avec elle.

Un jour, en fin d'après-midi, alors que nous revenions de la chasse aux canards, Hamza et moi escaladâmes la plus haute montagne pour avoir une vue sur tout le village. Le soleil se couchait à l'ouest, il n'y avait aucun nuage, juste le jaune du soleil et le bleu profond du ciel.

« As-tu déjà parlé à la nature ? me demanda Hamza.

— Parfois.

— Tu l'entends te répondre ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Personne ne sait ce que je veux dire. Chaque fois que je raconte ce que je peux voir et entendre, on pense que je suis fou. Mais il faut savoir que tout te parle quand tu es honnête avec la nature.

— Tu parles des montagnes, des arbres, des rivières, du vent, des choses comme ça ?

— Et pour apprendre à être honnête, acquiesça-t-il, il faut d'abord se poser la question de savoir qui est l'architecte du ciel et de la terre. – Hamza resta un moment silencieux. – Quand tu construis un immeuble, tu dois mettre des piliers et des murs pour soutenir le toit. Mais le ciel n'a ni piliers ni murs, seul Dieu peut réaliser une chose pareille.

— Dieu te parle-t-il ? demandai-je, surpris.

— Non, il nous parle à travers ce qu'il a créé.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

— Comment ça ?

— La lune flotte dans un espace bleu nuit et par sa lumière fait honte aux milliards d'étoiles. Elle a des choses à nous dire. En fait, elle te parle », m'assura Hamza.

On regarda alors la lune qui montait dans le ciel derrière nous. C'était drôle, sa façon de mettre de la poésie dans ses propos, même quand il n'était pas avec Sarah. J'avais d'abord trouvé ça étrange, mais après quelques semaines, je commençais à l'apprécier. La lune décrivait un cercle parfait et, dès que la lumière du jour disparut totalement, elle recouvrit la terre d'une lueur douce qui nous permit de contempler tout le village en dessous de nous.

« Comment as-tu appris toutes ces choses ? lui demandai-je.

— Ouvre tes yeux et tes oreilles, et tu apprendras tout ce que tu voudras, murmura-t-il. La rose a donné tout pouvoir à ses épines pour sa protection. Mais les rossignols n'ont jamais donné leur voix aux corbeaux. La mouche vole autour d'une bougie jusqu'à ce qu'elle se brûle les ailes. Mais le cerf fuit les chasseurs aussi vite qu'il le peut.

— Tu es un poète.

— Non, j'ai les yeux ouverts et je les utilise. »

Le vent se mit à souffler, quelques nuages apparurent au-dessus de l'horizon, et la lune prit le contrôle du ciel. On redescendit prudemment.

J'ouvris la grille du jardin, et les chiens me sautèrent dessus pour jouer tandis que je pensais à ce que m'avait dit Hamza. Ses paroles sont restées gravées en moi depuis lors. Il a attiré mon attention sur des choses auxquelles je n'avais jamais réfléchi auparavant, comme la façon dont Dieu a créé les étoiles, la lune, le soleil, le ciel, l'univers, la nature et pour quelle raison, pourquoi nous sommes ici, quelle est notre mission, et comment peut-on profiter de tout ce qui nous a été donné.

Ce soir-là, nos familles dînèrent ensemble et mon père et le père d'Hamza écoutèrent ensuite la BBC : on sut alors que les combats de Mazar se déplaçaient vers Tachkurghan.

Mon père prit aussitôt sa décision et dit au vieil homme : « Il

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

semble qu'il serait sage de quitter Tachkurghan demain matin. » Le père d'Hamza hocha la tête.

Tôt le matin, mon père alla à la mosquée prier avec les autres hommes du village. Il raconta après la prière ce qu'il avait entendu à la BBC. Puis, respectant la tradition afghane, il demanda à ceux qui l'avaient accueilli la permission de partir.

Quand il revint de la mosquée, nous prenions notre petit déjeuner. Il s'assit et prit la tasse de thé que ma mère lui tendit : « On ne peut pas aller à Mazar, et je ne pense pas que ce soit sûr de retourner à Kaboul. Nous partons pour Bamiyan. Nous n'avons pas entendu parler de combats là-bas, et je crois que ce sera plus sûr qu'ici. Le mollah et les hommes du village m'ont donné la permission de prendre congé aujourd'hui. Ils disent qu'ils vont partir aussi. Dans deux jours, peut-être moins, la guerre sera là. Dès qu'on a fini de manger, on fait nos bagages.

— Mais, Papa, Bamiyan se trouve au milieu de l'Afghanistan, s'étonna ma sœur aînée. On est supposés se rendre dans un autre pays où il n'y a pas la guerre.

— On va le faire, mais pas aujourd'hui », la rassura-t-il gentiment.

Le petit déjeuner terminé, on rejoignit le vieil homme dans sa maison de l'autre côté du jardin, pour lui dire au revoir et le remercier. Il écoutait toujours la BBC tandis que ses fils jouaient aux échecs ; sa femme brodait une nappe dont chaque fille tenait un coin.

Il se leva et embrassa mon père. « Cette maison est la vôtre, ses portes vous seront toujours ouvertes. » Puis ses fils serrèrent mon père et moi dans leurs bras, sa femme et ses filles en firent autant avec ma mère et mes sœurs.

« Vous restez ou vous partez ? demanda mon père.

— Je pense que nous allons partir aussi. On ira au Pakistan, chez mon frère. Il vit là-bas depuis dix ans. J'ai reçu une lettre de lui hier. Il est très inquiet. Il veut envoyer Hamza vivre avec son fils aux États-Unis.

— Et votre jardin ? Vous allez le laisser comme ça ? s'enquit

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mon père.

— Oui, je ne peux rien y faire. On sait tous que ces moudjahidine ne se battent pas pour chasser des troupes étrangères du pays. Ils combattent pour nous voler. Ces affrontements sont une excuse pour tout nous prendre, y compris nos femmes et nos filles.

— Hélas, cent fois hélas », renchérit mon père.

Sa femme enveloppa deux poulets rôtis dans du papier journal et mit quelques haricots frais dans un bocal, plus deux citrouilles, des pommes de terre, et des choux dans des sacs. Ma mère ne voulait pas prendre tout ça, mais la femme insista. Finalement, ma mère accepta et les remercia pour leur hospitalité et l'aide qu'ils nous avaient apportée.

Au moment où la voiture démarrait, le père d'Hamza courut vers nous, un gros sac sur les épaules. Haletant, il nous barra la route. Il me fit un clin d'œil, me demanda de sortir du véhicule, me donna le sac en me proposant de le soulever. J'essayai, en vain. Il était trop lourd.

« Tu peux tout manger ? me dit-il.

— C'est quoi ? demandai-je.

— Des grenades ! »

Il souriait, mais je me sentis lamentable. « Non, je n'arriverai pas à les manger toutes, avouai-je, honteux malgré la gentillesse du vieil homme.

— Je suis sûr que tu peux les manger et que tu les partageras. Souviens-toi de moi et de mes chiens quand tu les manges, c'est mon seul désir. » Je fus un peu réconforté quand il se pencha pour m'embrasser sur le front.

Il m'aida à charger le sac dans le coffre et nous salua de la main tandis que nous prenions la direction de Bamiyan.

Le mollah du village se tenait sur le côté de la route et nous fit signe de nous arrêter. Mon père se gara devant lui et baissa sa vitre. Après les salutations, il nous présenta. Le mollah portait un salwar-kameez blanc et par-dessus un long manteau chapan rayé vert et bleu. Sous son turban noir, les bords de ses yeux étaient noircis de khôl, comme ceux des religieux. Il avait rasé sa

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

moustache, mais sa longue barbe lui arrivait presque au ventre. Elle faisait des vagues quand il parlait, bien qu'il soit un homme calme.

Il tendit à mon père un tasbih, une rangée de perles de prière, et dit : « Je ne peux rien te donner de plus. J'aurais dû t'inviter chez moi pour partager un repas, mais je ne savais pas que la guerre viendrait jusqu'ici et nous séparerait.

— Avec ton tasbih je me souviendrai toujours de toi et de Dieu, lui répondit mon père. S'Il le veut, on se reverra et on reparlera de ce que nous vivons aujourd'hui.

— J'attends ce jour avec impatience, si ce n'est pas dans ce monde, ce sera dans l'autre.

— Tu restes ou tu pars ?

— Je reste ici. Tu sais, je peux fuir ce pays mais je ne peux pas fuir la mort. Je suis de toute façon au bout du chemin. J'ai soixante-quinze ans. Si la mort vient me chercher demain, je serai heureux de l'accueillir. Il n'y a pas de différence pour moi entre aujourd'hui et demain.

— Tu es un homme courageux.

— Je ne parlerais pas de courage. La mort fait partie de la vie, celui qui part le premier se retrouve en tête de la caravane pour le monde suivant. Que ce soit aujourd'hui ou demain, nous rejoindrons cette caravane, donc pourquoi pas plus tôt que plus tard ? Et laissez-moi vous raconter une histoire, ajouta-t-il. Une nuit, le mollah Nasruddin fut réveillé par les cris de deux hommes qui se disputaient devant chez lui. Nasruddin attendit, mais ils continuaient à se quereller et il lui était impossible de dormir. Il s'enveloppa les épaules d'un châle et se précipita dehors pour séparer les deux hommes qui avaient commencé à se battre. Mais, tandis qu'il essayait de les raisonner, l'un des hommes s'empara de son châle et ils s'enfuirent tous les deux. Las et perplexe, le mollah Nasruddin rentra chez lui.

« "Quelle était la cause de la dispute ? lui demanda sa femme.

« — Vraisemblablement notre châle. Il a disparu, la dispute est terminée", raconta le mollah.

« Vous voyez ce que je veux dire ? Notre pays ressemble à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l’histoire du mollah Nasruddin. Ce n’est pas à cause de vous ni de moi que cette guerre a lieu, c’est à cause de ce que nous possédons en Afghanistan. Une fois qu’ils ont obtenu ce qu’ils veulent, ils se moquent du reste. Que Dieu le Tout-Puissant vous protège, vous et votre famille, de tous les dangers. »

Ils s’étreignirent, puis mon père monta dans la voiture et démarra vite pour prendre la direction de Bamiyan avant que le mollah n’ait une autre histoire à raconter, ou que quelqu’un d’autre ne se mette sur notre chemin.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

9
Dans la tête de Bouddha

Les nomades kouchis suivent leurs chèvres, moutons et chameaux dans les montagnes à la recherche de nouveaux pâturages. Ils ne restent jamais longtemps au même endroit. Bien que ma grand-mère soit née kouchi et que mon grand-père descende de bergers qui passent de longues saisons dans les montagnes avec leurs troupeaux, ma famille et moi ne nous sommes jamais considérés comme des nomades. Et pourtant, nous avons pris plaisir à notre nouvelle vie à flanc de coteau, dans les jardins d'étrangers, quelques jours par-ci, quelques jours par-là, jamais longtemps au même endroit. Je savais que nous cherchions un lieu tranquille pour ne pas être les victimes de tirs de roquettes sur notre route pour quitter l'Afghanistan. Mais en dépit des chutes de rochers, des inondations, des morsures de chiens, nous avions trouvé le moyen d'oublier la menace quotidienne de la guerre. Nous ne pensions plus qu'à notre destination du lendemain ou à ce qui nous était arrivé la veille.

Bamiyan se trouve au centre de l'Afghanistan, dans les montagnes. Il nous fallut franchir l'Hindou Kouch à nouveau pour y arriver, mais cette fois-ci en empruntant une route de terre passant par un col afin d'éviter les combats le long de la route principale. Ce voyage lent et difficile dura quinze heures sur des routes semées d'ornières avant d'atteindre la vallée de Bamiyan. Ce fut une journée interminable, nos corps avaient besoin de repos. La nuit était tombée depuis longtemps quand nous arrivâmes finalement sur une route en meilleur état à l'approche de la ville.

La voiture fit un bond et s'arrêta, réveillant ceux qui s'endormaient à l'intérieur. Tirée entre deux poteaux de bois, une corde de plastique bleu barrait le chemin. L'endroit s'appelait la « porte de Bamiyan », mais à mon avis, on ne pouvait vraiment pas parler de porte.

Un homme surgit d'une hutte de terre proche de l'un des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

poteaux de bois. Il portait une kalachnikov à l'épaule et demanda à mon père où nous allions. Ce dernier expliqua que nous voulions atteindre la ville de Bamiyan. L'homme annonça que nous n'étions pas autorisés à nous y rendre de nuit, qu'il fallait garer la voiture le long de la rivière et revenir le lendemain.

Comme il était armé, mon père ne chercha pas à discuter. Il repartit en sens inverse, parcourut quelques centaines de mètres, et gara la voiture sur un espace plat près du cours d'eau. Ma mère nous distribua un peu de la nourriture que la famille d'Hamza nous avait donnée.

La nuit était magnifique, mais beaucoup plus fraîche qu'à Tachkurghan. Dans l'air vif, le ciel ressemblait à un morceau de soie sombre saupoudré de minuscules diamants. Un silence total régnait, rompu seulement par le bruit de la rivière et le gazouillement d'oiseaux de nuit. On se blottit tous sur le siège arrière pour rester proches et se tenir chaud les uns les autres pendant notre sommeil. Nous avions beau être très serrés, j'avais l'impression d'être étendu sur un lit moelleux après tous les cahots de la route qui nous avaient secoués pendant des heures.

Le lendemain matin, on s'installa pour pique-niquer au bord de la rivière. On petit-déjeuna sans précipitation. Après tout, nous étions maintenant des nomades et nous nous déplacions à notre guise. Le repas terminé, on rangea tout dans la voiture avant de prendre de nouveau la direction de la ville de Bamiyan. Le type qui nous avait arrêtés la nuit devant la « porte » était assis dans la hutte de terre avec ses copains. Tous portaient une kalachnikov à l'épaule.

Ils nous arrêtèrent une nouvelle fois. Mon père expliqua que nous étions des réfugiés en provenance de Kaboul et que nous cherchions un endroit sûr pour séjourner quelque temps. En silence, ils inspectèrent nos maigres bagages un à un puis, à notre grand soulagement, levèrent la corde de plastique bleu pour nous laisser passer.

Mon père conduisit doucement vers le grand bazar de Bamiyan. La ville était petite et remplie d'une odeur de feu de bois et de crottin de cheval, mêlée à celles du safran, du poivre, de la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cardamome et de la poussière.

Il gara la voiture dans un serai, un parking fermé. On monta et descendit plusieurs fois la rue principale où l'on pouvait voir des ânes, des chèvres, et des gens qui avaient l'air très pauvres. Puis on déjeuna dans un chai khana, une maison de thé. On grimpa au deuxième étage à l'aide d'une échelle en bambou amputée de plusieurs barreaux. Mon père monta le premier, suivi par ma mère et mon petit frère. Mes petites sœurs eurent du mal à grimper et comme c'était mon rôle de m'occuper d'elles, je les aidai. Une autre échelle en bambou menait aux troisième et quatrième étages. Il n'y avait pas de véritable escalier.

Le chai khana se résumait à une grande pièce remplie de fumée de kebab. Dans un angle se trouvait une minuscule télévision que l'on apercevait difficilement dans cette atmosphère saturée. Les hommes étaient assis sur des estrades hautes d'environ soixante centimètres, leurs chaussures posées derrière eux sur le sol. Les assiettes posées devant eux, garnies de nourriture ou seulement de restes de leur repas, étaient couvertes de mouches. Certains hommes mangeaient, d'autres buvaient du thé en regardant un film indien, d'autres encore ronflaient pendant que des centaines de mouches s'en donnaient à cœur joie sur leurs mains, leurs pieds, leurs lèvres.

Ma mère était la seule femme, mes sœurs les uniques filles. Les hommes qui mâchaient leur kebab s'arrêtèrent de mâcher. Ils nous fixèrent bouche bée. Ceux qui buvaient du thé ou regardaient la télé posèrent leur verre et se retournèrent pour mieux nous voir. Ma mère resserra légèrement son foulard et fit comme si elle était la seule personne dans la pièce avec mon père et ses enfants.

Les visages des hommes étaient tous marqués de rides profondes comme des champs labourés. Ces rides entaillaient les coins de leurs yeux bridés et couraient le long de leurs fronts. Ils nous observaient en silence ou ne parlaient qu'en chuchotant.

Tous étaient des Hazaras. Je me rappelais que Grand-Père m'avait raconté que la plupart des Hazaras vivaient dans le centre de l'Afghanistan. Il disait que, à l'époque où il voyageait avec son

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

père et ses oncles – ils conduisaient leurs troupeaux à Bamiyan pour trouver des alpages qui restaient luxuriants tout l'été dès la fonte des dernières neiges –, ils étaient très bien traités par les Hazaras. Sans être des nomades kouchis, comme la famille de ma grand-mère, celle de mon grand-père comptait aussi des bergers qui quittaient chaque été leur maison avec leurs troupeaux à la recherche de pâturages. Souvent, ils passaient l'été dans la verte vallée de Bamiyan qui ne se trouvait qu'à une semaine de marche de leur village, situé dans la région de Meydan. Ils échangeaient quelques moutons, chèvres ou vaches avec les Hazaras contre l'autorisation de faire paître leurs bêtes et de poser leur tente pour plusieurs mois. J'espérais que les Hazaras nous traiteraient bien, nous aussi, même si nous n'avions pas d'animaux à échanger avec eux, et si nous n'étions plus de vrais nomades, juste des « nomades modernes » dans une vieille voiture déglinguée.

Berar m'avait raconté de belles histoires sur Bamiyan où il était né. Quand il travaillait pour notre famille, c'était Grand-Père qui gardait son argent. Il le lui redemandait au bout de plusieurs mois et l'envoyait à ses parents. Grand-Père plaisantait toujours avec lui, lui conseillant, par exemple, de dépenser son argent avec des femmes pendant qu'il était encore un jeune homme.

« Si tu construis une maison, beaucoup de gens peuvent l'utiliser, mais une femme ne sert qu'à son mari. Une maison, c'est plus utile qu'une femme », disait Berar.

Je cherchai à voir à travers la fumée si Berar ne se trouvait pas parmi ces hommes, mais il n'y était pas. Je fus déçu. Depuis le matin sur le toit du silo, je n'avais plus aucune nouvelle de lui.

On commanda du kebab, ce qui est à peu près le seul déjeuner possible, non seulement à Bamiyan, mais dans tous les restaurants d'Afghanistan. Une photo des deux énormes statues de Bouddha, sculptées il y a environ deux mille ans dans les falaises de Bamiyan, était accrochée au mur. Ces statues n'avaient pas de visage et me semblaient étranges.

Une fois le repas terminé, mon père suggéra d'aller voir les bouddhas et les caves creusées derrière les statues dans les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

falaises. Ce n'était pas loin du chai khana à pied. On redescendit donc par l'échelle en bambou. Je passais d'abord à mon père ma plus jeune sœur qui hésitait, puis une joyeuse machine à pleurs que la vue des ânes amusait. Dans la rue ne circulait aucune voiture, ce qui nous permit à mes sœurs et moi de courir devant nos parents en poussant des cris perçants. On se sentait plus libres qu'on ne l'avait été au cours des deux dernières années, et le cœur plus léger.

Quand on approcha du plus petit des deux bouddhas, on redevint tous silencieux. Il nous toisait et je me rendis compte que je retenais ma respiration. Je l'avais vu en photo dans un livre d'école, mais il m'avait semblé être aussi plat que la page. Là, on avait l'impression qu'il allait marcher pour sortir de la montagne. Je me demandai comment une statue pouvait être aussi grande.

Je n'avais jamais vu de statue auparavant, même de petite taille. Dans l'islam, les statues sont haram – interdites – et l'ont été depuis l'époque de la seconde loi du prophète Moïse. On apprend que seul Dieu peut créer un être vivant et lui insuffler la vie : les hommes ne doivent pas fabriquer de statues et essayer de rivaliser avec Dieu. Rien ne m'avait préparé à ce sentiment d'admiration qui m'envahit.

Une fois, Grand-Père m'avait dit qu'il avait grimpé en haut des statues avec son beau-père. Elles avaient été sculptées dans la pierre tendre des falaises, leurs dos se fondant dans la montagne. Il m'avait parlé des grottes creusées derrière les bouddhas, et des peintures sur leurs parois. Il m'avait dit que, dans le passé, Bamiyan avait été peuplé de saints. « Bouddha vécut six cents ans avant le prophète Issa (Jésus). Et le prophète Mahomet, la paix soit avec Lui, six cent trente ans après le prophète Issa. Si vous étudiez le christianisme et le bouddhisme, vous apprécierez encore plus l'islam que vous ne le faites aujourd'hui. »

Mon père trouva l'entrée de l'escalier qui menait en haut du plus petit bouddha. Je n'avais jamais vu d'escalier pareil. Il était taillé dans la pierre, à même la falaise, et chaque marche avait un angle et une hauteur qui lui étaient propres, comme l'avait raconté

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Grand-Père. Chacun entama lentement son ascension. Des trous creusés çà et là dans la roche laissaient passer de temps en temps un peu de lumière. Parfois, on avançait au toucher. Mon père portait mon petit frère qui prenait autant de plaisir à l'aventure que le reste de la famille. Arrivés à la hauteur des épaules du bouddha, nous étions tous essoufflés, le visage rougi par l'effort, même mon père. À travers une grande ouverture dans la paroi rocheuse, une vue spectaculaire sur la vallée s'offrit à nous avec ses rangées de champs cultivés et d'arbres fruitiers. On s'était rapprochés les uns de autres pour mieux voir et respirer l'air chargé de senteurs douces provenant des prés en contrebas.

On franchit quelques marches de plus et, juste derrière la tête du bouddha, on se retrouva dans une grotte aussi grande que notre salon de Kaboul. Ses murs faisaient sept mètres de haut ou plus, le sol était tapissé de petits cailloux. Il faisait frais et l'atmosphère était calme : on n'entendait que le vent soufflant à travers les minuscules ouvertures de l'escalier semblables aux trous d'une flûte.

La grotte était reliée à d'autres grottes plus petites qui se trouvaient derrière. Comme Grand-Père me l'avait dit, des peintures aux riches nuances de rouge, blanc, vert, noir, bleu, violet recouvraient tous les murs : même dans la faible lumière, les couleurs brillaient. Certaines fresques montraient des hommes au torse dénudé et des femmes presque nues dans d'étranges positions ; d'autres, différents oiseaux et animaux, tels des lions, tigres, chats, aigles, pigeons, et des hommes qui les chassaient à l'aide de lances, ou d'arcs et de flèches. Toutes étaient entrelacées de motifs et de symboles, certains semblables aux traces des animaux chassés. D'autres encore s'avéraient plus difficiles à comprendre.

J'interrogeai mon père sur la signification de ces peintures et il me répondit en regardant la scène de chasse : « Tu vois l'homme chassant le lion avec ses flèches ? – Je fis signe que oui. – Les autres sont fiers de lui, donc ils l'ont peint sur le mur pour se souvenir de son courage. C'était la façon qu'avaient les gens de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

transmettre ce qu'ils avaient vécu à ceux qui viendraient après eux. C'était un moyen de raconter des histoires avant l'invention de l'alphabet. »

Je montrais une grande roue avec plein de rayons qui faisaient penser à une araignée. « Ça veut dire quoi ?

— Je l'ignore. Ça signifiait quelque chose pour quelqu'un. Les archéologues et les historiens doivent savoir. – Puis il s'adressa à ma mère : – Tu sais, la taille de cette grotte est parfaite pour nous. On peut vivre ici aussi longtemps que nous resterons à Bamiyan. »

Ma mère considéra mon père avec l'air qu'elle prenait lorsqu'il blaguait. « Je suis sérieux, la détrompa-t-il. Nous sommes maintenant ici chez nous. » Ma mère lui sourit, le reste de la famille aussi. Les blagues de mon père étaient toujours plaisantes.

« C'est impossible », dit-elle calmement une fois qu'elle eut réalisé qu'il était sérieux.

Mon père ne l'entendit pas. « Tu sais, même le roi achetait un billet pour visiter cet endroit. Des touristes du monde entier affluaient ici. » Mais les touristes avaient, depuis des années, cessé d'y venir et les gens du coin n'avaient aucune raison de grimper jusqu'aux grottes.

Ma mère avait toute une panoplie de regards. On lisait dans ses yeux ce qu'elle pensait et ils reflétaient alors l'incrédulité. Mais quand elle vit à quel point l'idée nous enthousiasmait, elle se tourna vers mon père de nouveau.

« Tu sais à quelle hauteur se trouve cette pièce ?

— Oui, et jamais je n'ai vécu dans un endroit pareil. – Mon père marcha vers l'un des trous dans le mur. – Regarde, on peut voir le monde entier d'ici, lança-t-il, tout excité. Je crois que c'est par la bouche de Bouddha que nous avons ce panorama. » En fait, Bouddha n'avait pas de bouche, ni de visage non plus. Mais ça n'entravait pas l'imagination de mon père. Ce trou était long et étroit, et c'est vrai qu'il nous permettait d'avoir une vue fantastique.

« Tu es comme un enfant, lui dit ma mère.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

— Alors, dis-moi ce que nous allons faire. Je n'ai pas d'argent pour payer un hôtel, et je n'ai aucune idée du temps que nous devrons passer ici.

— Mais si l'un de nous tombe ? Que vont faire ces bébés ? – Ma mère tenait mon petit frère dans les bras et montra ma plus jeune sœur d'un geste de la main. – As-tu des ailes pour voler à leur secours s'ils tombent par ces trous ? »

À Kaboul, j'avais toujours peur d'être tué par un obus, mais si je tombais de la tête de Bouddha, au moins je me disais que je mourrais heureux.

Mon père s'accroupit sur le sol et nous demanda de nous approcher. On se mit en rang devant lui, sauf ma mère. Elle resta en arrière avec mon petit frère qui gazouillait en regardant les peintures sur le mur.

« Voulez-vous habiter ici ? » nous demanda mon père. D'une seule voix, nous répondîmes : « Oui.

— Mais j'impose des règles. Si vous les acceptez, on va vivre dans cette grotte. Règle numéro un : chacun doit faire attention en montant et en descendant l'escalier. Règle numéro deux : chacun est responsable de celui qui est plus jeune que lui ou elle. Règle numéro trois : c'est la fin des règles. » Il nous fit un sourire et on lui rendit son sourire, puis il regarda ma mère et nous la regardâmes également. Nous étions incapables de savoir si l'idée lui plaisait ou non. Mais on resta quand même, peut-être parce que nous n'avions pas d'autre endroit où aller.

Pendant une heure, on monta et descendit l'escalier, ma sœur aînée et moi, apportant à ma mère les choses que mon père sortait de la voiture. Il y avait tant de marches, et elles étaient si dures à grimper ! J'allais aussi vite que possible, cependant. Mon père avait promis la plus grosse glace à celui ou celle qui aurait fait le plus de voyages. Ma sœur allait lentement et j'étais sûr de gagner. Quand on eut fini de tout transporter, j'étais en nage. J'avais néanmoins fait deux fois plus de voyages qu'elle et je lui annonçai avoir gagné. Elle sourit en disant : « Tu es totalement idiot ! On ne trouve pas de glaces à Bamiyan. Les gens d'ici ne savent même pas ce qu'est une glace. On n'est pas à Kaboul,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

imbécile ! »

Je regardai mon père. Il souriait bêtement. J'étais furieux qu'il m'ait joué ce tour.

« Je te dois une grosse glace, dit-il. Une énorme glace. Tu me montres le magasin et je t'en achète une. » Maintenant, il se moquait carrément de moi. Mes sœurs se mirent à rire. Je courus me réfugier dans la grotte la plus proche, honteux d'avoir été si stupide. Mais ma curiosité me fit vite revenir vers ma famille en entendant mon père taper sur deux gros clous trouvés dans la voiture ; il les enfonçait dans les parois de la grotte qui n'étaient pas décorées. C'était pour attacher le berceau de mon petit frère dans un angle. Puis il suspendit un kilim à l'entrée de la grotte en guise de porte.

Il partit ensuite au bazar acheter casseroles, assiettes, cuillères et fourchettes, et d'autres ustensiles. Ma mère m'envoya chercher de l'eau dans des seaux. J'allai à un ruisseau qui se trouvait près du bouddha. Ma sœur aînée ramassa quelques briques et pierres plates à ses pieds. On rapporta le tout à ma mère qui construisit un foyer pour cuire nos repas dans l'une des plus petites grottes, près de la grande. Cette petite grotte devint notre cuisine.

Mon père rapporta du mouton, des tomates, oignons, carottes, pommes de terre, radis, et du persil. Ma mère fit un feu, ce qui n'était pas dans ses habitudes. La fumée la fit pleurer. Elle s'essuya les yeux et le nez, et très vite son visage se couvrit de taches noires à cause de la fumée. Mon père se moqua d'elle, puis l'aida à disposer le bois et les pierres tout autour de façon à ce qu'elle puisse faire chauffer un récipient. Avec la viande et tous les légumes, elle prépara un ragoût simple, mais meilleur que tout ce que nous avions jamais mangé. On le dégusta dans la grande grotte où les hommes équipés d'arcs et de flèches peints sur les murs semblaient nous regarder.

Bientôt, il fit nuit et nous n'avions pas de lumière, mon père ayant oublié d'acheter des bougies. Il oubliait toujours quelque chose quand il allait faire les courses, c'était sa façon d'être. Si un jour, il lui arrivait de ne rien oublier, comment saurions-nous

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qu'il était notre père ?

À travers l'ouverture que mon père appelait la « bouche de Bouddha », la lumière de la lune dessinait des motifs de dentelle blanche sur le sol. Ce fut notre éclairage pour la nuit, une lampe énorme et lointaine, mais parfaite pour notre nouvelle maison. Ce soir-là, je fus le premier à m'endormir, même si mon matelas était trop court et que ma couverture me couvrait à peine de la tête aux pieds. Il faisait frais dans la grotte : une douce brise y souffla tout au long de la nuit. Très vite, je me réveillai car j'avais envie de faire pipi. Mon père me conseilla d'aller uriner depuis le rebord de la grotte située sous la nôtre. C'était étrange de faire pipi depuis un endroit aussi haut. J'avais déjà terminé quand je commençai à entendre le liquide toucher le sol. Il fit un bruit particulièrement fort.

*

Le lendemain matin, je me réveillai avant les autres et regardai dehors à travers une ouverture dans un des murs de la grotte. Le soleil ne s'était pas encore levé derrière les rochers nus et pointus des montagnes. Mais la lumière du jour rentrait déjà chez nous sous forme de taches de clarté dans la pénombre. En dessous, dans la vallée, s'étalaient les champs et les arbres. Certaines feuilles étaient encore vertes, d'autres avaient déjà viré au jaune dans la fraîcheur automnale. Les branches s'agitaient sous une brise légère, des feuilles jaunes tombaient dans les eaux rapides, ourlées de blanc, de la rivière. Des chiens jouaient le long de ses rives. Sur chaque lopin de terre, le blé moissonné était rassemblé en bottes disposées à intervalles réguliers. Des vaches mangeaient du foin pendant que des femmes procédaient à la traite. On ne voyait aucun signe de guerre. Le simple fait d'être là me procurait un sentiment de plénitude.

Je décidai d'aller visiter les autres grottes pendant que ma famille dormait. Un vent froid s'engouffra quand je repoussai le kilim tenant lieu de porte, une bourrasque. Je frissonnai dans mon salwar-kameez de coton fin, mais je savais que dans cette statue, et dehors, aussi, dans la vallée, des aventures m'attendaient. Et le temps était venu d'y prendre part.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

*

Au fil des jours, le souvenir de la guerre s'estompa, comme un mauvais rêve. J'aurais voulu que le reste de la famille soit avec nous, tout particulièrement Wakeel avec lequel j'aurais pu explorer les autres grottes et découvrir les secrets des montagnes, comme ce lieu appelé « cité des Cris » où une autre guerre avait eu lieu jadis. Un homme du nom de Gengis Khan y avait tué de nombreuses personnes. C'était difficile de croire qu'une chose pareille ait pu se produire à Bamiyan, un endroit maintenant si paisible.

Grand-Père m'avait dit que, pendant des siècles, des gens étaient venus à Bamiyan des quatre coins du monde pour comprendre les racines de la sagesse de Bouddha. J'aurais voulu en savoir plus sur Bouddha, mais personne ne pouvait m'aider, tout le monde ici étant musulman. Il n'empêche que j'avais remarqué que les autochtones aimaient bien les deux statues, ils pensaient qu'elles veillaient sur eux.

Je découvris que plusieurs autres familles vivaient dans les grottes. La plupart étaient des Hazaras ayant fui Kaboul, certains venaient même de quartiers proches du nôtre. Parmi leurs enfants, ma sœur et moi trouvâmes vite de nouveaux amis.

Tôt un matin, alors que je descendai par l'arrière du bouddha pour jouer, je vis dans une grotte un groupe d'hommes à l'allure bizarre qui marchaient en cercle autour d'un feu dans un silence total. Vêtus de blanc, ils me rappelaient Gandhi qui portait le même genre de tenue dans un film que j'avais vu.

L'un d'eux semblait être hazara, les autres asiatiques, mais pas afghans. Ils continuaient à faire des cercles autour du feu. Je voulus me joindre à eux, mais j'avais peur qu'ils me poussent dans les flammes. J'aurais pu m'y brûler les pieds et mes vêtements même si elles n'étaient pas très hautes.

J'attendis sur le seuil qu'ils s'arrêtent car je voulais les interroger sur ce qu'ils faisaient. Mais quand ils cessèrent, ceux qui avaient des traits asiatiques s'inclinèrent devant celui qui semblait être hazara qui les salua à son tour, puis ils partirent sans dire un mot, passant devant moi sans même me regarder,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

comme si j'étais invisible. L'Hazara resta seul dans la grotte.

Je rentrai et m'inclinai devant lui de la même manière que les autres l'avaient fait. Debout près du feu, il me salua. Je lui demandai pourquoi ils avaient tourné en rond autour des flammes.

« Le feu a deux visages, comme la femme », me répondit-il. Son accent était étrange, je n'en avais jamais entendu de pareil. Et quand il parlait, il oubliait des mots. « Si tu lui rends grâce, il te bénit, si tu l'insultes, il te brûle. » Depuis lors, j'ai toujours assimilé le feu à une femme à deux visages. Mais je n'avais pas vraiment compris ce qu'il voulait dire, ni qui étaient ces hommes avec lui. Étaient-ils musulmans ? Je n'avais jamais rien vu d'équivalent dans une mosquée. Je ne les revis jamais, sauf celui qui ressemblait à un Hazara, bien que j'appris plus tard qu'il n'en était pas un. Au cours de mes explorations, je découvris qu'il vivait dans une grotte proche de la nôtre. Je lui rendais visite quelquefois. Il ne disait pas grand-chose, mais son silence me calmait.

Je parlai de lui à ma mère. Elle suggéra qu'il était peut-être un moine d'un autre pays en visite à Bamiyan.

Mon petit frère commença à marcher et voulait tout le temps trotter, ce qui était un problème dans ces grottes. On devait tous le surveiller pour qu'il ne tombe pas, mais il ne s'éloignait jamais vraiment de ma mère. Quand elle devait nourrir ma plus jeune sœur, il devenait jaloux. Afin de lui changer les idées, elle lui offrait un morceau de sucre. Il adorait ça et mangeait tous ceux qu'on lui donnait. Parfois, quand je voulais qu'il sorte des grottes et vienne se promener avec moi, je mettais du sucre dans ma paume ouverte. Il courait vers moi, je lui en donnais un peu, et il me suivait jusqu'à la rivière ou là où je voulais aller. Quand nous marchions ensemble il serrait de sa petite main l'un de mes doigts. Pendant un temps, à notre arrivée à Bamiyan, il était pour moi un ami particulier, bien que silencieux, toutefois je devais tout de même ruser pour qu'il reste avec moi.

L'automne s'installa en peignant la nature de jaune. Les jours se mirent à raccourcir, mais nous appréciions le temps clair et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

allions faire de longues promenades à travers la ville. Nous passions presque chaque jour à côté de la plus grande statue de Bouddha, mais jamais on ne rentra dans ses grottes : d'autres familles ayant fui, comme la nôtre, y habitaient et on ne voulait pas s'immiscer dans leur intimité. Bien que très impressionnant, le plus grand bouddha n'était pas notre bouddha à nous et nous n'avions pas des sentiments aussi forts à son égard qu'envers celui qui nous abritait.

L'hiver arriva particulièrement tôt cette année-là. Très vite les routes cahoteuses disparurent sous un épais manteau blanc. Chaque matin, mon père devait pelleter la neige au bas des marches pour que je puisse aller chercher notre pain, fraîchement sorti des fours en argile du boulanger.

Après quelques jours, l'entrée de la grotte se réduisit à un étroit chemin entre deux murs de neige. Nous avions les joues rouges après avoir glissé sur la pente qui descendait du bas de nos escaliers à la route. Quand nous nous tenions devant le bouddha, de petits nuages s'échappaient de notre bouche avec notre respiration, ce qui nous faisait bien rire. Jamais nous n'avions vu autant de neige à Kaboul.

Quand mon père rentrait après avoir pelleté ou fait les courses, il devait secouer la neige de son grand manteau de feutre. Sous ce manteau, il avait une veste de fourrure. De tels vêtements étaient monnaie courante à Bamiyan. Tout le monde en portait. C'était bien différent de Kaboul où il ne neigeait qu'un jour ou deux avant que le temps ne se réchauffe. Là, la neige tombait pendant des semaines, on n'en voyait pas la fin. Quand il ne neigeait pas, le soleil brillait, il y avait du vent et la température était glaciale.

Ma mère ne cessait de préparer du thé pour nous réchauffer. Quand il neigeait trop pour pouvoir sortir, mon père allumait dans la grotte aux murs sans fresques un feu autour duquel nous nous retrouvions tous, enroulés dans nos couvertures, à écouter ma mère nous raconter des histoires de rois et de héros afghans. Bizarrement, on avait l'impression qu'ils avaient tous vécu dans des grottes, ou du moins c'est ainsi que ma mère présentait les choses.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Un jour, il y eut trop de neige pour que je puisse aller chez le boulanger. Mon père s'y rendit et rapporta des galettes de pain supplémentaires pour que nous n'ayons pas à sortir de nouveau plus tard. Comme il y en avait beaucoup, je demandai à ma mère si je pouvais en apporter une à mon ami le moine. Je ne l'avais jamais vu manger, et parfois j'avais peur pour lui car il n'avait aucune famille pour s'occuper de lui et était âgé. Elle m'en donna une qui avait séjourné sur une pierre près du feu et qui était donc chaude.

Je descendis dans sa grotte et le trouvai assis près d'un feu trop petit pour dispenser de la chaleur. Il ne portait que des vêtements de coton léger, ses épaules enveloppées dans un patou de laine blanche, cette longue couverture que la plupart des Afghans utilisent comme manteau. Pourtant, il ne tremblait pas. En recevant le pain, il manifesta de la joie et m'offrit du thé qu'il avait préparé avec des feuilles ramassées dans la vallée.

On resta assis pendant un long moment. Quand il versa le thé dans un petit bol et me le donna, ses gestes étaient précis et gracieux. Il ne me donnait que du thé, mais à sa façon de faire, on aurait pu penser qu'il s'agissait d'un liquide beaucoup plus précieux. Je l'ingurgitai très lentement pour le faire durer plus longtemps, observant son visage tandis que je buvais. Le moine parlait avec ses yeux plus qu'avec sa bouche. J'étais content d'être avec lui, sans vraiment pouvoir en expliquer la raison.

Je lui demandai de me parler de Bouddha. Pendant un long moment, il ne dit rien, regardant le bol de thé qu'il avait entre les mains. Lentement, il leva ensuite son regard vers moi et parla avec douceur.

« Les fleurs et les arbres existeront toujours sur la terre, dit-il, car lorsqu'ils meurent, ils sont remplacés, et ce, depuis la création. Comme un bouton de rose, le monde et ses activités sont solidement repliés sur eux-mêmes dans l'attente d'une chaude brise printanière. Il nous faut toujours être comme cette chaude brise printanière et faire s'épanouir toutes les sortes de fleurs. »

La grotte semblait très chaude en dépit du petit feu.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Pourtant, dans celle où nous vivions, chacun se plaignait d'avoir froid, notamment la nuit. Un jour, mon père rencontra un vendeur de matelas faits de laine et il lui en acheta cinq. Ils étaient bien mieux que ceux, plus fins, que nous avions apportés de Kaboul. Ma mère cousut les nouveaux matelas les uns aux autres, puis en fit de même avec nos couvertures. Cette nuit-là, on dormit tous ensemble, mes parents au milieu, mon petit frère entre eux deux, moi à côté de mon père, mes sœurs à côté de ma mère, tous serrés pour se tenir chaud.

Deux mois et demi étaient passés depuis notre arrivée à Bamiyan. On se faisait sans cesse du souci pour tout le monde, et nous étions d'autant plus inquiets que nous n'avions aucun moyen d'obtenir des nouvelles. Nous savions qu'il y avait des combats à Mazar et à Kaboul, il était donc imprudent de s'y rendre. On s'habituait à nos grottes, nous avions notre routine. Chaque jour, nous nous penchions sur nos livres d'école, ma mère nous apprenant à lire et à écrire, et mon père nous enseignant l'arithmétique.

Mon père s'était lié d'amitié avec de nombreux hommes de la ville. Le vendredi, il allait à la mosquée avec eux, même s'ils étaient shiites et que nous étions sunnites. Une mosquée, c'est une mosquée et chacun peut y prier. Les personnes au cœur pur peuvent dépasser une certaine étroitesse d'esprit.

Quand ils surent que mon père était professeur, ses amis lui demandèrent s'il pouvait apprendre la physique et la chimie à leurs fils une fois l'école rouverte, au printemps. Il leur répondit qu'il serait heureux de leur venir en aide.

Les rumeurs d'une terrible bataille nous parvinrent, qui s'était déroulée quelque part au nord de Bamiyan, près d'un endroit appelé Doshi. Nous étions passés par Doshi pour arriver là. La nouvelle nous paraissait incroyable. C'était un endroit si tranquille.

« Les troupes de Mazari ont attaqué les troupes de Massoud et ont été sévèrement battues. Les troupes de Massoud arrivent à Bamiyan. » On entendait ça de la bouche d'hommes, de femmes, d'enfants, de tout le monde. Les gens, à Bamiyan, avaient peur de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Massoud. C'était un Tadjik de la vallée du Panchir et ses soldats avaient traité de nombreux Hazaras avec cruauté. Mazari était un commandant hazara qui s'était fait une réputation de chef de guerre brutal. Ses forces avaient affronté celles de Massoud dans d'autres endroits, comme notre ancien quartier à Kaboul, mais jusqu'à présent, aucun combat n'avait eu lieu à Bamiyan.

Bien que nous soyons pachtounes, tout le monde nous avait très bien traités à Bamiyan. Dans les grottes, dès qu'une autre famille de réfugiés cuisinait un plat spécial, elle le partageait avec nous. Et nous faisions la même chose avec eux. Les vendeurs du grand bazar étaient tous des Hazaras. Une fois, pour acheter quelque chose dont nous avions besoin, je dus dire aux marchands que mon père les paierait plus tard, ce jour-là ou le lendemain, ce qui ne leur posa aucun problème.

On se sentait comme dans notre ancien quartier de Kaboul où chacun respectait mon père. Même quand la brutalité de la guerre qui divise les gens nous menaça de nouveau à ce moment-là, aucun de nos voisins ne faillit, même pour un court instant, en matière d'hospitalité.

Il n'en restait pas moins qu'un sentiment flottait dans l'air, une inquiétude qui se reflétait dans les yeux des gens. La guerre était le seul sujet de conversation quand on croisait quelqu'un. Mon père et d'autres hommes se retrouvaient dans les échoppes, dans les grottes, à la mosquée ; parfois ils écoutaient la radio en dépit des problèmes de réception dus aux montagnes, et tous s'interrogeaient sur ce qui pourrait arriver. Si un nouveau venu débarquait à Bamiyan, tout le monde voulait apprendre ce qu'il savait, et ce qu'il disait suscitait des commentaires tout au long des jours suivants.

Des gens affirmaient que Kondoz était tranquille. C'est une ville de l'autre côté des montagnes de l'Hindou Kouch, presque à la frontière nord de l'Afghanistan avec le Tadjikistan. Ma mère y était née, et de nombreux membres de la famille y vivaient encore. Certains réfugiés avaient déjà décidé d'y aller. Mes parents débattaient sur le bien-fondé de nous y rendre, nous aussi.

Avec tous ces déplacements, je me demandais si Wakeel et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Grand-Père arriveraient un jour à nous retrouver. Quand nous avions quitté la maison d'Haji Noor Sher, Wakeel avait dit qu'il viendrait par ses propres moyens à Mazar pour nous y rejoindre. Était-il parti ? Me cherchait-il dans cette ville ? Lui était-il arrivé quelque chose ? Je n'avais aucun moyen de le savoir. Sans nouvelles de lui ou de Grand-Père, je ne pouvais que m'inquiéter.

J'étais très triste et suis allé parler à mon ami le moine, qui avait toujours répondu à mes questions avec une grande sagesse. Je voulais lui demander pourquoi les hommes s'entre-tuaient toujours.

« Chacun a ses raisons, répondit-il. Chacun doit être bon à quelque chose pour se sentir connecté à ce monde cruel.

— Mais ils tuent des milliers d'innocents, répliquai-je sans comprendre.

— Les guerriers naissent avec des aptitudes particulières. Mais ils ont aussi une âme, et peuvent faire la différence entre le bien et le mal. Ceux qui tuent des innocents ont l'esprit confus. Ce sont des hommes à l'âme malade.

— Est-ce que vous vous sentez en harmonie avec ce monde cruel ? lui demandai-je.

— Il y a un temps pour être en harmonie avec ce monde, et un temps pour ne pas l'être. » Il parlait lentement en choisissant ses mots. On resta un moment assis en silence. Nous savions tous les deux que si les forces de Massoud arrivaient à Bamiyan, elles le tueraient.

« Resterez-vous ici si les guerriers arrivent, ou partirez-vous pour sauver votre vie ?

— Je ferai au mieux.

— Vous voulez dire que vous avez un endroit où vous cacher ?

— Bien sûr.

— Loin d'ici ? En Afghanistan ?

— Je ne peux pas te répondre.

— Vous ne quitterez jamais ce bouddha, n'est-ce pas ?

— Tout comme la mèche de la bougie se noie dans sa propre cire et le papillon de nuit tourne autour jusqu'à épuisement, je veux m'immerger dans la sagesse de Bouddha et mourir à ses pieds.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Je vais te dire une vérité amère : quand il est loin de chez lui, même le roi ressemble à un mendiant.

— C'est la dernière fois que je vous vois. Nous partons demain pour Kondoz », lui annonçai-je. Je lui demandai la permission de me retirer et me levai. Il se leva aussi et posa sa main droite sur ma tête.

« Va en paix, demain et pour toujours. N'hésite jamais à faire le bien. Je suis sûr que tu réussiras ta vie », me dit-il. Il me serra la main avec un gentil sourire qui illumina son visage rond et ridé.

Cette nuit-là, on fit un feu pour avoir un peu de lumière dans la grotte, afin de préparer nos bagages. Il crépitait devant nous et parfois une étincelle sautait, comme pour s'en échapper. À l'image de ces étincelles, j'aurais voulu que nous nous sauvions d'Afghanistan, mais nous n'avions aucun moyen de le faire. Toutes les issues étaient bloquées, toutes les portes se fermaient devant nous.

Tôt le lendemain matin, on chargea la voiture pour quitter Bamiyan. Il neigeait et les montagnes étaient blanches, un spectacle très beau, mais il faisait très froid. Les bouddhas ne prêtaient pas attention à la température. Ils étaient là jour et nuit depuis des siècles.

Je m'inclinai devant notre bouddha, comme j'avais vu les moines le faire, et lui fis mes adieux. J'étais désolé de le laisser seul, surtout après avoir été si chaleureusement accueilli dans ses entrailles. Mais ça lui était égal, ou peut-être pas. En tout cas, il ne le montrait pas. Quelques minutes plus tard, nous étions dans la voiture en direction de Kondoz, grelottants de froid.

J'avais toujours pensé revoir notre bouddha. Mais la vague d'ignorance qui submerge l'Afghanistan depuis tant de décennies l'a réduit en miettes avant que je puisse retourner sur les lieux. J'ai vécu dans sa tête, maintenant il vit dans la mienne.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

10
Terres frontalières

Après avoir à nouveau roulé pendant près de six heures à travers l'Hindou Kouch, nous nous arrêtâmes au milieu de nulle part, encerclés par des montagnes de tous côtés. On ne voyait aucune piste, voie, ou empreinte d'animal qui puisse nous indiquer par où continuer notre voyage. Comme nous ne savions pas où se trouvaient précisément la ligne de front et les combats, nous n'avions emprunté aucune route, mais de vieux chemins de terre qui semblaient aller dans la bonne direction. Ils étaient, du moins nous l'espérions, trop étroits pour permettre le passage des camions pleins d'armes des factions en présence. Mais nous étions maintenant perdus et n'avions pas la moindre idée de ce qu'il fallait faire.

Au cours de ces dernières heures, nous étions passés de l'hiver à l'été. Bamiyan est en haute altitude et nous étions maintenant près d'un kilomètre et demi plus bas, d'où ce changement radical de climat. Un soleil orangé resplendissait, le ciel était parfaitement clair, nous avions laissé la neige derrière nous et des ondes de chaleur s'élevaient des pierres plates.

Quelques heures auparavant, nous avions rangé nos manteaux de fourrure et de feutre et maintenant nous étions en sueur, dans le désert. Il y avait longtemps que l'eau de Bamiyan était épuisée. Nous l'avions bue sans retenue, persuadés d'arriver à Kondoz bien plus tôt. La gorge sèche, nous espérions que notre chemin nous mènerait près d'un ruisseau ou d'une source, mais rien de tel ne se profilait à l'horizon.

Mon père gara la voiture à l'ombre d'un rocher. Des libellules voletaient autour de nous. Il laissa le moteur refroidir pendant un moment, puis retira un peu d'eau du radiateur à l'aide d'un petit tuyau. Elle n'était pas des plus propres, mais c'était la seule chose que nous avions à boire. Tout le monde voulait la première gorgée. La quantité n'était pas suffisante pour que nous puissions tous étancher notre soif. Mon père en donna à chacun une gorgée, pas plus, et finalement il n'en resta plus pour lui.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

On cherchait désespérément quelqu'un à qui demander le chemin de Kondoz, mais on ne voyait que des libellules, et nous ne connaissions pas leur langage pour leur poser la question.

Finalement, une heure plus tard, alors que nous étions heureux de ne plus être assis dans la voiture, on vit un homme sur une mule descendre lentement le long de la montagne. Mon père et moi courûmes l'interroger pour lui demander où nous étions. Cela nous permettrait peut-être de trouver notre chemin.

« Cet endroit s'appelle Nahreen, nous dit-il du haut de sa mule. Et cette montagne devant nous, c'est la montagne du Mongol. Si vous roulez pendant quatre heures en direction du nord, vous arriverez à une ville appelée Chekamich, dans la province de Takhar, puis après quatre autres heures, vous atteindrez Khan Abad, dans la province de Kondoz, et deux heures plus tard, vous serez à Kondoz. »

L'homme nous avertit que les routes n'étaient pas bonnes, ce qui ne constituait pas une surprise après le périple que nous venions de faire. Il nous conseilla aussi de ne nous arrêter pour personne. « Même pas pour de jeunes enfants, ce sont tous des voleurs et des tueurs. »

On remercia l'homme et l'on reprit la route. Nous avions maintenant dix autres heures de voiture devant nous. À l'origine, nous voulions arriver à Kondoz avant la nuit, par peur des voleurs. Mon père commença à conduire comme un pilote de course, abordant les bosses de cette route cahoteuse à trop grande vitesse : à chaque heurt, la voiture se soulevait, nous écrasant contre le plafond. Dans cette course effrénée, on oublia notre soif et notre faim. Tout au long de ce voyage à vive allure, mon père garda un œil sur la route, et l'autre sur la jauge. On n'avait pas vu de pompe à essence depuis des heures, ni même de village. Environ une heure après avoir quitté le vieil homme, nous vîmes un jeune garçon avec un bidon de plusieurs litres qui se tenait sur le bord de la route. Il n'y avait personne d'autre que lui dans le paysage. À l'idée qu'il puisse nous voler, on craignit de s'arrêter, mais on n'avait pas le choix.

Mon père nous demanda de rester dans la voiture, fenêtres

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

fermées et portières verrouillées, et d'être prêts à partir très vite si quelqu'un d'autre arrivait. Même mon père ne sortit pas de la voiture, mais baissa sa vitre pour parler au garçon. Ce dernier demanda à mon père le double du prix habituel, et se montra très lent pour verser l'essence dans le réservoir. Pendant ce temps, dans la voiture, toutes les paires d'yeux balayaient le paysage environnant à la recherche du premier signe venu d'un problème quelconque. Mais rien ne se produisit, et mon père paya volontiers le garçon.

Ce fut notre seul arrêt. De jeunes enfants nous faisaient parfois des gestes de la main pour qu'on les emmène à la ville voisine, mais nous passions devant eux à toute allure, comme le vieil homme nous l'avait conseillé. Une fois, ma sœur et moi vîmes des hommes surgir de derrière des rochers, leur kalachnikov à l'épaule. C'est ainsi que les choses se passent dans ces endroits-là. Si vous vous arrêtez pour aider un enfant qui semble pauvre, désespéré, et qui est vêtu de haillons, des types armés sortent de leurs cachettes pour vous voler, et peut-être même pour violer les femmes.

Pour arriver à Kondoz, il nous fallut deux heures de plus que les prévisions du vieil homme. On y parvint bien après la tombée de la nuit, épuisés, affamés, et très, très assoiffés.

On alla tout droit vers la maison des frères de ma mère. Ils furent extrêmement surpris de nous voir arriver à une heure du matin, mais réveillèrent tout le monde et nous accueillirent chez eux. Leurs femmes et filles se mirent vite à nous préparer un repas et à nous apporter des pichets d'eau et de thé. Les hommes et leurs fils nous firent visiter leurs maisons, toutes entourées de cours de taille respectable, reliées entre elles par des portes. Sans attendre, ils nous firent de la place pour que nous puissions dormir, et les aînés des garçons déchargèrent nos affaires de la voiture.

Tous ces cousins m'étaient inconnus. Ils semblaient très différents de mes cousins de Kaboul, ceux du côté de mon père, que je connaissais bien. Leurs yeux étaient plus grands, leurs sourcils plus sombres, et leurs cheveux crépus. Ils étaient aussi

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

un peu plus petits, et leurs épaules plus étroites.

Même s'il était tard, mes tantes préparèrent du riz avec des morceaux de viande et des carottes, et un grand plat de salade et d'aubergines grillées avec du jus de pomme. On mangea sous le regard des cousins, oncles et tantes. Ils étaient si nombreux qu'une pièce ne suffisait pas à les contenir tous. Certains nous observaient à la dérobée par une fenêtre à l'arrière.

Ils parlaient tous beaucoup et tous en même temps, pépiant comme des moineaux. Les règles que Grand-Père avaient établies chez nous n'avaient pas cours ici. Ainsi, personne à Kondoz ne respectait ce qu'il nous répétait : « Quand quelqu'un parle, tu écoutes jusqu'à ce qu'il ait fini, puis tu peux parler. Si une personne plus âgée que toi prend la parole, tu te tais. » Il m'était impossible de savoir qui disait quoi. Je mangeai en regrettant que Grand-Père ne soit pas là pour leur enseigner ces règles.

Certains d'entre eux me parlèrent en pachto, ce qui me semblait étrange. À la maison, à Kaboul, mes sœurs, mes cousins et moi parlions en dari, même si nous étions pachtounes et pouvions parler pachto couramment. Parfois, nous avions des invités qui ne connaissaient pas le dari et nous parlions pachto entre nous pour les mettre à l'aise. Mais là, tout le monde parlait pachto. Peut-être pensaient-ils que je ne connaissais pas le dari.

Quelques jours plus tard, je réalisai qu'ils ne savaient pas parler dari correctement. Quand ils utilisaient cette langue, on avait l'impression qu'ils traduisaient du pachto, ce qui était drôle, surtout avec leur prononciation étrange. Mes sœurs et moi trouvions ça très amusant. Plusieurs fois, on les surprit en train de se moquer, eux aussi, de notre accent, mais il ne nous fallut pas longtemps pour devenir amis. Nous avions vingt nouveaux cousins de notre âge.

On passa trois semaines avec eux, heureux de vivre de nouveau dans une maison, même si parfois notre grotte me manquait. On pouvait de nouveau sortir et marcher dans la rue. Mon père fut finalement en mesure de m'acheter la glace qu'il m'avait promise à Bamiyan. Mes cousins allaient à l'école, on les aidait avec leurs devoirs et leurs lectures. Peut-être, me disais-je,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pourrions-nous vivre là dorénavant. On aurait trouvé un moyen de faire savoir à Grand-Père et à Wakeel où nous étions. Ils étaient peut-être maintenant à Mazar-e-Charif où ils nous attendaient.

Je voyais combien ma mère était heureuse. Elle n'était pas revenue à Kondoz depuis des années, à cause des restrictions sur les déplacements imposées par les Russes et des dangers suscités par les factions. Chaque jour, elle passait des heures avec d'anciens amis et des membres de sa famille qu'elle n'avait pas revus depuis longtemps. Les femmes de ses frères ne la laissaient pas participer aux tâches ménagères. Elles lui avaient donné leurs plus beaux vêtements et la traitaient comme une reine, lui apportant sans cesse du thé et des fruits. Mon père avait fait la connaissance de plusieurs des frères de ma mère quand ils étaient venus étudier à Kaboul ou travailler pour le gouvernement. Il alla voir leurs commerces et parla avec eux des nuits entières, en riant beaucoup à l'évocation du bon vieux temps.

Mais la guerre n'arrêtait pas de nous poursuivre : elle arrivait maintenant à Kondoz. De petits groupes commencèrent à se battre pour contrôler chaque quartier, de la même façon qu'à Kaboul. De jour comme de nuit, on entendait des coups de feu, notamment des tirs de kalachnikov, des roquettes et des bombes. Kondoz était une très petite ville : les coups de feu qui y étaient tirés pouvaient s'entendre d'un bout à l'autre de la ville. Nous savions ce qu'était la guerre, et que ces luttes entre factions seraient probablement bientôt incontrôlables, comme cela s'était produit à Kaboul. Il deviendrait difficile de partir, alors. D'ailleurs, nous n'avions pas prévu de venir à Kondoz, notre destination, à l'origine, c'était Mazar. Nous décidâmes donc de quitter les lieux tant qu'il était encore temps. Quelques-uns de nos cousins nous imitèrent après avoir entendu ce qui nous était arrivé, la façon dont la guerre nous avait contraints à nous réfugier dans la cave de notre maison de Kaboul pendant que d'horribles choses se produisaient autour de nous.

Les adultes connaissaient les noms de tous les commandants et des factions, mais à mes yeux ils se ressemblaient tous, et je

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

les chassais de mon esprit. C'étaient ces gens qui m'empêchaient de retrouver Grand-Père et Wakeel, voilà tout ce qui m'importait. Et maintenant, ils allaient me séparer de mes nouveaux cousins.

Un matin, on se leva tôt pour dire au revoir à deux de mes oncles de Kondoz, leurs femmes et leurs enfants, qui partaient pour le nord du Pakistan en passant par des cols dans la montagne. C'était un voyage difficile, sans aucune assurance quant à ce qu'ils trouveraient en arrivant au Pakistan. Ils allaient rouler aussi loin que possible, mais ils savaient qu'à un moment ou un autre, ils devraient abandonner la voiture et traverser la montagne à pied. Ils prirent très peu de choses avec eux, surtout de la nourriture. On leur donna quelques-uns des vêtements chauds que nous avions portés à Bamiyan. Ils allaient en avoir besoin, tout comme de bonnes chaussures.

D'autres oncles décidèrent de rester à Kondoz, en espérant que tout se passerait bien. D'autres encore projetaient d'aller dans le Wakhan, ce petit doigt de l'Afghanistan dirigé vers l'est, vers la Chine, où il fait très froid en toute saison. Ils y possédaient des maisons d'été. Les guerres ont rarement atteint le Wakhan, même quand des combats ont ravagé tout le reste du pays.

« Allons-y, dis-je, on peut faire le voyage ensemble. »

Mon oncle était en train de boire du thé, assis sur un toshak. Il posa sa tasse, se pencha vers moi, et me prit gentiment dans ses bras. Je compris que son geste voulait dire non, mais je me dégageai de son étreinte car, même si je l'aimais beaucoup, je ne voulais pas entendre ce non. On ne pouvait pas aller dans le Wakhan, expliqua ma mère, car nous n'étions pas habitués à ses rudes températures.

Depuis notre arrivée à Kondoz, mon père cherchait des passeurs. Peut-être avec plus de temps en aurait-il trouvé. Mais les combats arrivant à nos portes, la frontière vers le Tadjikistan était plus fermée que jamais : même les passeurs auraient eu du mal à nous faire sortir. Les plus gros bakchichs qu'ils payaient à ceux qui gardaient la frontière s'avéreraient insuffisants maintenant que la guerre grondait si près de nous.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Finalement, au lieu d'aller vers le nord en traversant la rivière Amu Darya, qui court tel un torrent large d'un kilomètre et demi entre l'Afghanistan et le Tadjikistan, nous fuîmes vers Mazar, à l'ouest ; ma mère y avait une sœur, et c'était le but que nous essayions d'atteindre depuis que nous avions quitté notre maison, six mois plus tôt. La BBC disait que la situation y était pour le moment plus calme. Il nous fallait emprunter une petite route ordinairement aux mains de bandits, mais même eux s'étaient sauvés.

Mon père conduisit très vite. Je m'accrochais à l'accoudoir capitonné de la portière. Ma mère tenait les plus petits sans dire un mot. Elle aussi voulait arriver à Mazar, enfin.

Les combats à Kondoz mirent un certain temps à gagner en intensité, mais, à la fin, la ville fut totalement détruite, comme Kaboul. Six membres de notre famille moururent.

À Mazar, la sœur de ma mère fut soulagée de nous voir. Ma mère lui avait envoyé une lettre de Kaboul une semaine avant notre départ, lui expliquant qu'on allait chez elle. Puis, on s'était retrouvés coincés à Tachkurghan, on était partis à Bamiyan, et ensuite à Kondoz. Elle n'avait aucune idée de ce qui nous était arrivé. Personne ne le savait, d'ailleurs. Elle nous raconta avoir envoyé plusieurs lettres à Kaboul, sans savoir si elles étaient arrivées, car elle n'avait reçu aucune réponse.

Comme ma mère, ma tante était une personne calme. La joie des retrouvailles passée, elle se mit rapidement en quête d'une pièce pour nous accueillir. Dans le passé, nous étions venus la voir plusieurs fois. Nous avions apprécié sa grande maison aux abords de la ville, là où les rues s'arrêtent et où l'on se retrouve en plein champ sur plus d'un kilomètre vers le sud avant d'atteindre une rangée de montagnes bleues qui se dressent sans crier gare.

Aucun signe de Wakeel. Pourquoi n'était-il pas venu ? J'étais très inquiet à son sujet et au sujet de Grand-Père. Durant tous ces mois de déplacements, nous n'avions eu aucune nouvelle de Kaboul. Je demandai à ma tante, en espérant qu'elle ait reçu une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

lettre, ou un coup de fil, mais rien.

Chaque jour, nous allions au mausolée d'Hazrat Ali prier pour le retour de la paix dans le pays et pour que Mazar reste un endroit sûr. Hazrat Ali était le cousin et le gendre du prophète Mahomet, que la paix soit avec Lui. Certains pensent qu'Ali est enterré à Mazar. En fait, le nom de la ville – Mazar-e-Charif – signifie « la mémorable tombe ». D'autres disent que Zoroastre, le grand prophète aryen, est lui aussi enterré là. Pour toutes ces raisons, les gens vont y prier.

Hazrat Ali étant mon ancêtre, j'eus, en entrant dans le temple, le sentiment de visiter un membre important de ma famille, et de me trouver dans un endroit où d'autres membres de ma famille avaient réalisé des choses majeures.

Le grand-père de mon grand-père, le mollah Abdul Ghafor, s'était rendu, pendant plusieurs années, à Mazar au cours du mois saint du ramadan, et avait copié le saint Coran en entier avec de superbes envolées calligraphiques en restant assis en silence durant quarante jours dans une maison proche du mausolée appelé Chila Khana. Son coran est aujourd'hui conservé dans les archives nationales, à Kaboul. Il s'agit de l'un des plus gros jamais copiés. Quand il devint vieux, il dit au revoir à ses fils et marcha jusqu'à La Mecque. En partant, il leur demanda de célébrer les rituels de sa mort dès qu'ils verraient un oiseau blanc inhabituel au sommet du minaret de la mosquée près de chez lui.

De nombreuses années plus tard, mon grand-père – le petit-fils du mollah Abdul Ghafor – fit le voyage à La Mecque. Les gens qu'il y rencontra lui dirent qu'on se souvenait du mollah Abdul Ghafor comme d'un homme de grande humilité, qui, pendant des années, avait nettoyé la zone entourant la sainte Kaaba, la maison de Dieu. À La Mecque, on parlait encore de lui en termes élogieux des années après sa mort. En son honneur, mon grand-père avait été traité avec un grand respect.

Grand-Père leur raconta l'histoire de l'oiseau blanc qui était venu en haut du minaret, et précisa l'année et la saison. Les gens de La Mecque dirent qu'il s'agissait bien de l'époque à laquelle le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mollah Abdul Ghafor était mort.

Je pensais au grand-père de mon grand-père et à l'oiseau blanc, et me demandais comment de tels miracles pouvaient se produire dans un monde où l'on devait fuir nos maisons pour survivre.

Le mausolée devint ma vie. Tant que je m'y trouvais, mes parents savaient que j'étais en sûreté. Parfois, j'étudiais ses carreaux bleus et jaunes pendant des heures, à la recherche de motifs. Chacun d'eux pris séparément ne signifiait rien, mais ensemble ils avaient un sens et une grande beauté s'en dégageait. Au cours de ces semaines à Mazar, cependant, je commençais à penser que ma vie n'était qu'une série de carreaux mal assortis, rien de plus, et un sentiment de profonde solitude m'envahit.

J'avais cru que je retrouverais Wakeel en arrivant à Mazar. Quand je tentais d'en parler à mon père, il refusait. Il quittait la maison tôt le matin et revenait tard le soir, toujours de mauvaise humeur. Il cessa de nous faire faire nos devoirs.

Ma mère était occupée, soit à faire le ménage pour ma tante qui partait chaque jour travailler, soit à rendre visite à des cousins et des amis. À Mazar, elle avait de la famille dans plus de cent maisons, et tout le monde voulait la voir.

Nous étions en hiver et l'école était fermée. Elle n'ouvrirait qu'au deuxième jour du printemps. Même si elle avait été ouverte, il nous aurait fallu attendre des semaines pour recevoir notre dossier scolaire de Kaboul. Là-bas, les écoles étaient fermées à cause des combats, et personne ne pouvait nous envoyer quoi que ce soit.

Ma sœur aînée passait la plupart de son temps avec deux cousines un peu plus âgées qu'elle et d'autres filles du voisinage. Elles restaient des heures ensemble à chuchoter. Dès que je m'approchais, elles arrêtaient de parler, me regardaient bizarrement, et m'interrogeaient du regard : « Qu'est-ce que tu fais là ? » Si je restais ne serait-ce qu'une minute, elles commençaient à me lancer des trucs du style : « Hé, que veux-tu ? Ici, c'est seulement pour les filles. Va t'occuper de tes affaires.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

» J'essayais autant que faire se peut de ne pas me trouver près de ma sœur quand elle ne voulait pas de moi, ce qui était presque toujours le cas. Un jour, pourtant, je l'ai vue chez le voisin en train de se maquiller avec d'autres filles. Elles avaient de nombreux produits de beauté devant elles. L'une mettait du crayon sur ses sourcils, une autre ombrait le tour de ses yeux, une autre encore appliquait quelque chose sur les cils. Chacune portait un rouge à lèvres de couleur différente. J'étais très excité car je savais que je pouvais mettre ma sœur dans une situation difficile. Mais quand elle revint à la maison, son visage était nettoyé et propre.

Au mausolée, je posais de nombreuses questions aux mollahs. Ils m'invitaient toujours à adresser des prières au trône du Dieu tout-puissant et me disaient que les prières étaient la clef de tous les problèmes de ce bas monde. Ils m'assuraient aussi que le destin décide de la vie des hommes, que tout est déjà écrit. Nos plaintes ne peuvent rien changer, on doit accepter la vie avec ses peines et ses joies.

Au début, j'aimais les écouter, mais au bout d'un moment je m'en fatiguai car ils répétaient toujours la même chose avec des mots différents. Rien de ce qu'ils disaient ne pouvait arrêter la guerre.

Néanmoins, je ne me lassais jamais d'aller au mausolée d'Hazrat Ali. Tout me plaisait : ses carreaux qui ressemblaient à des joyaux sous les rayons du soleil, ses tours, ses pigeons blancs à l'extérieur, et tout particulièrement l'endroit où Hazrat Ali est supposé être enterré, sous un monument plein de pierres précieuses entouré d'une corde en or et sur lequel le saint Coran est gravé en longues guirlandes de lettres dansantes.

Chaque jour après le petit déjeuner, j'allais voir les pèlerins qui arrivaient des quatre coins du pays en dépit des dangers que représentaient les voyages en temps de guerre. Ils parlaient des langues différentes avec une grande variété d'accents. J'aimais imiter les sons qu'ils produisaient et les laisser rouler dans ma bouche jusqu'à ce que je puisse en faire des mots.

Plus tard, je rejoignais les jeunes garçons qui venaient chaque

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

après-midi dans le jardin du mausolée jouer au gursai. Je me souvenais que Grand-Père m'avait raconté avoir joué à ce jeu-là quand il était petit. C'était certainement le même : un garçon prend son pied gauche dans sa main droite, saute sur son pied droit, et essaie avec son épaule droite de faire tomber son adversaire qui avance de la même façon dans la direction opposée.

En jouant au gursai, je me fis un si grand nombre de nouveaux amis que je décidai de ne plus quitter Mazar, même si la guerre y arrivait. Jamais auparavant je n'avais eu autant d'amis hors de mon cercle familial. Je souhaitais juste que Wakeel et Grand-Père arrivent vite, et je priais chaque jour dans ce but. Je savais que Wakeel battrait tous les autres garçons au gursai.

En fait, notre vie ressemblait désormais à ce jeu. Nous sautions d'un endroit à un autre en espérant que personne ne nous fasse tomber à terre.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

11
Mon professeur

Un jour, alors qu'il avait neigé toute la nuit et que je ne pouvais me rendre au mausolée, je restai au chaud. Et toute la journée j'entendis des bruits sourds venir de la maison voisine. Le lendemain, il avait neigé de nouveau, et ces bruits continuèrent. En fait, je les entendais depuis notre premier jour à Mazar, mais je n'avais pas passé assez de temps à la maison pour leur prêter attention. Finalement, j'interrogeai ma tante.

« Ces gens tissent des tapis, m'expliqua-t-elle. Ils sont arrivés il y a seulement quelques mois. Ils sont gentils, mais ils font du bruit. »

À l'école, j'avais appris à faire un nœud simple deux ans plus tôt, ce qui m'avait permis de réaliser un petit tapis que j'avais donné au directeur. Il l'avait mis dans un cadre vert et exposé dans l'entrée. À chaque fois que j'étais passé devant, j'avais été fier de voir mon nom inscrit en dessous, même si mon tapis n'était pas très réussi. Depuis longtemps, je désirais apprendre à tisser des motifs compliqués et je n'avais jamais trouvé personne pour me l'enseigner.

« Fabriquent-ils de grands tapis ? demandai-je à ma tante, ils font un tel vacarme ! » Quand j'avais réalisé mon petit tapis, je n'avais pas été aussi bruyant.

« Va voir, si tu veux », me proposa-t-elle.

J'empruntai ses sandales pour parcourir la courte distance qui séparait notre portail de celui des voisins. La neige me brûla les pieds et rentra dans mon pantalon salwar jusqu'aux genoux. Je me mis à courir et fus ravi de voir que leur porte était ouverte. Personne ne m'invita à entrer, mais je me précipitai à l'intérieur. Dans la cour, la neige avait été pelletée et un chaud soleil séchait les flaques d'eau qui restaient.

La maison avait de vastes pièces, chacune équipée d'un métier à tisser plat qui s'étalait à moins d'un mètre du sol, comme une table chinoise. Dans la première pièce, sept personnes, hommes et femmes rassemblés, fabriquaient un grand tapis sur l'un d'eux.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ils étaient assis sur la partie déjà tissée et se penchaient en avant pour faire le rang de nœuds suivant.

À mon arrivée, ils s'arrêtèrent, certains au beau milieu de leur nœud. Je leur expliquai que je vivais dans la maison de ma tante, leur voisine. Je n'eus pas la moindre réponse, mais j'étais trop curieux de voir ce qu'ils faisaient pour me sentir mal à l'aise.

Dans un premier temps, ils se montrèrent timides et personne ne m'adressa la parole. Mais quand je m'assis à côté d'eux et que je fis quelques nœuds, ils se détendirent en voyant que j'étais capable de les réaliser correctement. Ils parlaient doucement en turkmène, que je ne comprenais pas. Les enfants travaillaient avec leurs parents. Tout était très différent de chez ma tante où mes cousins et moi passions la plus grande partie de notre temps à jouer, et où ma sœur tentait de me mener à la baguette quand elle ne regardait pas une des chaînes de la télévision russe que nous n'avions pas à Kaboul. Ici, les enfants me lançaient des regards furtifs en parlant. Même si je ne connaissais pas leur langue, je devinais que j'étais le sujet de leurs conversations. Peu à peu, ils s'adressèrent à moi en dari, ce qui nous permit de communiquer.

Les femmes avaient beaucoup de bijoux. Leurs bracelets tintinnabulaient quand elles tapaient sur les fils à l'aide d'un lourd peigne de métal afin de les placer là où ils devaient être. Leurs boucles d'oreilles se balançaient dès qu'elles se baissaient pour faire leurs nœuds. Elles portaient des rubis, des perles, des émeraudes, et leurs vêtements étaient aussi de couleurs vives.

Je passai du temps à faire des nœuds sur chaque métier – personne ne me demanda d'arrêter – et je pris mon déjeuner avec eux. Il aurait été impoli de partir au moment du repas. Ils s'assirent autour d'une nappe, comme s'ils célébraient une fête, comme lors des dîners que nous prenions dans la cour de Grand-Père. Au moins soixante membres de cette famille turkmène vivaient dans cette maison.

Après déjeuner, je traversai la cour car j'entendai à l'autre bout un peigne actionné par une seule personne. J'ouvris la porte et

vis une femme assise devant un métier à tisser qui, contrairement à tous ceux de la maison, s'élevait devant elle. Il était aussi beaucoup plus petit que les autres. Et bien qu'il soit fait pour deux personnes, elle y travaillait seule. Les autres tisserands utilisaient dix à quinze couleurs de laine, elle en utilisait plus de cinquante. Sa laine était de meilleure qualité, ses nœuds bien plus petits, elle réalisait des motifs géométriques alors que, pour les autres, il s'agissait de grands motifs traditionnels faciles à tisser.

Cette femme était d'une beauté exceptionnelle. Elle semblait avoir une vingtaine d'années. Elle me regarda avec ses yeux sombres et expressifs. Quand un Pachtoune rencontre une femme si belle, il devient poète. C'est ce que nous faisons depuis des milliers d'années. J'étais loin d'être un homme, mais j'ai vite composé un poème dans mon cœur à son sujet. Elle était le paradis, la musique, le charme. Et elle fabriquait un tapis magique.

Je la saluai d'un « salaam » et elle me sourit. Je répétai « salaam ». De nouveau, elle ne répondit pas.

Je pris le crochet disponible, m'assis à côté d'elle, et fis mon premier nœud. Elle me regarda, détacha mon nœud et le refit. Il était pourtant très bien, pourquoi le défait-elle, me demandai-je. Je fis plusieurs autres nœuds. Elle continua à me sourire en me regardant en silence. Quand je posais mon regard sur elle, elle baissait les yeux, puis défaisait mes nœuds et les refaisait. Cela me contrariait un petit peu, mais je ne disais rien. Après tout, j'étais un invité. Je continuais à faire des nœuds et quand je m'arrêtais, elle les détachait et les recommençait.

« Quel est le problème avec mes nœuds ? Ils ne te semblent pas valables ? »

Elle me sourit et continua à faire ses nœuds. Elle allait très vite. Elle pouvait en nouer soixante à la minute.

« C'est grossier de ne pas répondre quand quelqu'un pose une question », lui dis-je sur le ton de la plaisanterie, pour ne pas paraître impoli, même si je le pensais.

Elle m'ignora, et ne me regarda même pas.

« Tu penses que je suis stupide ? » demandai-je, sur un ton sérieux, cette fois.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Elle me sourit de nouveau et commença à peigner. Elle glissait les dents à travers les fils de la chaîne, et tapait sur les nœuds qu'elle venait de faire avec une force surprenante, compte tenu de la délicatesse de sa main, jusqu'à ce qu'ils soient serrés contre le rang inférieur.

« S'il te plaît, dis quelque chose ! » lui lançai-je.

Mais elle ne me parla jamais, et jamais elle n'accepta mes nœuds. Je me sentis vraiment insulté.

Je me levai du métier et rejoignis une vieille femme que tous appelaient Mère, pour lui raconter ce qui s'était passé. Elle rit, et je la trouvai détestable, elle aussi. Peut-être ces gens étaient-ils tous des goujats, me dis-je.

« Non, petit, elle ne te hait pas, elle ne cherche pas à t'insulter non plus. » Elle parlait dari avec un fort accent turkmène, et je devais écouter attentivement pour comprendre ce qu'elle disait. Mère poussa un soupir. « C'est la plus douce de mes enfants.

— Mais elle ne m'a jamais parlé. Elle n'a même pas répondu à mon "salaam".

— Elle ne peut pas t'entendre, elle est sourde et muette. Cette fille est un véritable amour, ses pensées sont encore plus belles qu'elle. Jamais elle n'a eu un sentiment négatif à l'égard de quelqu'un. C'est la personne la plus joyeuse que je connaisse.

— C'est ta fille ?

— Oui, ma plus jeune fille.

— Je ne l'ai pas vue pendant le déjeuner.

— Elle mange quand elle a faim, pas comme nous à heures régulières. Elle a ses habitudes, qui peuvent paraître étranges. Parfois, elle dort vingt-quatre heures, d'autres fois, elle reste éveillée vingt-quatre heures. Elle n'utilise jamais la même laine que nous, elle n'a jamais tissé les mêmes motifs que nous.

— Quelle sorte de laine utilise-t-elle ?

— Elle ne se sert que de la laine provenant du dos du mouton, plus fine et plus douce que toute autre. Elle la tisse beaucoup plus finement et la colore avec ses propres teintures qu'elle fabrique à partir de plantes. Quand on teint la laine de cette façon, on doit souvent utiliser des produits chimiques pour obtenir la bonne

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

couleur, mais elle ne procède pas ainsi. Elle n'a recours qu'à des teintures végétales.

— Où a-t-elle appris toutes ces choses ?

— C'est l'un de ses dons. Elle est née avec, répondit-elle en secouant la tête et haussant les épaules.

— J'aimerais bien la regarder préparer ses teintures à partir des plantes. Mon grand-père dit que c'est ainsi que les plus beaux tapis sont teints.

— Elle ne laisse personne la regarder quand elle le fait. Pas même moi. C'est une personne très secrète. Comme on veut qu'elle soit heureuse, on ne se mêle pas de ses affaires.

— Ses motifs sont plus beaux et plus fins que les vôtres.

— On dessine nos motifs et deux de nos ouvriers les reproduisent sur du papier quadrillé à partir desquels on travaille. Elle, en revanche, ne dort parfois pas pendant plusieurs nuits et conçoit un motif dans sa tête, comme si elle le dessinait sur du papier.

— Que demandes-tu à ma mère ? » Un homme élégant qui semblait avoir dans les vingt-cinq ans nous rejoignit dans la cour et s'agenouilla devant sa mère. Il avait de la laine mouillée dans les mains. Depuis que j'étais arrivé dans cette maison, c'était la première personne que j'entendais parler dari avec facilité.

« On parlait de ta plus jeune sœur, répondit-elle.

— Oh, cette fille demeure un vrai mystère. C'est une question restée sans réponse, un puzzle non résolu », lança-t-il avant de tendre la laine mouillée à sa mère et de lui demander quelque chose en turkmène. Ils eurent une conversation de quelques minutes, puis il reprit la laine et partit la jeter dans des marmites toutes proches sous lesquelles un feu était allumé. Il attisa les feux jusqu'à ce qu'ils rougeoient et fit bouillir la teinture. Puis, il prit un paquet de laine de couleur claire et le trempa dans ce qui semblait être une eau noire. La laine en ressortit bleu nuit. Il immergea ensuite de la laine grise dans une eau rouge jusqu'à ce qu'elle devienne rouge foncé, presque violette.

La vieille femme prit sa pipe à eau sur une étagère du placard qui était derrière elle, la remplit de tabac, et l'alluma. Elle aspira la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

fumée et la pipe fit un bruit de liquide en ébullition.

« Est-ce que ta fille sait lire et écrire ? lui demandai-je.

— Comment pourrait-elle le faire en étant sourde et muette ? Dis-moi.

— Eh bien, parce qu'elle est spéciale et exceptionnelle.

— Elle est spéciale à bien des égards, mais elle ne sait ni lire, ni écrire. Elle n'écrit que les chiffres. Pour être franche, personne ici ne sait lire et écrire. On est tous illettrés, mais on est les meilleurs tisserands de tapis. »

J'étais toujours surpris quand des adultes disaient être analphabètes. Grand-Père avait appris seul à lire et à écrire à la fois en dari, en pachto et même en arabe. Pourquoi les autres ne pouvaient-ils pas en faire autant ?

« Quand elle a terminé un tapis, elle écrit le prix dans le sable avec un bâton. D'abord, on a pensé que ses prix étaient très élevés, puis on a découvert qu'ils étaient corrects, reprit Mère. Quand elle a réalisé son premier petit tapis, on l'a vendu à l'un de nos distributeurs. Il l'a gardé dans sa boutique pendant un an, ravi de posséder une pièce aussi singulière. Très vite, le tapis a été connu, et les gens qui l'ont vu l'ont baptisé le tapis magique de Suleiman. Ce distributeur est devenu le meilleur client de ma fille, mais il ne vend plus ses tapis à personne car il pense qu'ils sont sacrés.

— Non. C'est incroyable !

— Cela semble étrange, n'est-ce pas ? Nous non plus, au début, nous n'y avons pas cru, mais la femme du distributeur nous a raconté que chaque matin, il passe au moins une heure dans le local où il les garde. Il ne permet à personne d'entrer dans cette pièce, dit-elle en soufflant la fumée de sa pipe.

— Est-ce que je peux acheter un tapis de ta fille ?

— Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander, mais à elle. Nous ne nous sommes jamais mêlés de ses affaires. Tu devrais aussi parler à son acheteur. Il dit que ces tapis n'ont pas de prix. C'est pourquoi il ne les vend pas.

— Ça veut dire qu'il ne les a jamais utilisés ! lançai-je, stupéfait.

— Exactement. Il dit qu'ils ne doivent pas servir, mais faire

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'objet de dévotions, ajouta-t-elle en exhalant une autre volute de fumée.

— Penses-tu qu'il a raison ?

— Non, pas un instant, ce ne sont que des fantasmes de sa part. Il dit qu'elle est un second soleil, et qu'il a les yeux qui piquent dès qu'il pose son regard sur elle. Ma fille, c'est ma fille, pas un soleil. Mais j'ai vu que ses yeux lui faisaient mal quand il la regarde. Des larmes lui coulent sur les joues dès qu'il la fixe plus de deux minutes.

— Pourrais-je travailler avec elle pour apprendre à tisser ? demandai-je avec enthousiasme.

— Fais tes ablutions, ensuite, oui, tu pourras. Noue de petits nœuds, ne fais pas d'erreur, et ne gâche pas la laine : ce sont ses règles. Si tu les respectes, elle te laissera travailler avec elle aussi longtemps que tu le voudras. Mais fais attention, elle est aussi capable de lire tes pensées », ajouta-t-elle en tirant une nouvelle fois sur sa pipe à eau.

Je me mis à rire : « Jamais je n'ai vu personne faire des ablutions avant de fabriquer un tapis. Il ne s'agit pas de prières ou d'entrer à la mosquée. Je voudrais simplement nouer quelques nœuds avec elle.

— C'est sa règle. Si tu veux travailler avec elle, tu dois la respecter. »

Je me rendis donc aux toilettes et fis mes ablutions de la tête et des mains, aspergeant d'eau mes poignets, presque jusqu'aux coudes. Comme il faisait très froid, je ne touchai pas à mes pieds. Puis je rejoignis le métier à tisser de la jeune fille et m'assis à ses côtés. Quand j'attrapai le crochet, elle me le prit des mains et m'indiqua par gestes que mes ablutions n'étaient pas terminées.

Je repartis voir Mère, lui demandant si sa fille m'épiait pendant mes ablutions.

« Je t'ai déjà dit qu'elle lit dans les pensées, répondit-elle avec un grand sourire. Elle en sait plus que tu ne crois. Sois honnête avec elle. »

Cette fois-ci, je fis des ablutions complètes puis revins m'asseoir comme précédemment. Elle me laissa alors travailler

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

avec elle.

Dès que je fus à ses côtés, je ressentis quelque chose d'inhabituel, de difficile à exprimer. J'en savais alors moins sur les tapis que je n'en sais aujourd'hui, cependant, celui qui était sur son métier à tisser ne ressemblait à aucun de ceux que j'avais pu voir. Elle avait commencé par un motif géométrique classique que les Turkmènes tissent depuis des siècles. À l'intérieur se trouvait une petite fleur similaire à celles que les tisserands iraniens ont l'habitude de réaliser. Les volutes des pampres de vignes et les fleurs paraissaient sortir des motifs géométriques et s'enrouler autour d'eux comme ils s'enrouleraient autour d'un treillis. Du fait qu'elle utilisait plus de cinquante couleurs, on avait l'impression que les fleurs étaient en trois dimensions, comme une sculpture en bois.

Après avoir réalisé plusieurs nœuds, je regardai son visage qui était d'une grande beauté. Elle avait des yeux si transparents qu'il semblait possible de voir au travers. Parfois je la fixais, ce qui la mettait mal à l'aise. Elle plissait alors les yeux et tournait la tête. C'était sa façon de me demander d'arrêter.

Dès que je tentais de faire des nœuds comme elle, rapidement, elle pressait son index sur mon front, souriait, et secouait la tête. Elle me faisait ainsi comprendre de ne pas essayer d'entrer en compétition avec elle. Je cherchais à être aussi rapide qu'elle, mais c'était impossible. Elle me fit signe de remplir certains endroits avec des couleurs unies, et me montra quels tons utiliser.

J'arrêtai de me rendre au mausolée d'Hazrat Ali sauf pour la prière du vendredi, et j'oubliai mes amis de gursai. J'avais rencontré quelqu'un qui était vite devenu aussi important pour moi que Grand-Père et Wakeel.

Chaque soir, je parlais à ma famille de nos voisins tisserands. Cela n'intéressait pas mon père. Comme toujours, il écoutait la BBC. Mais ma tante me raconta beaucoup de choses à leur sujet. Que les Turkmènes étaient venus en Afghanistan quand les Russes leur avaient créé des problèmes dans leur propre pays. Et bon nombre d'entre eux étaient là depuis plus longtemps

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

encore. « Ce sont eux qui ont apporté en Afghanistan le savoir-faire en matière de tapis, une compétence qui trouve son origine quelque part en Asie centrale, il y a de cela plusieurs siècles.

— Les plus beaux tapis faits en Afghanistan sont réalisés par eux, ajouta ma mère, et tout particulièrement par les femmes. »

Je me demandais qui préparait le repas des enfants si elles faisaient toutes des tapis.

« Elles se marient juste après leurs dix ans et se retrouvent à la tête de familles nombreuses avant d'en avoir trente. Elles passent la plus grande partie de leur temps devant des métiers à tisser, de leur enfance jusqu'à ce qu'elles soient grands-mères. Elles font toujours des concours pour savoir qui est la meilleure en matière de tapis. On dit qu'elles peuvent faire dix mille nœuds par jour grâce à leurs petits doigts », ajouta ma tante en fanfaronnant, comme si elle était l'une d'entre elles.

Chaque nuit, je rêvais de cette jeune femme. Je pouvais l'entendre me parler très clairement. Parfois, elle se moquait de moi, et je me moquais d'elle, ce qui ne se produisait jamais quand j'étais assis à ses côtés. Question travail, nous étions sérieux. Bien qu'elle fût de plus de dix ans mon aîné, il aurait pu paraître bizarre pour un garçon de onze ans comme moi de passer du temps seul avec une jeune femme, au moins chez les Pachtounes. Mais les Turkmènes, comme les Hazaras, ont l'esprit plus pratique et sont moins stricts que nous. Ces gens connaissaient bien ma tante qui était très respectée dans le quartier et se montrait toujours serviable, comme lorsqu'elle apportait des médicaments aux voisins malades, même si elle n'avait pas de connaissances médicales. Ils pensaient donc que j'étais aussi convenable et poli qu'elle.

Dès que j'avais une question à poser à mon professeur, je n'avais qu'à la regarder et elle savait que je voulais l'interroger. La première fois, je posai ma question d'une voix très forte. Elle sourit et me fit comprendre que je n'avais pas besoin de hurler. Elle mit un doigt en travers de ses lèvres, pointa ses yeux puis ma bouche, indiquant ainsi qu'elle pouvait lire sur les lèvres.

Elle me transmettait surtout les informations par les mains, bien

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qu'elle puisse émettre une douzaine de sons différents. Au cours des premiers jours, avant que je comprenne ses gestes, elle devenait parfois rouge de contrariété en essayant de me dire des choses comme « Va faire tes ablutions ». Une fois que j'avais compris ce qu'elle voulait dire, je le lui répétais lentement. Elle regardait mes lèvres. Si elle secouait la tête négativement, je devais recommencer.

Je découvris qu'elle n'aimait pas qu'on lui pose plusieurs questions à la fois. Donc, quand je lui en posais une, j'attendais qu'elle me réponde, même si ça devait prendre plusieurs heures, ou plusieurs jours. De toute façon, on ne pouvait pas beaucoup parler en travaillant, nos mains étant occupées à faire des nœuds. Mais, si on s'arrêtait pour déjeuner, ou quand on avait fini la journée et qu'elle me renvoyait chez moi après que le muezzin avait appelé pour l'azan, alors elle me donnait une réponse.

La deuxième semaine, je dus de moins en moins répéter ce qu'elle me disait, peut-être une fois sur cinq. La troisième semaine, c'était comme si l'on se parlait normalement. Quand j'étais avec elle, le temps passait à toute vitesse, puis arrivait l'heure où elle me disait de rentrer chez moi pour qu'elle puisse faire ses prières. Ce n'est qu'en regardant par la fenêtre que je réalisais qu'il faisait presque noir. Ainsi s'écoulèrent les jours. Mes parents étaient contents de voir que j'avais trouvé un passe-temps qui me permettait d'apprendre des choses nouvelles et qui me faisait plaisir, mais ils n'en parlaient pas beaucoup. Ils étaient soulagés que je ne traîne pas dans les rues avec des garçons dont ils ne connaissaient pas la famille.

Curieusement, ma sœur aînée n'avait rien à dire non plus sur la question. Mais nos cousins, qui avaient le même âge que certains des enfants de la famille de mon professeur et qui les connaissaient, se moquèrent souvent de moi. Ils me disaient à l'oreille des choses comme « Je sais que tu es amoureux d'elle », ou d'autres vulgarités qui me mettaient mal à l'aise. Ils étaient trop nombreux pour que je puisse leur tenir tête, et dès qu'ils commençaient à tenir ces propos, je quittais la pièce sous leurs éclats de rire. Je rougissais et n'osais plus les voir pendant des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

heures.

Ce que je voulais vraiment savoir, c'était comment mon professeur avait inventé ses motifs. Elle m'expliqua qu'elle avait étudié de nombreux autres tapis avant de les concevoir. Quand je lui demandai si elle en copiait certains, elle me fit un « non » ferme de la tête.

Elle essaya ensuite de me raconter comment elle les créait. Mais elle vit que je ne la comprenais pas. Elle prit le crochet qu'elle utilisait pour tirer les fils du tapis à travers les cordes du métier à tisser et commença à dessiner des formes bizarres dans la poussière de la cour. On aurait dit des idéogrammes chinois, je ne savais vraiment pas de quoi il s'agissait.

« C'est un genre de motifs ? » l'interrogeai-je en pointant d'abord ce qu'elle avait dessiné, puis le motif d'un tapis. Elle secoua la tête avec force.

Soudain, sans savoir pourquoi ni d'où ce mot me venait, je lançai : « Des signes ? » Elle sourit, hocha fermement la tête, et poursuivit, cherchant à me faire comprendre que si je voulais fabriquer des tapis, je ne devais jamais copier, mais faire preuve de créativité. Ainsi, mes inventions seraient sans limite.

Je ne sus jamais ce qu'elle voulait dire par « signes », pas plus que je ne pus vraiment comprendre la relation entre les formes qu'elle traçait dans la poussière et les motifs qu'elle tissait.

Elle m'apprit à faire un patron sur papier. Je lui expliquai que je savais tisser de mémoire un grand motif octogonal, le traditionnel fil poi (pied d'éléphant) bleu foncé, depuis que je l'avais réalisé pour mon petit tapis encadré dans mon ancienne école, mais elle insista pour que j'utilise un modèle dessiné tant que je ne l'avais pas tissé plusieurs fois, surtout quand il s'agissait d'un motif compliqué. Je ne l'ai jamais vue, pour sa part, avoir recours à un croquis, mais ce fut une bonne leçon, et l'une de celles qui allaient m'aider, ma famille et moi, à survivre plus tard.

Comme ma façon de faire des nœuds s'améliorait, je commençai à rivaliser avec les autres tisserands de mon âge, et ceux qui étaient plus jeunes. Une compétition amicale. Peut-être cherchais-je juste à me mettre en valeur. J'allais plus vite que

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

certains d'entre eux, et avais envie d'être remarqué. Mon père ne faisait plus du tout attention à moi. Je voulais que quelqu'un reconnaisse mon aptitude à faire quelque chose de bien.

Dès qu'elle voyait que je travaillais dur, mon professeur me regardait en souriant. Parfois, mes doigts étaient fatigués, mais son sourire avait plus de valeur pour moi que mes mains. Cette soif de reconnaissance fit de moi l'un des tisserands les plus rapides de sa maison.

Après avoir regardé le tapis de mon professeur prendre forme, je rêvais parfois la nuit du tapis magique de Suleiman. On dit qu'Allah avait donné tant de force à Suleiman qu'il était non seulement sage, mais qu'il pouvait dominer les animaux, les mauvais esprits connus sous le nom de djinns, et d'autres créatures invisibles. Et il pouvait aussi commander à son tapis de se soulever de terre et de l'emmener là où il voulait. J'aurais aimé m'élever ainsi dans le ciel et voler vers des endroits superbes. Mais je voulais surtout parvenir à l'altitude des meilleurs cerfs-volants, les couper, et les rapporter dans notre cour où Wakeel et moi pourrions nous en servir.

Le vendredi, mon professeur ne travaillait pas et sa famille recevait toujours des amis. J'allai une fois chez eux, mais elle était très occupée avec d'autres filles, s'esclaffant souvent avec elles. Je fus jaloux de ces filles à ses côtés et je m'enfuis. Le vendredi suivant, elle me vit et me présenta ses amies, ce qui me ravit. Mais passé ce premier contact, être avec les femmes m'intimida : je m'excusai et courus chez ma tante. De toute façon, cette dernière préparait toujours de copieux déjeuners le vendredi.

Les autres jours, j'étais content de prendre mes repas avec la famille de mon professeur. Ils déjeunaient à midi trente exactement, alors que chez ma tante il n'y avait pas d'heure précise, ce que je n'ai jamais aimé.

Chacun avait une tâche à remplir. Les garçons préparaient la nappe au milieu d'une vaste pièce sans métier à tisser. Ils posaient pain, assiettes, cuillères, serviettes autour de la nappe, et les filles apportaient les bols de nourriture de la cuisine.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

On s'asseyait autour, Mère et les autres adultes aux extrémités, les garçons sur les côtés : ils mangeaient à trois ou quatre dans le même bol ou la même grande assiette. Même chose pour les filles qui s'asseyaient entre les garçons et les adultes. On avait l'impression que tout le monde soudainement se mettait à parler. Je ne comprenais pas un mot de ce qui se disait. Si ce n'est qu'ils parlaient vraiment fort et très vite. Mais quand Mère parlait, ils écoutaient tous.

Le repas terminé, garçons et filles débarrassaient la nappe et portaient tout dans la cuisine où Mère faisait la vaisselle en fredonnant des chansons turkmènes. Elle revenait ensuite s'asseoir, remplissait sa pipe à eau, et fumait pendant un moment avant que nous ne reprenions le travail.

Plusieurs fois, ils m'invitèrent à rester pour dîner. J'allais vite chez ma tante prévenir ma mère que je dînerais avec les voisins, et revenais en courant. Ils cuisinaient sur un feu dans la cour, même pendant l'hiver rigoureux, quand des monticules de neige en encombraient tout le pourtour : les filles, dans leurs jolis vêtements colorés, se réunissaient autour du feu pour cuisiner, discuter, appréciant d'être ensemble. Autour d'une autre marmite, les garçons, principalement occupés à comparer la force respective de leurs bras, formaient un autre cercle. À l'intérieur, les adultes, autour de grands poêles à bois, buvaient du thé, riant et hurlant pour en réclamer toujours plus. Quant aux plus jeunes, ils se hâtaient de leur apporter pot de thé sur pot de thé.

Quand il était l'heure de manger, ils se réunissaient tous autour d'une nappe, comme pour le déjeuner. Chacun attrapait un morceau d'un grand naan fait maison en attendant la nourriture. Arrivait d'abord de petits bols de soupe de légumes épicés accompagnés de pois chiches, de haricots, de maïs et de blé concassé. Puis de grandes assiettes rondes chargées de délicieux qabli pelau. Même si ma mère est bonne cuisinière, jamais je n'oublierai ce qabli pelau. Il était suivi de bols de viande cuite avec des pommes de terre. Ensuite une énorme salade. Encore un grand saladier de yogourt. Et finalement, des pichets d'eau et des verres. Dès que les adultes avalaient leur première

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

bouchée, les autres pouvaient leur emboîter le pas.

Au début du repas, personne ne parlait. On n'entendait que le bruit des cuillères contre les assiettes, et celui, sonore, des mâchoires en action : on aurait dit qu'ils n'avaient rien avalé depuis des années. Quand les assiettes commençaient à se vider, blagues et rires fusaient, couvrant les autres bruits.

Une fois, à un repas familial auquel participait mon professeur, j'observai sa façon de « parler » autant que les autres filles, avec ses sons limités, ses signes et ses gestes. Ils la comprenaient rapidement sans problème. Elle dut même plaisanter car ils rirent tous après une de ses interventions.

J'aimais la voir rire, cela la rendait encore plus belle à mes yeux.

Les adultes se calèrent dans leurs énormes coussins et demandèrent du thé et des sucreries pendant que les filles ramassaient les assiettes et que les garçons pliaient la nappe. L'un d'eux apporta ensuite un broc d'eau et une cuvette pour que chacun se lave les mains, un autre le suivit avec de petites serviettes.

Quand les filles eurent lavé la vaisselle près du feu dans la cour, elles le couvrirent de cendre après avoir pris du charbon dans un seau. Elles le rapportèrent à l'intérieur, le posèrent sous une petite table et recouvrirent le tout d'une grande couverture. Puis elles se rassemblèrent autour de la table, remontèrent la couverture jusqu'au cou, s'appuyant sur les coussins derrière elles. Ainsi réchauffées, elles se mirent à papoter et à rigoler en mangeant des bonbons, notamment cette meringue remplie de sésame appelée conjit, bien connue à Mazar.

Les adultes partirent vite se coucher. Les garçons s'assirent autour du poêle à bois après avoir reçu une sévère mise en garde contre un feu qui durerait trop longtemps et mettrait la réserve de bûches en péril pour le reste de l'hiver. Ils en rentrèrent néanmoins discrètement dès que les adultes commencèrent à ronfler dans leurs chambres. Ils burent du thé, jouèrent aux cartes : certains remportaient de petites sommes contre les autres, criaient parfois quand l'un d'entre eux trichait, et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

les filles les faisaient taire.

Une télévision resta allumée jusqu'à ce que l'électricité fût coupée, mais personne ne la regarda. Dès qu'il n'y eut plus d'électricité, les filles apportèrent des lampes pour nous éclairer.

Cela dura jusqu'à minuit, heure à laquelle tout le monde alla enfin se coucher pour ne pas s'endormir le lendemain sur le métier à tisser en faisant un nœud après l'autre, pour « construire un mur de nœuds de fine laine », comme ils le disaient. À entendre le bruit à travers le mur de la maison de ma tante, ils devaient faire la fête comme ça tous les soirs.

Après quelques mois à Mazar, mon père entendit à la BBC que les chefs des différentes factions tenaient une conférence pour la paix. Ils annoncèrent leur volonté d'aller à La Mecque prêter serment de ne plus se combattre. Mon père annonça qu'il était temps de retourner à Kaboul, de rentrer chez nous. On était tous très contents, et moi particulièrement. Je voulais raconter à Grand-Père, à Wakeel et à mes autres cousins tout ce que nous avions fait et vu.

Tôt le lendemain matin, j'informai mon professeur de tissage que j'allais partir. Je lui annonçai au dernier moment car je savais que mon père pouvait changer d'avis. Quand je la saluai, la voiture m'attendait déjà dehors. Elle me regarda un court instant et subitement, ses yeux se remplirent de larmes.

Nous arrivions désormais à communiquer comme si nous nous parlions. Elle me conseilla d'utiliser intelligemment mon cerveau, ainsi je pourrais devenir un tisserand remarquable et avoir, un jour, un commerce prospère.

Je lui baisai les mains, comme on le fait pour manifester du respect à un professeur. De son côté, elle me bénit d'un baiser sur la tête. Puis je saluai sa famille, et elle m'escorta jusqu'à la porte du jardin où on se dit au revoir. Elle commença déjà à me manquer au moment où nous nous faisions des signes de la main.

Je me souvins de ce que disait Grand-Père : « L'amour rend les vieux jeunes, et fait les jeunes se sentir comme des enfants.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Séparer des êtres qui s'aiment, c'est les détruire. »

Je me sentais un peu détruit, mais cette destruction était intérieure, personne d'autre que moi ne pouvait en être témoin. Le moment était venu de la reconstruction.

Les combats terminés, on allait aider Grand-Père à réparer sa maison. On ne partirait pas à l'étranger, on jouerait de nouveau au cerf-volant sur le toit, on dînerait tous ensemble autour d'une nappe, et Wakeel et moi ne serions plus jamais séparés. Le temps était à la joie.

Mais, installé sur le siège avant en route pour Kaboul, je ressentis à ce moment-là un vide qui ne fit que croître au fur et à mesure que la distance qui me séparait de mon professeur grandissait.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

12
La caravane

De nouveau, nous reprenions la route, mais pour la dernière fois. Le ciel était clair, le soleil éclatant, l'hiver avait pris fin et le printemps était arrivé doucement pendant qu'à Mazar nous avions l'esprit ailleurs. Tout verdissait, les pêchers, amandiers et abricotiers s'étaient couverts de fleurs roses autour desquelles les abeilles bourdonnaient. Nous entendions partout résonner les chuk chuk des moineaux.

Dans la voiture qui s'éloignait de Mazar, personne ne disait grand-chose. Chacun était perdu dans ses pensées. Je réfléchissais déjà au moment où je pourrais revenir voir mon professeur de tissage. Peut-être m'apprendrait-elle comment teindre la laine comme elle le faisait. Puis je pensais à mon école, à mes copains de classe, à mes cousins, à tout ce que je leur raconterai, ce que j'avais vu et traversé. Et je me demandais ce qu'ils avaient fait.

Mon père se posait sûrement la question de savoir comment il allait recommencer sa vie, maintenant qu'il avait perdu tous ses tapis et que son gymnase était en ruines. À Mazar, j'avais entendu ma mère dire à sa sœur que ça lui manquait de ne pas travailler. Elle pensait sans doute à sa banque, et à la possibilité de retrouver son travail une fois rentrée. Elle n'avait jamais démissionné. Comme la plupart des gens à Kaboul, elle avait juste arrêté de s'y rendre quand se déplacer dans la ville était devenu trop dangereux. Il y avait près d'un an, maintenant.

Même ma plus jeune sœur, celle que l'on appelait « le moulin à paroles », se taisait. Et la machine à pleurs était également silencieuse. En fait, le surnom de « machine à pleurs » lui avait été donné longtemps auparavant, et lui était resté je ne sais pourquoi, malgré la belle rangée de dents qu'il affichait maintenant. Ce matin-là, il regardait par la fenêtre et souriait à tout ce qu'il voyait.

Mazar fut rapidement derrière nous. La route était de nouveau cahoteuse, pleine de trous de roquettes. Le sol, détrempé après

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

les pluies printanières, laissait voir par endroits de l'herbe, là où il n'était que désert le reste de l'année.

Deux heures plus tard, nous traversâmes Tachkurghan. La route à flanc de montagne contourne le village. On regarda tous en contrebas si on apercevait le jardin où j'avais volé des grenades. On se demanda ce qu'il était advenu de cette gentille famille au cours des mois écoulés depuis que nous l'avions rencontrée, mais nous étions trop pressés de rentrer à la maison pour nous arrêter et leur rendre visite.

Pendant plus d'une heure, on avança, traversant les collines douces et sablonneuses de la province de Samangan, vers l'Hindou Kouch. Soudain mon père cria : « Attention ! Attention tout le monde ! »

Ma mère empoigna les petits. « Qu'est-ce qui se passe ?

— Les freins ne fonctionnent plus. Quelque chose s'est cassé. »

Il continua à pomper sur la pédale de frein, mais la voiture poursuivit son chemin à vive allure.

« Ne t'énerve pas, ne t'énerve pas. Laisse la voiture ralentir d'elle-même », le rassura ma mère.

Quelques minutes plus tard, la route redevint plus plate et la voiture se mit à aller moins vite. Mon père la rangea sur le bas-côté où elle s'arrêta. Il poussa un soupir de soulagement, sortit du véhicule, et disparut derrière le capot.

« Le récipient de liquide de frein est vide, lança-t-il. On ne peut aller nulle part sans freins, et ils ne fonctionneront pas tant que nous n'aurons pas trouvé ce liquide. »

Ma mère parcourut du regard les environs déserts avec tout le pragmatisme qui la caractérisait : « Où pouvons-nous trouver du liquide de frein ?

— Il faut attendre le passage d'une voiture et en emprunter suffisamment pour aller jusqu'à la ville suivante », répondit mon père.

On resta deux heures sur le bas-côté sans voir aucune voiture ; seul un groupe de nomades kouchis souleva un énorme nuage de poussière en traversant la route non pavée avec son troupeau

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qu'il emmenait paître dans la montagne. Chaque fois que l'on rencontrait des nomades, ils me faisaient penser à Grand-Père. J'avais toujours trouvé qu'être nomade était le meilleur mode de vie qui soit, aller toujours d'un endroit à l'autre, loin des problèmes des villes.

Mon père prit sa tasse à thé posée sur le tableau de bord, nous annonça qu'il revenait tout de suite et se dirigea vers les Kouchis. On le regarda s'éloigner de plus en plus pour finalement se camper devant un berger qui jouait de la flûte, assis sur un gros rocher. On vit le berger se lever, traire l'une de ses brebis, et remplir la tasse de mon père qui revint sa tasse de lait à la main et un drôle de sourire aux lèvres.

« Qu'est-ce que tu vas faire avec ça ? Ce n'est pas suffisant pour nous tous, lui dit ma mère.

— Mais c'est assez pour que la voiture étanche sa soif. Cette fois-ci, elle va boire du lait », expliqua mon père.

Il versa le contenu de la tasse dans la boîte de liquide de frein, démarra, parcourut une courte distance et freina.

« Notre problème est résolu », cria-t-il par la fenêtre, tout excité. Il enclencha la marche arrière et revint là où nous l'attendions, puis il freina, soulevant une gerbe de poussière.

Nous remontâmes tous en voiture pour prendre la direction de Samangan où nous déjeunerions. On se rendit au centre-ville, dans un restaurant qui jouissait d'une vue splendide de chaque côté de l'établissement. On mangea des kebabs et but du thé avant de reprendre la route vers Kaboul. Je pensais toujours à mon professeur de tissage et à ses choix de mélanges inattendus de différentes couleurs vives pour ses tapis, au lieu des seuls rouges et bleus foncés que la plupart des tisserands turkmènes utilisaient.

Mon père tenta de redémarrer la voiture, mais elle émit un son inquiétant. Il regarda le moteur sans trouver le problème. De toute façon, il ne s'y connaissait pas tant que ça en mécanique. Je me dis que la voiture n'aimait peut-être pas le goût du lait.

Je demandai au propriétaire du restaurant s'il y avait un garage quelque part. Il m'en indiqua un quatre cents mètres plus loin en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

direction du sud.

Ma mère et mes sœurs retournèrent à l'intérieur du restaurant pendant que mon père et moi poussions la voiture jusqu'au garage, un endroit petit et sale rempli de vieux pneus et de pièces détachées. Plus de cinquante voitures et camions étaient alignés sur la chaussée, attendant d'être réparés.

Un type au visage couvert d'huile noire nous cria : « Hé, arrêtez, arrêtez ! Où diable conduisez-vous cette voiture ?

— Elle est cassée, dit mon père.

— Vous êtes aveugle ? Vous ne voyez pas les autres véhicules ?

— Non, je ne suis pas aveugle, je les vois, mais qu'est-ce que ça signifie, exactement ?

— Ça signifie que votre voiture sera réparée quand j'en aurai fini avec les autres.

— C'est une blague ?

— Je ne plaisante jamais quand il est question de travail, et je n'ai pas de temps pour le bavardage. Ou vous vous garez au bout de la queue et vous revenez dans deux mois, ou vous enlevez votre voiture de là. »

Mon père passa d'un pied sur l'autre, comme il le faisait avant d'entrer sur un ring de boxe, regarda le mécanicien droit dans les yeux et lui parla avec douceur et sans détours.

« Je suis ici avec ma femme et mes enfants. Nous avons passé près de huit mois sur la route, et vous n'avez aucune idée des épreuves que nous avons traversées. Maintenant, nous pouvons enfin rentrer chez nous, à Kaboul. S'il vous plaît, réparez ma voiture. Elle marchait parfaitement bien jusqu'à il y a une heure. Ici, on n'a ni maison, ni parents qui peuvent nous héberger. Et je n'ai pas assez d'argent pour payer un hôtel pendant deux mois.

— Mettons les choses au clair, je ne vous connais pas, mon travail, c'est de réparer des voitures et ça m'est bien égal que ce soit celle d'untel ou d'un autre. Je dois d'abord m'occuper de celles qui attendent, puis ce sera au tour de la vôtre. Certaines sont là depuis des mois. Si je passe toute une journée à réparer

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

votre Volga russe, demain mes clients me botteront les fesses.

— Donc je dois attendre deux mois pour que ma voiture soit réparée ?

— Exactement.

— C'est impossible. » J'avais rarement entendu mon père parler d'une voix aussi tendue.

« Je comprends votre position, mais vous devez comprendre la mienne. La plupart de ces voitures appartiennent à des seigneurs de la guerre. Si leur voiture n'est pas réparée à la date prévue, ils vont me mettre un fusil dans le cul et tirer. J'ai une femme et des enfants, moi aussi, et ils ont besoin de moi.

— Y a-t-il un autre garagiste dans le coin ?

— Cette ville en comptait cinq, mais ces salauds sont partis à cause de cette foutue guerre civile.

— Si vous êtes le seul garagiste ici, vous devez vous faire beaucoup d'argent, le taquina mon père essayant de plaisanter pour mettre le garagiste dans sa poche.

— Oh, ce putain d'argent et les menaces des seigneurs de la guerre qui vont avec me débectent !

— Oui, c'est bien triste, soupira mon père.

— Putain, oui, c'est vraiment triste. Pardonne mon langage, petit », dit-il en me regardant. Sans rien répondre, je lui souris. Sa façon de s'exprimer me semblait très divertissante. À Kaboul, je n'avais pas entendu beaucoup de gens parler comme lui.

« Est-ce que vous pouvez juste jeter un œil à ma voiture et me dire si c'est un problème que je peux régler moi-même ? demanda mon père.

— Ouais, voyons voir », répondit le mécanicien qui avait un peu retrouvé son calme.

Il ouvrit la capot, monta sur la calandre et se pencha sur le moteur. Il resta dix minutes à le regarder, contrôlant la jauge à huile et tirant sur les courroies.

« Il y a deux jours de travail, lança-t-il en redescendant. Donc, il faut attendre votre tour, et ça va prendre au moins deux mois.

— C'est quoi, le problème ?

— Vous avez utilisé de l'essence qui était pleine de sable et il

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

s'est répandu dans le moteur. Il me faut tout démonter, jusqu'à la moindre petite pièce et nettoyer. »

Mon père poussa un profond soupir, et avec l'aide du mécanicien, on fit rouler la voiture au bout de la file. Le visage de mon père exprimait de nouveau toute son inquiétude, et un nuage de tristesse le submergea tandis que nous rejoignions tous les deux le reste de la famille.

On loua une chambre au-dessus du restaurant pour y passer la nuit. Impossible pour mon père de fermer l'œil. Je l'entendis sans arrêt soupirer jusqu'à ce que je m'endorme. Je me réveillai tôt et remarquai les grands cernes bruns sous ses yeux. Il avait l'air épuisé et regardait les montagnes par la fenêtre.

Au cours du petit déjeuner, il fit le point : « J'ai assez d'argent pour que nous mangions pendant une semaine, après ça, seul Dieu sait ce qui se passera.

— Laisse Dieu prendre soin de la situation. Il nous voit et nous aidera, comme toujours, dit ma mère.

— Peut-être as-tu raison, je ne devrais pas autant m'angoisser », répondit-il avec un soupir. Il resta cependant très inquiet.

Après le petit déjeuner, mon père partit chez le garagiste voir s'il pouvait trouver une solution. Ma mère et mes sœurs restèrent dans la pièce du deuxième étage. Moi, je voulais échapper à cette chambre où montait de l'aube jusque tard le soir toute la fumée des kebabs grillés dans la cuisine en dessous. Ce restaurant ne désemplissait pas.

J'emmenai une de mes petites sœurs grimper la pente derrière le restaurant. On s'assit sur une grosse pierre entourée d'herbe des montagnes, près de la route. Nous y avions une vue circulaire sur les collines rondes qui s'étendaient sur plusieurs kilomètres avant de devenir des montagnes plus loin. Tout était verdoyant en ces premiers jours de printemps. Je comptai plus de vingt tons de vert et me demandai comment les reproduire sur un tapis.

On entendait le chant d'un conducteur d'ânes du bazar et la flûte d'un berger des montagnes. Tout le paysage semblait prêt à exploser de musiques. Je vis les filles de la ville descendre au

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ruisseau pour remplir leurs cruches d'eau. Elles portaient leurs plus beaux vêtements. De jeunes hommes les regardaient à la dérobée passer leur cruche sur la tête.

Quand les villageois nous croisaient, ils savaient que nous étions des étrangers. Ils me lançaient des « salaam », certains nous serraient la main. Ils nous invitèrent tous chez eux. Ils semblaient hospitaliers et sincères. Personne n'était pressé, et leur profonde sérénité créait un sentiment d'éternité. Ils avaient leur propre monde, calme, paisible, indifférent à ce qui se passait ailleurs.

Le lendemain, je revins au même endroit et retrouvai le berger entouré de ses moutons et de ses chèvres qui broutaient. Il avait l'air d'avoir mon âge. Assis sur la grosse pierre ronde sur laquelle j'étais la veille, il jouait de la flûte. Je le saluai d'un « salaam » et pris place à ses côtés. Il répondit d'un « salaam alaikum » un peu cérémonieux et cacha vite sa flûte sous sa chemise.

« Hier, j'ai entendu le son de ta flûte et j'ai essayé de te trouver. Tu joues très bien, comme les maîtres à la radio, lui dis-je.

— Tu as aimé ? demanda-t-il, l'air timide et en baissant les yeux.

— Oh, oui. J'adore le son de la flûte, surtout quand j'entends quelqu'un qui joue si bien. »

Il me parlait en pachto, je lui répondais en dari, mais on se comprenait.

Il sortit la flûte de sa chemise et recommença à en jouer. Ses mains tremblaient légèrement. Il me fit entendre plusieurs airs afghans traditionnels.

« Je ne connais que quatre ou cinq morceaux. Si tu en connais d'autres, joue-les pour moi, je veux les entendre, me dit-il.

— Non, merci, je ne sais pas jouer de la flûte. Mon père joue bien, mais je n'ai jamais appris.

— C'est très simple. Chante-moi un air et je te le jouerai. »

Je chantai un air indien. Cela nous fit rire, puis il le joua. On le fit plusieurs fois, jusqu'à ce que nous en ayons assez.

Tandis que nous étions assis, il traça des lettres dans le sable avec son bâton de berger. Après un court instant, je pus lire «

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Omar Khan ».

« Qui est Omar Khan ? demandai-je.

— C'est moi, dit-il. Tu sais lire et écrire ?

— Bien sûr. » Sa question me surprenait.

« Je ne sais écrire que mon nom. Tu peux m'apprendre à lire et à écrire ?

— Oui, ce n'est pas très compliqué. Je t'apprends à lire et à écrire, et tu m'apprends à jouer de la flûte.

— Marché conclu ! » s'exclama-t-il en me serrant la main.

J'écrivis cinq lettres en dari dans le sable, je les prononçai, il les répéta après moi. Puis il les écrivit plusieurs fois. Midi avait sonné et je dus alors rejoindre ma famille au restaurant pour déjeuner. Au moment de nous quitter, il me demanda de revenir après avoir mangé, ce que je fis. Il m'attendait, entouré de ses moutons et de ses chèvres paissant tranquillement autour de lui. Je lui enseignai cinq autres lettres en dari. À la fin de la journée, il les avait toutes apprises.

Le lendemain, on se revit et je l'interrogeai à propos de sa vie. Il me confia qu'il était kouchi. Je lui racontai que ma grand-mère l'était aussi, et que mon grand-père était berger quand il était jeune, qu'il avait vécu pendant une année après son mariage avec la famille kouchi de ma grand-mère et qu'il avait voyagé avec elle sur tout le territoire afghan.

Un large sourire apparut sur son visage. Il me regarda un instant sans dire un mot, puis il lança : « Nous sommes cousins ! »

Il sauta de son rocher, attrapa mon poignet et me tira à sa suite. « Viens que je te présente à tes autres cousins là-bas », dit-il en montrant du doigt, plus bas vers la rivière, plusieurs longues tentes noires où pendaient des rubans de couleurs vives. Enfants, chèvres, moutons, chameaux, quelques ânes et chevaux entouraient ces tentes. Les enfants et les jeunes chèvres couraient entre les jambes des chameaux comme s'il s'agissait de piliers sculptés dans la pierre.

Dès que je posai le pied dans ce campement, je fus submergé par la forte odeur des animaux qui s'imposait partout. En me

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

voyant, des filles de mon âge ou plus vieilles, vêtues de rouge vif, de bleu, de vert, se pressèrent à l'intérieur de leurs tentes noires ou grises. Je savais que je ne devais pas les regarder, mais je ne pouvais pas m'empêcher de fixer les longs rubans tressés tendus en travers des tentes.

Puis je vis les hommes qui, tous, me regardaient. Grands et musclés, les yeux sombres, des sourcils épais, les cheveux longs, ils portaient des salwar-kameez de couleur kaki, et des turbans ou des chapeaux. À la ceinture de certains d'entre eux pendaient des poignards ressemblant à des épées. Près d'une tente, plusieurs hommes coupaient de gros morceaux de viande provenant d'une vache qu'ils venaient de tuer. Du sang maculait leurs vêtements. Ils s'arrêtèrent quand ils m'aperçurent. Tandis qu'Omar Khan et moi avancions à l'intérieur du campement, des garçons de mon âge émergeaient de leurs tentes.

Une centaine de paires d'yeux me regardaient. Je commençai à me sentir un peu nerveux et assez timide. De vieilles femmes sortirent de leurs tentes, leurs yeux curieux aggravant encore mon embarras. À part elles, je ne voyais aucune autre femme. Toutes restaient sous leurs tentes. Je n'avais que onze ans, mais comme nous avions peu mangé pendant des mois, j'étais très maigre, ce qui me faisait paraître plus grand. Les femmes pouvaient voir que j'étais étranger, et devaient penser que j'étais un homme.

J'étais entouré de Kouchis, et personne ne parlait. Les seuls bruits venaient des enfants criant à l'intérieur de certaines tentes, de quelques moutons bêlant, de vaches meuglant. Les jeunes chèvres sautaient et couraient les unes après les autres, ne prêtant aucune attention aux gens, mais jouant avec les poules et les chats.

Je regardai Omar Khan. Contrairement aux autres, il arborait un grand sourire et se montrait totalement à l'aise. Il me présenta à son père, Amir Khan, qui me fixa avec sévérité pendant un long moment, puis me serra chaleureusement dans ses bras. Pendant qu'il m'enlaçait, je voyais par-dessus son épaule que, dans le campement, tous les visages s'illuminaient d'un sourire. Je ne me

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sentais plus étranger, mais j'avais l'impression d'être chez moi. Leurs sourires avaient la chaleur de ceux de mon grand-père. Tous les hommes me semblaient être mes oncles.

Après avoir étreint Amir Khan, je dus en faire autant avec tous les autres hommes et garçons de mon âge ou plus vieux. Puis, je dus baiser les mains des vieilles femmes en signe de respect. En retour, elles m'embrassèrent le crâne et frottèrent ma tête de leur main droite en signe de bénédiction.

La joie que je ressentais me faisait regretter de ne pas avoir connu ces gens tout au long de ma vie. Par hasard, j'étais entré dans l'univers de ma grand-mère que je n'avais jamais connue mais au sujet de laquelle je m'étais toujours interrogé. J'avais envie de raconter à Grand-Père tout ce qui m'arrivait.

Le père d'Omar Khan me demanda de lui présenter mon père, je l'emmenai donc au restaurant. Mon père s'adressa à lui en pachto à la manière des Kouchis, c'est-à-dire à très haute voix, comme si on hurlait au lieu de parler. Amir Khan était ravi d'entendre mon père parler comme il le faisait. Il l'interrogea sur ses ancêtres et découvrit que l'arrière-grand-père de mon père et celui du sien étaient de lointains cousins. Donc, on faisait tous partie de la même famille.

Mon père et cet homme se donnèrent une chaleureuse accolade, puis Amir Khan embrassa mes sœurs et moi, nous demanda de l'appeler Oncle, et appela ma mère Sœur. Sans attendre, il nous invita dans sa tente. Il ne voulait pas que nous restions une minute de plus dans ce restaurant, et nous aida à rassembler nos affaires. Une heure plus tard, nous étions sous une tente kouchi à boire du thé, entourés de plus d'une centaine d'hommes, de femmes et d'enfants qui nous regardaient.

Sombres à l'intérieur, leurs tentes étaient faites de laine de chèvres noires pressée en longues et larges bandes de feutre posées sur des cadres de bois qui pouvaient être démontés facilement, pliés, et transportés à dos de chameau. Une seule tente pouvait abriter une très grande famille. Le jour, elle procurait de l'ombre ; la nuit, ses côtés étaient rabattus et permettaient de se protéger du froid et du vent. De loin, un campement de Kouchis

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

se reconnaissait à ce long déploiement de tentes noires et basses sur les terres arides.

Leur vie était rythmée par l'entretien de leurs troupeaux de chameaux, de moutons, de chèvres, et par le passage des saisons et des années au cours desquelles ils emmenaient leurs bêtes paître successivement dans différents endroits, d'un bout de l'Afghanistan à l'autre.

Omar Khan me présenta sa sœur aînée et plus de quarante enfants qui portaient des vêtements sales, en lambeaux, et semblaient ne pas s'être lavés depuis des mois. Il annonça à tous les enfants que nous étions leurs cousins. Je me demandais combien d'autres cousins inconnus je pouvais bien avoir. Trouver autant de cousins du côté de la famille de ma mère à Kondoz avait été une grande surprise. Et là, je rencontrais tous ces cousins kouchis du côté de mon père qui nous regardaient les yeux ronds sans dire un mot.

Le père d'Omar, Amir Khan, monta une nouvelle tente et posa toutes nos affaires à l'intérieur. Comme sur de nombreuses autres tentes, de longues lanières tressées et colorées étaient suspendues à l'extérieur. Il invita ensuite mon père et moi dans une autre tente où tous les hommes kouchis se trouvaient réunis. Mon père les salua d'un « salaam » et leur donna tous l'accolade, ce que je fis également. Ils nouèrent un ruban autour de la tête de mon père et lui donnèrent des chaussons faits à la main. Amir Khan mit un chapeau brodé sur ma tête et m'appela Qais Khan. Quelques heures plus tard, nous prenions le repas avec les hommes tandis que ma mère et mes sœurs en faisaient autant avec les femmes, sous une autre tente.

On mangea du pain, du riz épicé, des kebabs, et l'épais yaourt qui est une spécialité kouchi. Il était évident que mes nouveaux oncles et cousins adoraient la viande. Amir Khan récita un proverbe pachtoune, la bouche pleine de kebab : « Même la viande brûlée est meilleure que les légumes », et tous les autres rirent. Après le dîner, on but du thé vert et on mangea du melon séché jusque tard dans la nuit. Ils citaient des proverbes à chaque phrase ou les commençaient par un vers ou deux d'un poète

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

connu.

À minuit, on se dirigea vers notre tente qui était remplie de femmes kouchis. Elles entouraient mes sœurs et ma mère, qui leur racontait nos pérégrinations depuis que nous avions fui Kaboul.

Quelques minutes plus tard, elles prirent toutes congé pour nous laisser dormir. Ma mère éteignit la lanterne qu'ils nous avaient donnée et qu'on appelle une « lampe-tempête ». Des étrangers avaient importé ces lanternes et leur nom. Mon père et ma mère dormirent dans un coin avec mon petit frère, mes sœurs dans un autre coin, et moi dans un troisième. Mais très vite, tout mon corps commença à me démanger, comme si j'avais une allergie à un médicament. Mon père chuchota à ma mère que quelque chose le piquait. On commença à crier que quelque chose nous piquait aussi, mes sœurs et moi.

J'allumai la lanterne et regardai mes jambes. Elles étaient couvertes d'une armée de minuscules insectes gris qui sautaient comme s'ils jouaient au gursai. Vite, je les chassai. Ma mère me dit de retirer mes vêtements hors de la tente et de les secouer. J'y courus et me déshabillai. Une minute plus tard, je me retrouvai tout nu, agitant mes affaires avec toute l'énergie dont j'étais capable.

J'entendis quelqu'un rire et regardai autour de moi, mais ne vis personne. Toutes les tentes étaient noires et tranquilles, le ciel étoilé et sans lune. Alors que je continuais à secouer mes vêtements, un rire – plusieurs, même – se firent de nouveau entendre. À ma droite, personne. À ma gauche, j'aperçus un groupe d'enfants hilares, cachés derrière une tente. Je plissai les yeux pour mieux voir, fis un pas dans leur direction, et comptai plus d'une vingtaine de jeunes, dont Omar Khan, qui épiaient mon corps nu. Je regagnai à toute allure notre tente sans prendre le temps de me rhabiller avant d'y entrer.

« Qu'est-ce que tu fais ? » hurla mon père.

Ma mère et mes sœurs me regardaient. Très mal à l'aise, je repartis dehors en trombe quand mes sœurs se mirent à rire. Ce fut alors le tour des enfants kouchis de s'esclaffer en me

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

reluquant à nouveau. Je marchai vers eux, toujours nu, et m'arrêtai à leur hauteur, mes vêtements sur l'épaule. J'étais en colère maintenant et il m'importait peu de savoir qui me regardait, bien qu'il soit indigne de se retrouver nu devant une autre personne.

« Mais bon sang, pourquoi riez-vous ? » les apostrophai-je.

Ils se turent un court moment, avant de recommencer de plus belle. Je m'habillai. Je ne ressentais plus le besoin de me gratter et je regagnai notre tente, en me demandant comment j'allais me comporter devant mon père, ma mère et mes sœurs. Je repensais au jour où Wakeel et moi avions aperçu Haji Noor Sher à la sortie de son bain et où nous nous étions moqués de lui. Peut-être étais-je maintenant puni d'avoir agi ainsi.

« Quel est ton problème ? interrogea mon père.

— Quand j'ai secoué mes vêtements, plein d'enfants me regardaient. J'ai paniqué, et sans réfléchir je suis rentré en courant.

— Bon, va te coucher et dors. La prochaine fois, fais attention », dit mon père.

Mes sœurs pouffaient toujours. Je leur lançai un regard dur, craignant qu'elles ne se moquent de moi le lendemain matin, et elles se mirent à rire plus fort encore. Mon père leur cria de se taire, ce qui fit redoubler leur hilarité.

Je m'étendis sur mon lit, fâché et amer, mais très vite je m'endormis. Heureusement que Grand-Père n'était pas présent pour assister à ça. Il aurait fait des blagues sur cette nuit-là jusqu'à la fin de mes jours.

Je me réveillai plus tard que d'habitude. La tente était vide. À l'extérieur, je trouvai Omar Khan donnant des ordres aux autres enfants. En me voyant, ils me sourirent. J'en fis autant et demandai à Omar Khan où se trouvait ma famille. D'abord, il se mit à rire au sujet de la nuit précédente, puis il m'indiqua que ma famille se baignait dans le torrent.

Je l'interrogeai sur les insectes qui m'avaient piqué. « Ce sont des puces qui viennent des moutons, des chèvres et des chameaux, m'expliqua-t-il. Tu vas t'y habituer. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

M'y habituer ? Je me demandais comment on pouvait s'habituer aux puces. Je pris la direction du torrent. Mon père était dans l'eau en sous-vêtements et s'aspergeait comme il l'aurait fait dans une baignoire. Il me proposa de le rejoindre, et je sautai en ne gardant que mon caleçon. L'eau était glacée, ce qui me fit crier. Cela fit rire mon père quand j'en ressortis en courant. Le vent me frigorifia encore davantage et je grelottai, les pieds couverts de boue, mais ne trouvai aucune serviette pour me sécher.

Je cherchai mon père du regard pour lui en demander une, mais je ne le vis plus dans le torrent. Soudain, il apparut derrière moi et me poussa dans l'eau. Elle me sembla encore plus glacée que la première fois. Mon père riait, debout à mes côtés, pendant que je grelottai.

« Maintenant, tu es un Kouchi et tu dois apprendre à vivre comme eux », me lança-t-il. Je tapai la paume de ma main sur la surface de l'eau et éclaboussai son visage d'une gerbe d'eau froide. Il rit et plongea dans ma direction tandis que je tentai de m'échapper. Quand je frappai son épaule gauche de mon poing, ses yeux brillèrent.

« Allez, faisons un peu de boxe ! » s'exclama-t-il en repoussant les coups que je tentais de lui porter. Parfois, je tombais à la renverse quand une de ses parades me heurtait carrément. Il riait, je riais. Il était de nouveau mon père, mais, cette fois, il ne me laissait pas le battre. Quand je commençai à être fatigué, il m'empoigna pour me sortir de l'eau et finit par me serrer dans ses bras comme il ne l'avait pas fait depuis des mois.

Une heure plus tard, nous étions dans notre tente pour un petit déjeuner fait de thé, de lait, de beurre, de yaourt et de pain. Après ça, Omar Khan m'emmena dans une tente vide où, à ma grande surprise, se trouvaient un tableau et de la craie. Quand je l'interrogeai pour savoir où il les avait trouvés, il sourit. Puis, il sortit en me laissant là et siffla trois fois. Il revint aussitôt entouré de plus de vingt autres garçons qui avaient tous un cahier et un crayon à la main. Une fois de plus, Omar Khan me présenta à ses cousins – également mes cousins – et m'annonça que dorénavant, je serais leur professeur. Il leur enjoignit à tous de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

s'asseoir en ligne sur le sol poussiéreux, et me pria d'écrire l'alphabet dari sur le tableau.

Tout se passa si vite qu'il me fut impossible de réfléchir, je fis ce qu'on me demandait. Silencieux, les garçons commencèrent à copier ce que j'écrivais.

« Professeur, qu'est-ce que ces signes veulent dire ? » lança un garçon plus âgé que moi. Devant ce « professeur », une timidité étrange m'envahit. Personne avant lui ne m'avait jamais appelé ainsi. Avec une toux forcée, je m'éclaircis la gorge : « Ce sont des lettres dari. Ensemble, elles forment l'alphabet. Si tu les apprends, tu pourras lire et écrire. »

Je prononçai chaque lettre, ils les répétèrent après moi. Puis, je passai en revue tous les cahiers pour vérifier l'orthographe. Je me souvenais que mon professeur faisait la même chose, mais c'était dans une vraie classe équipée de chaises sur lesquelles on s'asseyait avec des vêtements propres.

Leur écriture était irrégulière et fine. La plupart d'entre eux écrivaient tout petit pour garder de l'espace libre sur le cahier dont ils se serviraient au cours des leçons suivantes. On ne leur donnait pas souvent de l'argent pour acheter livres et crayons.

Quelques heures plus tard, notre leçon prit fin. Je me disais que si Grand-Père avait été là, il aurait été très fier de moi. Je courus jusqu'à notre tente pour raconter à ma mère que j'étais devenu professeur. Elle était assise à l'extérieur et trayait une vache, ce qui me surprit au plus haut point car je ne l'avais jamais vue accomplir ce genre de tâche auparavant. Elle était née au sein d'une riche famille ayant des domestiques qui se chargeaient de ce genre de travail. Je lui demandai quand elle avait appris cette technique. Elle sourit et me répondit : « Il y a environ vingt minutes ! »

Me regardant de côté, sa joue touchant le flanc de la vache, elle m'interrogea : « Est-ce que je le fais bien ?

— Non, tu fais gicler le lait par terre, pas dans le seau. »

Elle regarda et se mit à rire. La vache donna un coup de sabot dans le seau, le lait se répandit sur le sol qui l'absorba très vite. L'animal s'éloigna comme s'il n'appréciait pas de nous entendre

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

rire. Il pensait peut-être qu'on l'insultait.

Une très belle femme kouchi était assise à côté de ma mère et secouait un grand récipient en argile. L'ouverture sur le dessus était étroite, et je ne voyais pas ce qu'il contenait mais un fort clapotis se faisait entendre à l'intérieur. Je demandai à cette femme ce qu'elle faisait.

« C'est du petit-lait pour le déjeuner. Ça aide aussi à s'endormir. Le reste, on le mangera ce soir », répondit-elle en faisant un signe de tête en direction du pot.

Pendant que je parlais à ma mère, j'entendis un groupe de voix féminines réciter « Alef, bey, pey, tey, sey, jem, hey, khey, dal, zal, rey, zey... », les premières lettres de l'alphabet dari. Les sons provenaient de l'intérieur de notre tente. J'entrai et vis ma sœur aînée devant un tableau où une dizaine de lettres en dari étaient écrites. Elle les prononçait, les filles kouchis répétaient après elle. Ma sœur aussi était devenue professeur.

Dès lors, tous les jeunes Kouchis appelèrent ma sœur et moi « professeur », même si la plupart d'entre eux étaient plus âgés que nous.

Une semaine plus tard, on organisa un concours d'écriture entre ma classe et celle de ma sœur. Il s'agissait simplement de composer des mots faciles avec les lettres que chacun connaissait. C'est ma classe qui gagna. Deux jours plus tard, on recommença, et cette fois ma classe perdit. Chaque jour, les enfants kouchis s'amélioraient. Ils apprenaient vite et écrivaient les lettres dans la poussière dès qu'ils avaient un moment dans la journée. Ils organisaient leurs propres défis individuels, un contre un, et bientôt ils écrivirent des mots que nous n'avions pas encore étudiés, même s'ils faisaient de nombreuses fautes d'orthographe.

Mon père trouvait très amusant que nous ayons tant de professeurs dans la famille. Chaque soir, il nous demandait ce que nous avions fait, sans jamais essayer de nous dire comment il fallait procéder. Le temps passant, sa barbe poussait. Et il portait désormais toujours un turban. Ma mère commençait à porter des vêtements kouchis et des bijoux. Parfois, je n'arrivais

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pas à la distinguer parmi un groupe de femmes qui trayaient brebis, chèvres, vaches, et tondaient la laine des moutons. Mon père apprit à laver la laine dans la rivière, à abattre les animaux et à les découper en morceaux pour les cuire ou les vendre aux villageois.

Ma sœur aînée et moi donnions des cours aux enfants, nos cousins, pendant trois heures chaque matin. Ensuite, j'emmenais avec Omar Khan et d'autres garçons les troupeaux paître sur les flancs des collines. Ma sœur aînée partait à la rivière avec les autres filles pour remplir leurs cruches. Elle apprit aussi à faire de la broderie kouchi. Elle savait déjà comment porter un pot sur la tête sans le tenir avec les mains, une technique qu'elle maîtrisait depuis notre passage à Tachkurghan. Les filles kouchis étaient très surprises de la voir y parvenir aussi bien qu'elles.

Quand mon père partait avec les hommes, que ma mère était avec les femmes et que ma sœur aînée allait chercher de l'eau avec les filles kouchis, j'étais responsable de mes petites sœurs et de mon petit frère. Une de mes deux sœurs savait s'occuper toute seule. Elle restait près de moi durant des heures, sans presque que je remarque sa présence, parlait peu, jamais ne se plaignait ni ne pleurait pour obtenir quelque chose.

Mon autre sœur, inversement, pleurait pendant des heures quand on lui refusait ce qu'elle demandait. Elle ne craignait personne, ni ma mère ni mon père, et pleurait avec détermination jusqu'à ce que quelqu'un exécute ses désirs. Alors, elle ne le quittait plus et devenait gentille.

Mon frère quant à lui était sage jusqu'au moment où il avait envie de manger, et là, en revanche, il méritait bien son surnom. Mes parents l'adoraient car il avait des joues très douces. Il ne s'éloignait jamais beaucoup de ma mère.

Le premier vendredi après notre arrivée parmi les Kouchis, Omar Khan me proposa d'aller pêcher des poissons dans la rivière.

« Tu as des hameçons ? lui demandai-je.

— On n'en a pas besoin.
— Tu pêches avec un filet ?
— Non.
— Alors, comment tu les attrapes, les poissons ?
— Avec un générateur. »
Je ne savais pas de quoi il parlait.
« C'est une technique kouchi. Je vais te montrer, mais il faut d'abord que tu m'aides à porter ce générateur jusqu'à la rivière. »
L'engin était lourd et le porter sur cette distance fut une épreuve. Pendant ce temps-là, les autres garçons faisaient paître les troupeaux dans les collines.
On posa le générateur sur un rocher plat à environ vingt mètres de la rivière. Omar Khan brancha un fil électrique dans le générateur et suspendit l'autre extrémité à la branche d'un arbre proche de l'eau. Quelques minutes plus tard, les oncles arrivèrent. Ils transportèrent des grosses pierres au milieu de la rivière et deux heures plus tard, un barrage était construit.
Tout le monde sortit de l'eau et un des oncles mit le générateur en marche. Un autre trempa l'extrémité du fil électrique dans la rivière. Le générateur fit plusieurs hoquets puis s'arrêta. Je ne compris pas le but de la manœuvre jusqu'au moment où je vis la rivière pleine de poissons flottant à sa surface. Ils avaient tous été électrocutés. Pendant que des enfants tiraient le fil électrique hors de l'eau, Omar Khan et ses oncles sautèrent dans la rivière : ils s'emparaient des poissons pour les jeter sur la rive et les autres les ramassaient. Une demi-heure plus tard, on avait rempli quatre grands sacs de poissons qui furent déposés sur le dos d'un cheval et transportés vers les tentes pour un dîner du vendredi autour de cette pêche.
Le vendredi suivant, nous n'avions pas d'essence pour le générateur, mais Omar Khan me demanda quand même de l'accompagner pêcher.
« Comment vas-tu t'y prendre ? lui demandai-je.
— Aujourd'hui, je vais te montrer une autre technique kouchi. »
On se cacha tous derrière un gros rocher, loin de la rivière. Un des oncles prit une grenade dans sa poche, tira le détonateur, et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

la lança dans la rivière.

Quelques secondes plus tard, une grande gerbe d'eau éclaboussait les rives, projetant en l'air sable, gravier, et poissons en même temps. Même là où nous étions cachés, de petits morceaux de poisson nous atteignirent, certains sur mon visage, d'autres dans mes cheveux que je portais longs à l'époque. Je sentis le poisson pendant des heures. L'eau devint grise à cause des centaines de poissons remontant à la surface. On attendit quelques minutes pour laisser la vase retomber, puis Omar Khan et ses oncles sautèrent dans la rivière afin de récolter la pêche et de la jeter sur la berge. Cette fois-ci, ce furent cinq gros sacs que nous chargeâmes sur le cheval. Plusieurs heures plus tard, un autre dîner de poisson nous attendait.

Le troisième vendredi, on essaya encore une nouvelle technique.

La grenade ayant totalement détruit notre barrage de la semaine précédente, il nous fallut environ trois heures pour en reconstruire un. Puis les oncles amenèrent un cheval portant un grand sac de soude caustique, plus un autre rempli de bouteilles vides. Les oncles et Omar Khan remplirent les bouteilles de soude caustique, nous nous cachâmes derrière le même rocher, et ils lancèrent ces bouteilles dans la rivière. Dès qu'elles touchèrent l'eau, elles explosèrent comme des bombes, même si l'intensité de la déflagration fut moins grande qu'avec la grenade. De nouveau, nous repartîmes vers les tentes avec cinq sacs de poissons.

Chacun devait nettoyer son propre poisson et le cuisiner. Les Kouchis n'utilisaient que du détergent en poudre pour se laver les mains, et son odeur était pire encore que celle de ce que nous avions pêché. Je vis Omar Khan frotter ses mains avec du citron et de l'orange pour combattre l'odeur de poisson. C'était, bien sûr, une autre technique kouchi.

*

Nous restâmes plus d'un mois à camper avec les Kouchis de Samangan. Les pluies de printemps avaient cessé, et sur les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

collines, les pâtures viraient au brun. Il n'y avait plus assez d'herbe pour nourrir les troupeaux. Le vendredi soir de la quatrième semaine, Amir Khan annonça qu'ils partiraient le lundi suivant pour Mazar, puis plus à l'est vers Andkhoi où ils trouveraient de l'herbe fraîche pour leurs bêtes.

Notre voiture n'était pas encore réparée, il nous fallait attendre encore un mois. Mais mon père n'avait pas assez d'argent pour nous nourrir et pour louer une chambre pendant tout ce temps. Il décida que nous ferions la route jusqu'à Mazar avec les Kouchis. Là, ma mère, mes sœurs et moi resterions avec ma tante pendant que mon père retournerait à Samangan récupérer la voiture réparée. Il nous rejoindrait ensuite et nous partirions tous ensemble à Kaboul.

Le dimanche soir de notre cinquième semaine, les Kouchis rassemblèrent leurs affaires, et tôt le lendemain matin on prit de nouveau le chemin de Mazar. Bien que nous soyons désireux de rentrer chez nous à Kaboul, nous étions excités de voyager avec eux.

La caravane avançait lentement, les énormes chameaux hirsutes descendant pesamment les pentes rocheuses, suivis par les moutons, les chèvres, et les chiens de garde au regard méchant. Grands, maigres, l'air sévère, les hommes marchaient fièrement parmi leurs troupeaux. Ils portaient un fusil à l'épaule. Parfois, la voix âpre du meneur de chameaux brisait le silence : il parlait un jargon que seuls ceux de sa profession et ses bêtes comprenaient.

En tête et en queue de caravane, les femmes, oublieuses de leurs voiles, marchaient au vu et au su de tout le monde, se balançant avec délectation à côté de leurs chameaux. Elles étaient aussi belles et aériennes que d'anciennes peintures romantiques. Certaines avaient les yeux noirs, la peau bronzée et les cheveux couleur de jais. D'autres avaient le teint clair, les yeux bleus et les cheveux blonds ou roux. Le soleil et le vent rougissaient leurs joues et leurs lèvres, soulignant le contraste avec leurs robes d'un noir profond.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les enfants les plus jeunes, ceux qui n'avaient que deux ou trois ans, étaient attachés entre les deux bosses des chameaux bactriens. Pendant que ces derniers avançaient en se balançant, les enfants dormaient en position assise. De temps à autre, l'un d'eux geignait, mais il était vite bercé par le pas souple du chameau et par le tintement des clochettes qui pendaient le long du cou de l'animal. Les enfants plus âgés marchaient à leur côté, mais quand la fatigue venait, ils grimpaient comme des singes sur le dos des bêtes qui avançaient à grandes enjambées. Une fois en haut, ils se nichaient contre la bosse pour faire la sieste.

Parfois, un chameau nouveau-né remontait la file pour venir se blottir contre sa mère dont le corps laineux contrastait avec les longues jambes fines et hésitantes.

Les Kouchis voyageaient avec tous leurs biens. Ils vivaient simplement, mais n'étaient pas pauvres : ils possédaient de nombreux tapis multicolores aux décors géométriques traditionnels qu'ils fabriquaient. Grâce à ce que j'avais appris avec mon professeur de Mazar, je pouvais me rendre compte qu'ils étaient conçus à l'aide de nombreuses teintures végétales, ce qui les rendait doux comme du velours. Ils étaient attachés avec les tentes et les ustensiles de cuisine, et pendaient de chaque côté du dos des chameaux.

De loin, ces bêtes semblaient danser comme de grandes poupées de chiffon.

Le nomadisme nous endurcissait, nous rendait plus forts et nous enseignait le courage. On marchait six heures avant de s'arrêter pour déjeuner. Puis on repartait de nouveau jusqu'à la tombée du jour. C'était une bonne école, et je comprenais mieux pourquoi Grand-Père était si amoureux de ce mode de vie des Kouchis. Il m'avait dit : « C'est l'insouciance, la sécurité, et on peut ainsi profiter du meilleur de chaque saison sans que la vie soit monotone, comme c'est le cas à Kaboul. »

Je cheminai devant les troupeaux avec mon père et les autres hommes. Ils parlaient pachto avec des voix fortes, comme s'ils étaient tous sourds. J'en demandai la raison à mon père qui me

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

répondit : « C'est la façon de parler des Kouchis. »

Je passai aussi du temps avec mes cousins, perdus dans la poussière entre les moutons et les chèvres. Ils tenaient tous un bâton à la main. J'allai ensuite voir mes sœurs dont les jupes et les vestes brodées étaient couvertes d'une épaisse couche de poussière qui décolorait leurs vêtements, devenus aussi ternes que ceux des hommes. Quand les filles me voyaient, elles s'arrêtaient de parler et me regardaient pour me faire comprendre que je n'étais pas le bienvenu. J'étais leur cousin, mais les Kouchis ont des règles strictes concernant les contacts entre hommes et femmes, règles que j'étais en train d'apprendre. Dès que je m'en allais, elles recommençaient à parler entre elles.

Ma mère était toujours à l'arrière, toussant et éternuant à cause de la poussière fine comme de la craie soulevée par la caravane. N'ayant pas de chaussures adaptées, mais seulement des sandales, il lui était impossible de marcher aussi vite que les autres. Elle avait des crevasses aux talons à cause de la sécheresse de l'air et de la poussière. Parfois, elle montait sur l'un des chameaux et tout le monde la regardait d'un air désapprobateur car seuls les très jeunes enfants et les personnes âgées le faisaient. Sa peau claire était devenue plus foncée avec le soleil, mais on avait l'impression qu'elle avait plongé la tête dans un sac de farine tellement elle était poussiéreuse.

Quand le soleil se couchait derrière les montagnes, nous nous arrêtions là où nous nous trouvions : un jour sur le flanc d'une colline, un autre dans le désert, un troisième dans une verte vallée proche d'un village. En moins d'une heure, quelques hommes pouvaient monter des tentes pendant que les femmes préparaient le dîner. Certaines allaitaient leurs enfants tout en cuisinant. Et très vite, nous étions dans l'obscurité. Seuls le ciel étoilé et une demi-lune nous éclairaient un peu.

Chaque soir, trois grands feus étaient allumés, un pour les hommes, un autre pour les femmes, le dernier pour les enfants. De temps à autre, des étincelles s'échappaient du feu qui crépitait. Les plus jeunes faisaient bouillir de l'eau pour le thé

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

tandis que les hommes le buvaient allongés sur de gros coussins. Ils aimaient autant le thé que mes oncles et tantes, enchaînant les tasses les unes à la suite des autres en quelques minutes.

Ces gens étaient très sociables et chaque repas était pour eux une fête. Les femmes cuisinaient souvent du chorba pour le déjeuner, une soupe associant viande, carottes, pommes de terre, navets, épices, et beaucoup de piment séché ou frais. Quand les gens de la ville venaient au campement acheter des animaux, des peaux ou de la laine, la cuisinière ajoutait simplement quelques tasses d'eau dans la marmite, la faisait bouillir, et il y en avait ainsi assez pour les invités. Pour la manger, nous déchirions notre naan en petits morceaux dans un grand bol. La femme en charge de la cuisine ce jour-là versait alors le chorba dessus. Cinq ou dix personnes partageaient le même bol. Si je ne me dépêchais pas de manger, j'avalais juste une ou deux bouchées avant que le bol soit vide. Je devais alors me bourrer de pain et de yaourt, de petit-lait, ou de quroot, un yaourt séché dur et amer que les Kouchis stockent en permanence.

Le soir, les femmes préparaient parfois du kebab, ou du riz avec du mouton. Elles ne lavaient pas le riz avant de le cuire et chaque fois que j'en prenais une cuillerée, le sable crissait sous mes dents, ou alors je me retrouvais à mâcher un caillou. Mon père se moquait : « Sable et cailloux sont bien cuits, mais pourquoi les mélange-t-on au riz ? » Les hommes riaient et disaient que « les estomacs kouchis peuvent même digérer du fer ».

Je savais gré aux Kouchis de nous nourrir, mais je n'aimais pas manger autant de viande. Souvent, je coupais un oignon en petits morceaux que je mélangeais à du yaourt, et avalais le tout avec du pain pendant que les autres tendaient le bras pour manger leur naan qui avait trempé dans l'unique grand bol.

Après le dîner, deux hommes jouaient du tambour – le dol au son grave –, d'autres formaient un cercle et dansaient l'attan. Ils levaient d'abord lentement un pied et tournaient sur eux-mêmes, puis de plus en plus vite et le dol les entraînait dans un tourbillon frénétique. L'un après l'autre, ils quittaient la scène quand le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

rythme devenait trop rapide ou quand ils étaient fatigués. À la fin, tout le monde applaudissait le couple d'hommes qui dansait encore.

La nuit passait ainsi, chacun appréciant la compagnie des autres, les chants et les danses. Parfois, une guirlande d'ampoules était branchée au générateur et la lumière électrique redonnait vie au désert. De leur côté, les femmes continuaient à cuisiner très tard dans la soirée.

On prenait finalement le chemin des tentes pour dormir. Dehors, les animaux somnolaient tandis que les chiens de garde au regard féroce restaient éveillés.

Trois semaines plus tard, un lundi en fin d'après-midi, nous arrivâmes à Mazar. Laissant derrière elle les grands espaces, notre file de chameaux entra dans la ville en se balançant le long de la rue principale. Une fois au temple d'Hazrat Ali, notre caravane s'arrêta brièvement pour que les hommes puissent prier. Après cette halte, mon père annonça à Amir Khan que nous n'allions pas continuer à marcher avec eux, que nous devions les quitter là.

Ces propos attristèrent Amir Khan, mais il se força à sourire. Lui et les autres savaient que nous nous séparerions à Mazar, mais personne n'avait voulu y penser ou en parler.

« Nous garderons toujours en mémoire ces magnifiques jours passés avec vous et votre gentille famille, dit mon père en donnant l'accolade à Amir Khan en guise d'au revoir. Et nous vous serons à jamais reconnaissants pour votre hospitalité et votre cordialité.

— Vous et votre famille resteront aussi un de nos bons souvenirs, répondit Amir Khan. N'oubliez pas de nous rendre visite à Jalalabad pendant l'hiver. Et venez, s'il vous plaît, avec votre père. »

Il fait doux à Jalalabad en hiver, et c'est là que les Kouchis ont leur domicile permanent.

Mon père salua un à un les autres hommes en les serrant dans ses bras. Je l'imitai, comme je l'avais déjà fait la première fois que

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

nous les avions rencontrés. Cette fois-ci, nous connaissions leurs noms. On savait qui était le meilleur danseur, qui racontait les meilleures histoires, qui cuisinait les meilleurs kebabs, qui était poète.

Ma mère et mes sœurs embrassèrent les femmes. De loin, mon père et moi leur fîmes des signes d'au revoir.

Ensuite, je rejoignis mes cousins. Je serrai d'abord Omar Khan dans mes bras, puis les autres. Omar Khan me tendit une enveloppe faite artisanalement, me demandant de ne pas l'ouvrir avant le lendemain, ce que je promis de faire. Les autres garçons me donnèrent aussi chacun une enveloppe en me disant un au revoir timide. Comme ils n'aimaient pas les adieux, ils disparurent ensuite très vite. J'avais des enveloppes plein les mains.

Je vis ma sœur aînée entourée d'un groupe de filles lui offrant des bijoux kouchis et l'embrassant. Elles la prirent tendrement dans leurs bras, puis disparurent dans la poussière du troupeau.

Nous nous retrouvâmes sur le côté de la route, devant le mausolée et ses tours de tuiles bleues, à regarder la caravane disparaître progressivement. Plus ils s'éloignaient, plus je me sentais près d'eux.

Mon père regretta, mélancolique : « Ils vont marcher et marcher sur les chemins que nos ancêtres ont parcourus pendant des siècles. J'aurais aimé que Papa soit là. »

Personne n'ajouta un mot. Je mis les enveloppes dans mes poches alors que l'on montait dans un taxi. Je n'avais pas envie d'être dans ce taxi. Je voulais courir après mes cousins, les appeler en criant et leur demander de m'emmener avec eux.

Quelques minutes plus tard, nous étions chez ma tante. Elle était très contente de nous voir, mais aussi très surprise. Nous n'avions eu aucun moyen de la prévenir de ce qui nous était arrivé, ou de lui dire que nous revenions chez elle. Mais bien que ravie, elle ne nous ouvrit pas sa porte. Nous étions trop poussiéreux, sales, et pleins de puces. Elle nous apporta du thé dans la cour. La première tasse bue, elle nous envoya à la douche un par un tandis qu'elle cherchait des vêtements propres et mettait ce que nous portions de côté en vue d'un sérieux

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

lavage. Alors seulement, elle nous laissa entrer.

Une fois présentable, je courus chez les voisins pour faire une surprise à mon professeur de tissage. Je frappai plusieurs fois chez eux, sans réponse. Je poussai alors la porte et pénétrai dans la cour. Toutes les pièces étaient vides. Personne. Inquiet, je repartis à la maison en courant demander à ma tante ce qui s'était passé. Elle m'apprit qu'ils étaient partis pour le Tadjikistan plusieurs semaines auparavant. Le Tadjikistan ! J'étais tellement déçu ! Comment pourrais-je retrouver mon professeur au Tadjikistan ?

Ma tante se dirigea vers sa chambre et revint avec un petit présent. « Elle a laissé ça pour toi », me dit-elle.

Avant même d'ouvrir le paquet de coton blanc, je savais ce qu'il contenait. Je le déballai avec soin : c'était le crochet dont mon professeur se servait pour ses tapis. Ce crochet me rappelait sa beauté, son sourire et ses yeux remplis de larmes à mon départ.

Je l'embrassai. Il sentait son parfum. Je me mis à pleurer sans savoir pourquoi. Ma tante posa un baiser sur mon front, prit ma tête entre ses mains et dit : « Elle t'aimait aussi, mais c'est elle qui a décidé de partir au Tadjikistan. Elle a convaincu sa famille de quitter l'Afghanistan et sa famille l'écoute toujours car elle est convaincue que cette jeune fille prend toujours la bonne décision.

— Ce n'est pas une personne ordinaire », murmurai-je avant d'interroger ma tante sur les raisons qui avaient poussé mon professeur à inciter sa famille à déménager. Mais personne n'avait de réponse.

J'emballai le crochet dans un mouchoir de soie que j'avais acheté au bazar de Mazar lors de mon précédent séjour, et le mis dans ma valise avec d'autres choses précieuses provenant des différents lieux dans lesquels nous avions séjourné.

Cette nuit-là, je m'endormis très tôt et vis dans mes rêves mon professeur de tissage. Je vis aussi Omar Khan et mon ami le moine de Bamiyan, et Hamza, et mes autres amis de Tachkurghan. Wakeel était également présent. Nous étions tous réunis.

Alors que tout le monde dormait encore, je me réveillai de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

bonne heure et me mis à lire les lettres que m'avaient données mes cousins kouchis. Je commençai par celle d'Omar Khan qui m'était le plus cher et celui dont je me sentais le plus proche. J'avais beaucoup appris de son amour de la vie.

Cher meilleur ami et gentil cousin,

Au fond de mon cœur, je me souviendrai toujours de toi. Tu as éclairé mon chemin. Avant, je pensais vivre dans l'obscurité. Quand je t'ai rencontré, j'ai trouvé ma lumière.

Tu as allumé une bougie en moi. Sa lueur me montre le chemin et elle me fera toujours penser à toi.

Bien à toi, Omar Khan

Je lus cette lettre plusieurs fois. Omar Khan, à l'évidence, était poète autant que berger. Pouvoir lire et écrire, c'est ce qu'il voulait dire par « lumière ».

J'ouvris la seconde lettre, elle provenait d'Aaron Khan. La peau sombre, maigre, des yeux saillants comme ceux d'un crabe, il parlait vite, avalant à moitié les mots, jetant des regards furtifs autour de lui comme s'il allait fuir pour se cacher. Quand il était énervé, ses yeux semblaient trembler.

La connaissance, c'est la lumière de la vie, et tu m'as donné une bougie que je pourrai utiliser jusqu'à mon dernier jour. Je ne sais pas comment te remercier pour ce cadeau précieux que tu m'as offert, mais un jour je te reverrai et te remercierai comme il se doit. Si ce n'est pas dans ce monde, ce sera dans l'autre, puisque nous croyons tous que ce monde est un pont vers le suivant.

Cordialement, Aaron Khan

La troisième lettre était de Solomon Khan, un garçon tranquille qui combinait, comme son père, des yeux tristes et un sourire de vainqueur, même s'il avait des dents très laides. Elles dépassaient de ses lèvres et poussaient sur deux rangées sur sa mâchoire

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

supérieure. Elles l'occupaient beaucoup. Il mettait sans cesse ses doigts dans sa bouche, essayant de desserrer et d'arracher celles qui se trouvaient sur la seconde rangée. Il autorisait gentiment ceux qui voulaient mettre leurs doigts dans sa bouche à le faire pour constater l'état de sa dentition. J'avais peu de points communs et de sujets de conversation avec lui. Il était toujours assis seul dans le coin sombre d'une tente, ou passait ses soirées sur les flancs de la montagne.

Pourtant, c'était agréable de s'asseoir près de lui sur un gros rocher et de ne rien dire pendant une bonne heure : on regardait les corbeaux tourner autour des sommets arrondis des tentes dont le relief se découpait sur le rougeoiement du coucher de soleil. Les oiseaux s'élançaient et plongeaient, zébrant soudain de noir le ciel pâle puis disparaissaient, laissant un grand vide derrière eux. Devant un tel spectacle, on n'avait aucune envie de parler, les cœurs pleins du plaisir de regarder.

Mon cher cousin,

La connaissance est une richesse incomparable. Tu m'as fait ce cadeau et je ne t'ai rien offert d'autre que mes silences. Je sais que tu comprends la signification de ces silences. C'est tout ce que je peux te donner pour le moment. J'espère que nous nous reverrons et que nous échangerons davantage.

Bien à toi, Solomon Khan

Je les ai toutes lues une à une. Ces lettres comportaient de nombreuses fautes, des mots mal orthographiés, écrits trop grands ou trop disséminés, mais je pouvais les décrypter et les comprendre. Avec de la pratique, nos cousins allaient s'améliorer, ma sœur et moi en étions convaincus. C'est de cette façon que nous avions appris le dari. Ce qui me touchait dans leurs écrits, c'était leur créativité et leurs images. Quand j'eus fini de les lire toutes, je recommençai encore et encore.

Le lendemain, je me rendis au mausolée d'Hazrat Ali et rencontrai les amis avec lesquels j'avais joué au gursai. Tous

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

étaient surpris d'apprendre que j'avais vécu avec des Kouchis. Une fois dans le mausolée, je priais Dieu en lui demandant de protéger mon professeur de tissage, où qu'elle soit. Mon père passa une semaine avec nous à Mazar, puis décida de retourner à Samangan chercher notre voiture qui, maintenant, devait être prête. De retour ensuite à Mazar, il nous conduirait tous à Kaboul. Dans la majeure partie du pays, le cessez-le-feu semblait être effectif, selon les nouvelles que mon père avait entendues à la BBC. Aucun combat important n'avait eu lieu au cours des semaines que nous avions passées avec les Kouchis. Mes parents pensaient que nous pouvions rentrer à la maison. Après près d'une année d'errance, ils voulaient reprendre le cours de leur vie.

Ils ne parlaient plus, du moins pour le moment, de partir à l'étranger. J'en étais déçu, pensant que je pourrais peut-être y retrouver mon professeur. Wakeel cependant me manquait aussi beaucoup. Il n'était pas venu à Mazar comme il l'avait promis, mais je savais à quel point voyager était difficile.

On attendit mon père pendant trois jours, en vain. Le quatrième, ma tante nous présenta à son voisin, un pilote d'hélicoptère. Il nous dit qu'il ferait un voyage à Kaboul le lendemain, et que si nous le désirions, il nous emmènerait. À mes yeux, c'était une bonne idée, mais on devait attendre mon père pour partir tous ensemble. Ma mère, ma tante et son mari en discutèrent jusque tard dans la nuit : je les écoutai depuis mon lit.

« Si vous l'attendez pour partir à Kaboul ensemble, avançait ma tante, il se peut que la voiture tombe en panne de nouveau, qu'il faille des jours pour la réparer, et le pauvre homme devra vous emmener tous quelque part alors qu'il n'a pas d'argent. Si la voiture tombe en panne alors qu'il est seul, il trouvera un moyen de la réparer, ou bien il l'abandonnera et rentrera à Kaboul. »

Finalement, vers minuit, ma mère accepta, même si elle était réticente. Avant qu'elle ne puisse changer d'avis, ma tante alla vite voir son voisin qui avait proposé de nous transporter. Elle m'emmena avec elle pendant que ma mère rassemblait nos

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

maigres biens ; elle le réveilla en frappant à sa porte. Ma tante s'excusa et lui demanda de nous prendre avant de partir pour l'aéroport. Il fit un sourire ensommeillé, acquiesça de la tête, et referma sa porte.

Le lendemain matin, ma mère, mes sœurs, mon frère et moi nous montions dans l'hélicoptère, sans mon père. Le cockpit était bourré de grands sacs remplis de grenades que nous mangeâmes en regardant au-dessous de nous, par les petites fenêtres, les montagnes de l'Hindou Kouch que nous avions déjà traversées trois fois, si lentement, la peur au ventre, mais néanmoins confiants. Après seulement cinquante minutes, on arriva à l'aéroport de Kaboul. On prit un taxi, et une demi-heure plus tard, nous étions à Noborja. Personne n'était au courant de notre arrivée. Nous ne le savions pas nous-mêmes la veille.

Alors que nous franchissions le portail du jardin, puis la lourde porte en bois équipée de la bruyante chaîne qui menait dans la cour, deux de mes cousins nous virent, puis leurs mères, enfin mes oncles. Tous commencèrent à crier et à courir vers nous. On avait à peine atteint le grand acacia qu'ils nous entouraient tous.

Alors j'aperçus Wakeel. Il sortit d'une des pièces à l'étage pour voir ce qui se passait. Pendant un court instant, il resta impassible, nous regardant pendant que des membres de la famille nous serraient dans leurs bras et nous embrassaient, pendant que d'autres encore se précipitaient vers nous après avoir entendu la nouvelle. Puis il courut à toutes jambes vers les escaliers, les descendit à la vitesse d'un cerf-volant prêt à couper son concurrent, et traversa la cour en un éclair.

J'étais tellement heureux de le revoir. Depuis des mois que je ne l'avais vu, il avait perdu du poids et semblait plus frêle et plus grand, mais son visage respirait la joie. Je voyais bien qu'il était submergé par une vague de soulagement, comme l'est une terre sèche par la pluie. Mais il était incapable de mettre des mots sur ses émotions.

Il serra mes sœurs et ma mère dans ses bras, et quand il arriva

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

devant moi il me tapa sur l'épaule en disant : « Hé, mais où étais-tu ? » Tout le monde nous regardait.

« C'est tout ce que tu trouves à me dire ? » lui dis-je, déçu, bouleversé par les émotions qui se bousculaient en moi.

Il ne put retenir ses larmes plus longtemps, et je laissai couler les miennes. Alors que je pleurais en silence, il me serra dans ses bras, de plus en plus fort. Finalement, il trouva assez de souffle pour dire : « J'ai eu tellement peur qu'il vous soit arrivé quelque chose. Vous aviez annoncé partir pour un mois, mais ça fait presque une année. » Il s'essuya les yeux.

La gorge nouée, j'étais incapable de lui répondre. J'étais impatient de voir mon grand-père qui était à l'intérieur, mais n'était pas sorti. Wakeel m'emmena à l'étage, dans la pièce où il était assis avec deux de ses amis. Dès que je l'aperçus, je courus vers lui, l'embrassai encore et encore, et l'étreignis longtemps sans rien dire. Je ne le regardai pas en face car mes yeux étaient remplis de larmes et je ne voulais pas qu'il les voie. Mon cœur battait et j'essayais de toutes mes forces de ne pas faire de bruit en pleurant. Grand-Père resta silencieux, me gardant simplement dans ses grands bras.

Après un moment, il lança « Hé, Gorbatchev, comment es-tu rentré ? »

Je pris un peu de recul pour regarder son visage. J'embrassai ses mains cérémonieusement et réussis à répondre : « On est tous arrivés en hélicoptère. Les autres sont en bas. » J'eus l'impression d'étouffer et ne pus en dire plus.

Les yeux de Grand-Père étaient maintenant, comme les miens, pleins de larmes. « Serre-moi fort encore, réclama-t-il, peut-être parce qu'il ne voulait pas que je voie ce spectacle. Tu n'as pas salué mes amis. Aurais-tu oublié tes bonnes manières ? » tenta-t-il de plaisanter. Je retirai mes bras de son cou et adressai aux deux hommes un « salaam » mais ne pus émettre qu'un petit glapissement. L'un d'eux essuyait ses larmes avec l'extrémité de son turban.

Au même moment, ma mère et les autres arrivèrent. Pour une fois, j'étais ravi que tout le monde soit présent. D'habitude, je

préférais être seul avec Grand-Père pour parler avec lui pendant des heures, mais là, j'en étais bien incapable. Ma mère baisa les mains de Grand-Père et il l'embrassa sur la tête. Puis il demanda des nouvelles de mon père.

Elle s'assit à ses côtés et lui raconta tout pendant que mes tantes apportaient du thé. Puis ma mère distribua les cadeaux, de simples pains plats et ronds de Mazar et des bonbons que nous avions fait bénir au mausolée. Une heure plus tard, tandis que les adultes discutaient encore, je sortis et trouvai Wakeel, seul dans le couloir et qui pleurait, ce qui me fit pleurer aussi. Puis on se mit à rire. Personne n'avait honte de verser des larmes, ce jour-là. On aurait cassé la figure au premier qui y aurait trouvé à redire.

*

Avant la fin de la journée, la vie avait repris comme avant. On avait tous les deux plein d'histoires à se raconter. Il sortit cinq beaux cerfs-volants pour moi. L'un d'eux portait mon nom : il l'avait écrit lui-même. Il me raconta qu'il l'avait fait voler et que grâce à lui il avait pu couper la corde de nombreux autres cerfs-volants. Il ajouta que les enfants du quartier le craignaient.

C'est ainsi qu'il me rendit populaire à Kart-e-Parwan. Chaque gamin du coin pensait que j'étais celui qui faisait voler ce cerf-volant et qui coupait tous les autres. Mais c'était Wakeel. C'était étrange pour les enfants du quartier de ne jamais me voir dehors, mais de voir mon cerf-volant en l'air tous les après-midi, paradant fièrement, coupant les autres ficelles de cerfs-volants qui tentaient de voler un peu plus haut que le mien.

Le lendemain, quand je partis chercher du pain pour le petit déjeuner, tous les gamins me regardèrent du coin de l'œil et chuchotèrent : « Le voilà, le voilà, Qais le Coupeur cruel. » Je fis comme si je n'entendais rien et passai devant eux, la tête haute, tel un tyran.

Je donnai à Wakeel quelques pierres que j'avais ramassées dans le bouddha de Bamiyan. Je dus tout lui expliquer à propos du bouddha, et pourquoi ces pierres étaient précieuses. Il pensa que je plaisantais quand je les lui donnai, mais une fois que je lui eus

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

tout raconté sur le bouddha, comment nous avions vécu derrière sa tête, ma rencontre avec le moine, il les refusa : c'était un souvenir de mes aventures et je devais les garder. Je lui dis qu'il était le padichah – le roi – de mes souvenirs, et qu'il devait prendre ces pierres.

Cinq jours plus tard, mon père arriva avec la voiture : elle marchait bien, maintenant. Une fois de plus, nous étions tous réunis. On essaya de mener une vie agréable. À Kaboul, la guerre semblait terminée, mais nous ne vivions pas dans notre maison, qui n'était plus qu'une ruine de l'autre côté de la montagne. Nous étions encore des réfugiés dans le fort aux neuf tours d'Haji Noor, qui n'en avait plus qu'une seule.

Pendant notre absence, Grand-Père eut une idée : ses fils devaient se disséminer dans différents lieux, ainsi, si la guerre recommençait, on ne serait plus tous coincés au même endroit et l'on pourrait trouver de l'aide chez l'un ou l'autre, ailleurs dans la ville. Depuis un certain temps déjà, mes oncles voulaient partir, mais ils attendaient le retour de mon père pour le faire. Maintenant, ils quittaient un à un le vieux fort.

Le premier emménagea avec femme et enfants chez son beau-père, dans les immeubles de Taimaskan, au nord-ouest de Kaboul. Un autre partagea une maison avec son beau-frère à Parwan-e-Seh, non loin de Kart-e-Parwan. Un autre encore partit vivre à Khair Khana avec un ami.

Une semaine après notre retour, Grand-Père lui-même emménagea à Makroyan pour y vivre avec sa fille aînée devenue veuve. À ce moment-là, le cessez-le-feu durait depuis plus d'un mois, et les gens espéraient qu'il soit définitif.

Makroyan était un quartier d'immeubles de cinq ou six étages construits par les Russes à l'époque où ils étaient venus en amis. Il se trouvait maintenant contrôlé par l'une des factions dont les soldats violaient les jeunes filles, pillaient les maisons, et tuaient parfois leurs habitants. La sœur de mon père vivait là depuis des années, mais avait peur d'y rester seule.

Son mari avait été exécuté pendant la courte présidence

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

communiste d'Hafizullah Amin dont personne ne se souvient aujourd'hui, mais qui était resté suffisamment longtemps au pouvoir pour tuer de nombreux Afghans éduqués. Un jour, ma tante entendit le nom de son mari à la radio comme faisant partie des victimes d'une purge. Jamais aucune raison n'en fut donnée.

Bien qu'elle ait eu par la suite de nombreux soupirants, elle ne se remaria jamais et vécut avec sa fille et son frère, mon plus jeune oncle. Il n'avait que quelques années de plus que Wakeel et on le prenait plutôt pour notre cousin. Grand-Père voulut habiter avec sa fille aînée tant que la situation restait difficile à Makroyan.

Quel que soit l'endroit où Grand-Père décidait de vivre, la mère de Wakeel voulait le suivre. Grand-Père lui avait dit de rester à Qala-e-Noborja avec nous, même s'il aimait beaucoup sa cuisine. Mais elle avait insisté pour partir à Makroyan avec lui, ce que firent aussi mes tantes célibataires. Elles voulaient accompagner leur sœur aînée qui, pour elles, était comme une seconde mère.

*

Pour la première fois à Kaboul, nous vivions donc sans Grand-Père et sans Wakeel. Depuis le début des combats, rien n'avait plus de sens. Jamais je n'aurais pu imaginer que nous quitterions un jour la maison de mon grand-père. Et là, alors que j'étais resté séparé de Grand-Père et de Wakeel pendant tant de mois, se retrouver sans eux, c'était le plus absurde.

L'énorme fort en torchis semblait très vide. La nuit, quand le vent soufflait sur les gros arbres et les lilas de la cour, il résonnait tristement et faisait parfois peur. Dehors, les chiens hurlaient sur le chemin plein d'ornières. Qala-e-Noborja n'était plus l'endroit magique que nous avions connu à notre arrivée.

Je pensais à mes amis de Tachkurghan, aux Kouchis, au moine de Bamiyan, à mon professeur de Mazar, aux enfants du mausolée. Et surtout, je pensais à Wakeel. J'avais attendu longtemps avant de le revoir, et maintenant il se trouvait de l'autre côté de la ville.

Parce qu'il était plus âgé, il pouvait venir seul le vendredi de Makroyan à Qala-e-Noborja. Au cours des mois suivants, le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cessez-le-feu fut maintenu et il arrivait chaque vendredi, ou presque, dans le courant de la matinée. Il s'asseyait et parlait avec mes parents pendant une heure, puis lui et moi jouions au cerf-volant pendant le reste de la journée. Mais il devait toujours s'en retourner avant la nuit, ce qui voulait dire qu'il ne profitait pas du vent du crépuscule, le meilleur pour les adeptes du cerf-volant.

Parfois, il passait la nuit chez nous, mais la plupart du temps, il rentrait chez lui. Étant le plus jeune garçon de la famille vivant à Makroyan, il était de son devoir de courir au bazar chaque fois que sa mère ou l'une de ses tantes avait besoin de légumes ou d'herbes, ou parce que la pâte à naans était prête à porter dans le four du boulanger.

Je voulais raconter mes aventures à Grand-Père, mais il n'était pas là. Makroyan se trouvait seulement à quelques kilomètres, de l'autre côté de Kaboul, mais on avait l'impression que c'était au bout du monde.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

TROISIÈME PARTIE

L’époque de Shaitan

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

13
L'or

L'époque était venue de faire comme si. Les signes de la guerre étaient partout autour de nous, mais nous prétendions ne rien voir. Tous les oncles et leurs familles, sauf un, avaient déménagé dans différents quartiers de la ville, mais nous affirmions que nous n'allions pas rester séparés longtemps. Nous regrettions de ne plus nous retrouver tous autour d'une même nappe, mais nous faisions comme si manger ensemble ou séparément revenait au même.

Une fois ou deux, toute la famille revint passer le vendredi à Qala-e-Noborja. Les adultes s'assirent à l'intérieur pour parler pendant que mes cousins et moi jouions comme avant, dans le jardin ou au cerf-volant. Nous faisions comme si nous vivions toujours tous dans une même cour, comme au bon vieux temps. Mais les adultes ne plaisantaient plus comme avant. Et ils n'envisageaient jamais de reconstruire la maison de Grand-Père.

Après leur départ, à la tombée de la nuit, on faisait comme si on allait les retrouver le lendemain. En réalité, on ne se revoyait pas avant un mois ou deux, car au fil des semaines les cessez-le-feu allaient et venaient et se déplacer en ville restait dangereux.

Cinq mois après notre retour à Kaboul, la guerre reprit de façon intense, même si les leaders de toutes les factions s'étaient rendus à La Mecque et avaient juré de ne plus jamais se battre. On faisait comme s'il était normal qu'ils ne respectent pas leurs serments, même si tous les Afghans savent bien qu'il s'agit d'un crime majeur, notamment si ce serment a été prêté dans la maison de Dieu, à La Mecque.

La guerre entre les parjures nous obligea à vivre enfermés dans une pièce pendant des jours et des semaines. Parfois, il nous était même impossible d'aller à la cuisine, de l'autre côté de la cour, par peur d'être la cible d'un sniper, ou de mourir sous une roquette alors que nous courions chercher du riz, souvent la seule nourriture disponible, quand il ne resta bientôt plus ni viande ni légumes. Nuit après nuit, on s'endormait le ventre vide, mais on

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

prétendait se mettre en condition pour le ramadan.

Une fois, après plusieurs jours sans rien manger, je n'eus pas d'autre choix que d'aller chercher à la cuisine de la farine pour que ma mère puisse au moins nous faire du pain sur le poêle à bois qui servait à chauffer la pièce où nous étions confinés. Mon père me prit à part et s'excusa, les larmes aux yeux, de me demander de prendre un tel risque, mais il m'expliqua que s'il était tué, personne ne pourrait prendre soin du reste de la famille. Je compris, mais il me fallut des heures pour rassembler mon courage et franchir les vingt pas qui nous séparaient de l'autre côté de la cour. Je courus en zigzag comme si je jouais à cache-cache avec les snipers cachés sur la montagne. Ils tiraient sur tout ce qui bougeait. C'était leur jeu, mais ils ne me virent pas. Ce jour-là, je gagnai la partie.

Les roquettes pleuvaient par centaines. Elles produisaient d'abord un sifflement dans l'air, puis une énorme explosion qui faisait trembler le sol une fois qu'elles étaient tombées. Des morceaux de l'engin et de ce qu'il avait touché s'abattaient de tous côtés. On faisait comme si c'était drôle. Dès qu'on entendait une roquette, on sifflait en même temps qu'elle. Parfois, on manquait de souffle avant qu'elle ne touche la terre, parfois non. Quand elle explosait, on imitait le bruit, et on tremblait sous l'impact comme si nous étions le sol. Certaines nuits, on avait du mal à dormir à cause du grand nombre de déflagrations partout dans la ville. On faisait comme s'il s'agissait de feux d'artifice allumés pour des fêtes comme l'Aïd-el-Kébir, qui honore la volonté d'Abraham de sacrifier son fils Ismaël, ou Norouz, notre nouvel an célébré le premier jour du printemps.

Rester assis tous les jours dans une pièce me rendait fou, et les autres aussi, mais on faisait comme si la situation allait rapidement changer. On ne voyait pas le ciel pendant des jours et des semaines, et l'on prétendait que notre plafond était notre firmament. On lisait encore et encore les mêmes livres jusqu'à ce qu'on puisse presque les réciter par cœur. Parfois, quand le stress atteignait des niveaux trop élevés, j'allais dans une autre pièce où j'avais suspendu au plafond mon sac de sable pour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

boxer, et je le frappais durant des heures, jusqu'à ce que la sueur coule sur tout mon corps. Je faisais comme si je me préparais pour un match.

De nombreuses personnes sont devenues folles. Elles sortaient de leur maison et étaient abattues par des snipers qui tiraient sur elles simplement pour le plaisir de tirer.

Alors que ces événements étranges se succédaient, on comprit – même si on ne le disait pas – qu'on vivait sous le règne de Shaitan – le diable. Faire comme si l'on menait des vies normales était la seule façon de pouvoir survivre.

Je ne savais pas comment débuter ma nouvelle vie. Chaque jour, je me réveillais, inspirais et expirais, puis attendais que l'époque change. J'appris qu'attendre est un talent que l'on doit maîtriser.

Je me disais que mon passé était derrière moi et que je devais maintenant entreprendre quelque chose de nouveau. Mais chaque jour, je sentais le poids de mes souvenirs dans le fond de mon cœur.

Je pensais souvent à la mère de mon professeur de tissage qui m'avait raconté tant de vieilles histoires qui comportaient toujours une sage leçon. Je pensais au ciel clair et à la neige autour de nous pendant qu'elle parlait d'une voix douce et mystérieuse. Son visage était toujours près du mien, ses grands yeux plongés dans les miens. Parfois, j'avais l'impression qu'elle m'infusait de l'énergie. Elle chantait plus qu'elle ne parlait. Plus son histoire était longue, plus sa voix devenait musicale. L'écouter était une joie sans bornes.

Je n'avais jamais connu ma grand-mère, morte avant que j'aie un an. Parfois, quand je me trouvais avec la mère de mon professeur, j'avais envie qu'elle se marie avec mon grand-père. Quand j'étais avec elle j'avais l'impression qu'elle me retenait alors que je tombais à la renverse.

Grand-Père vint nous rendre visite et passa quelques jours avec nous. Je m'asseyais à ses côtés pendant qu'il lisait. Qu'il ne dise rien ne me gênait pas. J'étais juste heureux d'être là, et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

même si je devenais trop grand pour ça, j'aimais mettre ma tête sur ses genoux et lever les yeux pour le regarder manger une pomme et l'écouter la croquer. Parfois, il lisait un poème de Rumi ou d'Hafiz à haute voix et me demandait ce qu'il signifiait. J'essayais de répondre quelque chose de sensé pour lui faire plaisir. Il souriait et me disait : « Tes voyages t'ont beaucoup appris. »

Je lui racontai notre séjour chez les Kouchis. Il adorait m'entendre expliquer comment ils mangeaient et faisaient des blagues autour du feu jusque tard dans la nuit. Il me posa un nombre incroyable de questions sur leur façon de jouer de la musique, de danser, d'abattre leurs animaux, de discuter les prix dans les villes qu'ils traversaient, d'accueillir les gens chez eux. En le lui décrivant, je le revivais une nouvelle fois.

Il m'expliqua que sa femme, ma grand-mère, avait toujours une réaction curieuse à la vue d'une caravane kouchi traversant Kaboul. Devant une file de chameaux déambulant dans les rues, une part d'elle-même avait envie de se précipiter hors de la maison pour rejoindre ceux qui les suivaient.

Un jour, alors que mon grand-père lisait son livre préféré, Afghanistan in the Course of History, de Mir Gholam Mohammad Ghobar, mon père arriva, portant un plateau avec du thé et seulement deux tasses. Quand il me vit, il me demanda de sortir, mais mon grand-père mit son bras autour de mes épaules.

« Va au moins chercher une tasse pour toi », me lança mon père.

Quand je revins, il parlait d'un homme à Hayratan, une ville sur la frontière avec l'Ouzbékistan, à environ une heure de voiture de Mazar-e-Charif. J'écoutai. Je ne compris pas tout de suite de quoi il s'agissait, mais petit à petit, il devint clair qu'à Mazar, tous ces jours où il était parti très tôt et rentré fatigué, mon père avait fait l'aller-retour à Hayratan, essayant d'organiser le passage de notre famille de l'autre côté de la frontière.

Soudain, je me sentis ridicule d'en avoir voulu à mon père à l'époque. J'ignorais ses efforts.

Il avait tenté la même chose quand nous étions à Kondoz, se

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

rendant plusieurs fois au nord, à la frontière, sans jamais parvenir à ses fins. Sortir clandestinement du pays coûte cher. Et si l'argent ne manquait pas quand les combats avaient commencé, avec le temps nous avions presque tout dépensé pour vivre. Maintenant, il en restait très peu.

Pendant qu'il racontait cette histoire à son père, je le regardai et éprouvai du respect pour lui comme jamais auparavant. Je lui en avais voulu de ne pas avoir assez d'argent pour nous faire sortir du pays, de ne pas nous avoir emmenés dans un endroit où personne ne nous dirait quoi faire ou comment être. Souvent, j'avais failli lui demander pourquoi tous ses amis vivaient aux États-Unis ou en Europe, alors que nous, nous étions toujours en Afghanistan. Mais je n'avais jamais osé. Je lui en avais voulu et maintenant j'étais honteux.

Je compris combien mon père était un homme solide. Je repensai à la façon dont il nous avait conduit d'un endroit à un autre pour nous sauver la vie, comme un chat transportant ses chatons dans sa gueule.

Et là, mon père devait repartir de zéro. Grand-Père et lui avaient été des vendeurs de tapis prospères. Il ne lui restait plus désormais aucun tapis à vendre, et plus d'argent pour en acheter d'autres. Il emprunta de l'argent à un ami et acheta un tapis de petite taille dans un magasin de Chicken Street. Puis il le revendit à un autre marchand avec un minuscule profit. Ce fut le début de nouvelles affaires.

Chaque jour, il portait un tapis sur ses épaules et parcourait Kaboul dans l'espoir de le revendre pour quelques afghanis de plus que son prix d'achat. Lentement, très lentement, un tapis fut suivi d'un deuxième, puis d'un troisième, d'un quatrième, jusqu'à ce qu'un jour, cinq mois plus tard, il en possédât quatre-vingts. En les revendant, il se constitua une petite réserve d'argent liquide qu'il garda pour payer les passeurs. Mais pour aller en Russie, il fallait en revendre des centaines.

Il ne cessait jamais de s'inquiéter.

Peut-être est-ce ce soir-là que je compris ce que mes oncles et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mon père faisaient quand je les avais aperçus – il y avait de cela plus de deux années, maintenant – creusant des trous dans le jardin en silence. Ou peut-être est-ce en reconstituant des bribes de conversations que j'avais entendues concernant les passeurs. Quelqu'un avait murmuré quelque chose au sujet de l'« or » qui les paierait. Et à propos du « jardin ».

Ma mère et les femmes de mes oncles avaient toutes des boîtes et des boîtes de bijoux en or. Mon père était très amoureux de ma mère. À l'occasion de leur mariage, il dépensa toutes ses économies pour lui acheter de l'or. Chaque année, au moment de l'Aïd, il lui offrait un si grand nombre de bracelets en or qu'elle en avait l'avant-bras entièrement recouvert.

Et dès que mon père achetait de l'or pour ma mère, ses frères devaient en faire autant pour leurs femmes. Chacun cherchait à épater les autres. L'épouse d'un oncle avait des bracelets en or à la cheville, une autre arborait une ceinture en or. Ma mère possédait une couronne en or. Je l'avais vue la porter une fois, à l'occasion d'un mariage, et seulement pour quelques heures car trop de gens la regardaient et voulaient la toucher. Après une grande soirée, une fois rentrés chez nous, ma mère faisait des commentaires sur les bijoux en or des autres femmes. Elle aimait faire remarquer que ses bracelets et colliers étaient plus épais et lourds que les leurs. Les femmes de mes oncles disaient probablement la même chose. En toutes choses, les Afghans aiment la compétition.

Un après-midi, alors que j'étais seul avec mon père et qu'il parlait de tenter de passer en Turquie, je lui demandai si l'or que lui et ses frères avaient enfoui dans le jardin de Grand-Père avait été trouvé par les voleurs. Il me regarda, la tête légèrement penchée sur le côté, essayant de deviner ce que je savais vraiment sur ce sujet.

« C'est un grand jardin », me répondit-il. À mon avis, il pensait qu'il y avait encore de l'or là-bas.

Je comprenais maintenant pourquoi nous étions revenus à la maison, avions été capturés et envoyés dans un tunnel. Je comprenais aussi pourquoi il avait tant insisté pour y retourner,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

même si tout le monde savait que la maison était détruite.

Ma mère tenta de toutes ses forces de l'en empêcher. Ils se disputèrent à ce sujet pendant des semaines, mais mon père était un homme têtu, probablement l'homme le plus têtu que je connaisse. Les cessez-le-feu étaient irréguliers et s'arrêtaient sans préavis. Les jours où les armes se taisaient, mon père s'impatientait. Je lisais sur son visage qu'il pensait à notre ancien jardin.

Un vendredi, alors que nous finissions le petit déjeuner, mon père me demanda d'un ton froid de me préparer pour l'accompagner. Je regardai ma mère. Elle fixait son assiette.

Je n'avais pas oublié ce qui s'était passé la fois où nous y étions allés. Je savais que ce serait dangereux, mais je voulais aussi arrêter de faire comme si et d'attendre. Peut-être y avait-il encore de l'or dans le jardin, et peut-être allions-nous le trouver. Peut-être ainsi pourrions-nous payer les passeurs et enfin quitter le pays.

Au-dessus du croisement de l'Institut polytechnique, les feux de signalisation pendaient toujours. Ils n'avaient pas été la cible de tirs. Cela nous parut de bon augure.

Le quartier n'avait plus rien à voir avec mes souvenirs, même depuis mon dernier passage. Les toits s'étaient effondrés, des chats redevenus sauvages prenaient des airs méprisants derrière les fenêtres cassées. Des boîtes de conserve provenant des rations militaires et des casques russes jonchaient partout le sol.

Arrivés chez nous, mon père poussa ce qui restait de notre épaisse porte en bois. On traversa le jardin jusqu'au bâtiment, en restant bien sur le chemin dallé, pour plus de sûreté. Une fois, à Mazar, on avait parlé de notre maison, et j'avais interrogé mon père sur les raisons qui auraient pu pousser des gens à poser des mines dans notre jardin. Il m'avait répondu qu'il n'était pas certain qu'il fût miné.

« Il se peut que ces mines aient juste été mentionnées pour nous écarter du jardin. D'ailleurs, ce jour-là, as-tu vu le jardin ? »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

— Non », lui avouai-je.

Malgré plusieurs grands trous qui résultaient certainement de l'explosion de roquettes, la majeure partie du jardin semblait ne pas avoir été touchée. J'essayai de me rappeler où se trouvaient les concombres, mais deux ans plus tard, je n'en étais plus sûr. Et je me souvins subitement du conte du mollah Nasruddin qui avait creusé un trou au sommet d'une montagne pour y cacher son argent. Revenu deux ans après, il commença à creuser la terre pour le retrouver, mais après un moment, ne trouvant rien, il se mit à pleurer. Un homme passant par-là lui demanda : « Pourquoi pleures-tu, mollah ?

— Voici deux ans, j'ai creusé un trou ici pour cacher mon argent et maintenant il n'y est plus, répondit le mollah Nasruddin.

— Tu es sûr de l'avoir caché là ?

— Oui, j'en suis sûr, car, il y a deux ans, un nuage avait exactement cette position dans le ciel et m'avait donné de l'ombre pendant que je creusais. Aujourd'hui, tu vois, le nuage est là, mais pas l'argent. »

Mon ancienne chambre n'avait plus de toit. La poussière recouvrait tout. Je rentrai pour voir mon lit, mais la pièce était vide. On aurait dit que personne n'avait jamais vécu là.

Soudain, j'entendis un bruit sourd venant de l'extérieur. Je regardai dehors et vis cinq types dans la cour qui sautaient sur le toit de la chambre de Grand-Père, de l'autre côté du jardin. Ils portaient d'épaisses cordes à la main et furent surpris de me voir. L'un d'eux, les vêtements sales et déchirés, avait de petits yeux bleus, une barbe brune fournie, de larges épaules et des jambes courtes. Mon père, qui était dans une autre pièce, sortit pour me rejoindre. L'homme s'approcha : « Qui es-tu ? lui demanda-t-il.

— Je suis le propriétaire de cette maison, répondit-il sèchement.

— Mais maintenant, elle est à nous, ironisa alors le type avec un sourire cruel. Ainsi tourne la roue de la vie. Un jour tu as tout, le lendemain c'est mon tour. Tu as profité de ce toit, maintenant nous enlevons les poutres pour construire notre propre habitation. » Il posa sur le sol un pot en argile qu'il avait à la main. Peut-être

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

projetait-il de le voler.

Pendant cet échange, deux des hommes étaient montés sur le toit à l'aide d'une échelle en bambou. Ils nouèrent leur corde à l'extrémité d'une poutre posée entre les murs de brique de la maison. Un troisième attacha l'autre extrémité de la corde à un camion garé sur la route, à l'extérieur. On entendit le camion démarrer et ses roues tourner. De la poussière noire s'éleva au-dessus des murs tandis qu'une des poutres s'envolait du toit pour aller s'écraser dans la rue.

Mon père, furieux, fut incapable de se maîtriser plus longtemps. « Bande de salauds ! Qu'est-ce que foutez là ? hurla-t-il en direction des types en haut qui nouaient d'autres cordes autour d'autres poutres.

— Hé, mon gros, occupe-toi de tes affaires, lui conseilla le petit chef de la bande.

— Va te faire foutre ! Ce sont mes affaires. C'est ma maison », hurla encore mon père. C'était la première fois que j'entendais de tels mots dans sa bouche.

Le petit chef descendit de l'échelle en bambou et vint vers nous en marchant comme un lion se préparant au combat. Il arrivait à peine à la hauteur de la poitrine de mon père, mais il avait l'air courageux, très sûr de lui. Il tira fort sur la barbe de mon père et tenta, avec son autre main, d'attraper ses cheveux, mais ce dernier l'en empêcha en le poussant et en lui décochant un coup de poing dans le nez qui se cassa : du sang se répandit sur ses vêtements.

Les deux autres, qui étaient descendus du toit entre-temps par l'échelle de bambou, virent le visage de leur acolyte couvert de sang. L'un d'eux sauta sur mon père par-derrière et tenta de l'étrangler avec une corde, mais celui-ci, saisissant sa tête, lui tordit le cou qui émit un craquement pareil à un bâton sec que l'on casse. Le type hurla, lâcha mon père et tomba au sol.

Un autre homme plongea brusquement vers lui un couteau à la main, mais mon père le frappa au visage avant que la lame ne l'atteigne. L'homme laissa tomber son couteau sur le sol et prit son visage entre ses mains. Du sang se mit à couler sur ses

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

doigts.

Deux autres types tenant des pelles semblaient prêts à attaquer, mais ils hésitèrent à la vue de leurs comparses. Un des hommes était très pâle. Mon père courut vers eux et ils laissèrent tomber leurs pelles et se précipitèrent vers le mur du jardin qu'ils escaladèrent comme des singes avant de sauter dans la rue. Mon père se hissa aussi en haut du mur en hurlant : « Bande de lâches ! Courez donc, fils de putes. »

Dans la cour, deux hommes étendus sur le sol se tenaient le nez, les vêtements couverts de sang. Un autre, qui se massait le cou, marchait vers la grille du jardin en gémissant.

Mon père balança un coup de pied aux deux types à terre. « Déguerpissez de ma maison ou je vous casse les os un à un », hurla-t-il. Il était campé là, respirant bruyamment, regardant tout autour. Puis il me demanda si j'allais bien.

« Tu as été formidable ! lui dis-je sur un ton admiratif.

— Tu sais, j'ai pratiqué la boxe pendant seize ans. Un combat comme ça, c'est un jeu d'enfant », lança-t-il avec un sourire satisfait. Il ramassa les pelles des intrus et les cacha sous des feuilles. « On peut en avoir besoin plus tard », ajouta-t-il.

On passa en revue tous les recoins du jardin et chaque pièce de la maison sans rien trouver à rapporter chez nous. Tout avait été volé. Des trous étaient creusés dans les murs et le sol de chaque pièce. Les voleurs avaient certainement cru qu'on y avait caché quelque chose.

Je parcourus toute la propriété avec mon père. Il nota que la terre n'avait pas été déplacée là où les concombres avaient poussé et je pensai qu'il allait commencer à piocher, mais il se retourna pour me dire : « Mieux vaut rentrer avant qu'ils ne reviennent avec des renforts. » Je pensais la même chose. « Je reviendrai demain avec mes frères. »

Mon père sortit du jardin et je le suivis. Une étrange pluie d'étincelles accompagnée d'un bruit sec ricocha sur le trottoir cinquante centimètres à peine devant nous. Tout de suite, je compris qu'il s'agissait de balles. Mon père se précipita de l'autre

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

côté du trottoir et me cria : « Bouge-toi ! » Pendant que nous courions, les balles nous talonnaient, heurtant le sol à quelques centimètres de nos pieds. On s'accroupit sous un mur en mauvais état en face de notre jardin. La fusillade s'arrêta.

On savait bien que les cessez-le-feu ne signifiaient pas grand-chose. Dans la montagne, les snipers étaient des Panchiris, mais la plaine autour de notre vieux quartier était contrôlée par les Hazaras. Un cessez-le-feu supposait qu'ils cessent de se tirer dessus à coups de roquettes, ces mêmes roquettes données par les Américains aux moudjahidine pour qu'ils les utilisent contre les Russes. Ces derniers avaient été vaincus et étaient rentrés chez eux depuis longtemps. Mais ça n'empêchait pas les snipers de tirer sur les gens pour le plaisir. Parfois, même au milieu d'un cessez-le-feu, on assistait à un bref échange de roquettes entre deux factions, puis le calme revenait.

Mon cœur battait, j'avais des sueurs froides et mes vêtements me collaient au dos. Je n'eus pas vraiment le temps de me demander comment j'avais pu, une fois de plus, me retrouver au centre de cette folie guerrière. Mes yeux étaient fixés sur le bâtiment voisin qui nous servirait de prochain abri, où l'on courut ; puis on tourna à l'angle du mur. Sous un toit en surplomb étaient réfugiés quatre hommes d'âge moyen également venus voir leur maison. Ils tremblaient comme des feuilles.

Ne sachant où aller, on resta assis là quelques minutes. Un type armé s'avança lentement vers nous. C'était un sniper qui essayait de tuer le sniper de la montagne. Il leva son arme, pointa. Dans les hauteurs, on vit un éclair et une seconde plus tard une balle touchait la jambe de notre sniper. Ses vêtements explosèrent en lambeaux rouge vif et il poussa un cri alors que son visage grimaçait de douleur.

Un nouveau tir nourri nous accompagna tandis que nous sortions tous de notre cachette pour courir vers le bâtiment d'en face. Je sentais des petits morceaux de trottoir cingler mes jambes, mais personne ne fut touché. On se serra là, tous assis contre le mur, à regarder notre sniper sans pouvoir lui venir en aide. Il se leva et se dirigea vers nous pour se mettre à l'abri.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Quand il atteignit le milieu de la chaussée, traînant sa jambe blessée, trois balles l'atteignirent dans le dos. Son corps fut projeté en avant, chaque impact de balle provoquant un soubresaut. Une indescriptible souffrance put se lire sur son visage.

Il se retourna face à la montagne et fit feu trois fois, du sang giclant du dos de sa main. Les éclaboussures pourpres se multiplièrent sur sa large poitrine au fur et à mesure que d'autres balles le touchaient.

Un de ses amis apparut à un coin de la rue, mais le sniper de la montagne fut extrêmement rapide et l'atteignit également. L'homme tomba à la renverse sous la force des balles et mourut aussitôt.

Notre sniper s'était effondré et était maintenant assis au milieu de la rue. D'un regard perplexe et vitreux, il observa ses pieds, vit ses chairs déchirées, puis il leva son fusil vers la montagne.

« Espèce de connard ! Tu dois mourir aussi », cria-t-il et sa voix résonna avec un écho. On regarda l'endroit vers lequel il pointait son arme et l'on vit un éclair, comme précédemment. Peut-être le sniper de la montagne avait-il déjà appuyé sur la détente. La balle toucha la gorge de notre sniper. Il grogna bruyamment, ses yeux se révulsèrent. Il n'eut pas la moindre chance de faire feu. Sa tête s'affaissa sur son bras.

Mon père se leva, une balle s'enfonça dans le mur près de son visage. Très vite, il s'accroupit de nouveau.

« On ferait mieux d'attendre ici un moment, proposa-t-il. Ils vont peut-être se lasser et nous oublier. » Les autres furent d'accord. Pendant une heure, nous restâmes assis sans dire un mot.

Nous commencions à avoir envie de bouger quand un gros chien apparut et se dirigea tranquillement vers nous. Alors qu'il levait la patte contre le mur d'en face, un sniper le cribla de balles. Le chien, fut projeté en l'air avant de retomber en hurlant. Ainsi, le sniper nous montrait qu'il ne nous oubliait pas.

On resta assis là jusqu'à la tombée du jour.

« Il nous faut ramper pour sortir d'ici », proposa finalement mon père.

Les quatre autres acquiescèrent d'un signe de tête et nous nous éloignâmes, centimètre par centimètre, longeant le mur jusqu'au bout de la rue, puis un autre mur jusqu'au bout de la suivante, avant d'arriver à un rond-point. Là, des camions circulaient, dégageant une fumée noire, et plein de gens couraient vers le haut ou le bas de la rue.

Avec hésitation, on se mit debout et on marcha normalement. Sur la rue principale et entourés de tant de gens, les snipers ne tireraient vraisemblablement pas sur nous. C'était comme ça, la guerre à Kaboul. Rien n'avait de sens.

On se salua, et chacun partit de son côté. Personne ne parla de notre sniper qui avait été tué, mais on savait tous qu'il nous avait sauvé la vie.

On s'assit, mon père et moi, sur ce rond-point pour attendre un taxi. Je regardai le parc, de l'autre côté de la route, où je faisais du vélo avec mes cousins et jouais à cache-cache avec mes copains, après la classe. Il était devenu sec, sale, et couvert de douilles. Notre quartier est maudit, pensai-je quand un taxi s'arrêta devant nous.

Nous montâmes à l'arrière et la voiture prit la direction de Kart-e-Parwan. Il nous fallut presque une heure pour arriver chez nous. Aucun de nous deux ne prononça un mot pendant le trajet. Et cela ne me dérangea pas.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

14
Wakeel

Mon père ouvrit la porte de nos appartements. Ma mère venait juste de terminer sa prière du soir. Elle plia le tapis, le posa sur une étagère, puis se retourna pour aller préparer le dîner. C'est à ce moment-là qu'elle nous vit, debout sur le pas de la porte. Elle semblait avoir beaucoup pleuré pendant toutes ces heures où elle nous avait attendus.

Mon père la prit dans ses bras. « Tout va bien, tout va bien. Il ne nous est rien arrivé, tu vois. Nous sommes les chats aux sept vies », lui murmura-t-il en lui frottant le dos. Ma mère m'ouvrit ses bras et on se serra tous les trois comme si les événements à venir dans le monde ne pourraient jamais plus nous séparer.

J'avais envie de me laver, mais je voulus d'abord retrouver Wakeel. Ma mère me dit qu'il nous avait attendus, mais, comme nous n'arrivions pas alors qu'il commençait à faire nuit, il était allé rejoindre notre grand-père à Makroyan.

Depuis la disparition de son père, Wakeel se sentait toujours seul si Grand-Père ou moi n'étions pas dans les parages. Il avait des amis, tout le monde l'appréciait, mais il avait besoin de savoir que Grand-Père ou moi n'étions pas loin.

« Il a raconté qu'il voulait prendre un vrai bain dans une baignoire », expliqua ma mère. Et il n'y avait aucune baignoire à Noborja. On se lavait en se versant de petites quantités d'eau provenant des seaux que je rapportais du karuz, un ancien canal qui passait au fond du jardin. Parfois, on chauffait cette eau dans un des grands samovars russes d'Haji Noor Sher. « Il a dit qu'il reviendrait demain. »

Moi aussi, je voulais aller à Makroyan pour prendre un vrai bain, et surtout pour parler à Wakeel, lui raconter ce que j'avais vu. J'avais l'impression de porter un poids terrible sur le cœur et je savais qu'il pouvait l'alléger. Il m'écouterait attentivement et poserait les questions que seules pouvaient poser des personnes sachant écouter.

Cependant, j'étais trop fatigué pour aller où que ce soit.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

J'attendrais le lendemain pour le voir. Je m'allongeai pour me reposer un peu et, comme je connaissais ses habitudes, je pouvais imaginer tout ce qu'il était en train de faire.

Après son bain, Wakeel revêtit un salwar-kameez bleu qu'il venait de se faire faire. Comme il avait grandi au cours des derniers mois, ses vêtements ne lui allaient plus. Il alla ensuite devant le miroir de l'entrée pour peigner soigneusement ses cheveux. Il porta son linge tout juste lavé sur le balcon pour le pendre sur le fil. De là, il pouvait voir des jeunes assis autour du feu qu'ils avaient préparé dans le petit parc situé entre les immeubles. Un verre de thé à la main, ils discutaient et riaient.

Wakeel les interpella et ils l'invitèrent à prendre le thé avec eux. Il hésita un moment, se demandant s'il allait les rejoindre, puis actionna l'interrupteur pour voir s'il y avait de l'électricité afin de regarder la télé, mais il n'y en avait pas.

Il fit sa prière du soir et se regarda de nouveau dans le miroir de l'entrée. Sa coiffure lui plaisait beaucoup. Il avait trouvé un nouveau coiffeur à Makroyan qui faisait de belles coupes. Il avait presque vingt ans maintenant et commençait à penser à ce genre de choses.

Il descendit l'escalier et retrouva ses amis assis autour de leur feu. Il serra la main de chacun et fit quelques blagues, comme il en avait l'habitude. Ils lui proposèrent de s'asseoir, mais il resta debout.

« Tu viens d'une ville où les gens vivent tous debout ? lui demanda un de ses amis.

— Non, d'une ville où les gens viennent juste de prendre leur bain et ne veulent pas que leurs vêtements sentent la fumée », plaisanta Wakeel. Tout le monde se mit à rire.

« Tu veux du thé ? proposa l'un des garçons.

— Non, merci ! » répondit Wakeel, un sourire aux lèvres. Il se disait déjà qu'il devrait rentrer à l'appartement. La brise automnale paraissait plus fraîche ici qu'elle ne l'était sur le balcon, et il venait juste de se remettre d'une grippe. Il admira le ciel clair où une demi-lune commençait à briller. La lumière du jour s'estompait pour céder la place au crépuscule. Le chuk chuk des moineaux

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

était le seul bruit que l'on pouvait entendre. Ils volaient d'une branche à l'autre, d'un arbre à l'autre, pour rejoindre leur nid en prévision de la nuit. Wakeel regarda autour de lui et respira profondément.

Il fut le premier à entendre le sifflement de la roquette.

« Au sol ! Tous ! Mettez-vous à terre ! Couvrez vos têtes ! Cachez-vous ! » Son hurlement se perdit dans l'explosion de la roquette qui atterrit près d'un mètre derrière lui. Très vite, une autre atterrit tout près, puis une troisième.

Tout fut ensuite si calme qu'il semblait que le monde s'était arrêté. Dans l'air flottait une odeur de cordite brûlée et rapidement un nuage de fumée s'éleva au-dessus de l'endroit où les roquettes étaient tombées.

Plus tard, ses amis nous racontèrent que Wakeel était le seul debout lors des explosions. Il les avait prévenus, mais ne s'était pas protégé pendant les quelques secondes qu'il avait eues pour le faire. Chancelant, son corps svelte vacilla et il s'effondra sur le sol. Ses yeux étaient grands ouverts, fixant toujours le ciel et la demi-lune. Ses amis se précipitèrent vers lui.

Wakeel était couché sur le côté, des taches cramoisies s'élargissant sur ses vêtements bleus fraîchement repassés. Des éclats de roquette avaient fait des dizaines de trous dans son dos. De sa poitrine qui se soulevait pesamment s'échappait une respiration difficile. Sa bouche tremblait. L'un de ses amis s'assit sur le sol et prit la tête de Wakeel entre ses mains pour la poser sur ses genoux, le suppliant de parler, tout en continuant à appeler à l'aide.

Wakeel murmura quelque chose puis se tut. Il avait vu tellement de morts qu'il comprenait ce qui se passait. Peut-être avait-il un dernier souhait dont il voulait faire part à quelqu'un. Chacune de ses respirations était désormais un combat.

À peine plus âgé que Wakeel, mon plus jeune oncle arriva et se précipita vers lui, son neveu, son meilleur ami. Il se jeta sur le sol et s'agenouilla devant le corps en sang de Wakeel qui regardait toujours la demi-lune. Mon oncle le mit sur ses épaules et courut jusqu'à la route. Il attendit longtemps avant de trouver un taxi :

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

quand une voiture arriva, il avait compris que Wakeel avait déjà fait ses adieux à notre monde.

Il l'emmena néanmoins à l'hôpital. Quinze ans plus tôt, il avait perdu son frère, le père de Wakeel, et il n'acceptait pas de perdre le dernier lien qui le rattachait encore à son grand frère bien-aimé.

« Il est mort », annonça le docteur.

Il était environ huit heures. Nous avions déjà dîné et j'étais prêt à aller dormir en espérant que l'image du corps du sniper ne resterait pas gravée dans mon esprit, me gardant éveillé. Mon père regardait les nouvelles à la télévision qui annonçaient que des roquettes avaient touché Makroyan en dépit du cessez-le-feu. Ces roquettes provenaient du camp de Gulbuddin. Pour lui, les cessez-le-feu n'avaient aucun sens.

J'entendis quelqu'un frapper fort au grand portail qui donnait sur la rue. Mon père m'envoya voir de quoi il s'agissait. J'étais presque en train de m'endormir. Je partis sans enthousiasme dans la cour et traversai la zone où Haji Noor Sher garait toujours sa Chevrolet à la capote de toile, une voiture identique à celle du roi.

J'ouvris le portail pour trouver mon oncle, le visage et les vêtements maculés de sang. On se regarda sans dire un mot. Il me fallut un certain temps pour réaliser qu'il portait sur ses épaules un corps ensanglanté, et que ce corps, c'était Wakeel. En fait, je ne le reconnus que lorsque mon oncle fut passé devant moi pour entrer dans la cour.

Je voulus les suivre, mais mes jambes tremblaient. Elles n'avaient plus la force de me porter. Je me cramponnai à la poignée du portail, tentai de marcher, mais j'étais incapable de faire un pas. Je fermai le portail. Mon oncle disparut sous l'arche menant au jardin. Non ! Je ne pouvais pas le laisser me prendre Wakeel. Non ! Soudain, je me mis à courir vers eux. Non !

Mon oncle étendit Wakeel à même le sol devant nos fenêtres, sous le grand acacia. Mon père sortit et vit son neveu bien-aimé couvert de sang. Il secoua la tête d'un côté puis de l'autre, ne voulant pas croire ce qu'il voyait. Il respira profondément et hurla

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

en direction du ciel : « Oh, mon Dieu, que nous as-tu fait ? » Sa voix retentit de part et d'autre de la cour. Très vite, nos voisins se mirent à leurs fenêtres. Une minute plus tard, ils entouraient le corps, le regard rivé sur Wakeel qu'ils aimaient tant.

Mon seul oncle qui vivait encore dans le vieux fort arriva en courant, un livre à la main. Quand il aperçut Wakeel sur l'herbe, il laissa tomber le livre et commença à se frapper la tête avec les paumes de ses mains, gémissant et interpellant Dieu. Sa femme tenta de le calmer, mais n'y parvint pas.

Wakeel était particulièrement grand : je ne m'en étais jamais rendu compte. Ses doigts de pieds étaient bizarrement écartés, et ses mains tranquillement posées sur sa poitrine. Je le regardais, le regardais, le regardais encore. Pourquoi était-il étendu de cette façon ? Qu'est-ce que je voyais ? Rien n'était réel. Une brise légère agitait le tapis de feuilles jaunes tombées de l'acacia dont les racines s'entrelaçaient avec l'herbe. Certaines semblaient caresser le visage immobile de Wakeel.

Un grand cri sortit de ma poitrine et je me mis à pleurer. Je pleurais pour Wakeel. Je pleurais pour moi. Je pleurais pour tout ce qui s'était passé depuis que les soldats de Dieu avaient commencé à détruire notre pays et nos vies. Je ne sais pas combien de temps j'ai pleuré, mais au bout d'un moment je me suis retrouvé entouré des bras de ma mère. Elle pleurait aussi.

Quelques heures plus tard, la mère de Wakeel arriva de la maison de son frère. Elle était allée à la fête de fiançailles de son neveu. Elle se mit à genoux à côté de Wakeel et lui murmura des choses d'une voix profonde et rauque. Ses yeux étaient plus grands que je ne les avais jamais vus.

Elle passa toute la nuit par terre à côté de son fils, pleurant et riant, comme folle, marmonnant des phrases inaudibles pour nous. Je m'étendis sur mon lit, laissant les larmes couler en silence le long de mon visage.

Plus que jamais je voulais voir mon grand-père, mais traverser Kaboul de nuit était trop dangereux.

Tôt le lendemain matin, Grand-Père et mes oncles arrivèrent

pour enterrer Wakeel. Je voulais les aider à le porter, mais j'étais trop petit, malgré mes treize ans. Je marchai donc près de mon père tandis qu'ils transportaient sur leurs épaules Wakeel qui reposait sur une civière de bambou, toujours vêtu de ses vêtements pleins de sang. Son corps n'avait pas été lavé puisqu'il était un martyr.

Sa mère courut derrière nous, essayant d'empêcher que son fils unique ne lui soit enlevé, mais ses jambes ne la portaient plus. Elle vacilla, tomba, se redressa brièvement, retomba et se recroquevilla sur elle-même. Les autres femmes vinrent l'aider. Ses cheveux étaient étalés sur le sol, ses yeux aveugles fixaient un autre monde, les dents serrées, et elle se mit à hurler. Doucement, les autres femmes l'aidèrent à se relever.

Ces femmes savaient qu'il aurait fallu la retenir, mais elles la laissèrent aller, bien qu'une femme n'ait pas sa place dans un enterrement musulman. Elle se remit encore debout pour nous courir après, mais tomba une nouvelle fois, perdant conscience un instant.

On termina les rituels et le corps fut posé dans la tombe. Il nous avait été impossible d'aller dans le cimetière familial car il se trouvait près de la maison de Grand-Père, de l'autre côté de Koh-e-Aliabad, et nous n'avions aucun moyen de savoir si les snipers de la montagne nous épargneraient tandis que nous portions le corps de Wakeel. On lui dit adieu au milieu d'étrangers, dans un cimetière petit et vieux appelé Nawabad, protégé des snipers par l'éperon d'une colline escarpée.

Un papillon apparut au-dessus de la terre meuble de la tombe et battit des ailes pendant un moment avant de s'y poser. L'intérieur de ses ailes était d'un blanc neigeux, l'extérieur d'un rouge sombre comme une blessure ouverte. Je le regardai partir, emporté par la brise. Il devint de plus en plus petit. Je savais qu'il s'agissait de l'âme de Wakeel quittant son corps, et nous quittant aussi, et je savais qu'il me disait ainsi que tout allait bien pour lui. Il avait toujours cru aux signes. J'aurais voulu m'envoler avec lui. Je pleurais, mais un sentiment étrange, réconfortant, me remplit

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'une sorte de paix que je n'avais jamais connue auparavant, et que je n'ai jamais plus connue depuis. Le papillon disparut de notre vue en passant de l'autre côté de la colline escarpée.

Tout autour de moi, Grand-Père, mon père, mes oncles, et tous les membres masculins de ma famille étaient pétrifiés de douleur. Ducon se tenait près de son père, le regard baissé, ne cherchant pas à cacher ses larmes. Bien qu'il ait été la cible des plaisanteries incessantes de Wakeel, il l'aimait tout autant que nous. Il n'avait maintenant plus personne pour le protéger, le taquiner, lui prêter main-forte pour jouer au cerf-volant, le faire courir plus vite au football, ou encore l'aider à faire ses devoirs.

Peu de temps après la fin de nos prières, la mère de Wakeel arriva avec les autres femmes. Elle sanglotait comme si c'était elle qui était en train de mourir. Elle se baissa vers le sol, s'agenouilla près de la tombe, arrangea encore et encore les pierres sur le sol meuble. On recommença à pleurer avec elle, mais on ne pouvait rien faire pour elle. J'étais reconnaissant à Wakeel de m'avoir montré son âme dans ce papillon, et à Grand-Père d'être là avec moi.

Bien que nous ayons terminé ce que nous étions venus faire là, nous savions qu'il nous était impossible de quitter les lieux avant que la mère de Wakeel ne soit prête à partir, elle aussi. Après environ une demi-heure, elle se leva et s'éloigna à petits pas. Les autres femmes, qui attendaient un peu plus loin, l'entourèrent rapidement et la laissèrent s'appuyer sur elles dans la descente de la pente rocailleuse du cimetière.

Nous marchâmes tous lentement. Je me trouvais près de Grand-Père, mais il était tellement perturbé qu'il s'en aperçut à peine. Je tentai de lui parler pour atténuer sa tristesse, mais il ne m'écouta pas.

« J'ai toujours pensé que le chagrin des gens avait trois origines, intervint-il. Ils veulent toujours tout, tout de suite, sans effort. Ils veulent plus que ce dont ils ont besoin. Et ils ne sont pas satisfaits de ce qu'ils ont. Mais je réalise maintenant que le plus grand chagrin du monde, c'est la perte d'un cadeau de Dieu. »

Je ne compris pas ce qu'il disait.

« Wakeel était un cadeau que Dieu nous avait fait, mais nous n'avons pas réalisé sa valeur. Donc Dieu nous l'a repris », expliqua Grand-Père.

Je lui parlai du papillon. Il mit un genou à terre puis ouvrit ses bras et m'embrassa. « Tu arrives toujours à faire en sorte que je me sente mieux. – Son visage était au niveau du mien, et je pouvais voir que même lui avait les yeux rouges et humides. – Sais-tu ce qui arrive aux gens quand ils meurent ? me demanda-t-il avec un sourire triste.

— Oui, bien sûr. C'est la première leçon que le mollah nous a apprise, à moi et aux autres garçons, lors de notre premier jour à la mosquée.

— Bien. Quand on meurt, on va au ciel, ou se reposer pour toujours, ou se transformer en ange, ou encore au paradis, c'est ce que l'on croit. Tout ça est probablement vrai, mais laisse-moi te dire quelque chose : je pense qu'au moment où l'on meurt, une petite partie de notre âme pénètre l'âme de la personne que l'on aimait le plus et elle la rend plus sage. »

Grand-Père m'avait très souvent raconté des choses comme celle-ci. Je comprenais toujours les mots, mais parfois il me fallait des semaines pour saisir toute leur signification et la leçon que je devais en tirer.

Grand-Père passa une semaine avec nous, puis nous annonça qu'il devait aller tenir compagnie à la mère de Wakeel, ce que je compris. J'aimais beaucoup cette femme et ne pouvais imaginer à quel point elle devait se sentir perdue. Pour nous, elle était comme une seconde mère, c'est pourquoi on l'appelait Abbo, mère en pachto. Quand nous étions petits, elle nous gardait souvent pendant que ma mère travaillait à la banque, que mon père enseignait, et que pour une raison ou une autre il leur était impossible de rentrer à l'heure du déjeuner. Abbo nous donnait à manger, nous lavait, nous faisait faire la sieste, nous réveillait, et nous emmenait de l'autre côté de la cour jouer avec ses enfants et nos autres cousins.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Abbo a toujours su raconter des histoires. Elle en connaît beaucoup, des drôles, des tristes, mais maintenant elle raconte l'histoire de son fils plus qu'aucune autre. Chaque fois, ses yeux deviennent rouges, des larmes coulent sur ses joues, sa voix tremble, mais elle poursuit jusqu'à la fin. Bien que cette histoire soit douloureuse à entendre, personne ne part en plein milieu car elle la raconte toujours comme si elle venait juste d'en apprendre tous les détails. Elle utilise sans cesse les mêmes mots, comme s'il s'agissait du texte d'un livre sacré. Une fois, j'ai quitté la pièce quand elle commençait à raconter ce qui s'était passé à un parent éloigné. Mais, même si je ne voulais pas écouter, il m'a semblé impossible de m'éloigner et de la laisser seule avec Wakeel. Je suis donc revenu m'asseoir à ses côtés.

Elle avait posé des questions difficiles à tous les amis de Wakeel et à d'autres présents ce soir-là. Elle connaissait ainsi chaque détail comme si elle avait assisté elle-même à la scène. Je n'arrivais pas à imaginer combien elle avait dû souffrir. L'écouter était douloureux, mais on le faisait quand même, parce qu'on l'aimait.

Quand Grand-Père retourna à Makroyan, je me sentis plus seul que jamais. J'avais tant de questions à lui poser ! Parfois, je m'asseyais sous l'acacia de la cour, là où le corps de Wakeel avait reposé. J'attendais son papillon, mais il n'est jamais revenu.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

15
L'enfer

Une roquette atterrit dans la pièce de l'étage où mon père stockait ses tapis. C'était un vendredi en fin d'après-midi, en plein milieu de l'été, quand tout était sec, et que le temps était au vent et à la poussière.

Quand la roquette éclata, mon père buvait du thé avec les voisins d'à côté. Il tentait de leur acheter leurs tapis ainsi qu'un vieux récipient en argent provenant de la dynastie Ghaznévide, au XIIe siècle, et qui contenait cent kilos de riz. Les voisins déménageaient au Pakistan, et de là partiraient au Canada où ils allaient vivre avec des membres de leur famille qui avaient tout organisé grâce aux Nations unies.

Mon père désirait acheter leurs tapis qui avaient au moins une centaine d'années et étaient encore en bon état. Il pourrait les revendre deux fois leur prix d'achat. Il voulait aussi le vieux récipient d'argent car il savait que les gens qui vendaient ce genre de pièce au Pakistan en tiraient beaucoup d'argent. Il cherchait aussi à acheter leur riz car il venait de Kondoz et était meilleur marché que le riz importé.

J'arrivais juste dans la cour, revenant avec des seaux d'eau du robinet de la mosquée en contrebas de notre jardin. À cette époque-là, toutes les pompes de quartier installées dans Kaboul par la municipalité étaient taries en raison de la sécheresse et de la destruction de nombreuses tuyauteries. Il nous fallait maintenant parcourir de longues distances pour trouver un robinet qui fonctionnait. La mosquée en possédait un dans l'un de ses jardins. Je venais de finir le quatrième voyage et, fatigué, j'essayais de reprendre ma respiration.

Le bruit de l'explosion fut si fort qu'en fait je n'entendis rien. Je sentis seulement une lourde et profonde vague faire trembler le fort tout entier. De la fumée mélangée à de la poussière commença à sortir d'une première, puis d'une deuxième des trois grandes fenêtres donnant sur la cour. J'étais abasourdi et désorienté. Que pouvais-je faire avec une telle fumée ? Comment

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'arrêter ? J'avais peur de m'approcher de cette pièce, mais je ne voulais pas que les tapis de mon père brûlent alors que j'étais là sans rien faire. Pourtant, je n'arrivai pas à rassembler mes idées. La tête me tournait, et j'étais totalement sourd.

Je vis que la bouche du fils de mon voisin s'ouvrait et se fermait, mais je n'entendais rien. Il commença à me tâter, du bas des jambes jusqu'en haut du corps, pour voir si je n'étais pas blessé. Il me fit signe de la tête que tout allait bien, puis nous nous retournâmes pour regarder à l'étage.

Quand il entendit l'explosion, mon père revint précipitamment de chez les voisins et me trouva devant le portail à l'intérieur de la cour, mes seaux d'eau toujours à la main.

Je lus l'horreur sur son visage. Il me demanda quelque chose. Je ne pouvais pas l'entendre mais compris néanmoins qu'il cherchait à savoir si ma mère et le reste de la famille étaient saufs.

Ma mère et mes sœurs étaient en train de regarder un film de Bollywood en bas, juste en dessous de la pièce touchée par la roquette. Quand elle avait explosé, elle avait fait trembler le fort, et des nuages de poussière étaient sortis du plafond et des interstices des vieux murs de torchis. Ma mère courait maintenant dans la cour avec mes sœurs. Elle tirait mon petit frère par le bras bien qu'il puisse maintenant marcher, et portait ma dernière petite sœur qui n'avait que quelques mois. Tous étaient couverts de poussière de la tête aux pieds. Ils avaient l'air perdus, bouleversés, et étaient probablement sourds, comme moi.

Mon père, rassuré que personne ne fût blessé, leva alors les yeux vers la pièce où ses tapis étaient entreposés : les fruits de son dur labeur et nos espoirs de quitter un jour l'Afghanistan partaient en fumée.

Il attrapa mes deux seaux d'eau avec la même facilité que s'ils étaient vides, et se précipita dans l'escalier menant à la terrasse devant la pièce en flammes. Je le suivis. Un des seaux à la main, il sauta à l'intérieur par la fenêtre d'où ne s'échappait pas de fumée, puis me fit signe de lui tendre le second.

Il se trouvait maintenant dans la pièce. Perdu dans la fumée

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

épaisse et noire, il lança l'eau du premier seau sans savoir où elle allait atterrir. Là où elle tomba, la fumée se transforma en brasier, comme s'il avait versé de l'essence. Il lança l'eau du second seau, mais se trouva soudain entouré par le feu, au cœur des flammes. Je le voyais hurler à l'aide.

Je lui criai de sortir avant que le feu ne se renforce et ne devienne incontrôlable. Dans ma tête, ma voix me semblait plus forte qu'elle ne l'était en réalité, et ça me faisait mal. Peut-être m'entendit-il, ou peut-être écouta-t-il son instinct, mais il traversa le feu en bondissant, puis sauta par la fenêtre. Ses chaussures et son pantalon brûlaient et les flammes montèrent vite vers sa poitrine et son dos.

Quelqu'un – certainement ma mère – lui cria de se rouler sur le sol. Les flammes disparurent de son dos dès qu'il le fit, mais quand il roula sur le ventre, elles réapparurent. Il continua de se rouler ainsi, sur le ventre, puis sur le dos, puis sur le ventre. Ma mère apporta un seau d'eau de la salle de bains et le renversa sur lui. De la fumée mélangée à de la vapeur s'éleva de son corps tandis qu'il poursuivait son mouvement de rotation sur la terrasse maintenant pleine de boue.

Il se leva, entouré de ce mélange de fumée et de vapeur. On pouvait à peine distinguer son visage. Ses vêtements avaient beaucoup souffert, mais lui était indemne. Il attrapa alors un autre seau d'eau que ma sœur avait apporté de la maison et se précipita vers les fenêtres : toutes les trois vomissaient des flammes. Il était évident que les tapis alimentaient le feu.

Ma mère courut derrière lui en hurlant et s'agrippa à son épaule pour l'empêcher de se jeter de nouveau dans le brasier avec son petit seau d'eau dérisoire comme le serait un crachat pour éteindre pareil foyer.

Alors que ma mère tentait de le retenir par un bras, mon père en criant se libéra de son étreinte pour faire face à l'incendie qui prenait de plus en plus d'ampleur. Ne pouvant toujours rien entendre, je regardai la scène comme un film muet. Dans l'intervalle, les poutres du toit avaient pris feu et l'une d'elles s'effondra sur les tapis. La tête de mon père s'inclina petit à petit

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de désespoir sur sa poitrine et il posa le seau d'eau à ses pieds.

Une heure plus tard, quand le feu eut consumé les poutres épaisses du plafond et ce qui restait des tapis, les pompiers arrivèrent. Mais leur matériel ne passait pas par la petite porte de la cour et le passage à angle droit sur lequel elle débouchait. Avec ses hauts murs, le fort ressemblait à une grande boîte ouverte sur le dessus, et les pompiers ne possédaient pas d'échelles assez hautes pour y grimper et atteindre l'intérieur.

Nos voisins apportèrent leurs étroites échelles de bambou, ce qui permit à trois pompiers d'escalader le mur côté jardin et de commencer à déverser de l'eau au cœur des flammes. L'incendie dégageait des nuages de fumée noire et une odeur âcre de laine brûlée qui gagna tout le quartier, obstruant le ciel. D'autres voisins arrivèrent, mais en entendant le grondement impressionnant et sourd de l'incendie, ils comprirent qu'il n'y avait plus rien à faire.

Les flammes orange avaient maintenant laissé place à une épaisse fumée blanche. Les pompiers purent finalement entrer dans la pièce et contrôler les points les plus chauds. Le feu brûlait encore dans les fissures des murs.

Quelques heures plus tard, l'incendie semblait terminé, mais les pompiers ne nous laissèrent pas entrer pour autant. Les briques de torchis qui composaient les murs comportaient pas mal de paille, de poteaux en bois, de poutres, et tout ceci pouvait s'enflammer de nouveau très vite.

La cour était encore pleine de gens du quartier. Lentement, à la tombée de la nuit, ils partirent un à un, secouant tristement la tête et discourant sur ce feu qui avait pris d'énormes proportions en si peu de temps. Mon père et moi étions entrés dans la pièce incendiée. Le plafond était tombé, tout y était brûlant et fumant. Il chercha ses tapis sous les tonnes de boue issues du toit en terre. Il respirait très fort.

Il tenta de creuser avec ses mains, ce qui lui brûla les doigts. Il me cria de lui apporter une pelle au lieu de le regarder comme un idiot. Je commençais à entendre de nouveau, malgré un fort bourdonnement dans les oreilles.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Je lui en trouvai une et il se mit à bêcher sans s'arrêter pendant une demi-heure. Il était en sueur et ses vêtements brûlés lui collaient à la peau. Je pouvais voir chaque muscle de son dos, tendu comme un arc. Ses coups de pelle s'accéléraient de minute en minute et il atteignit finalement le sol pour ne trouver qu'une couche de cendres là où ses tapis étaient rangés.

« Oh, mon Dieu, pourquoi m'as-tu fait ça ? Est-ce que je mérite un traitement pareil ? » hurla-t-il. Il me fit peur. Une si grande souffrance, venue du plus profond de son âme.

Un vent fort commença à souffler. Du bois à demi consumé se remit à brûler. Mon père demanda de l'eau. Je lui apportai deux seaux de la réserve de notre salle de bains, il les versa là où le feu avait repris. Puis une autre fissure dans le mur s'enflamma de nouveau. On lui jeta de l'eau. Et la même chose se reproduisit dans un autre endroit, puis dans un autre, et ceci jusqu'au lendemain matin à sept heures. On ne put ni dormir ni même manger mon père et moi cette nuit-là.

Il ne voulut pas que ma mère et mes sœurs dorment dans les pièces en dessous de celle qui avait brûlé. Il leur fit donc un abri dans un coin de la cour. Elles se réveillèrent sans cesse durant la nuit, affamées et frigorifiées, et rêvant d'incendies qu'elles devaient éteindre.

La nuit suivante, mes sœurs avaient encore peur de revenir dans les pièces du rez-de-chaussée, même si elles étaient redevenues sûres. L'odeur de fumée flottait dans l'air et la poussière recouvrait tout.

On dormit tous dans l'abri fabriqué par mon père la nuit précédente. Devant, on fit un feu pour avoir de la lumière. Je me souvins alors de ces nuits en compagnie des Kouchis, quand on mangeait, riait, racontait des histoires tout en entendant le bruit des animaux, tout proches de nous dans l'obscurité. Mais nous n'étions plus avec les Kouchis. Pour nous, le feu n'avait maintenant plus le même sens. J'étais allongé entre mon père et ma mère, et entendre leur respiration m'assurait qu'ils dormaient, quoique avec ma mère, ce n'était jamais une certitude. Parfois,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

elle se réveillait en plein milieu de la nuit et fixait l'obscurité pendant que des larmes coulaient sur ses joues. Cette nuit-là je la vis pleurer une nouvelle fois. Tendant le bras, je lui touchai l'épaule et lui demandai si tout allait bien. Elle me tourna vite le dos sans répondre. Elle n'éclatait pas en sanglots, ni ne gémissait, ni ne reniflait, comme le font ordinairement les gens. Elle pleurait quand personne ne pouvait la voir ou l'entendre, laissant ses larmes se déverser en un torrent de chagrin silencieux.

Le lendemain, on déménageait dans les pièces du bas bien qu'elles sentent encore la fumée. Mon père était profondément déprimé. Il ne nous aida pas à porter nos affaires, mais s'assit, la tête dans les genoux, sous l'acacia où le corps de Wakeel avait reposé. Il resta là pendant des heures. C'était comme s'il était mort lui aussi. Ma mère lui demanda de venir déjeuner avec nous, mais il ne mangea ni ne but rien. Ses lèvres étaient sèches et des cernes marron étaient apparus sous ses yeux.

Finalement, il vint s'allonger près de ma mère vers une heure du matin. Comme il tremblait de froid, elle le recouvrit d'une couverture et le prit dans ses bras jusqu'à ce qu'il cesse de frissonner. Le lendemain, il ne parla à personne : il s'assit simplement près de la fenêtre, et fixa sans le voir un point dehors. Quand mes sœurs et moi parlions, c'était à voix basse. Quand nous marchions, c'était sur la pointe des pieds. Et quand nous mangions, c'était sans bruit.

Une semaine plus tard, mon père commença à demander de petites choses, un verre d'eau, une tasse de thé. Ma mère se mit à cuisiner des plats salés, ou gras, en sachant que mon père n'aimait pas ça. Il se plaignit du sel et de l'huile. Ma mère lui répondit de ne pas se plaindre. Il sortit. Ma mère nous sourit et dit : « Il reviendra joyeux comme avant. » Nous ne comprenions pas ce qu'elle voulait dire.

Trois heures plus tard, il revint avec des sacs de fruits et quelques kilos de bœuf. Il souriait tristement, comme son propre père. Ce soir-là ma mère nous cuisina un bon repas et mon père commença à plaisanter. De nouveau, on entendit le bruit des fourchettes et des cuillères. Nous n'avions plus à chuchoter ou à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

marcher sur la pointe des pieds.

Les factions avaient recommencé à se battre, nous obligeant à nous enfermer à nouveau dans une pièce, comme des souris dans un trou.

Les roquettes pleuvaient sans arrêt sur Kaboul. Gulbuddin envoyait ses roquettes américaines sur les Panchiris qui tenaient le quartier de notre fort au neuf tours. Dostum, le commandant ouzbèque, envoyait aussi ses roquettes sur les Panchiris, à la fois dans notre quartier et à Makroyan. Les Hazaras envoyaient leurs roquettes sur les Panchiris qui en envoyaient aux Hazaras. Sayyaf lançait des roquettes depuis les hautes montagnes de l'ouest de Kaboul à l'attention des Panchiris et des Hazaras. Parfois, trois mille roquettes tombaient sur Kaboul en une seule journée. Quand les tirs s'arrêtaient pendant quelques minutes, le silence n'était pas naturel. En fait, le vrai silence n'existait pas. Sans cesse, la maison parlait : le tic-tac d'une horloge dans la pièce voisine, les vibrations et le ronronnement réguliers du réfrigérateur quand nous avions de l'électricité, les gouttes qui tombaient du robinet de la salle de bains dans un grand seau plein d'eau, le bruit des voitures et le grondement des camions qui passaient de temps en temps sur la route.

On écoutait le sifflement de la roquette en vol, puis le bruit de l'impact qui secouait le sol comme un tremblement de terre. En deux mois, vingt-neuf roquettes tombèrent dans le fort et son jardin. La dernière des neuf tours était toujours debout, mais elle ne me rassurait plus. Pendant plus de cent ans, ces tours avaient protégé les gens qui se trouvaient à l'intérieur. Plus maintenant. Plus en ce temps de Shaitan.

Grand-Père et le reste de la famille avaient emménagé dans les solides immeubles de Makroyan avec l'idée qu'ils y seraient plus en sécurité. Mais ils étaient tout autant prisonniers à Makroyan que nous l'étions dans Qala-e-Noborja, à Kart-e-Parwan. Pendant des semaines, on ne sut rien de ce qui se passait chez eux. Étaient-ils vivants, morts, blessés ? Nous n'avions pas de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

téléphones, personne ne portait de messages dans les rues. Mon père arrêta d'écouter la BBC et les autres stations de radio car nous étions plus angoissés encore en apprenant le nombre de victimes, les noms des blessés dans les hôpitaux, le manque de sang pour les transfusions, ou de médicaments, ou de médecins.

Pendant des jours et des semaines, on s'assit dans un coin de la pièce, à murmurer nos prières et à attendre qu'une roquette nous tue tous en même temps. Une nuit, alors que les explosions faisaient trop de bruit pour que je puisse dormir, je montai sur le toit du vieux fort et m'assis à côté de la dernière tour restante. Je regardai devant moi les roquettes tomber l'une après l'autre sur les plaines de notre quartier. Chaque fois qu'une d'entre elles sifflait au-dessus de ma tête, j'étais surpris de ne pas être tué. Cela n'avait plus vraiment d'importance. Je me disais juste que l'une d'elles exploserait tôt ou tard à mes côtés et que je ne vivrais pas pour voir le matin suivant.

Parfois mon père, ma mère, mes sœurs et moi écrivions des lettres à mon grand-père, aux tantes, oncles et cousins. Dès qu'un cessez-le-feu était déclaré pour une journée ou deux, on envoyait ces lettres, écrites des jours, voire des semaines plus tôt, par l'intermédiaire de n'importe quelle personne du quartier qui devait se rendre à Makroyan. En une seule journée, on pouvait recevoir un paquet de lettres si l'un de mes oncles arrivait à faire le déplacement. Puis la guerre reprenait, et l'on n'avait plus de contacts pendant des semaines.

Ce furent les pires jours de ma vie. Pourtant, ils avaient quelque chose de charmant. Dès que j'écrivais une lettre, je faisais attention à utiliser les mots justes au bon endroit. J'attendais de ceux qui me répondaient le même soin et la même attention au détail. Pendant toute cette période où la majeure partie des gens se préoccupaient de rester en vie, je me concentrai sur la façon d'écrire une belle lettre, d'exprimer mes sentiments de façon précise, en suivant l'ordre chronologique. J'étais juste en train de trouver ma voie en ce début d'adolescence, alors que la vie était si fragile que les cours que j'aurais pu suivre, les sports que

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

j'aurais pu pratiquer ou le travail que j'aurais pu accomplir n'avaient plus aucun sens.

Après des mois de guerre ininterrompue à Kaboul, un cessez-le-feu fut de nouveau déclaré pour quelques semaines. Grand-Père vint les passer chez nous. J'étais très heureux de pouvoir m'asseoir à côté de lui, de mettre ma tête sur ses genoux, et d'écouter sa respiration pendant qu'il lisait, mangeait, ou bavardait avec d'autres.

La nuit précédant son retour à Makroyan, il parla avec mon père et ma mère jusque tard dans la nuit, bien après que les enfants s'étaient endormis. Une fois qu'il fut parti, j'allai m'asseoir sous l'acacia avec un sentiment profond de solitude. Peu de temps après, mon père vint me rejoindre.

« La nuit dernière, nous avons pris une décision pendant que tu dormais. » Il fit une pause, puis continua en soupirant profondément. « Nous allons profiter de ce cessez-le-feu pour partir, toi et moi, au Pakistan. On y louera une maison, puis on reviendra chercher les autres. On y restera jusqu'à ce que Kaboul soit de nouveau en paix.

— Ce ne sera pas trop dur de vivre dans un pays inconnu ?

— Si nous restons ici, nous allons tous mourir. Au Pakistan, au moins, nous survivrons. Je suis sûr que tu t'habitueras vite. Tu te feras des amis, et tu iras de nouveau à l'école, je te le promets. » Gentiment, il m'adressa un faible sourire. Je commençai à croire que tout cela pourrait vraiment arriver.

Je lui demandai quand nous partirions.

« Demain. » Il mit son bras autour de moi et me serra contre son large torse.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

16
Le chien

Vers cinq heures du matin le lendemain, nous prîmes congé de ma mère, mon frère et mes sœurs. À six heures, j'étais sur le siège d'un vieux minibus bondé, à côté de mon père. Certaines personnes étaient assises sur des sacs de vêtements posés à même le plancher.

J'avais dans la main une tasse de thé noir que je buvais lentement pour me réveiller. J'aimais regarder les montagnes et penser à la nature après avoir passé des mois enfermés dans le fort. Maintenant, Kaboul était derrière nous, on se dirigeait vers la passe de Khyber. J'en avais entendu parler à l'école, par mon professeur d'histoire, comme j'avais entendu parler des bouddhas de Bamiyan, mais je ne l'avais jamais vue. J'étais excité de la franchir bientôt.

Le silence régnait dans le minibus. On n'entendait que le bruit du moteur, et les quintes de toux ou éternuements occasionnels des passagers. Certains somnolaient, d'autres regardaient par les fenêtres tandis que nous descendions les routes pleines de virages des montagnes entre lesquelles Kaboul était nichée. Parfois, le conducteur devait ralentir à cause de grands trous dans la chaussée. Mais en général, il conduisait vite malgré les pentes raides.

Juste en arrivant dans la petite ville de Sarobi, et alors que nous quittions les montagnes, le chauffeur freina brusquement et mon thé se renversa sur mes vêtements. Je sentis la chaleur du liquide couler sur mes genoux.

Les passagers crièrent au chauffeur de faire attention. Celui-ci se retourna et mit son index devant sa bouche pour demander le silence. Les portes du véhicule s'ouvrirent, un homme suivi de deux gardes du corps monta à bord.

Ils nous jetèrent un regard froid. Pas la moindre trace d'un sourire de bienvenue ni la moindre ébauche d'un signe de l'hospitalité afghane dans leurs yeux. Personne ne dit un mot pendant qu'ils nous scrutaient tous, un par un.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le vieil homme assis devant nous tourna la tête et murmura à mon père qu'il s'agissait du commandant Zardad.

Cet officier avait des joues constellées de cicatrices et des sourcils si noirs et fournis que l'on ne voyait qu'eux, au-dessus de ses yeux sombres et enfoncés dans leurs orbites. Il ne pesait pas plus de soixante-dix kilos, sanglés dans une étroite veste de cuir noir et un salwar-kameez. Il sélectionna plusieurs hommes et femmes, dont mon père, les sortit du bus, et dit au chauffeur de continuer son chemin vers le Pakistan. Le chauffeur affolé mit le contact. Je sautai du véhicule avant qu'il ne commence à rouler.

Zardad me regarda dans les yeux et lança : « Tu n'es pas invité.

— Tu as pris mon père et je veux rester avec lui.

— Donc tu viens aussi », répondit-il en me tapant doucement sur l'épaule, comme un vieil ami.

On marcha dix minutes sur la pente d'une montagne escarpée pour parvenir à son camp où plus de deux cents hommes armés se reposaient à l'ombre de tentes. Certains buvaient du thé, d'autres étaient assoupis, d'autres encore ne faisaient que nous observer.

On nous conduisit dans une grande tente ouverte d'un côté, puis on nous demanda de nous asseoir, ce qu'aucun de nous ne fit. On resta debout, pétrifiés. Sous la tente, plusieurs cadavres étaient allongés sur le sol, nus et montrant partout des signes de terribles morsures.

L'un de ces cadavres était celui d'une jeune fille de petite taille qui devait avoir une vingtaine d'années. Ses cheveux blonds étaient étalés autour de sa tête. Elle avait un joli visage, et un corps mince aux longues jambes. Ses épaules étroites ne devaient pas faire plus de trente centimètres de large. Bien que minuscule, sa poitrine semblait avoir été déchiquetée. On pouvait voir des traces de morsures du haut en bas de ses bras et de ses jambes, notamment autour de ses cuisses.

À côté d'elle, un mort ressemblait à une statue sculptée dans une pierre blanche, comme s'il avait été vidé de tout son sang. Comme la fille, il ressemblait plus à un Américain ou à un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Européen qu'à un Afghan. Très musclé, il avait pourtant été mordu sur tout le corps. Sa gorge avait été tailladée, de même que ses poignets, ses cuisses et ses chevilles. Ses mains ne portaient aucune ecchymose, il n'avait donc pas été en mesure de donner des coups à ses attaquants. Son visage était figé dans une expression d'horreur et désespoir. Sa bouche et ses yeux étaient grands ouverts.

D'autres corps gisaient près d'eux, sous des draps blancs maculés de nombreuses taches de sang.

« Vous voyez ces gens ? demanda Zardad. Ils ne m'ont pas donné leur argent et à la fin ils l'ont perdu, et leur vie aussi. Si vous tenez à la vie, donnez-moi votre argent et je vous laisserai partir. »

Mon père sortit son argent de sa poche et le donna au commandant Zardad.

« Où est ta maison ? demanda ce dernier.

— À Kaboul, répondit froidement mon père.

— Pourquoi vas-tu au Pakistan ?

— Pour voir si je peux y vivre.

— Tu n'as pas une femme et d'autres enfants ?

— Si.

— Pourquoi ne sont-ils pas avec toi ?

— Je ne pouvais pas les emmener au Pakistan maintenant. Je n'y ai pas de toit pour eux. Après en avoir trouvé un, je reviendrai les chercher, expliqua sommairement mon père.

— Tu dois être riche. On va faire un marché. Je laisse ton fils retourner chez toi, il revient avec de l'argent, et je te rends ta liberté. Ça te va ? demanda Zardad, ses gros sourcils levés.

— Nous n'avons pas beaucoup d'argent. Juste assez pour vivre quelque temps. Si je te donne tout, comment je vais faire pour nourrir mes enfants ?

— Ne me réponds pas avec une question », s'emporta Zardad.

Mon père baissa la tête et ne dit rien.

Zardad hurla : « Chien ! » Je regardai tout autour, pensant voir un de ses hommes arriver avec le genre de chien que l'on utilise pour le combat. Je regardai les cadavres et leurs traces de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

morsures et pris peur. Pourquoi Zardad voulait-il un chien ?

Un homme entra dans la tente. Il avait de grosses dents, comme de longs crocs jaunes. Il se mit à rire en nous voyant.

Zardad ordonna d'une voix rauque : « Attachez-le. »

Deux hommes attrapèrent mon père par l'arrière pendant qu'un autre lui enlevait sa chemise kameez, puis son pantalon salwar. Ils lui attachèrent les pieds et les mains avec des chaînes, fixées aux quatre coins d'un grand cadre fait d'épaisses poutres en bois. Ils tirèrent ses poignets en haut du cadre et séparèrent ses pieds pour les enchaîner en bas. Il ressemblait à un des tapis que je l'avais vu tant de fois tendre sur un châssis.

Quand mon père fut complètement immobilisé et que tous les yeux furent braqués sur lui, Zardad ordonna à l'homme qu'il appelait Chien de commencer. Chien ouvrit largement la bouche et enfonça ses dents dans un des biceps de mon père. Ce dernier hurla de douleur et cria qu'il n'avait pas d'argent. Zardad ordonna alors à l'homme de se suspendre par les dents à l'autre bras de mon père. Il referma à nouveau ses mâchoires et leva les pieds, ne touchant plus terre, comme on le lui avait demandé. Mon père hurlait, son visage de plus en plus rouge.

J'assistai à cette horreur sans pouvoir y croire. J'avais vu beaucoup de choses depuis le début des combats, beaucoup de cruauté, mais je n'avais jamais imaginé quelque chose d'aussi étrange et indescriptible.

L'homme aux crocs de vampire continua à mordre mon père sur tout le corps : bras, épaules, cuisses, poitrine, aisselles, cou, fesses. Mon père continuait de hurler pendant que Zardad était tranquillement assis sur une chaise, trois mètres plus loin, regardant le spectacle et buvant son thé. Il ne trahit aucune émotion malgré les cris perçants de mon père.

J'arrivai à peine à respirer. Je comprenais que j'étais en train de regarder mon père mourir et mon esprit s'affolait. « Comment puis-je assumer la responsabilité de ma famille alors que je n'ai que treize ans ? »

Les cris de mon père baissèrent en intensité, alors qu'il commençait à perdre ses forces. Ses yeux se fermèrent, son

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

corps enchaîné s'avachit. Ses blessures saignaient abondamment.

Finalement, Zardad ordonna à deux autres hommes de détacher mon père, qui s'effondra sur le sol quand il fut libéré de ses chaînes. Les deux hommes l'attrapèrent par les poignets et le tirèrent sur une dizaine de mètres sur le gravier, écorchant ainsi la peau de son dos. Mon père resta là, immobile, et gémissant.

Puis les deux types vinrent me chercher. Ils enlevèrent mes vêtements, ne me laissant que mon slip et la chaînette autour du cou avec le pendentif de la photo de La Mecque. Ils attachèrent autour de mes poignets et chevilles les chaînes utilisées pour mon père. C'était étrange, mais j'éprouvais un sentiment de soulagement lorsqu'ils serrèrent ces chaînes au point de m'ouvrir la peau. J'avais si souvent triché avec la mort depuis le début de la guerre. Aujourd'hui, ce serait la fin.

L'homme aux crocs de vampire marcha lentement vers moi. Le sang de mon père maculait les commissures de ses lèvres, mais sa peau était très pâle, comme s'il n'avait lui-même plus beaucoup de sang dans les veines. Il me donna l'impression, quand il s'avança vers moi, de manquer de l'énergie suffisante pour se mouvoir.

Quand il me mordit pour la première fois, ce fut comme une scie ou un morceau de métal tranchant qui pénétrait mes bras. La douleur fut si intense que tout s'assombrit brusquement autour de moi. Je me mis à hurler comme je ne l'avais jamais fait.

« Ne le touche pas », cria mon père d'une voix rauque. Il tenta de se lever, mais deux hommes coururent vers lui pour le retenir. Du sang séché couvrait tout son corps, sauf son visage. « Viens me le faire à moi !

— Non, ton fils a du sang plus frais et une peau plus tendre, répondit le type d'une voix si basse que je l'entendis à peine. Toi, tu as du vieux sang. C'est plus agréable avec ton fils. » Il me mordit ensuite la jambe gauche et ce fut pire encore que la fois précédente. Puis il s'en prit à mon épaule, à mon dos. Je ne pouvais rien faire d'autre que de hurler.

Un des soldats de Zardad s'avança. « S'il vous plaît, chef,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

arrêtez un peu. Laissez-les respirer. » Le soldat parlait en pachto.

« Je ne reçois pas d'ordre de toi. C'est toi qui reçois mes ordres », rétorqua Zardad. Jusqu'à présent il n'avait parlé qu'en dari. Il ne regarda même pas le soldat. Il ne faisait que me fixer.

« Oui, chef, je sais, mais je voudrais dormir quelques heures et ces salauds ne font que hurler et m'en empêchent, poursuivit le soldat.

— Hé, fous-moi la paix. Je prends du bon temps », lança Zardad.

Mon père fit des efforts pour se mettre debout. « Quel genre de Pachtoune es-tu ? cracha-t-il à Zardad en pachto.

— Tu es pachtoune ? demanda Zardad, surpris.

— Bien sûr que je le suis, répondit mon père qui chuchotait presque.

— Putain, pourquoi tu ne l'as pas dit ? » Zardad se leva de la chaise depuis laquelle il avait assisté au spectacle, et marcha vers mon père pour le regarder de près. Il le toisa un instant, puis ordonna à ses hommes d'enlever mes chaînes et de nous rendre nos vêtements. « Je ne torture pas mes Pachtounes », lança-t-il avec désinvolture en regagnant sa chaise.

Mon père et moi, nous nous rhabillâmes comme nous pûmes. Les plaies causées par les morsures rendaient chaque mouvement aussi douloureux que si l'on me déchirait la peau. J'étais tellement terrifié que j'avais du mal à savoir ce que je faisais. Du sang coulait de mes blessures et tachait mes vêtements. Pendant tout ce temps, l'homme-vampire me regardait méchamment, furieux d'avoir perdu sa proie et de ne rien pouvoir y faire.

« Et les autres ? demanda mon père qui n'arrivait pas à se tenir droit. Relâchez-les aussi.

— Vous êtes libres de partir, lança Zardad comme s'il donnait un ordre.

— Tu ne tortures pas les gens pour leur argent, n'est-ce pas ? Tu les tortures parce que tu aimes ça, dit mon père.

— Un mot de plus et j'oublie que tu es un Pachtoune. Compris ? Partez et ne regardez même pas derrière vous », hurla Zardad.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Mon père ne dit plus rien. On quitta les lieux en descendant péniblement le chemin escarpé qui menait à la route. Dix minutes plus tard, nous étions dans un taxi qui roulait vers Kaboul. Nous rentrions chez nous.

« Que s'est-il passé ? » demanda ma mère en voyant le sang sur nos vêtements. Les yeux écarquillés, la bouche ouverte, elle était toute pâle.

« On s'est fait mordre par un chien », raconta mon père en la serrant contre lui. Avant de s'écrouler dans ses bras, évanoui.

Ma mère hurla, me demandant de l'aider. Nous avons tous les deux tiré mon père vers son lit et je racontai à ma mère ce qui s'était passé, mais sans rentrer dans les détails car je voulais m'allonger moi aussi.

Elle sortit en courant et revint avec notre voisin, un médecin qui faisait partie d'une équipe de nuit.

Quelques minutes plus tard, il injecta à mon père un produit pour endormir totalement la douleur. Il commença à nettoyer les plaies avec de l'alcool pour les désinfecter, puis avec différents produits qu'il mélangea. Il les frotta doucement avant de les couvrir de bandages.

Quand le docteur eut terminé avec les blessures de mon père, je lui montrai les miennes. Mes épaules et bras m'avaient d'abord démangé, puis étaient devenus douloureux. Les morsures saignaient encore, notamment celles de mon bras droit, les plus profondes. Le docteur m'appliqua le même traitement qu'à mon père. Il était surpris que j'aie supporté de telles douleurs, mais la souffrance était devenue notre manière de vivre.

Le lendemain matin, je me réveillai tôt, encore en mauvais état. Une zone rouge entourait chaque blessure qui était extrêmement chaude. Je remarquai un liquide malsain qui s'écoulait des morsures de ma jambe gauche. Toutes les plaies étaient deux fois plus gonflées que la nuit précédente. Quand je bougeais, j'avais l'impression que ma peau se déchirait.

Notre guérison prit deux semaines. Ma mère ne voulait même pas que mon père parle de partir au Pakistan. Elle disait que ce

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qui nous était arrivé était de mauvais augure. Elle disait aussi que si nous vivions au Pakistan, ce serait pire qu'à Kaboul.

« Tu es superstitieuse, lui dit mon père.

— Oui », répondit-elle sèchement. Elle faisait les cent pas dans la pièce comme le léopard que nous avions dans le jardin le faisait dans sa cage. Mon père la regarda quelques minutes puis lui demanda du thé.

Elle s'arrêta, le fixa, et leva le doigt comme elle le faisait avec moi ou mes sœurs. « Je ne vais pas au Pakistan, lança-t-elle fermement. Je reste à Kaboul. Et si j'y meurs, tant pis. Je préfère mourir sur le sol auquel j'appartiens que dans un pays étranger. »

Mon père savait que discuter ne la ferait pas changer d'avis. Elle quitta la pièce en silence pour lui préparer son thé.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

QUATRIÈME PARTIE

Le triomphe de la folie

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

17
Un nouveau type de justice

Nous étions maintenant dans le temps de l'attente. Les combats cesseront, disait-on, si nous attendons. Nous reprendrons un jour le cours de nos vies, si nous attendons. Ou alors nous trouverons un moyen de nous en sortir, si nous attendons. Et notre or, s'il était encore dans le jardin de Grand-Père, attendrait aussi, de la même façon que nous attendrions à Noborja.

À Kaboul, les combats diminuèrent en intensité et une école, près de Noborja, rouvrit. Après avoir voulu si ardemment retourner à l'école, j'étais déçu aujourd'hui par celle-ci. Elle avait piètre allure, rien à voir avec les bâtiments bien entretenus auxquels les familles aisées de notre quartier apportaient leur soutien, et où les enseignants connaissaient mon nom et ma famille : j'y étais bien traité, et enthousiaste devant toutes les nouvelles choses que j'apprenais.

Dans cette nouvelle école, de nombreux élèves venaient des zones rurales du nord de Kaboul, comme Chamali, Parwan, le Panchir. Ils parlaient dari avec les accents de leur région qui me semblaient étranges. Leurs familles, pour quelques-uns d'entre eux, étaient arrivées à Kaboul avec les moudjahidine. Certains préféraient se battre plutôt que d'étudier. En dari, on dit : « Si tu t'assieds à côté de bonnes personnes, tu deviendras une bonne personne. Si tu t'assieds à côté de mauvaises personnes, tu deviendras une mauvaise personne. » Les élèves n'étaient pas vraiment de mauvaises personnes, mais en les fréquentant, j'acquis de mauvaises habitudes.

J'allais tous les jours à l'école, surtout parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire. J'avais manqué plus de deux années, mais c'était le cas de la plupart des élèves. Nous avions tous pris du retard, même si quelques-uns, comme moi, avaient suivi des cours, donnés par leurs parents, à la maison. Vivre une guerre nous avait aussi appris beaucoup de choses.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Je m'étais retrouvé en quatrième, je ne sais comment. Peut-être parce que j'avais treize ans et l'apparence physique qui correspondait à cette classe. J'y passais quatre heures chaque après-midi. Les enfants plus jeunes, notamment mes petites sœurs, y allaient le matin. Ma sœur aînée étudiait dans un lycée de filles tout proche. Pendant le temps que duraient les cessez-le-feu, on pouvait s'y rendre quotidiennement.

De nombreux professeurs étaient aussi découragés que les élèves par la vie en Afghanistan. Ils faisaient beaucoup d'efforts, cependant, pour nous convaincre que ce qu'ils nous enseignaient était important pour nous. Peut-être avaient-ils raison.

Parfois, en classe, on parlait des différentes factions, de celles qui étaient bonnes, de celles qui ne l'étaient pas. Finalement, on s'accorda tous sur le fait qu'aucune n'était bonne. Des roquettes tombaient encore de temps à autre sur Kaboul, même si on ne savait jamais vraiment par qui elles avaient été tirées. Puis, soudain, on entendit parler d'une nouvelle faction qu'on appelait les talibans. Elle prenait le contrôle des villes du sud et avançait lentement vers l'est. De nombreuses personnes disaient qu'elle allait encercler Kaboul et repousser toutes les autres factions. On ne savait pas grand-chose sur elle, mais on était fatigués des commandants et des factions.

On avait surtout peur du directeur de notre école. Il avait les yeux rouges comme des boules de feu. Chaque jour, il giflait les élèves qui se battaient jusqu'à ce qu'ils pleurent devant tous les autres. Il était stupide au point de nous dire de réparer un robinet qui perdait une eau précieuse en le bouchant avec un morceau de bois. On le fit, et on se retrouva tous mouillés quand l'eau gicla. Il nous gifla parce que nous étions mouillés.

Par contre, personne ne le gifla quand on découvrit un chat mort dans la citerne. Il était là depuis au moins une semaine, et on avait bu de cette eau.

Le cours que j'aimais vraiment, c'était celui de notre professeur de dari et de littérature, une femme jolie et toujours joyeuse. Elle m'aida à comprendre pour la première fois qu'une histoire ne se résumait pas à son intrigue. Elle nous apprit que les images

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

créées par les mots peuvent avoir des significations cachées. Je commençai à relire tous les livres que nous avions à la maison, cherchant, comme un détective, les significations cachées que d'autres moins intelligents que moi ne pouvaient voir.

Les manuels scolaires contenaient très peu de littérature. Un peu de poésie, quelques nouvelles aux mots difficiles et sophistiqués, et les biographies de poètes et d'écrivains connus. Notre professeur nous demandait donc de lire d'autres livres, notamment des romans. Nombreux étaient les garçons qui avaient horreur de la lecture, et ils boudaient. Mais nous étions quelques-uns à trouver que chaque ouvrage conseillé par notre professeur était meilleur que le précédent.

Cette enseignante nous recommanda des romans susceptibles de nous aider à comprendre des choses qui ne sont pas enseignées dans les manuels. Elle choisissait surtout des auteurs iraniens comme Amir Ashiri, Parwiz Qazi Sayed, Aroniqi Karmani, et Jawad Fazil. Elle nous suggérait aussi des auteurs occidentaux, comme Maxime Gorki, Fiodor Dostoïevski, Léon Tolstoï, Anton Tchekhov, Jack London, et Thomas Mann. Crime et Châtiment parlait trop de privations, de misère et de souffrance. Je lus les premières pages avant de remettre le livre dans le placard en me disant que je le lirais quand je ne vivrais plus en Afghanistan.

Notre professeur s'exprimait doucement à voix basse, mais de façon à ce que tout le monde puisse l'entendre. Quand elle arrivait dans la classe, chacun s'arrêtait de parler, et personne ne taquinait qui que ce soit pendant son cours, comme cela se produisait dans les autres classes.

Un jour, elle nous raconta qu'elle avait reçu son diplôme en Russie et qu'elle aurait voulu enseigner à l'université de Kaboul. Mais elle avait trois fils, le dernier avait quatre ans de moins que nous, et elle devait passer le plus de temps possible à la maison. Je ne pense pas qu'elle travaillait pour l'argent car son mari possédait une boutique d'électronique qui marchait bien. Elle enseignait parce qu'elle adorait la littérature, que je commençai à découvrir, et j'étais enthousiaste d'apprendre avec quelqu'un qui

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'aimait autant qu'elle.

Alors que les mois devenaient des années, je vis des poils pousser sur mon corps à de nouveaux endroits. J'eus d'abord peur que toute la tension liée à la guerre ne me transforme en singe. Je me souvenais des images de mon livre d'école d'autrefois. La guerre pourrait-elle faire que des humains redeviennent des singes ?

Puis des rêves d'un genre nouveau, notamment au sujet des femmes, me procurèrent excitation et embarras. Dès que je regardais un magazine avec une photo de jolie femme, je ressentais quelque chose d'étrange.

Ce n'était plus comme avant, quand un jeune Afghan pouvait sortir avec une fille. Depuis l'arrivée des moudjahidine, un garçon devait se marier pour avoir une petite amie. Et je ne voulais pas me marier si jeune.

Au lieu de cela, je passais des heures et des heures dans une salle de gym à lever des poids et à m'entraîner à la boxe. Mes bras durcissaient, mon thorax se transformait en un torse d'homme. Quand je me regardais sans chemise dans un miroir, je voyais un corps plein de muscles, comme ces statues que l'on observe dans les livres qui parlent de Platon ou de Socrate.

Un jour, je fis semblant d'être une statue d'Apollon. Je me mis à poser avec le bras gauche en l'air pendant quelques minutes sans savoir que mon père me regardait depuis la porte. Il se moqua ensuite de moi pendant plusieurs semaines. Il me regardait, puis levait son bras gauche. Je n'aimais pas qu'il me ridiculise, mais au moins j'avais l'occasion de l'entendre rire.

Mon père racontait des blagues pendant les repas, mais il n'était pas heureux, sauf lorsqu'il mettait ses gants de boxe et qu'il me montrait comment feindre un coup droit, ou comment revenir avec un crochet du gauche. Il ne permettait à personne d'aborder le sujet des tapis, ou des passeurs, ou de la maison de Grand-Père.

Un jour arriva où j'eus le sentiment que nous avions passé plus de temps à Noborja que dans notre propre maison. Il n'y avait

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cependant que quatre ans que nous y vivions.

Un jeudi soir de septembre 1996, on entendit de nombreuses voitures circuler dans les rues. Aucun tir, pas de roquettes, mais toutes les artères de Kaboul furent particulièrement animées tout au long de la nuit.

Le lendemain matin, comme d'autres vendredis, je m'apprêtai à prendre un petit déjeuner tardif avec ma famille puis, si aucune faction ne nous tirait dessus depuis les montagnes, à aller regarder pendant une heure nos voisins jouer au football sur la route devant le fort. Après ça, je rentrerais à la maison écouter ce que nous racontait la radio avant de prendre un déjeuner consistant avec mon grand-père ou celui de mes oncles qui serait venu nous voir. Pendant que les adultes boiraient du thé tout l'après-midi, j'irais dans le jardin pour m'étendre à l'ombre de la vigne, écouter les moineaux faire leurs chuk chuk, et lire l'un de mes romans iraniens.

Mais en approchant de la grille ce vendredi-là, aucun bruit de football ne me parvint de la rue. Rien que du silence.

Notre portail en tôle ondulée n'était plus qu'une passoire après avoir été transpercé en de multiples endroits par les éclats d'une roquette tombée sur le seuil plusieurs années auparavant. Cette roquette avait aussi tué un petit garçon qui faisait manger son âne dans un tas de détritus tout près. Nous n'avions jamais eu assez d'argent pour remplacer le portail et l'avions laissé en l'état.

Je regardai dehors par l'un de ces trous pour voir pourquoi personne ne tapait dans un ballon là où le chemin de terre s'élargit entre notre portail et l'ancienne ambassade de Grande-Bretagne pour former une grande aire de jeu. Aucun footballeur n'était en vue. En revanche, j'aperçus des étrangers. Jamais je n'avais vu des hommes pareils, pas même dans mes rêves, dans des films, des romans, ou encore dans des livres d'histoire.

Ils ressemblaient à des Afghans, mais étaient bizarrement habillés. Ils portaient de grands turbans noirs et blancs et de très longs kameez qui descendaient bas sous les genoux, par-dessus leurs pantalons salwar. À la main, ils tenaient des fouets.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Tous avaient souligné leurs yeux avec du khôl. Leurs longues barbes n'étaient pas taillées. À la place de chaussures, ils portaient des mules et leurs pieds étaient couverts de poussière. La plupart d'entre eux mâchaient du tabac à chiquer. Certains crachaient de la salive marron sur le sol, puis se nettoyaient la bouche avec un pan de leur turban.

Aucun d'eux ne parlait. Ils semblaient désorientés, comme des hommes arrivant d'une forêt ou de grottes et qui auraient vu pour la première fois de leur vie des immeubles.

Je pensais qu'il s'agissait peut-être de vampires. Je savais qu'ils n'existaient pas, sauf dans les histoires pour faire peur aux enfants. Mais qu'est-ce que je pouvais avoir d'autre sous les yeux ?

Je n'apercevais même pas de voisin aux alentours. Pas un seul. La peur m'envahit. Peut-être avaient-ils tous quitté la ville la nuit précédente sans nous prévenir. Ou peut-être ces vampires les avaient tous mangés et inspectaient maintenant chaque maison pour voir s'il restait encore quelqu'un à se mettre sous la dent.

« C'est impossible », me dis-je pour me rassurer, même si je n'étais sûr de rien.

Depuis le début du conflit entre les factions, il fallait généralement des mois pour que l'une d'entre elles évince les autres et prenne le contrôle d'un quartier. Là, cette nouvelle faction donnait l'impression d'avoir conquis toute la ville sans combats et sans victimes. Il fallait que je sache ce qui se passait.

J'ouvris la porte aussi doucement que possible et mis un pied dehors. Trois de ces hommes entendirent le grincement du portail et coururent vers moi. Le visage haineux, ils levèrent leurs fouets.

L'un d'eux s'approcha et me demanda si je savais où trouver Ahmed Chah Massoud. Ils parlaient tous pachto avec l'accent de Kandahar, plus chantant que celui de Kaboul. Peut-être faisaient-ils partie de cette nouvelle faction des talibans dont on avait entendu parler.

« Je ne sais pas », répondis-je, en pachto, sur un ton craintif. Ils s'adoucirent en m'entendant parler leur langue.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Tu connais Fahim ? ajouta le même homme.

— Tout le monde le connaît », lui dis-je. Le maréchal était un Tadjik et un des proches de Massoud.

Un autre poussa les deux premiers et m'attrapa par le col. Ses mains sentaient la merde.

« Tu es le fils de Fahim ? hurla-t-il.

— Non !

— Où est sa maison ? » demanda-t-il en resserrant son étreinte.

Je montrai du doigt Bagh-e-Bala, une pente raide couverte d'arbres qui monte près d'un kilomètre à l'ouest de Noborja, là où se trouvait autrefois un jardin construit par les Mongols.

« Montre-nous sa maison », m'ordonna-t-il en me tenant toujours par le col.

Je les emmenai dans la rue de Fahim et leur indiquai sa maison de loin. Le type qui me tenait lâcha prise.

Je courus chez moi raconter à ma famille ce qui venait de se passer. Ils pensèrent que j'avais tout inventé, sauf ma mère. Je voyais bien, à la façon dont elle m'avait écouté, qu'elle me croyait.

Comme il le faisait tous les vendredis quand des invités étaient susceptibles de venir, mon père s'était rasé de près ce matin-là et portait son plus beau pantalon et une chemise blanche à manches courtes bien repassée. Il décida de sortir pour se rendre compte de la situation.

Ma mère refusait qu'il quitte la maison avant qu'on en sache plus. « Il n'y a aucun combat en ce moment. Si les membres d'une nouvelle faction sont arrivés en ville, je veux m'en faire des amis », lui expliqua mon père avec son sens pratique habituel.

Une demi-heure plus tard, il revint, l'air fâché. Son visage portait des marques de doigts et le dos de sa chemise blanche une trace de fouet.

« Que s'est-il passé ? » demanda ma mère d'une voix inquiète.

Il ne répondit pas, mais traversa la pièce, s'assit dans un angle, mit sa tête sur ses genoux et ses bras autour de ses jambes.

Mes trois petites sœurs arrêtèrent de se lancer des oreillers et de sauter sur le toshak de mes parents. Ma mère s'assit devant

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mon père et lui souleva la tête.

« Que s'est-il passé ?

— Ils m'ont fouetté.

— Pourquoi ? demanda ma mère, surprise.

— Parce que j'ai rasé ma barbe. Ils m'ont traité d'infidèle et de communiste, expliqua-t-il, offusqué. Ils ont dit que la barbe était le symbole de l'islam.

— L'islam est dans le cœur, pas sur le visage, déclara ma mère.

— Je leur ai dit que si la barbe était le symbole de l'islam, alors la chèvre doit être musulmane puisqu'elle naît barbue, raconta mon père qui avait l'air un peu hébété. Ils m'ont alors fouetté.

— C'est qui, ces gens ? » lança ma mère avec dégoût.

Mon père reposa sa tête sur ses genoux, et ma mère l'embrassa. Elle nous fit signe de quitter la pièce en même temps qu'elle et de le laisser seul. Couvrant sa tête d'un voile, elle partit se faire une idée par elle-même de cette nouvelle faction.

Elle revint un quart d'heure plus tard, les yeux pleins de rage, en boitant.

« Un type au turban noir, aux vêtements déchirés et à la longue barbe m'a fouetté les jambes, s'exclama-t-elle.

— Pourquoi ? demanda mon père, furieux, qui se remit sur ses pieds d'un bond, prêt à en découdre.

— Parce que je ne porte pas de burqa. »

De toute évidence, les coups reçus la faisaient souffrir.

« Que se passe-t-il ? D'où viennent tous ces gens bizarres ? » s'interrogea mon père.

Mes sœurs étaient venues aux nouvelles. « Je vous interdis de sortir de cette maison aujourd'hui, avertit fermement ma mère.

— Qui sont ces hommes ? demanda ma sœur aînée à mon père.

— Je ne sais pas. » Il leva les yeux au plafond et murmura : « Je n'ai pas eu le loisir de leur poser la question. »

Ma mère demanda à ma sœur aînée de lui apporter du coton et de l'alcool afin de désinfecter les blessures faites par le fouet sur ses jambes. Une de mes petites sœurs alluma la radio pour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

écouter la pièce de théâtre du vendredi : à la place, on entendit un chant étrange. On crut qu'il faisait partie du programme dramatique, mais il se poursuivit pendant des heures. Cette date sonna la fin du théâtre à la radio pendant cinq ans.

Les chants étaient tous en pachto, sans musique d'accompagnement. Nous les entendions dehors, diffusés par des haut-parleurs fonctionnant à plein volume fixés sur des voitures qui sillonnaient les rues. Il s'agissait bien de chansons, mais sans musique.

Ce jour-là, j'en étais sûr, aucun membre de la famille ne viendrait déjeuner. Et je n'avais pas faim. J'allai plus tôt que d'habitude dans le jardin m'asseoir sous la vigne pour lire et me sortir de la tête ces types d'un nouveau genre. Alors que je m'installais à mon endroit habituel, je vis quelque chose briller sur le sol, près du mur du jardin. J'abandonnai mon livre pour aller voir. Une kalachnikov et plusieurs boîtes de balles étaient posées dans l'herbe à côté du mur. Un sac en plastique contenant treize grenades s'y trouvait aussi.

Je n'y touchai pas, ayant peur qu'un fil électrique ne les relie à une mine. J'appelai notre vieux chowkidar pour qu'il vienne regarder ça. Le gardien s'avança vers moi d'une démarche traînante, appuyé sur sa canne. Devant son visage pendait un bout de son turban sale, couvert de taches de jus de tabac que le vieux expectorait sans cesse. Il regarda les armes et cracha.

« Elles appartiennent sûrement aux gens de Massoud. Il a quitté Kaboul la nuit dernière. C'est la femme de Zalmai qui me l'a dit.

— Mais pourquoi ces armes sont-elles là ?

— Ceux qui n'ont pas pu partir avec Massoud ont dû se débarrasser de leurs armes. Cette nouvelle faction a dit que si on en trouvait chez quelqu'un, il irait en prison. »

Il cogna une grenade avec sa canne. Je fis un saut en arrière.

« Il faut les cacher quelque part », dit-il. Il défit son turban, l'étala sur le sol et, sans manifester aucune crainte, y déposa la kalachnikov, les balles et les grenades avant de balancer le tout sur son dos voûté. Il les porta de l'autre côté du jardin, là où se

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

trouvait une fosse d'aisance. Avec précaution, il laissa tomber chaque pièce une à une dans le trou. Puis il appuya dessus avec une pelle jusqu'à ce qu'elles disparaissent sous les saletés.

Je parcourus le jardin pour voir si d'autres armes s'y trouvaient et découvris des grenades et des mines qui ressemblaient à des papillons jaunes, deux lance-roquettes RPG, des centaines de balles, et six fusils.

Je cachai l'un de ces fusils sous mon pantalon pour le garder. C'était le même que celui que j'avais souvent vu dans les films de James Bond. Maintenant que j'avais quatorze ans, je savais qu'il me fallait assumer les responsabilités d'un homme, et c'était une bonne chose d'avoir un fusil. On mit le reste dans la fosse en les enfonçant jusqu'à ce que tout soit englouti sous les ordures.

Je continuai mon inspection du jardin pour voir si d'autres armes m'avaient échappé. Tandis que j'écartais des branches, quelqu'un dans la rue lança deux sacs de grenades par-dessus le mur.

Je me mis à hurler : « Bon sang, qui fait ça ? C'est une poubelle ou quoi, notre jardin ? » Je grimpai sur le mur pour voir le responsable. Un homme grand aux larges épaules s'enfuyait comme un chien apeuré en cherchant à se cacher.

Plusieurs fois je criai, le traitant de lâche, mais il ne se retourna pas et disparut derrière le coin de la rue.

J'ouvris les sacs. Chacun contenait vingt grenades. Je les fis disparaître une à une dans la fosse.

Pendant une semaine, des armes de plus en plus nombreuses furent balancées par-dessus notre mur. On ramassa un arsenal de fusils, grenades, lance-roquettes, balles, mines papillons, et bien d'autres choses que nous n'avions jamais vues. On continua à les éliminer de la même façon.

Finalement, il n'y eut plus assez de déchets organiques pour couvrir toutes ces armes et chacun fut prié de venir utiliser les toilettes – devenues une véritable armurerie – du fort pour recouvrir ce qui s'y trouvait.

Un jour, alors que j'y étais, je regardai dans le trou et vis le canon d'une kalachnikov pointé sur mes fesses, mais il était trop

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

tard pour que j'arrête.

Au début, certains de nos voisins avaient peur d'utiliser nos toilettes, pensant que cela pourrait provoquer des explosions. Mais mon père sut les convaincre. Il leur raconta qu'une rumeur courait selon laquelle les talibans – maintenant, leur nom était connu – mettraient toute personne chez qui ils trouveraient des armes en prison et la fouetteraient à mort.

« Une fois que vous êtes en prison, c'est presque impossible d'en sortir, sauf en leur graissant la patte avec un gros paquet d'argent », entendait-on. Je me demandais comment les gens pouvaient savoir ça. Les talibans n'étaient à Kaboul que depuis une semaine.

On avait peu d'informations les concernant. Tout ce qu'on savait venait de la BBC qui nous avait appris comment les talibans avaient pris le contrôle de Jalalabad, la dernière ville d'Afghanistan avant la passe de Khyber qui mène au Pakistan. De là, les talibans avaient avancé vers Kaboul. D'autres combattants talibans avaient pris le contrôle de la route principale qui va de Kandahar et l'ouest vers la capitale. Et d'autres encore celui d'une petite route qui traversait la province du Logar en direction du sud. La seule voie encore ouverte depuis Kaboul était celle qui menait vers le nord.

Tandis que la guerre civile se poursuivait, le gouvernement des moudjahidine s'était de plus en plus affaibli. Ils n'avaient pas pu répondre aux attaques, occupés qu'ils étaient à se battre entre eux. Quand ils avaient su que les talibans avaient pris Sarobi, à mi-chemin entre Jalalabad et Kaboul et proche du camp de Zardad, ils avaient paniqué. Ils se doutaient que des milliers de talibans seraient le lendemain dans Kaboul et n'auraient aucune pitié.

C'est pourquoi les factions de moudjahidine avaient vite quitté Kaboul en plein milieu de la nuit en empruntant la dernière route encore libre d'accès. Ils avaient emporté des camions remplis d'armes et de munitions vers leurs bases de la vallée du Panchir, à travers les montagnes de l'Hindou Kouch, au nord, de façon à ce que les talibans ne mettent pas la main dessus. Mais cela

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

n'avait aucune importance, au Pakistan les talibans s'étaient vu offrir toutes les armes dont ils avaient besoin.

Quand le premier groupe de talibans arriva dans Kaboul, il s'attendit à un dur combat, mais il ne trouva que des rues vides après le départ des moudjahidine. Devant une ville aussi silencieuse, ils restèrent perplexes, mais il ne leur fallut pas longtemps pour nous faire savoir qu'ils étaient nos nouveaux maîtres.

Chaque jour on entendait de nouveaux décrets énoncés par le mollah Omar, le chef des talibans, à la radio Charia (la voix de la loi islamique). Ces décrets venaient du bureau de l'Amer bel Marug wa Nai As Munkar (le Département pour la promotion de la vertu et pour la prévention du vice).

Un jour, c'était : « En Afghanistan, chaque homme doit se faire pousser la barbe. »

Le lendemain : « Toutes les femmes de plus de douze ans doivent porter la burqa. »

Le jour d'après : « Jouer au cerf-volant est interdit. »

Ensuite : « Personne ne doit garder des pigeons ou des oiseaux de combat chez soi. Les pigeons sont réservés aux mausolées et aux mosquées. »

Ensuite encore : « Personne en Afghanistan ne doit regarder la télévision. Celui qui sera pris en train de regarder des films recevra une punition publique et sera emprisonné pour six mois. »

Et enfin : « Chaque homme doit se rendre à la mosquée cinq fois par jour pour prier. »

On ne pouvait rien dire. Tout le monde pensait, cependant, que, tôt ou tard, une nouvelle faction prendrait le pouvoir et que le vent tournerait à nouveau. Après tout, ça se passait comme ça, en Afghanistan.

À la fin de l'émission Maulvi Nazami, le chef de la radio Charia, concluait : « Nous disons ce qui est juste de manière à être aimés. »

Quelques semaines après l'arrivée des talibans, je vis l'un d'eux

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

à l'arrière d'une camionnette, un haut-parleur dans la main droite, qui hurlait : « Nous, les étudiants de Dieu, apportons la justice dans cette ville et dans d'autres villes d'Afghanistan. Si vous êtes intéressés par notre justice, venez au stade de Kaboul pour voir comment nous la rendons. Aujourd'hui, à quatorze heures. »

J'étais sur le chemin de l'école quand j'entendis cette étrange annonce et la racontai à mes camarades de classe, leur précisant que je voulais aller au stade pour voir ce que la justice signifiait pour les talibans. Quelques-uns voulurent m'accompagner. Les Afghans aiment toujours apprendre de nouvelles choses. Donc, au lieu d'aller en classe, on traversa Kaboul, accrochés aux portes d'un autobus bondé.

Le stade était rempli d'hommes et d'écoliers, aussi curieux que nous. Un pick-up arriva au milieu du terrain, ce qui était surprenant car l'herbe pousse difficilement à Kaboul et aucune personne sensée ne conduirait un camion, même léger, sur un terrain de foot. À l'arrière du pick-up, un haut-parleur, et debout, deux talibans en salwar-kameez noir, les cheveux longs coiffés d'un turban blanc. Même depuis nos sièges, on apercevait les cercles de khôl noir autour de leurs yeux.

« Nous nous sommes donné le nom de talibans, ce qui signifie "étudiants de Dieu". Nous ne faisons jamais rien de mal, affirma l'un d'eux dans le micro. Nous ne nous trompons jamais, même par erreur. Nous agissons toujours bien, comme ça nous pouvons être aimés. Quand nous parlons, nous avons toujours raison, ainsi nous pouvons être adulés. » Pendant son allocution, il pivotait sans cesse sur lui-même afin d'être entendu partout dans le stade.

Quelques instants plus tard, deux autres talibans amenèrent sur le terrain un homme portant des chaînes autour des poignets, des pieds et du cou. Celui qui parlait au micro annonça que cet homme était un voleur qui avait dérobé une paire de chaussures dans un magasin.

La voix du taliban gagnant en intensité, le haut-parleur se mit à grésiller. « Cet homme a volé une paire de chaussures dans une boutique de Kaboul. Il mérite l'amputation, c'est notre sentence

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pour les voleurs. Si nous ne faisons rien contre eux, ils deviendront nos maîtres, comme Gengis Khan, ou comme les Anglais, les plus grands voleurs de notre temps. Alors, il sera impossible de les contrôler. »

Ils placèrent l'accusé au milieu du terrain de football et ouvrirent ses menottes. Deux talibans maintinrent son bras droit sur une table, un médecin lui injecta un anesthésique, puis prit une scie pour lui couper la main sous ses yeux. Un des talibans attrapa la main et la tendit en l'air pour la montrer à la foule. Elle saignait encore, et devant nos yeux horrifiés, les doigts pâles semblaient bouger lentement. En état de choc, le voleur s'écroula. Deux autres talibans le prirent par les bras et le traînèrent hors du terrain de football.

Les spectateurs étaient abasourdis. Un silence stupéfait remplit le stade. J'étais très souvent venu là avec mon père, mais c'était la première fois qu'il y régnait un tel calme alors que les lieux étaient bondés.

Mes copains et moi ne voulions pas rester plus longtemps. On se leva pour partir, ce que d'autres firent aussi. Mais des talibans arrivèrent de partout, nous fouettèrent en nous ordonnant de rester assis pour assister à l'exécution.

Ils amenèrent un autre homme portant des menottes aux mains et des chaînes aux pieds.

Le silence sinistre fut brisé par l'annonceur taliban : « Il y a quatre ans, cet homme a tué son voisin, puis s'est sauvé en Iran. Quand il est revenu, il a été arrêté. Aujourd'hui, un des membres de la famille de la victime va lui tirer une balle dans la tête et vous en serez tous témoins. »

Un taliban donna un fusil au membre de la famille de la victime et lui demanda de tirer. Le tireur visa. La balle rentra par le front et ressortit par l'arrière de la tête. Le corps de l'homme s'agita quelques instants sur le sol.

Finalement, l'annonceur lança : « Vendredi, nous accomplirons deux nouveaux actes de justice. Maintenant, vous pouvez partir, et vous reviendrez vendredi prochain. Pas besoin de ticket d'entrée. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Je sortis du stade en courant, bien décidé à ne jamais y remettre les pieds. Mais dans les semaines qui suivirent, un nouveau chef d'établissement, un taliban, fut nommé dans notre école. Il nous ordonna de retourner plusieurs autres fois au stade pour assister à la justice rendue par les talibans. Il y eut des lapidations de femmes désignées comme des prostituées. Il y eut des hommes accusés d'homosexualité : on fit basculer sur eux un mur de brique pour les tuer. Depuis que les talibans ont quitté Kaboul, jamais je n'ai remis les pieds dans ce stade.

À l'entrée, des talibans distribuaient aux passants un tract dont le titre était écrit en gros caractères noirs :

LA JUSTICE
C'EST L'ÉGALITÉ

Emprisonner les violeurs, amputer les voleurs, exécuter l'assassin, broyer les homosexuels sous des murs de brique, et lapider les prostituées jusqu'à la mort !

On emprisonne les violeur pour leur donner une leçon et afin que personne ne peut nier notre vertu islamique.

On ampute les voleurs afin que les vols sont arrêtés à l'avenir.

On exécute les assassins afin que sont empêchés d'autres assassinats.

On lapide les prostituées afin que l'adultère et la prostitution sont empêchés.

Les adultérins et les prostituées sont des porteurs du Sida. Tuer les prostituées, c'est le devoir de chaque Afghan.

Il existe trois sortes de punitions pour les homosexuels :
1. Emmenez-les en haut de l'immeuble le plus élevé et poussez-les dans la vide.
2. Creusez un trou près d'un mur, mettez-y ces gens, et faites tomber le mur sur eux. Si l'un d'eux ne meurre pas, c'est qu'il n'est ni un pécheur ni un homosexuel. Le mur doit s'effondrer sur ceux qui sont à blâmer.
3. Les cheveux des homosexuels doivent être rasés et il faut les promener sur un âne pour les exhiber, la tête en bas et le visage noirci.

Sachez-le ! Nous mettons en action la seconde punition.
Nous fouettons les pécheurs pour les fautes mineures. S'ils meurent sous les coups, ça signifie qu'ils étaient le pécheur des pécheurs, et il ou elle meurt propre.

Quel qu'ait été l'auteur de ce tract, il ignorait les règles de la grammaire. Au dos de ce papier, un autre texte portant sur les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

droits des femmes chez les talibans détaillait une liste des choses que les femmes pouvaient ou ne pouvaient pas faire. « Waouh, les femmes sont mises en cage », m'exclamai-je après l'avoir lu avec mes copains. La liste était longue et certaines règles étranges.

QUELS SONT LES DROITS TALIBANS
POUR LES FEMMES ?

Les parents ne doivent pas gardé leurs filles dans leur maison. Ils doivent les marier dès qu'elles sont prêtes. C'est notre conseil, et comme nous sommes les étudiants de Dieu, nous savons mieux que les autres.

Les femmes pauvres et veuves doivent être aidées financièrement par les membres de leur famille. Les veuves doivent être remariées par la famille de leur beau-père.

Les femmes ne doivent pas sortir de chez elle. En cas d'urgence, elles peuvent sortir, mais ne doivent pas porter de vêtements à la mode pour attirer l'attention des hommes, car elles appartiennent à un seul homme (mari), ou elles seront bientôt la propriété d'un homme (mari). Si une femme est vue à l'extérieur avec des vêtements à la mode, près du corps et charmants, elle sera chassée de sa maison, et son frère, son père, ou son mari, seront punis ou emprisonnés. La femme ne doit être attirante que pour son mari à l'intérieur de sa maison. Les femmes ont la responsabilité d'un professeur pour leurs enfants et d'une aide pour leur mari.

Le maquillage est interdit pour les femmes, sauf si elles le font pour leur mari à l'intérieur des limites de la maison, mais les hommes peuvent utiliser du khôl à l'extérieur de la maison et à l'intérieur.

Les femmes n'ont pas autant de cerveau que les hommes, donc elles ne peuvent pas penser sagement comme les hommes. Donc nous refusons de leur permettre de participer à des activités politiques.

Quelque soit le lecteur de ce papier, il ou elle doit le donner aux autres femmes ou leur lire pour qu'elles connaissent nos règles et les observent.

Sincèrement ! Les règles talibans

Je ramenai ce papier à la maison pour le faire lire à ma mère et à mes sœurs qui le montrèrent à nos voisins. Bientôt, tout le monde l'avait lu ou en avait une photocopie.

D'abord, les gens se moquèrent de la vilaine grammaire et de la mauvaise orthographe. Mais très vite, les femmes comprirent que

tout cela était très sérieux.

Quand les factions moudjahidine étaient arrivées à Kaboul et avaient fait connaître leur version des lois islamiques, les femmes avaient été forcées de se couvrir, mais elles pouvaient encore aller où elles voulaient et faire ce que bon leur semblait, si les combats le permettaient. Une fois que les talibans eurent pris le pouvoir, les femmes disparurent presque totalement des rues de la ville.

Les hommes eurent aussi droit à leurs propres règles strictes. L'une des plus contraignantes était l'obligation de se rendre à la mosquée cinq fois par jour plutôt que de prier là où ils se trouvaient. Le mollah devait remplir une feuille de présence. Il appelait les noms pour voir qui était là et qui ne l'était pas. Il mettait une croix devant le nom des absents et devait en rendre compte auprès du Département pour la promotion de la vertu et la prévention du vice. Le lendemain, un taliban pouvait venir chercher le fautif et l'emprisonner pour huit jours.

Pendant les premières semaines, les emprisonnements pour absentéisme furent quotidiens, mais avec le temps, le décret ne fut plus appliqué de façon aussi stricte, sauf si le mollah avait pris quelqu'un en grippe.

Dans notre quartier habitait un homme que l'on appelait Malem-e-chaq, le professeur potelé. Il avait six fils, était extrêmement riche, et possédait même une piscine dans son jardin. Le mollah ne l'aimait pas, sans que j'en sache la raison. Malem-e-chaq était un homme bien, néanmoins le mollah tenait une comptabilité précise de sa présence à la mosquée, et le pauvre devait s'y présenter cinq fois par jour, sauf lorsqu'il voyageait dans le cadre de ses activités d'import-export. Avant de partir en voyage, il devait dire au mollah où il allait et combien de temps il s'absentait. C'était la même chose pour ses fils qui géraient des magasins dans d'autres quartiers de Kaboul. Mon père procéda ainsi plusieurs fois, lorsqu'il dut se déplacer.

Avant les prières, le mollah parlait de l'islam et de la religion pendant un quart d'heure, et posait des questions de base sur l'islam aux personnes présentes. Au début, les mollahs étaient

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

des talibans, l'étaient devenus, ou se comportaient comme tels, à l'exception d'un vieux mollah qui avait vu toute sa famille – épouses, fils, filles, frères, et mère – disparaître lors d'un bombardement russe. À l'époque, il était fermier. Un jour, il s'était attardé dans les champs tandis que les autres étaient rentrés chez eux pour manger. Un avion russe vrombit au-dessus de sa tête, et des bombes explosèrent qui le clouèrent au sol. Une fois que la poussière fut retombée, il n'y avait plus aucune trace de l'existence de sa maison, aucun signe non plus qu'il avait eu une famille. Les talibans, qui avaient eu vent de son histoire, le laissèrent tranquille.

À la mosquée, un soir avant la prière, notre mollah demanda aux gens du premier rang : « Si vous remplissez deux seaux, l'un avec de l'alcool, l'autre avec de l'eau, et que vous les présentez à un âne assoiffé, lequel des deux va-t-il boire ?

— Celui qui contient de l'eau, bien sûr, répondit quelqu'un.

— Étant donné que l'âne évite de boire de l'alcool, vous devez haïr l'alcool vous aussi, et ne même pas y toucher, déclara le mollah.

— S'il y a quelques gouttes d'alcool dans un verre d'eau, est-ce que c'est aussi grave que de l'alcool pur ? demanda un type du deuxième rang en levant la main.

— Si je pisse quelques gouttes dans ton verre d'eau, est-ce que tu boiras cette eau ?

— Bien sûr que non.

— L'alcool est un million de fois pire que mon urine », conclut notre mollah.

Dans ma famille, j'étais désormais le seul à pouvoir aller à l'école. Mes sœurs devaient rester à la maison. On demanda également aux enseignantes de rester chez elles. Les cours de mon professeur de littérature me manquèrent, mais je ne cessai pas de chercher des significations cachées dans mes livres.

Quelques semaines après l'arrivée des talibans, l'année scolaire se termina pour l'hiver. Quand nous reçûmes les résultats de nos examens, j'avais la meilleure note en littérature

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dari. Je voulus l'annoncer à mon professeur, mais je ne savais pas où la trouver. Je ne la revis jamais.

Quand ce fut la rentrée de l'année scolaire suivante, le second jour du printemps, l'heure était venue pour moi d'entrer au lycée. Je voulais intégrer celui où mon père avait enseigné, Habibia, qui était le meilleur d'Afghanistan. Mais ce lycée se trouvait à environ huit kilomètres de Qala-e-Noborja, et mes parents avaient peur de me voir parcourir de si longues distances par des temps aussi incertains.

Je rentrai donc dans un établissement proche de chez nous qui portait le nom d'un roi mort. Notre roi vivant se trouvait en Italie et n'était pas rentré pour nous sauver. On avait cessé de l'attendre.

Toute ma vie, sauf quand on avait dû fuir ou que les combats étaient trop intenses, j'avais vu mon père aller à son école. Je l'avais regardé préparer ses cours la nuit précédente. Je l'avais vu se plonger dans ses livres écornés avec l'excitation de celui qui découvrait quelque chose de nouveau. Je l'avais entendu parler de ses élèves avec enthousiasme. Je pensais donc que le lycée était un lieu important et stimulant. Mais les talibans me privèrent de toute la joie que j'imaginais y éprouver.

Les garçons devaient porter un salwar-kameez de la longueur réglementaire selon les critères talibans : une tunique sous les genoux, un pantalon au-dessus des chevilles, un turban noir et des mules au lieu de vraies chaussures. Il était interdit de mettre des chaussures à l'école, on nous disait qu'elles empestaient vite. Les talibans n'aimaient pas se laver.

La plupart des enseignants qui avaient travaillé dans cette école avaient porté pendant des années costumes et cravate, mais maintenant ils s'habillaient d'un salwar-kameez, sauf le doyen qui resta fidèle, pendant presque un an, au costume-cravate avant de passer lui aussi au salwar-kameez. Un taliban fut nommé chef d'établissement et demanda aux enseignants de mettre l'accent sur la religion dans toutes les matières. On nous apprit que l'histoire de l'humanité avait commencé avec la religion, que nous étions nés avec la religion, et que nous devions mourir avec la religion. Les sciences, l'histoire, la philosophie, la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

psychologie, les arts, tout était imprégné par la religion. Notre directeur taliban nous affirma qu'en connaissant bien la religion, on se connaissait soi-même.

Au début, c'était intéressant d'étudier l'islam car du temps des communistes, nous n'avions eu aucun enseignement religieux. Tout ce qu'on nous apprenait, c'était le respect du communisme. On nous disait qu'il était de notre devoir d'inciter les autres à devenir communistes afin d'agrandir la sphère communiste, seul moyen de faire avancer l'humanité.

J'ai l'impression que mes années d'études ne tournèrent qu'autour de deux sujets : le communisme et l'islam. Peut-être qu'à l'époque, c'était sans importance, j'étais plus heureux à l'école à pratiquer la lutte avec mes copains, à leur casser le nez dans des compétitions de boxe. Nous gonflions les muscles de nos bras pour montrer aux autres combien nous étions forts. On parlait beaucoup de sexe, aussi. On jouait avec des cartes illustrées de photos sexy et on se les passait de l'un à l'autre à l'école.

Ma tête, désormais, était toujours rasée : on aurait dit que j'étais chauve. Je ne pouvais plus choisir mes vêtements, ni regarder de films ni jouer au cerf-volant. Bref, je n'étais plus moi-même.

On entendit dire que des talibans habitaient maintenant dans ce qui restait de notre ancienne maison. Un voisin de l'époque nous en informa. Il était allé revoir sa maison, proche de la nôtre, et les talibans vivant chez nous lui avaient demandé qui était le propriétaire de leur habitation. Il leur avait répondu que nous n'étions pas en Afghanistan. Les talibans lui avaient ordonné de les informer s'il entendait dire que nous étions de retour à Kaboul. Ils l'avaient averti qu'ils nous demanderaient de l'argent et qu'ils le partageraient avec lui. Le lendemain, il vint à Qala-e-Noborja nous le raconter.

Les talibans s'étant installés chez nous, il y avait encore moins de raison pour que qui que ce soit parle de l'or enfoui dans le jardin de Grand-Père.

On entendit des rumeurs selon lesquelles les talibans, s'ils

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

apprenaient que vous aviez beaucoup d'argent, vous mettaient en prison jusqu'à ce que vous leur donniez tout. Dans la famille, chacun resta donc bouche cousue au sujet de l'or, et on nous pressa de ne jamais en parler à quiconque.

Dans les rues, je remarquai que les gens commençaient à porter des vêtements sales. Même ceux qui, je le savais, avaient de l'argent, s'habillaient de façon à paraître pauvres. L'un de nos voisins fut emprisonné. Quelques mois plus tard, le bruit courut que son frère était venu du Pakistan, avait donné beaucoup d'argent aux talibans, et avait ensuite emmené rapidement notre voisin en Iran.

Parfois, on entendait parler d'un riche arabe du nom de Ben Laden. On ne savait pas grand-chose à son sujet. Un de nos voisins nous dit qu'il vivait tout près, dans une grande maison que possédait un homme que tout le monde appelait « le Maquereau du roi ». Souvent, nous passions devant cette maison, mais on ne le vit jamais. Et on prenait bien soin de ne pas regarder ouvertement. De nombreux talibans gardaient toujours la porte. Ils utilisaient l'endroit pour de grandes réunions, et leurs Land Cruiser noires rentraient et sortaient sans cesse.

*

Grand-Père vint deux fois en un mois nous voir de Makroyan et resta une nuit ou deux. Maintenant que j'étais au lycée, il s'adressait à moi comme à un adulte. Il parlait de choses qui m'intimidaient au départ. Parfois, il me posait des questions sur ces sentiments étranges que j'avais quand je pensais aux jolies filles. D'autres fois, il me posait des questions philosophiques sur Socrate, Platon, Aristote. Parfois encore, on parlait de judaïsme, de bouddhisme, de l'islam, de communisme.

Je pense qu'il voulait voir ce que la vie m'apprenait, ce que je retirais de l'école, des livres qu'il m'avait donnés à lire, et des choses qu'il m'avait dites.

Comme il savait que Socrate m'intéressait beaucoup et que j'aimais lire Platon, il m'interrogeait de la même façon que Socrate interrogeait Calliclès, Chéréphon, Gorgias et Polos quand ils se

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

retrouvaient chez Calliclès. C'était comme si je me trouvais en présence de Socrate, que je vénère, et qu'il était incarné par Grand-Père que j'adorais plus que tout au monde. C'était un indescriptible plaisir d'être avec ces deux personnes en même temps.

Ces conversations duraient des heures. On se rendait à peine compte du temps qui passait.

Quand Grand-Père était avec nous, je ne ressentais pas le besoin de sortir ou de me divertir. Mais quand il n'était pas là, je me sentais prisonnier chez moi, lire ou faire des pompes étant à peu près mes seules distractions. Et quand je sortais, un calme déplaisant régnait partout. Les rues auraient dû être remplies d'enfants occupés à jouer, de vendeurs poussant leur carriole, d'ânes. Au lieu de cela, on ne voyait que des talibans. Et ils se comportaient toujours de façon si étrange !

Les gens semblaient tout le temps nerveux aussi. Ils n'avaient plus peur des roquettes. La paix était revenue à Kaboul, on ne voyait plus de cadavres dans les rues, mais cette paix était sans joie, elle était effrayante. Nous ne savions jamais ce qui pourrait nous arriver.

On attendait.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

18
La prison

Deux ans après l'arrivée des talibans, j'en avais assez de leurs règles, et je commençais à en enfreindre quelques-unes : je laissais pousser mes cheveux, parfois je ne portais ni chapeau ni turban, ou j'enfilais un jean et un T-shirt – mais seulement dans notre quartier. Je ne m'éloignais pas de notre maison de plus de quelques centaines de mètres.

Un jour, avant d'aller au lycée, je pris un bain et n'eus pas le temps d'attendre que mes cheveux soient secs. Je lançai mon turban déroulé sur mon épaule, pris mes livres, et marchai vers l'école en laissant le soleil sécher mes cheveux. Le temps était doux, et ne pas porter de turban, pour une fois, était agréable.

Tout à coup, une Land Cruiser noire remplie de talibans arriva de nulle part et s'arrêta devant moi. Elle était suivie d'un pick-up noir également rempli de talibans. L'un d'eux sauta de la voiture et commença à m'infliger de grands coups de fouet dans le dos. Je ne savais pas de quel crime j'étais coupable et, tout se passa si vite que je n'eus aucune chance de le lui demander.

Après m'avoir battu pendant au moins cinq minutes, il me poussa vers les véhicules. Je demandai aux autres talibans ce que j'avais fait, mais personne ne me répondit, ni même ne me parla. Ils continuèrent à me fouetter.

J'arrêtai les questions et balançai un coup de poing dans le visage de l'un d'eux. Il s'écroula sur le sol comme un colis trop lourd que l'on aurait laissé tomber. Toutes ces heures à pratiquer la boxe au gymnase m'avaient appris quelque chose.

Et là, ils arrivèrent à dix, sautant de la Land Cruiser et du pick-up et se ruèrent sur moi. Ils me fouettèrent de nouveau avec trois gros fouets, et me décochèrent des coups de pied quand je fus à terre, le corps roulé en boule. À chaque coup de fouet ou de pied sur ma tête, je voyais des étoiles en plein jour. Il n'était plus question de ma force ni de ma ressemblance avec la statue d'Apollon.

Finalement, ils me traînèrent vers leur pick-up et me jetèrent à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'arrière. Pendant qu'ils me menottaient à la rambarde, je perdis connaissance. Un peu plus tard, je me réveillai chez un coiffeur, assis sur une chaise, face à un miroir. J'eus du mal à me reconnaître. Mon visage était couvert de blessures et de sang séché. Mes mains et mes pieds étaient encore attachés, et tout mon corps endolori comme lors d'une forte fièvre.

Le coiffeur me rasa la tête, puis les talibans me conduisirent à la prison Chahr-e-Naw, dans le centre de Kaboul, juste en face de l'hôpital Zajanton où je suis né. Ils ne m'avaient toujours pas dit ce que j'avais fait de mal, et ne me laissèrent pas prendre contact avec ma famille.

En prison, ils me mirent seul dans une pièce sombre. Les premiers jours, en général tôt le matin, quelqu'un venait et m'attachait les mains à des chaînes qui pendaient du plafond, puis me fouettait. Chaque minute me paraissait des heures. Quand je demandais à mon bourreau pourquoi j'étais emprisonné, il restait silencieux. Quand j'insistais pour avoir une réponse, il me disait qu'on lui avait ordonné de se taire.

Les coups infligés me laissèrent avec une épaule démise et de nombreuses zébrures de fouet sur tout le corps, notamment dans le dos et sur la poitrine. Au début, la douleur était intense et la chaleur étouffante. Il n'y avait aucun médecin pour soigner mon épaule, et les mouches s'agglutinaient sur les entailles que j'avais au visage, aux mains et aux pieds, et me rendaient fou. Après un certain temps, je n'eus même plus l'énergie de les chasser.

Mes geôliers glissaient sous la porte un morceau de pain dur et un peu d'eau. Un seau dans un coin de la pièce me servait de toilettes. Il me fallait réunir toutes mes forces pour ramper vers lui.

Parfois, j'entendais des jeeps entrer et sortir de la cour. À chaque fois, les gardes ouvraient bruyamment les cadenas du portail qui menait à la rue. Dès qu'il s'ouvrait, je plissais les yeux pour apercevoir par ma minuscule fenêtre le commandant taliban assis nonchalamment au volant d'une de ces jeeps, jetant un regard las sur toutes les petites ouvertures comme la mienne, derrière lesquelles une vingtaine d'autres prisonniers étaient retenus.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Plus tard, lorsqu'il vint dans ma cellule, il frappa vigoureusement son fouet contre ses bottes en m'accusant d'avoir blasphémé contre l'islam et d'avoir battu un étudiant de Dieu. Il était le seul à porter des bottes.

Quand je lui demandai quel était mon blasphème, il me battit. Après cela, je décidai que me taire était mon seul recours. Je me rappelais que mes cousins kouchis m'avaient appris à me servir du silence pour me retirer du monde et aller chercher en moi des réponses à mes problèmes.

Ma seule compagnie, c'était le saint Coran dont tous les prisonniers trouvaient une copie sur une étagère de leur cellule. À la mosquée, je l'avais déjà lu plusieurs fois en arabe, comme les autres garçons. On nous avait appris à reproduire les sons des mots arabes, car on utilisait le même alphabet dans notre langue, le dari. Mais on ne nous avait jamais expliqué la signification des mots, sauf quand parfois Grand-Père m'en traduisait quelques versets. Donc, il nous était impossible de comprendre ce que nous lisions, même si on organisait des concours pour voir qui finirait le premier à mémoriser les versets.

Cette copie du saint Coran avait une traduction en dari sous chacune des lignes. C'était comme si je le lisais pour la première fois. Je comprenais enfin la signification de ces mots arabes que j'avais récités pendant des années. Je découvris combien le Coran est une mine précieuse de contes pleins de bons conseils, un véritable guide pour la vie.

La nuit, dans ma cellule, après avoir refermé le saint Coran, je me racontais encore et encore dans ma tête ces contes et leur morale comme je l'aurais fait avec des films. Je réfléchissais des heures à leur signification et m'interrogeais sur les leçons de vie que je pouvais en tirer.

Par exemple, la sourate 29 commence par : « Est-ce que les gens pensent qu'on les laissera dire : "Nous croyons !" sans les éprouver ? Certes, Nous avons éprouvé ceux qui ont vécu avant eux. Allah connaît ceux qui disent la vérité et ceux qui mentent. Ou bien ceux qui commettent des méfaits, comptent-ils pouvoir Nous échapper ? Comme leur jugement est mauvais ! »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Je lus ce texte en moins d'une minute, mais j'y pensai pendant des heures, cherchant sa signification profonde, de la même façon que notre professeur de littérature et de langue dari nous avait appris à chercher ce qu'on ne pouvait pas voir, même dans des livres qui n'étaient pas le saint Coran.

Je pensai aux talibans. Ils disaient être des croyants, mais bon nombre de leurs actes n'avaient pas d'écho dans le saint Coran. Le Coran dit : « Dieu sait qui dit la vérité, et qui ment. » Les talibans, les autres factions, et tous les scélérats croyaient-ils être hors d'atteinte et échapper à Dieu ? « Comme ils manquent de jugement. »

Qu'en était-il pour moi ? Je me mis à penser à toutes les mauvaises actions que j'avais commises, comme casser un carreau de la fenêtre du voisin et ensuite le nier, ou sonner chez quelqu'un et me sauver, ou me moquer des garçons fragiles du quartier, ou traiter des gens de tous les noms derrière leur dos, ou encore battre des gamins à l'école sans autre raison que leur montrer ma force. Tout ça, dans l'islam, c'est haram, interdit, mais je l'avais fait. Avant de juger ce que les talibans faisaient, je pensais devoir me repentir de tout ce que j'avais sur la conscience. Je me promis de ne plus jamais me comporter de la sorte.

Je lus intégralement le saint Coran, aussi vite que je le pus. Puis, après quelques jours, je décidai de relire la traduction en dari afin de mieux la comprendre et de savourer les contes. Lire me permit aussi d'occuper mon esprit et de moins penser à la douleur physique.

Mais les leçons issues du saint Coran cheminèrent lentement dans mon esprit et me firent ressentir mes peines avec plus d'intensité encore.

Allongé sur le sol en ciment, les yeux au plafond, le saint Coran ouvert à mes côtés, je laissai couler mes larmes tandis que je me remémorais le mal que j'avais fait. Je pensai à mes parents, mes sœurs, mon frère ; combien j'avais été plein de malice avec mes parents ; combien j'avais été autoritaire avec mes sœurs, abusant du fait d'être un garçon, leur faisant faire des choses

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pour moi, comme cirer mes chaussures ou repasser mes vêtements, les critiquant ensuite de ne pas l'avoir fait comme je l'aurais souhaité, ou me plaignant que les plats qu'elles cuisinaient étaient trop peu salés ou trop gras. J'avais utilisé ma situation pour de mauvaises raisons, et j'aurais facilement pu faire ces choses-là moi-même.

Je pensai à ma mère et combien elle devait s'inquiéter de ne pas savoir où je me trouvais. Je réalisai la peine que j'avais pu lui faire. Me porter pendant neuf mois, me nourrir, me laver, m'habiller, prendre soin de moi jour et nuit, et que lui avais-je donné en retour ? Du chagrin et de l'inquiétude. Même chose avec mon père qui avait travaillé jour et nuit pour que nous puissions vivre, parfois dans les pires conditions, et qu'avais-je fait pour lui hormis être un sujet d'anxiété ? Que ressentait-il aujourd'hui ? Et en tant que frère aîné de mes sœurs, qu'avais-je fait pour elles ? Les gifler quand mes parents étaient absents, en sachant qu'elles ne pouvaient se plaindre auprès de personne ? Les traiter de tous les noms ? Pourquoi ?

Pendant des heures, je me demandai ce qui rendait la vie digne d'être vécue. N'y a-t-il que la peine que l'on fait aux autres, ou la peine qu'ils vous font ? Pourquoi fait-on un mauvais usage du pouvoir, moi, à ma façon, les talibans à la leur ? Quel bien tout ceci procure-t-il à l'humanité ? Je pensais ne pas valoir mieux que les talibans. Et peut-être méritais-je ce traitement. Mais, mes parents ? Comment pouvais-je leur envoyer un message, leur faire savoir que j'étais au bon endroit, puni pour tout ce que j'avais fait de mal, et leur dire qu'ils ne devaient pas s'inquiéter ?

« Peut-être devrais-je me tuer. » Cette pensée me traversa la tête plusieurs fois, particulièrement quand la douleur de mon épaule devenait terrible : c'était comme si on enfonçait un morceau de métal brûlant dans mon os. Je ne voulais cependant pas faire plus de peine à mes parents. Ils se seraient sentis responsables de ma mort, et je m'interdis donc d'y songer, même si bien des fois dans cette cellule puante j'avais cessé de m'intéresser à ce monde, à cette vie, à mes sentiments, mes désirs, mes souhaits.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Une semaine plus tard, les talibans me sortirent de ma petite cellule sombre pour me mettre dans une plus grande avec d'autres prisonniers. Il nous fallait prier cinq fois par jour et étudier la religion à la mosquée de la prison. Après les prières, nous devions porter de lourdes pierres d'une pièce à une autre, puis la même chose en sens inverse.

Durant la nuit, nous n'avions pas assez de couvertures pour avoir chaud. Parfois, je me réveillais en tremblant dans l'obscurité et je faisais des pompes. Je me souvenais que mon père avait agi de la même manière dans le tunnel, quatre ans auparavant. D'autres couraient autour de la pièce pour que le sang continue à circuler dans leurs veines. Mais notre manque d'énergie nous empêchait de faire plus de dix minutes d'exercice d'affilée.

Je ne pouvais faire des pompes qu'avec mon seul bras droit, ce qui était très douloureux. Pendant quelques secondes, je n'avais plus mal à mon épaule gauche. À cette occasion, j'appris comment tromper mon esprit : une douleur temporaire d'un côté de votre corps vous fait oublier une douleur permanente d'un autre côté, au moins pendant un moment. En maîtrisant ma douleur, j'avais l'impression de remporter une victoire sur les talibans. J'étais capable de faire quatre pompes. Parfois, je riais brièvement pendant que la sueur perlait sur mon front. Rire au milieu de la douleur, ça remonte le moral, même pendant un très court instant. Soudain, je comprenais ce que Socrate voulait dire par : « Le plaisir peut aussi découler de la douleur. » Ce que je n'avais jamais compris devenait clair. J'avais l'impression que ma tête s'illuminait de millions d'ampoules.

Au cours des dix jours suivants, je perdis dix kilos. Je pouvais à peine bouger ou parler.

Un jour, après près de deux semaines de prison, je vis sur le sol un morceau de miroir cassé qui avait la taille d'une main. Quand je m'y regardai, je vis un visage qui n'était pas le mien. Je ris de cette image, ce qui découvrit mes dents. Même lorsque nous avions eu peu de choses à manger, jamais je ne m'étais vu ainsi, tout en os et en dents. Il me restait bien quelques muscles sur les bras et le torse, mais ils étaient minuscules.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

À la fin de la deuxième semaine, mes geôliers me posèrent des questions de base sur l'islam. Je sus répondre à toutes. Ils m'emmenèrent dans une pièce plus propre que les autres et me posèrent d'autres questions simples sur l'islam – comment faire ses ablutions, par exemple – dont je connaissais les réponses depuis mon enfance. Puis ils me demandèrent de réciter les vers du saint Coran utilisés lors de chaque prière. J'attendais quelque chose de plus difficile.

Le geôlier le plus âgé, qui avait la quarantaine, acquiesçait de la tête à chacune de mes réponses. Sa barbe couleur de sable se déplaçait de haut en bas au rythme des prières que je récitais. Après chaque réponse, il souriait et lançait : « Très bien, fils ! » d'une voix calme, en frottant de sa main gauche son gros ventre caché sous un salwar-kameez gris.

L'autre homme était maigre et avait une vingtaine d'années. Il me regardait « comme si j'étais l'ennemi de sa famille », selon l'expression populaire. Ses yeux marron foncé, sa peau brune, et son salwar-kameez noir offraient un fort contraste avec son turban blanc. Il me posa des questions plus difficiles d'une voix forte et parut déçu que je réponde correctement. J'avais envie moi aussi de lui poser des questions. J'étais sûr qu'il n'en connaissait pas les réponses. Mais, je m'en abstins.

Finalement, ils me dirent de rentrer chez moi. Certains prisonniers, incapables de répondre aux questions, restèrent deux semaines de plus.

« Pourquoi m'avez-vous emprisonné ? » demandai-je au geôlier le plus âgé avant de quitter la pièce. Ce fut le plus jeune qui me répondit.

« Parce que tu ne portais pas de turban, et que tes cheveux étaient trop longs.

— Mais ils n'avaient pas plus de huit centimètres.

— Ta tête doit être rasée en permanence, et tu dois porter un turban ou un chapeau. On emprisonne ceux qui violent ces règles pour qu'ils comprennent que leurs crimes sont graves. C'est notre rôle, insista fermement le geôlier. On est là pour t'aider. »

Quand je sortis de la prison, le soleil m'aveugla quelques

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

secondes. Doucement, doucement j'ouvris à nouveau les yeux et tout redevint normal.

Je n'avais pas d'argent pour rentrer chez moi en taxi, et pouvais à peine marcher tellement je manquais de forces, mais je n'avais pas le choix. Je savais que ma famille m'avait cherché partout dans Kaboul durant ces deux semaines passées en prison, et cela me donna du courage. Je réussis tant bien que mal à marcher les trois kilomètres qui séparaient la prison de la maison, en m'arrêtant de temps à autre pour me reposer. J'avais peur que les gens ne sachent d'une façon ou d'une autre que j'avais fait un séjour derrière les barreaux, qu'ils m'interrogent sur la façon dont je m'étais blessé à cette épaule qui me faisait toujours souffrir. Mais, je ne rencontrai presque personne.

Quand j'arrivai à la maison, je trouvai ma mère sur son tapis de prière qui priait à haute voix tournée vers La Mecque. « Oh, mon Dieu, protège mon fils, épargne-lui les dangers de ce monde. Où qu'il soit, donne-lui le message que sa mère l'attend toujours et dis-lui de rentrer chez lui...

— Ta prière est exaucée », dis-je doucement derrière elle.

Elle se retourna, l'air surpris. C'était inhabituel chez elle pendant la journée, mais des larmes coulèrent sur ses joues. Un sourire s'épanouit sur son visage et fit apparaître des rides qu'elle n'avait pas auparavant au coin des yeux.

Plus tard dans la journée, mon père fit venir dans la pièce où j'essayais de me reposer son ami le champion de lutte. Il me demanda de me mettre debout puis m'attrapa le bras et me remit l'épaule en place. Je hurlai comme si l'on m'avait jeté dans de l'eau bouillante. Au moment où mes cris s'arrêtèrent, je me rendis compte que la douleur dans mon épaule avait presque disparu. Celle de mon âme mettait plus de temps à guérir. En fait, elle est toujours présente aujourd'hui, aussi vivace que si toutes ces choses s'étaient produites hier.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

19
Un bijou précieux

Je commençais à me dire qu'il me fallait prendre soin de ma famille. En prison, mon désespoir m'avait fait concevoir ma vie autrement. J'avais presque dix-sept ans, et je ne me sentais plus un enfant. « À dix-sept ans, un fils de Pachtoune doit être une épaule pour son père. » C'est ce que m'avait dit Grand-Père. En Afghanistan, un garçon de cet âge est considéré comme un adulte. Restait à savoir de quelle manière les aider.

Après l'incendie qui avait détruit tous ses tapis, mon père avait été si découragé qu'il avait complètement abandonné ce commerce. Pendant les combats, il avait conservé son poste d'enseignant de physique au lycée Habibia, bien que ni lui, ni les autres professeurs, ni les élèves n'aient pu venir y travailler pendant environ deux ans. Dès que la situation s'améliora, il reprit sa bicyclette pour faire le tour de la montagne et parcourir quotidiennement les quelque huit kilomètres qui le séparaient de son lycée. Mais les salaires des enseignants étaient maigres. Pour faire face à nos besoins, il commença à faire commerce de farine et d'huile de cuisine importées du Pakistan.

Il travaillait très dur. Pendant un moment, il disparut de nos vies. On se réveillait le matin, et il n'était pas là. On allait se coucher tard le soir, et il n'était pas rentré. Quand on le voyait, le vendredi, il semblait épuisé. Après le petit déjeuner, il demandait à ma plus petite sœur de lui marcher sur le dos et les jambes pour alléger ses douleurs. Le reste du temps, il dormait. On chuchotait pour se parler, on se déplaçait sur la pointe des pieds. Il était trop affairé pour s'intéresser à ce que nous faisions. Ce n'était plus comme dans le passé, quand il m'établissait un emploi du temps quotidien afin que je fasse les choses de façon organisée.

J'avais l'impression parfois d'être comme un chien errant. J'essayais de trouver la voie de ma paix intérieure, j'essayais de trouver quelqu'un qui puisse me guider dans la bonne direction, dans le droit chemin. Je me rendis dans plusieurs mosquées pour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

tenter d'écouter la voix invisible, mais l'atmosphère qui y régnait n'était plus la même. J'avais l'impression d'être obligé de prier comme le voulaient les talibans. Le talibanisme : ce n'était pas l'islam que mes lectures du Coran ou Grand-Père m'avaient enseigné.

C'est justement auprès de lui que j'allai prendre conseil, mais il était occupé à trouver le moyen de récupérer notre maison, et très inquiet car il ne savait pas comment s'y prendre. Jamais je n'avais vu Grand-Père dans cet état-là. Il m'avait toujours rassuré, mais aujourd'hui, c'était à mon tour de le faire avec lui, et je ne savais comment. Il m'exhorta à ne dépendre de personne. Le temps était venu, me dit-il, de prendre mes décisions moi-même et d'être mon propre guide. Je n'en étais pas si sûr.

Je me mis à penser à mon professeur de tissage, à rechercher ses conseils. Je me rendis dans des lieux tranquilles pour tenter de l'entendre.

Sous l'autorité des talibans, le pays devint de plus en plus pauvre, lugubre et isolé. Leur véritable obsession, c'était que les hommes respectent les heures de la prière, et que les femmes soient séparées du reste de la société.

J'en voulais souvent à mon pays de s'être laissé gouverner par nos voisins, par les Anglais, par les factions, et maintenant par ces talibans. La plupart des Afghans n'avaient que du mépris pour eux, les considéraient comme des paysans extrémistes illettrés. Ils venaient des régions les plus pauvres et les plus arriérées du pays où les gens étaient le plus souvent analphabètes.

Avec les talibans au pouvoir, plus personne ne souriait. C'était comme s'ils avaient volé nos sourires. Ou peut-être les gens avaient-ils oublié comment faire, sauf quand ils se rendaient dans les bijouteries acheter de l'or pour le mariage de leurs filles. Les Afghans étaient toujours déterminés à donner de l'or à leurs filles quand elles se mariaient, même si les mariages se déroulaient sans musique.

Un ami bijoutier qui avait quelques années de plus que moi tenait une boutique près de Qala-e-Noborja, dans le quartier de Kart-e-Parwan. Nous nous étions rencontrés en jouant au volley-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ball dans un parc voisin, et je passais beaucoup de temps dans sa boutique. C'était un des rares endroits où je pouvais entendre rire. Ses clients passaient une heure ou plus à marchander pour obtenir le prix le plus bas, et pendant tout ce temps, ils plaisantaient beaucoup.

Mon ami savait comment rendre ses clients joyeux. Ainsi ils dépensaient plus d'argent et achetaient des choses dont ils n'avaient pas besoin.

Un jour, j'étais assis près de l'un de ses assistants qui lustrait un collier avec de l'eau chaude et de la sciure de bois. Il plongea le collier dans l'eau bouillante pendant une minute, puis il le frotta fort avec une brosse à dents et le mit dans de la sciure. Une demi-heure plus tard, il l'en ressortit et l'astiqua avec une brosse douce jusqu'à ce que l'or brille comme s'il était neuf. Le métier de bijoutier commença à m'intéresser. C'est ainsi, décidai-je, que j'aiderai ma famille.

Ce jour-là, personne ne vint acheter quoi que ce soit et mon ami s'ennuyait. Il n'arrêtait pas de bâiller et regardait en fronçant les sourcils la rue bondée et les passants renfrognés devant sa boutique. Il était perdu dans ses pensées. On n'entendait que le bruit des voitures de talibans qui passaient en trombe, montant et descendant la rue sans prendre garde à qui que ce soit.

Une femme portant une burqa sale entra et tendit la main vers mon ami. Elle mendiait de l'argent. Sa main était aussi sale que sa burqa, et sa jupe marron était criblée de petits trous de brûlures. Je crus que c'était une sorte de droguée.

Mon ami regardait toujours dehors, les coudes sur son bureau et les mains sous le menton. La femme lui tira doucement la manche, insistant pour qu'il lui donne quelques afghanis. Il la regarda, prit plusieurs pièces dans sa poche et les lui donna. Elle les enfouit dans sa poche, puis tendit la main gauche, une main propre aux ongles longs et vernis de rouge. Une très belle main.

Sur sa paume était écrit : « Je suis disponible, mon prix est de dix mille afghanis. » Il s'agissait d'environ cinquante dollars.

« Puis-je voir ton visage ? » demanda mon ami, tout excité.

Elle regarda dehors pour s'assurer qu'aucun taliban ne se

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

trouvait dans les parages, puis souleva brièvement sa burqa avant de recouvrir son visage de nouveau.

« Allons dans l'arrière-boutique », lui dit-il.

Mon ami avait une petite pièce derrière son échoppe dont il se servait pour stocker sa marchandise.

Un quart d'heure plus tard, quand il revint, de la sueur perlait sur son front et il arborait un sourire satisfait. Il me dit alors que c'était mon tour et qu'il paierait pour moi si je n'avais pas d'argent.

Je ne savais quoi répondre. Jamais je n'avais eu encore de rapport sexuel. Si ma tête me criait d'accepter et de découvrir enfin ces sensations qui emplissaient mes rêves, mon cœur me chuchotait de refuser.

Je me souvenais de la femme qui avait été lapidée dans le stade après que son mari s'était plaint auprès du Département pour la promotion de la vertu et la prévention du vice que son voisin avait eu des relations avec elle. En fait, le voisin lui aussi avait été lapidé.

Je me disais que si les talibans m'arrêtaient, ils me lapideraient en public, ce qui serait non seulement une mort terrible, mais aussi une véritable honte pour ma famille.

« Pourquoi hésites-tu ? Vas-y ! Elle t'attend, lança mon ami tandis que ses assistants pouffaient de rire. Elle est fantastique. » Je le regardai, puis ses assistants, qui n'avaient pas plus de huit ou dix ans. Leur flegme me faisait penser qu'ils avaient déjà vu mon ami avec des femmes.

« Tu y vas où je lui dis de partir ? » me demanda-t-il, agacé. Sans savoir très bien ce que je faisais, je me dirigeai vers l'arrière-boutique.

Cette femme devait avoir environ vingt-cinq ans, portait un soutien-gorge rouge et des collants, et se tenait droite et détendue, comme la lettre alef, le dos contre le mur. Sa peau était veloutée et légèrement brillante.

Je ne savais pas quoi dire ni faire. Elle me sourit et demanda : « As-tu de l'expérience ? »

Je ne répondis rien. En fait, j'étais pétrifié. Mes yeux la fixaient,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ma bouche restait immobile. C'était la première fois de ma vie que je voyais une jolie femme presque nue, qui m'attendait, et elle était là devant moi à me poser une question à laquelle j'étais incapable de répondre.

« Dis-moi, as-tu de l'expérience ? répéta-t-elle d'un ton un peu plus sérieux.

— Non.

— Pas de problème, je vais t'aider.

— Comment ça ? » Les yeux fixés sur ses jambes parfaites, j'avais l'impression de me trouver dans un four : de la sueur se mit à couler sur mon front et dans mon dos. Mon cœur, que je sentais battre dans ma gorge, s'affolait.

Elle se laissa glisser vers le sol de ciment brut et avança à genoux, lentement, vers moi. Et là je vis ses seins. Je me mis à trembler. Elle attrapa le bas de mon salwar-kameez et me tira vers elle.

Je reculai, soudain effrayé à l'idée de la toucher ou qu'elle me touche. Je me sentais comme un cerf attaqué par une lionne. Mais en même temps, j'essayais de faire bonne figure, de ne pas montrer ma peur. Au fond de moi, je voulais la laisser me faire ce qu'elle désirait, quoi que ce fût. J'avais très envie de connaître le plaisir d'être avec une femme, de sentir son corps contre le mien.

« Ne t'inquiète pas, tu n'as rien à faire. Je sais que c'est la première fois, mais crois-moi, tu te sentiras bien », me dit-elle.

Je reculai de plusieurs pas. Mon dos était maintenant collé au mur froid. Elle se tenait debout, tout près de moi. Ses seins touchaient mon torse. Je pouvais sentir sa chaleur, son parfum. On se regarda dans les yeux, comme si on y cherchait quelque chose. Sa respiration enveloppa mon visage. Mon cœur commença à battre de plus en plus fort, encore plus fort qu'avant. Mes jambes tremblaient. C'était comme si elle électrisait mon corps et qu'il était trop faible pour le supporter. Le sang me montait au visage, je me sentais devenir de plus en plus rouge.

« Si tu ne veux pas, ne faisons rien. Peut-être devrais-tu faire ça avec une personne de ton âge », murmura-t-elle gentiment. Elle comprenait que j'étais timide.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Elle se retourna et se dirigea vers ses vêtements. Je voyais maintenant son dos. Elle enfila d'abord son pantalon, puis son chemisier, et sa jupe. J'aurais voulu la prendre dans mes bras, couvrir son corps de baisers, la serrer contre moi, mais je n'en avais pas le courage. J'étais en proie à la plus grande confusion.

Elle enfila ensuite la burqa par-dessus la tête mais sans la rabattre devant son visage de telle sorte que je voyais ses yeux marron en amande. Elle s'approcha un peu de moi, et dit avec tristesse : « Je ne fais pas ça pour le plaisir, mais parce que j'y suis obligée. Vendre mon corps est pour moi le seul moyen de gagner de l'argent. » Ses yeux s'emplirent de larmes.

« On peut parler une minute ? » Je n'avais aucune envie de la voir partir.

« Parler de quoi ? De ma sinistre vie ? » Une larme coula sur sa joue avant de tomber sur le sol en ciment.

Je ne savais que répondre. Je ne voulais pas la faire pleurer. « Pourquoi ne te maries-tu pas avec quelqu'un qui prendrait soin de toi ? Tu es jolie, tu pourrais faire une bonne épouse. » Je ne savais pas pourquoi je disais ça. Je cherchais juste à faire en sorte qu'elle se sente bien.

Elle s'assit sur une chaise dans un coin. J'étais toujours debout et elle me fit signe de prendre une autre chaise et de m'asseoir.

« Qui va m'épouser ? » demanda-t-elle.

Je n'avais pas de réponse.

Elle poussa un profond soupir, baissa la tête, et regarda ses mains tandis qu'elle croisait et décroisait les doigts. « Je ne suis pas née prostituée, ni née dans une famille de prostituées. Au contraire, ma famille est éduquée et respectée. » Elle parlait d'une voix claire, utilisant bien la grammaire et un dari que l'on n'entendait généralement pas dans la rue.

« Mon père était général au ministère de l'Intérieur. C'était un homme d'honneur, un homme respecté, un homme orgueilleux. Élevé en Russie, il ne prenait pas notre éducation à la légère. Ma mère était enseignante, comme moi. Mon frère étudiait à la faculté de médecine, ma sœur était étudiante en droit social à l'université de Kaboul. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Je l'écoutai attentivement, tout en restant très conscient du fait que c'était une femme que j'aurais pu toucher.

« J'enseignais la chimie dans la même école que celle de ma mère, qui était professeur de littérature. J'étais diplômée de la faculté de pharmacie. Je suis l'aînée de la famille, je me suis mariée il y a six ans et j'ai deux enfants. – Les mots sortaient en cascade de sa bouche.– Mon mari était allé chez mes parents leur annoncer la naissance de mon fils. Une roquette est tombée sur leur maison et les a tous tués. Il ne restait rien d'eux que l'on puisse enterrer. Ils avaient été déchiquetés en petits morceaux qui s'étaient mélangés à la terre.

« Je vivais dans une maison louée avec mes deux enfants quand les talibans sont arrivés. Ils ont fermé l'école de filles et ont empêché les femmes de travailler hors de chez elles, comme tu le sais. Je n'avais pas d'argent pour payer le loyer et j'ai donc été expulsée par le propriétaire. Maintenant, je vis sous une tente à Parwan-e-Seh.

« À Kaboul, je n'ai plus de famille. Ils sont tous partis à l'étranger et je n'ai même pas leurs adresses pour leur demander de l'aide. Après que les talibans ont fermé mon école, j'ai mendié pendant quelques mois, mais je n'ai jamais récolté assez d'argent pour pouvoir acheter cinq naans. La plupart du temps, j'avais faim et je mettais mes enfants au lit l'estomac vide. »

Je commençai à être captivé par son histoire et à oublier la raison initiale de notre tête-à-tête.

« Il y a environ un an et demi, j'ai rencontré une autre mendiante qui m'a suggéré de me vendre. Elle m'a affirmé qu'il y avait beaucoup de clients pour un corps comme le mien. Elle a ajouté que la prostitution était un art, et non pas un acte répréhensible ou honteux. Je l'ai insultée et je suis partie. J'ai continué à mendier pendant un mois, mais je n'avais toujours pas assez d'argent et mes enfants devenaient maigres et malades. Ma fille, l'aînée, a quatre ans, mon fils, trois ans.

« Un jour, alors que je mendiais dans les bijouteries qui bordent la rivière Kaboul, un bijoutier m'a montré une liasse d'argent en me disant que si j'allais dans l'arrière-boutique, cet argent serait à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

moi. Je lui ai répondu qu'il me dégoûtait, ce qui l'a fait rire, puis je suis partie.

« J'ai pensé à mes enfants, qui souffraient de la malaria. Je suis revenue dans ce magasin et suis allée directement dans l'arrière-boutique. Il est entré et a profité de moi. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. J'étais comme un corps sans âme, telle une poupée. Deux de ses amis me possédèrent également. Une heure plus tard, je suis repartie avec l'argent et j'ai emmené mes enfants chez le docteur.

« Cette nuit-là, j'ai pleuré sans savoir pourquoi. Je n'avais pas pleuré autant pour la mort de mes parents, de mon frère, de ma sœur, ou de mon mari. Le lendemain, je ne suis pas sortie. Je pensais que tous ceux qui me croiseraient sauraient ce que j'avais fait. J'étais incapable de regarder mes enfants. Je me haïssais et j'ai pensé au suicide, mais j'ai repoussé cette idée. Qui donnerait à mes enfants l'amour d'une mère ? »

Elle essuya ses larmes avec ses manches et me regarda.

« Pourquoi je te raconte tout ça ? Tu ne me connais pas et je ne te connais pas non plus », dit-elle avant de pleurer doucement, baissant la tête.

« Pour te sentir libre et légère tu dois en parler à quelqu'un. Il ne faut pas garder ce poids pour toi, mais le partager avec d'autres », lui conseillai-je. Mes paroles me surprirent moi-même. Comment pouvais-je savoir ces choses-là ? J'utilisais des tournures et une grammaire correctes même si presque plus personne ne parlait de cette façon.

« Tu n'es qu'un enfant. Tu ne sais pas comme la vie peut être cruelle », dit-elle en se levant et en couvrant son visage de sa burqa. Elle sortit de la boutique en courant sans prendre son argent. Mon ami lui cria de revenir le prendre plus tard.

Je ramassai l'argent posé sur le bureau et la rattrapai. Je me mis à marcher doucement à ses côtés. Elle ne me voyait pas à cause de sa burqa, mais je pouvais l'entendre pleurer doucement. La rue était presque vide. Nous étions courant juillet, pendant les grandes chaleurs. Quelques chiens se reposaient à l'ombre des murs, de jeunes garçons rentraient chez eux en portant des pots

de yaourt aux herbes. Au bout d'un moment, elle prit conscience de ma présence, s'arrêta au milieu de la rue, et releva sa burqa pour me regarder en face. Le soleil brûlant cuisait mon dos. Les jeunes garçons la fixèrent. Ils n'avaient pas vu de visage de femme hors de chez eux depuis deux ans, depuis l'arrivée des talibans.

« Pourquoi t'intéresses-tu à moi ? Tu me connais ? » me demanda-t-elle. Sa voix tremblait, ses beaux yeux étaient pleins de larmes prêtes à couler.

« Non, je ne te connais pas, mais je suis un être humain, comme toi, et nous devrions partager nos peines et nos joies, lui dis-je.

— Et comment vas-tu partager mes peines ? Je ne suis pas la seule à avoir besoin de quelqu'un avec qui le faire. Il y a des milliers de gens comme moi qui sont plus désespérés encore. »

Je restai silencieux. Elle prit l'argent d'un geste vif, remit son voile devant son visage, et partit sans se retourner, faisant voler sa burqa bleue, soulevant la poussière sur son passage.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

20
La longueur d'un poil

Ma mère me donna de l'argent et une liste de ce dont elle et mes sœurs avaient besoin : pantalons, jupes, châles, écharpes, et quelques autres petites choses.

Depuis l'arrivée des talibans, elles ne sortaient presque plus. Elles n'aimaient pas porter la burqa. Impossible pour elles de voir à travers ces petits trous. À vrai dire, elles ne quittaient la maison que pour assister aux mariages ou aux enterrements de parents proches. Dans ces circonstances, je leur appelais un taxi, ou appelais un parent qui avait une voiture et venait les prendre devant notre porte pour les déposer devant une autre porte. Durant le voyage, leurs têtes et leurs visages étaient totalement recouverts de châles, ce qui les empêchait de voir la route et le paysage.

J'avais horreur de faire des courses pour elles, mais je n'y pouvais rien. Mon père étant toujours au travail, j'étais le seul homme disponible. On laissait la machine à pleurs chez un voisin. En fait, mon petit frère était devenu une machine à blagues. Ce qu'il disait était toujours drôle, il faisait rire tout le monde. C'était l'enfant le plus doux qui soit et il savait comment nous amuser.

Dans l'après-midi, je pris mon sac à commissions et me rendis au bazar. Sur mon chemin, un taliban m'arrêta devant le grand immeuble du ministère de la Communication. Selon la tradition, il portait un grand turban blanc et un long salwar-kameez noir. Mais il avait une paire de ciseaux à la main au lieu d'une arme ou d'un fouet.

Il me dit d'enlever ma chemise. Je pensais qu'il plaisantait, personne ne m'ayant jamais demandé ça en pleine rue.

« Qu'est-ce que tu vas faire avec ma chemise ? lui lançai-je en pachto.

— Ta chemise, je m'en fiche. Ce qui m'intéresse ce sont tes aisselles.

— Pourquoi ? Regarde, il n'y a rien sous mes aisselles. Pas de haschich, pas d'opium. Je suis un athlète, je ne prends pas de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

drogue. Tu vois, j'ai des muscles. » Je pliai les bras pour les faire ressortir.

« Je veux voir la longueur des poils de tes aisselles. Ils ne doivent pas dépasser deux centimètres et demi », insista-t-il en m'ordonnant d'enlever ma chemise.

J'aurais voulu lui dire que les poils de mes aisselles ne le regardaient pas, mais j'avais déjà fréquenté une prison talibane et je ne voulais pas y retourner. J'enlevai donc mon kameez en plein milieu de la rue. De tous côtés, les passants me regardaient du coin de l'œil, mais ils poursuivaient leur chemin sans dire un mot.

Le taliban arracha un poil de mon aisselle gauche et le mesura. Il faisait un tout petit peu plus de deux centimètres et demi. L'homme fronça les sourcils et m'annonça que l'affaire était grave. Je l'implorai d'en mesurer un autre, ce qu'il fit après avoir tiré un poil de mon aisselle droite. Celui-là mesurait juste un peu moins de deux centimètres et demi.

« Certains poils sont longs, d'autres courts. Quand t'es-tu rasé sous les bras pour la dernière fois ?

— Il y a deux ou trois semaines, lui dis-je en remettant ma chemise.

— Donne-moi une date précise, hurla-t-il en fronçant les sourcils.

— Je ne m'en souviens plus. » En fait, je ne m'étais jamais rasé sous les bras.

« Je veux voir ton pénis et tes testicules, lança-t-il l'air de rien en fixant mon entrejambe.

— Quoi ? Pourquoi ? » Ma colère faisait place à de l'angoisse.

« Parce que je te le demande, répondit-il calmement.

— Tu sais, ce sont les mêmes que les tiens. » Je le dis sur un ton très sérieux afin de cacher ma peur. Je ne voulais pas enlever mon pantalon dans la rue pour un villageois bête et illettré qui se disait taliban.

« C'est ta dernière chance. Si tu ne me montres pas ton pénis et tes testicules, dans dix minutes tu es en prison, et là-bas je les verrai. » Il se faisait menaçant.

Mentalement, je hurlais : « Mon Dieu, qu'est-ce qui lui prend ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

S'il te plaît, Dieu, aide-moi ! »

« Pourquoi ne me montres-tu pas d'abord les tiens ? » En lui lançant un défi, je tentais de gagner du temps jusqu'à ce que je sache quoi faire.

« Mon pénis t'intéresse ? Il est gros et j'ai beaucoup de sperme dans mes testicules, déclara-t-il sur un ton totalement différent. Mon mec l'adore, mais il n'a pas la peau aussi blanche que la tienne. » Soudain il me fit un large sourire engageant, bien qu'il soit un taliban et que ceux-ci soient censés haïr toute manifestation de joie. Je commençais à comprendre pourquoi il m'avait arrêté. Des bruits avaient couru que les talibans qui avaient combattu en première ligne contre les moudjahidine allaient la nuit dans les prisons pour se détendre en violant de jeunes garçons détenus sans raison.

Ce type voulait abuser de moi chaque nuit avec ses copains du front jusqu'à ce qu'ils se lassent et trouvent une victime nouvelle, ou plus jeune, ou à la peau plus blanche. Quelques jours plus tôt, dans le parc proche de Qala-e-Noborja, j'avais vu quelques-uns de ces talibans de première ligne, comme on les appelait. Ils portaient des barbes longues, sales, non taillées, et comme ils ne se lavaient pas pendant des mois, ils étaient pleins de poux, en dépit des recommandations du saint Coran en matière de propreté. Les pires venaient des régions tribales entre le Pakistan et l'Afghanistan, ou de Tchétchénie, ou encore de pays arabes comme le Yémen et la Syrie. L'Afghanistan ne les intéressait pas, ils ne cherchaient qu'à tuer.

Je ne pouvais pas me laisser faire. La honte s'abattrait sur moi et ma famille, même si ces actes étaient perpétrés de force.

Je ne savais pas quoi dire, mais il était évident que je devais trouver une porte de sortie. Gêné, j'ouvris mon pantalon et le baissai jusqu'aux genoux. Les passants m'observèrent. En retour, je les fixai méchamment.

Le taliban se mit à genoux et tira deux poils, l'un qu'il désigna comme venant « du front de ton pénis », et l'autre de mes testicules. Il me demanda ensuite de remettre mon pantalon, et mesura les deux poils avec une règle. Je regardai ses mains qui

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

tremblaient. Mes deux poils étant bouclés, je ne pouvais même pas deviner leur longueur. Celui qui provenait du « front de mon pénis » faisait presque cinq centimètres, le second quatre.

« Mon garçon, tu es dans de mauvais draps. Je dois t'envoyer en prison pour un mois », dit-il en ricanant comme un diable et en plissant les yeux.

Il m'attrapa par le bras droit et me tira vers sa voiture garée sur le côté de la route. Un autre taliban, qui attendait mollement sur le siège du conducteur, se leva et ouvrit la portière. Ils me poussèrent à l'arrière. Puis mon ravisseur partit pour arrêter un autre garçon qui avait tout d'un enfant.

Pendant que j'étais assis sur le siège arrière, le taliban qui occupait la place du conducteur avait les mains sur le volant et écoutait un de ces chants talibans sans musique. Le chanteur mélangeait des vers de poèmes d'amour perses avec des mots d'ourdou. Il était le seul à connaître le sens de ce qu'il chantait.

On regarda tous les deux le taliban examiner les aisselles du garçon qu'il avait arrêté. Ce dernier était plus jeune que moi, plus pâle, et très beau. Ils adoraient les garçons à la peau claire.

J'étais décidé à m'enfuir.

Pas loin de moi, devant le ministère des Communications, je vis un groupe d'ouvriers qui avaient travaillé tout près, à la construction de la plus grande mosquée de Kaboul. Ils avaient fini leur journée et rentraient chez eux. Lorsqu'ils longèrent notre voiture, j'ouvris la porte en criant de toutes mes forces : « Bombe ! Bombe ! Bombe ! Bombe ! Bombe sous la voiture talibane ! »

Ils étaient plus de trente. Tout de suite, ils prirent peur et s'éparpillèrent comme un vol de pigeons effrayés. Sur les trottoirs, les gens se mirent aussi à courir pour s'éloigner de la voiture. Le taliban au volant fut pris de panique également et se rua en direction de la nouvelle mosquée, avec quelques ouvriers.

Je courus dans la direction opposée, vers une boulangerie. Quand j'entrai, le boulanger me demanda ce qui se passait. À travers sa vitrine, il voyait les gens pris de panique. C'était une vraie pagaille. Personne ne savait de quoi il s'agissait. Partout, les gens criaient : « Bombe ! Bombe ! Bombe ! » et chacun cherchait

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

à se cacher. Je vis plusieurs hommes d'un certain âge qui s'étaient fourrés la tête sous une charrette à bras.

« Ils pensent qu'une bombe va exploser, lui dis-je en respirant bruyamment. Mais il n'y en a pas. C'est moi qui ai crié : "Bombe ! Bombe !" afin de m'échapper de la voiture d'un taliban. Il m'avait arrêté sans motif. Il voulait abuser de moi dans la prison. »

Le boulanger me regarda avec incrédulité puis avec terreur.

« Sors d'ici ! Sors de ma boutique ! hurla-t-il.

— Si j'étais ton fils, tu les laisserais me mettre en prison et abuser de moi pendant des jours et des nuits ? As-tu un cœur de pierre ?

— Comme tu peux le voir, je suis un Hazara. Tu sais qu'ils nous détestent. S'ils te trouvent dans ma boutique, ils me tueront », répondit-il. J'essayai de rester là où j'étais, debout dans sa boutique. Mais il était fort, il avait de gros bras, de larges épaules, une tête de plus que moi, et il me poussa dehors.

Je me retrouvai de nouveau dans la rue où les gens couraient encore dans tous les sens. Ne sachant où aller ni dans quelle direction m'enfuir, je me sentis très seul et désespéré quand soudain quelqu'un m'attrapa et me tira en arrière jusqu'à l'intérieur de la boutique. C'était le boulanger qui me porta littéralement jusqu'à une pièce du fond. Il tenait mon bras gauche très serré. Je tentai de parler, mais, terrorisé comme je l'étais, je ne trouvai rien à dire.

L'arrière-boutique était immense, presque deux fois la surface du magasin. Elle était remplie de gros sacs de farine de blé, de farine de maïs, et de sucre. Le boulanger me conduisit dans un coin où étaient empilés ces sacs jusqu'au plafond. Il m'ordonna de grimper en haut des sacs et de me cacher derrière eux, ce que je fis.

Il y avait à peine assez de place entre les sacs et le mur pour que je m'y glisse. Mon nez se remplit de farine, ce qui me fit éternuer à plusieurs reprises. Le boulanger m'intima l'ordre de ne plus faire de bruit. Je fis de mon mieux pour me retenir d'éternuer, mais ce n'était pas simple. Comme mes narines me démangeaient, c'était impossible. L'homme hurla de nouveau de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sa grosse voix.

Je restai là pendant quatre heures, jusqu'à ce que la nuit soit tombée et qu'il n'y ait plus aucune trace de taliban à l'extérieur. Comme d'habitude à cette heure-là, les gens se pressaient pour rentrer chez eux. Les pousseurs de charrette avançaient lentement, comme ils le font toujours.

Le boulanger m'appela pour que je sorte de ma cachette. Un garçon plus jeune que moi m'apporta un pot d'eau afin que je puisse laver mon visage couvert de farine blanche.

Je regardai ensuite à l'extérieur, debout près de la vitrine, encore effrayé à l'idée qu'un taliban puisse arriver et m'attraper par le poignet.

« Je ne veux pas que tu sortes tout seul. C'est encore plus dangereux pour moi. Je vais te raccompagner dans ma voiture. Si on te demande quoi que ce soit, tu réponds que tu es mon fils », expliqua l'homme.

Je le fixai sans savoir comment lui exprimer toute ma gratitude. La seule chose que je trouvai à dire d'une voix tremblante c'est : « Vous êtes un héros. »

Une demi-heure plus tard, j'étais assis sur le siège arrière de la voiture du boulanger avec son fils, direction la maison. Il me déposa devant le portail. J'insistai pour qu'il entre et dîne avec ma famille, mais il refusa, disant qu'il devait y aller, sinon sa femme allait s'inquiéter de ne pas le voir revenir.

Il descendit la rue poussiéreuse et s'éloigna de Noborja, tandis que je franchissais la porte. Je n'avais plus peur, mais me sentais faible.

Dans la maison, tout le monde m'en voulut d'arriver si tard. Je racontai ce qui m'était arrivé. Je ne sais pas si ma mère et mon père me crurent, mais certainement pas mes sœurs. Mes sœurs, c'est sûr que non : elles étaient fâchées de me voir revenir sans les vêtements qu'elles m'avaient demandés. Si je disais la vérité, raillaient-elles, j'aurais été emprisonné pour au moins un mois. J'étais plutôt chez un copain, ou je jouais au volley-ball dans le parc, ou alors je m'exerçais aux barres parallèles, ma passion d'alors qui me permettait de gagner chaque pari que je faisais

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

lorsque je m'y balançais.

Cette nuit-là, je me rasai les aisselles et l'entrejambe au cas où un autre taliban voudrait les inspecter.

21
Le secret des pigeons

Le lendemain, je ne sortis même pas dans le jardin. J'essayai de dormir, mais je n'y parvins pas dans la journée. Je pensais au boulanger. Je ne lui avais pas demandé son nom.

Je disposai quelques coussins dans l'angle de la fenêtre où j'aimais lire et m'assis avec un exemplaire de la Bible traduite en dari. Le frère de ma mère me l'avait rapporté du Pakistan où il se rendait parfois. Il travaillait au ministère de l'Intérieur comme rédacteur des documents officiels, car il avait une écriture très lisible. Il avait occupé ce poste dans les gouvernements précédents, et l'avait simplement gardé. Trois ans après l'arrivée des talibans, il vint vivre avec nous à Qala-e-Noborja. Bien qu'il travaillât pour eux, il n'était pas l'un des leurs et haïssait leurs décrets. Mais il gardait cela pour lui. Il avait besoin de monnayer son savoir-faire pour aider sa famille qui vivait au Pakistan.

Chaque matin, une voiture venait le chercher au fort et le ramenait en fin de journée, ce qui nous protégeait un peu des talibans contrôlant notre quartier.

Il rapportait aussi d'autres livres, parmi eux ceux de Maxime Gorki, d'Aristote, ou un autre intitulé Anthologie de Platon. C'était sa façon de défier le régime, tous ces livres ayant été interdits. Des philosophes comme Socrate, Platon et Aristote étaient des infidèles et des étrangers, donc leurs livres ne devaient pas être lus dans l'Afghanistan des talibans. De surcroît, ils avaient été écrits avant l'islam, ils contenaient des pensées non islamiques.

Tout ceci, bien sûr, me donnait encore plus envie de les lire.

Le vendredi, pendant la prière de midi à la mosquée, les mollahs disaient que le saint Coran était le seul vrai livre envoyé par Dieu. Mais je voulais lire d'autres ouvrages que d'autres gens disaient avoir été envoyés par Dieu. J'avais entendu dire que ceux-ci avaient guidé des millions de personnes au cours de centaines de générations avant la mienne.

J'avais lu cette traduction de la Bible en dari quand mon oncle

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'avait apportée. Je l'avais trouvée pleine d'histoires poétiques de prophètes venus avant le prophète Mahomet, la paix soit avec Lui.

Ayant dernièrement, en prison, lu le saint Coran en dari, et l'ayant compris pour la première fois, je voulais mieux connaître la Bible pour pouvoir la comparer au saint Coran. Les mollahs disaient que depuis longtemps la Bible n'était plus la parole de Dieu car elle avait été réécrite et traduite de nombreuses fois par des peuples différents. Le saint Coran, précisaient-ils, n'avait jamais été réécrit, ne le serait jamais, et personne ne serait en droit de le faire. Celui qui réécrirait le livre de Dieu serait un infidèle. Il se mesurerait à Dieu, comme Shaitan, le diable.

Tout à coup, j'entendis une voix qui ne m'était pas familière appelant mon père : « Basir, Basir, Basir... » Je regardai par la fenêtre pour voir qui était là. Mon père faisait la sieste, comme la plupart des membres de ma famille, après le déjeuner, dans la chaleur de juillet. Il y avait plus de vingt talibans au milieu de la cour qui examinaient les alentours. L'un d'eux, grand, sale comme les autres, une longue barbe et un gros turban noir, continuait à crier : « Basir, Basir, Abdul Basir ! »

Je réveillai mon père en toute hâte.

« Qui les a laissés entrer ? demanda-t-il en se frottant les yeux.

— Je n'en sais rien, lui dis-je, ma voix trahissant mon anxiété.

— Ont-ils frappé à la porte ? » Mon père se leva du toshak où il était allongé.

« Je n'ai pas entendu frapper, et je ne leur ai pas ouvert la porte. – Ma voix tremblait maintenant. – Est-ce qu'ils me cherchent ? Sont-ils venus pour m'arrêter ?

— Je n'en sais rien. Laisse-moi aller voir. Reste là. Ne sors pas », me lança-t-il.

Je réveillai ma mère, mes sœurs et le frère de ma mère. Quand mon oncle entendit le mot « taliban », il se précipita dehors pour leur parler.

Nous nous éloignâmes des fenêtres pour les regarder par les petits trous des rideaux. Ils entouraient mon père dans le passage

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qui menait au jardin. Mon père parlait au grand taliban maigre. Mon oncle leur montra sa carte du ministère de l'Intérieur. Certains d'entre eux lui baisèrent la main en signe de respect et d'honneur.

Ils marchèrent vers les pièces où nous vivions, de l'autre côté de la cour, regardant les trous en haut des murs où mes pigeons faisaient leurs nids et pondaient leurs œufs.

« Ils s'intéressent à tes pigeons, dit ma mère. Ne t'ai-je pas dit des centaines de fois de les emmener à un mausolée ou à une mosquée quelque part ? Tu es aussi têtu que ton père, jamais tu ne m'écoutes. »

Les pigeons vivaient à Qala-e-Noborja bien avant que nous y arrivions, dans des trous creusés pour eux dans les murs faits de briques de torchis, au-dessus de nos pièces d'habitation.

J'avais toujours voulu avoir des pigeons, comme de nombreux Afghans, même quand nous habitions encore dans la maison de Grand-Père. Mon père n'avait pas été d'accord : « Avec des pigeons, tu vas perdre un temps que tu pourrais mieux consacrer à faire tes devoirs. Quand tu finiras la troisième, je te laisserai en avoir. » Mais je n'eus pas besoin d'attendre si longtemps.

Quand nous vivions dans la maison de Grand-Père, un de nos voisins avait des pigeons. J'avais l'habitude d'aller sur son toit le regarder couper les plumes les plus longues de leurs ailes et mettre des bagues autour de leurs pattes. Ils étaient de différentes espèces et couleurs, et chaque espèce avait son nom. J'adorais le voir, des graines dans la main, quand les pigeons venaient s'asseoir sur ses poignets, ses bras, ses épaules, sa tête.

J'aidais mon voisin à conserver toujours de l'eau dans deux grands pots pour que les oiseaux puissent se laver, et du sable dans deux autres grands pots pour qu'ils puissent se débarrasser des insectes sur leurs plumes.

À notre arrivée à Qala-e-Noborja, Haji Noor Sher avait déjà des pigeons. Après un certain temps, ces oiseaux me reconnaissaient. Dès que j'entrais dans la cour, bon nombre d'entre eux volaient vers moi. Même quand je me tenais à la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

fenêtre, ils venaient tous.

La plupart du temps, je n'avais pas assez d'argent pour leur acheter des graines, mais je leur coupais de petits bouts de naan rassis. Je ne mangeais pas tout mon riz pour leur en donner. Parfois, même mes parents le faisaient aussi.

La seule personne qui ne les aimait pas, c'était ma sœur aînée car le travail lui revenait de nettoyer notre côté de la cour. Elle se plaignait de leurs fientes, mais elle aimait les entendre roucouler tôt le matin. Elle disait que ce bruit l'aidait à mieux dormir.

« Vont-ils tuer mes pigeons ? demandai-je, angoissé, à ma mère.

— Non, non, je ne laisserai pas faire ça, répondit-elle en m'attirant vers elle et en embrassant le haut de ma tête.

— Je ne pense pas qu'ils t'écouteront. Ils haïssent les femmes. Pourquoi feraient-ils attention à ce que tu dis ?

— Mais je ferai quand même une tentative, dit ma mère.

— Est-ce qu'ils sont là à cause d'hier et de la panique générale que j'ai créée pour me sauver ?

— Je ne sais pas », dit-elle.

Ma sœur aînée me regardait avec son regard diabolique. Tout le monde disait qu'elle était jolie, et c'était vrai. Mais elle me réservait l'exclusivité de certains regards, et celui-ci était désagréable. « S'ils t'arrêtent et t'envoient en prison pour quelques semaines, alors je te croirai au sujet d'hier, me dit-elle.

— Toi, tu la fermes ! » lui dis-je, les dents serrées, ce qui la fit glousser.

De la cour, on pouvait entendre le taliban grand et maigre parler à mon père. La plupart des gens parlaient à mon père avec respect car il était un malem, un professeur. Mais le taliban s'adressait à lui de façon insultante.

« Tu gardes des pigeons, aussi ? lui dit le grand maigre. Tu ne connais pas le décret numéro neuf émis par le Département pour la promotion de la vertu et la prévention du vice au sujet des pigeons et des oiseaux de combat ? Il a été rendu public voici presque deux ans. »

Mon père pâlit, ne sachant quoi répondre. Vite, mon oncle

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

intervint. « Personne ne garde ces pigeons. Ils sont sauvages et se sont installés ici d'eux-mêmes.

— Oui, c'est vrai, confirma mon père.

— Laissez-moi vous lire de nouveau le décret numéro neuf concernant les pigeons et les oiseaux de combat, lança le taliban en sortant un morceau de papier de sa poche. Empêcher de garder pigeons et oiseaux de combat ! Cette habitude doit cesser. Après dix jours, ce sujet doit faire l'objet d'un contrôle, les contrôleurs doivent aller d'une maison à l'autre pour trouver les oiseaux de combat. Pigeons et autres oiseaux de combat doivent être tués par les contrôleurs et ceux qui utilisent les oiseaux de combat doivent être punis et emprisonnés. – Le taliban plia son morceau de papier. – Maintenant je veux savoir qui se sert des oiseaux de combat dans cette maison. Il doit être puni et emprisonné. »

La peur me saisit. J'adorais mes pigeons et je savais que si j'allais en prison, le taliban qui, la veille, avait voulu m'arrêter me reconnaîtrait : je ne pourrais pas revenir chez nous avant longtemps et serais déshonoré.

Ma mère mit un châle sur sa tête, se couvrit le visage, et se dirigea vers la porte. Elle resta derrière le rideau qui barrait la porte et dit en pachto de façon à être comprise par le taliban : « C'est moi qui nourris les pigeons.

— Qui est-ce ? interrogea le grand maigre.

— Je suis la femme de l'homme qui se tient près de toi et c'est moi qui nourris les pigeons. J'ai une question à te poser : penses-tu que ce soit une mauvaise chose, ou un péché, de nourrir un être vivant qui a faim ?

— Non, pas du tout. En fait, c'est une bonne chose », répondit le grand maigre. Il était presque poli, soudain. Impossible de savoir pourquoi, si ce n'est peut-être l'élégant pachto de ma mère, celui d'une femme dont le sens de la dignité suscitait le respect, même chez un taliban.

« Comme tu viens de le dire, c'est une bonne chose. Donc, tu n'as pas à me punir ou à m'emprisonner, n'est-ce pas ?

— Non, non, pas du tout. Les pigeons peuvent rester là et il n'y

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aura ni punition ni emprisonnement pour celui qui s'en occupe », répondit le taliban.

Ma mère rentra chez nous, un sourire triomphant aux lèvres. On la regarda tous avec admiration et je baisai ses mains. Puis je sortis saluer les talibans, comme les règles de l'hospitalité le requièrent, et restai près de mon oncle.

Le taliban demanda une hache et une échelle à mon père qui s'exécuta sans en demander la raison.

Le taliban ordonna à un de ses hommes de monter sur l'échelle jusqu'à un de ces trous dans lesquels mes pigeons faisaient leur nid. Il lui tendit la hache en lui disant de creuser un trou en haut du mur de torchis.

« Je pense que nous sommes tombés d'accord sur le fait que nous ne devions pas faire de mal aux pigeons, n'est-ce pas ? s'inquiéta mon père.

— Oui, c'est vrai, mais on est venus dans cette maison pour chercher une arme. On m'a dit qu'il y avait un fusil et un sac de balles dans ce trou de pigeon, expliqua le taliban.

— Nous vivons ici depuis environ sept ans et je n'ai vu aucune sorte d'arme.

— Pas de problème si on creuse ce trou ?

— Non, pas de problème, mais si vous ne trouvez rien, il faudra réparer les dégâts, indiqua mon père avec assurance.

— D'accord », lança le grand maigre.

Son condisciple retira un pigeon et ses nouveau-nés d'une semaine, et les reposa avec précaution dans un second trou où les autres pigeons, refusant les nouveaux arrivés, s'apprêtèrent au combat. Ne sachant où aller et ayant peur pour ses petits, la mère se défendit. Quelques instants plus tard, le père arriva et se posa près de sa progéniture, mais l'échauffourée se poursuivit.

Le taliban continuait à creuser. On le regardait tous abîmer ce mur. Après quelques minutes, il sortit un fusil du fond du trou, puis un sac de balles, exactement comme le grand mince l'avait prédit. Mon père blêmit.

« Tu as choisi un excellent endroit pour cacher tes armes, mais ne sais-tu pas que nous avons de bons espions ? interrogea le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

grand mince.

— Ce n'est pas à moi. J'ignore totalement qui a mis ça là. » La voix de mon père tremblait.

« Tous les criminels disent la même chose, mais après quelques coups ils passent aux aveux. Alors maintenant, dis-moi où se trouvent les autres boîtes d'armes. – Il fit une pause en regardant mon père dans les yeux. – Ou je te battrai jusqu'à ce que tu avoues.

— Je ne sais pas de quoi tu parles. Il n'y a pas d'armes ici.

— C'est vrai, ça ? Mais tu disais qu'il n'y avait pas de fusil dans ce trou de pigeons et il y en avait bien un. On va fouiller toutes ces pièces. Si on ne les trouve pas, tu nous les montreras, ou alors tu mourras pendant l'interrogatoire », dit-il méchamment. Il appuya sur le bouton de son talkie-walkie et hurla : « Envoyez-moi cinquante talibans de plus pour encercler la cour et le jardin. Ne laissez personne sortir d'ici. »

Mon oncle possédait aussi un talkie-walkie car il travaillait au ministère de l'Intérieur. Il aurait donc pu appeler à l'aide. Mais si d'autres armes étaient trouvées, il serait impliqué dans l'affaire. Il resta donc silencieux. Il m'attrapa le bras gauche et, moitié me traînant et moitié me portant jusqu'au seuil de nos appartements, il m'ordonna de détruire tous les livres qu'il m'avait rapportés du Pakistan.

« Je ne vais détruire aucun de mes livres. Ils ne cherchent pas des livres, mais des armes, lui dis-je.

— Espèce d'idiot, fais ce que je te dis. S'ils voient une Bible ou des livres de philosophie, ils nous pendront tous.

— Pourquoi ?

— Ils vont penser qu'on s'est tous convertis au christianisme, au communisme, ou au paganisme.

— Mais c'est idiot, ça n'a pas de sens !

— Qu'est-ce qui n'est pas idiot et qui a du sens, chez eux ? » Il sortit dans la cour pour tenter de retarder l'arrivée des talibans dans la maison.

J'avais peur maintenant et je courus dans ma chambre rassembler tous mes livres que j'embrassai un à un. J'adorais les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dialogues de Socrate et ne voulais pas les détruire, mais il le fallait bien.

Je pris d'abord l'Ancien Testament. Il ne me restait que dix pages avant d'en finir la lecture pour la seconde fois. Mais il n'en était plus question désormais. Je commençai à déchirer la première page, puis la seconde, puis la troisième, puis je me mis à les déchirer par poignées, les grosses voix des talibans à l'extérieur me donnant des ailes. Quelques minutes plus tard, les pages s'empilaient devant moi. Je pris alors l'Anthologie de Platon et arrachai toutes les pages. Ma mère et mes sœurs m'aidèrent à détruire les autres livres.

Mon oncle revint vers nous peu après. On entendait les talibans travaillant toujours dans la cour à casser le perchoir des pigeons. Il nous dit qu'il fallait tout brûler. Ma mère commença à faire du feu dans une pièce de derrière que nous n'utilisions jamais et qui n'avait aucune fenêtre, ce qui éviterait aux talibans de voir la fumée. Ils n'y seraient d'ailleurs certainement pas venus puisque des femmes s'y trouvaient.

Je séparai les pages de l'Ancien Testament et de l'Anthologie de Platon et les brûlai séparément dans un seau en métal. Je ne sais même pas pourquoi je le fis.

Mon oncle demanda à ma mère d'apporter tous nos albums pour brûler les photos de famille, comme celle du mariage de mes parents et celles de leur voyage de noces dans les pays d'Asie centrale. Sur la plupart, ma mère et mon père portaient des vêtements occidentaux. Si les talibans voyaient ça, ils mettraient mes parents en prison, ou peut-être même les tueraient-ils. C'était monnaie courante et des annonces étaient faites en ce sens depuis l'arrière des pick-up avec lesquels les talibans sillonnaient les rues en hurlant dans des haut-parleurs.

Mon oncle et ma mère se mirent à déchirer toutes ces photos. Des larmes coulaient sur les joues de ma mère, et cette fois, elle ne faisait aucun effort pour les cacher.

Ils lancèrent tous ces morceaux dans le feu avec les livres. Des flammes s'élevèrent, et toutes les images familiales furent réduites en cendres en quelques minutes.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Il y avait des photos de mon grand-père recevant une médaille de sa banque, se tenant debout devant notre vieille maison quand elle était encore neuve, coupant le cordon de l'école qu'il avait construite. Une autre le montrait avec le roi, Zaher Chah. Une autre encore avec ses quatorze enfants. Plusieurs le montraient en pèlerin, à l'époque où il avait marché sur presque toute la distance séparant l'Afghanistan de La Mecque. En quelques instants, toute sa vie telle que nous l'avions connue grâce à ces photos n'était plus que poussière.

Tout le monde toussait à cause de la fumée qui n'avait aucune issue pour s'échapper. J'inspirai profondément, déterminé à garder la fumée dans mes poumons puisque je ne pouvais pas garder les livres. Je mis le seau de cendres dans un bokhari que nous gardions dans la pièce à l'arrière.

« Que fait-on des cassettes vidéo et du lecteur de cassettes ? demanda ma sœur aînée à mon oncle.

— Casse tout ça. Dépêche-toi, vite, vite », répondit-il.

On avait plus de cinquante films indiens et américains en vidéo. On les avait tous regardés plus d'une vingtaine de fois. Mon préféré, c'était Conan le barbare, que j'avais vu au moins cinquante fois, même si je n'en comprenais pas un mot car il était en anglais. Peu importe, j'adorais le revoir encore et encore.

J'attrapai cette cassette et contemplai la photo d'Arnold Schwarzenegger sur la jaquette. Il était en petite tenue, portait des bottes et tenait une épée. Chaque muscle de son corps ressortait. J'aurais voulu qu'il soit là avec nous pour combattre tous ces talibans avec son épée, mais ce n'était qu'un rêve.

Je dis au revoir à Arnold Schwarzenegger et déchirai d'abord la couverture. Je ne savais pas comment faire pour détruire la cassette. Je ne voulais pas la mettre par terre et la piétiner, comme le faisait mon oncle avec les autres. Je pris plutôt une épée décorative qui pendait au-dessus de la porte donnant sur la cour et qui avait été donnée à mon père par le gouvernement indien comme récompense pour avoir gagné une compétition de boxe.

Après avoir posé la cassette sur le sol, je tins l'épée au-dessus

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de ma tête. Je regardai mes bras et mon torse : ils n'étaient ni aussi gros ni aussi musclés que ceux d'Arnold Schwarzenegger. Même si j'avais passé beaucoup de temps au gymnase, nous étions sous-alimentés en permanence. Mais je pensai qu'il ne se formaliserait pas si sa cassette était détruite par quelqu'un comme moi, à l'aide d'une épée décorative, et non une épée véritable, comme celle qu'il utilisait dans le film.

Mon oncle cassa le lecteur de cassettes en petits morceaux qu'il jeta dans un trou du plancher où les toilettes étaient supposées se déverser quand nous avions l'eau courante. Il y jeta ensuite les cassettes cassées et brûla leurs couvertures.

Au cours de l'heure qu'il fallut aux talibans pour s'assurer qu'aucun pigeon ne vivrait plus jamais dans notre cour, chacun de ces livres, chacune de ces cassettes et photos qu'ils appelaient infidèles avait disparu de la maison. Et ce fut une bonne chose.

Dès que les talibans eurent fini de casser le perchoir des pigeons, ils commencèrent à fouiller chaque pièce donnant sur la cour. Même s'ils ne trouvèrent aucune autre arme, ils décidèrent de nous emmener, mon père et moi, pour nous interroger. Mon oncle parla à l'aide de son talkie-walkie à une personne du ministère de l'Intérieur qui demanda au taliban dans la cour de ne pas nous emmener, ce qui énerva au plus haut point le taliban en chef. Il était déterminé à trouver une image, un livre ou une chose, quelle qu'elle fût, qui servirait de preuve contre nous, mais il ne restait plus rien.

Ils dénichèrent quand même une vache que ma petite sœur avait réalisée dans son cahier de dessins avec des couleurs inhabituelles. Un des talibans en déchira la page et l'agita devant le visage de mon père en disant : « Je peux te mettre en prison pour des mois avec ce dessin, mais je vais rester calme car j'ai la réputation d'être gentil.

— Je vois bien que tu es un homme gentil au cœur tendre. Tes yeux me le montrent », dit mon père, même si le taliban avait des yeux encapuchonnés comme ceux d'un cobra.

Le grand maigre souleva ses sourcils, puis fit un clin d'œil aux autres talibans et tous se dirigèrent vers la porte. Mon père leur

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

proposa de prendre le thé avec nous, mais le grand maigre refusa au prétexte qu'il jeûnait. Puis ils partirent.

Les pigeons restèrent pendant quelques jours, essayant de trouver un sens à cette folie qui s'était abattue sur eux. Puis, seuls ou par deux, ils s'envolèrent vers d'autres perchoirs où ils pourraient faire leur nid et mener une vie normale.

Chaque fois que je regardais les ruines de l'endroit où ils avaient vécu, j'avais le sentiment que ce dont on m'avait privé allait bien au-delà des pigeons. Avant le départ du dernier d'entre eux, j'enterrai les cendres de mes livres chéris sous un mûrier du jardin.

Le lendemain, mon père utilisa le téléphone public, que l'on appelait PCO et qui coûtait très cher, pour joindre son ami Haji Noor Sher. Ce dernier n'était jamais revenu à Kaboul depuis la nuit de sa dernière fête, et vivait en Inde avec sa famille. On comptait deux PCO dans notre quartier de Kart-e-Parwan. Mon père et moi choisîmes le plus proche de chez nous, dans la rue Bagh-e-Bala, mais il était occupé et nous aurions dû attendre plusieurs heures. Nous nous rendîmes donc à l'autre, dans Baharistan, mais la file d'attente y était plus longue encore. Finalement, nous rentrâmes à la maison pour prendre la bicyclette de mon père et aller au plus grand PCO, à Da Afghana, un trajet de dix minutes depuis Qala-e-Noborja si les rues ne sont pas trop encombrées de véhicules. Mon père pédalait tandis que j'étais assis à l'arrière.

Noor Sher voulut savoir tout ce qui se passait à Kaboul. Mon père l'interrogea sur le fusil trouvé. Il ne comprit pas tout d'abord de quoi mon père parlait, puis, quelques instants plus tard, il lança : « C'est le fusil de mon père. Il a disparu à sa mort. Comment a-t-il pu se retrouver avec les pigeons ?

— Ce sont eux qui ont dû le mettre là, dit mon père en plaisantant.

— Peut-être. Des choses comme ça arrivent parfois », répondit Haji Noor Sher qui n'avait pas compris la blague, ou qui avait mal entendu. Il demanda à mon père d'aller voir les talibans

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

et de récupérer le fusil, mais mon père ne le fit jamais. Encore maintenant, personne ne sait comment ce fusil était arrivé là.

Mon père parla pour beaucoup plus longtemps que l'argent qu'il avait sur lui ne le lui permettait, et quand le propriétaire du PCO lui annonça le prix, je fouillai dans ma poche et lui offrit tout ce que j'avais. La somme réunie ne représentait que la moitié de la facture. Mon père donna donc sa montre à l'homme, une montre qu'il portait depuis des années et qu'il aimait beaucoup. C'était une bonne montre russe qui valait plus que la dette de mon père. Mais l'homme accepta de rendre la montre si mon père lui apportait le reste de ce qu'il lui devait. Pendant deux semaines, mon père ne réussit pas à rassembler assez d'argent pour le rembourser et récupérer sa montre. Et quand finalement, au bout de trois semaines, ce fut le cas, le PCO avait déménagé, et la montre avec lui. Mon père ne la revit jamais.

Peu de temps après, on acheta un autre lecteur vidéo au marché noir. À l'époque des talibans, on pouvait trouver tout ce qu'on voulait si on savait à quelle porte frapper dans les ruelles sombres du bazar. Même des vidéos pornos, si c'était ce que vous cherchiez. En posséder une, c'était une forme de rébellion et une source de fierté personnelle. Je trouvai une autre cassette de Conan le barbare, et petit à petit je pus remettre la main sur des livres de Socrate et d'autres encore.

Mais les photos du mariage et de la lune de miel de mes parents ne vivent plus que dans nos cœurs. Elles ont été réduites en cendres et le resteront à jamais.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

22
L'université des talibans

Deux ans après l'arrivée des talibans, je terminai le lycée. Le jour de la fin des cours, mes camarades de classe et moi voulions célébrer dignement l'événement. Mais faire une fête sans musique – laquelle n'était pas autorisée par les talibans –, c'était comme aller à un enterrement, ce que j'avais déjà expérimenté une fois.

La plupart de mes copains étaient des boxeurs, comme moi. Étant donné qu'il n'y avait rien d'autre à faire, six d'entre nous décidâmes d'aller au gymnase, de mettre nos gants, et de nous amuser en nous entraînant. Le gymnase se trouvait dans un vieil immeuble près de l'école. Ce n'était rien de plus qu'une pièce avec des poids, un sac de sable, et un espace de la taille d'un ring délimité sur le sol. Nous n'avions pas de cordes, ni de vrais shorts de boxe. Lors des entraînements, nous ne portions que nos sous-vêtements. Et bien sûr, il n'y avait aucune douche. Mais tout ceci nous était bien égal, la seule chose qui nous intéressait, c'était de savoir qui serait le meilleur boxeur.

On commença à se donner des coups de poing. Pas l'un contre l'autre, mais tous en même temps. On se cogna les uns les autres de onze heures du matin à cinq heures du soir, moment où on ne fut plus capables de lever une main même pour simplement se défendre. On avait la tête qui tournait et nos visages gonflés étaient couverts d'ecchymoses.

Quand je suis rentré à la maison, personne ne m'a d'abord reconnu. Ma famille pensait que j'avais été battu. « On a célébré nos diplômes ! expliquai-je.

— Je suis tellement contente que cette célébration n'ait lieu qu'une seule fois ! » répondit ma mère.

Je me couchai immédiatement et dormis jusqu'au lendemain matin. C'était un vendredi, mon père était à la maison. Quand je me réveillai, vers huit heures, plus tard que d'habitude, j'essayai d'ouvrir les yeux, mais sans succès. Je dus aller à la salle de bains à tâtons. Devant le miroir, il me fallut avoir recours à mes

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

doigts pour ouvrir l'œil gauche. Je pris vraiment peur en me voyant.

Mon visage avait doublé de volume. Je ne savais pas quoi faire. Je me demandai si je n'étais pas victime d'une allergie à une piqûre d'insecte ou à un gros scorpion. J'appelai ma mère qui arriva et resta sur le pas de la porte de la salle de bains. Quand je me tournai vers elle, elle hurla comme si elle avait été attaquée par une bête sauvage, puis elle murmura en pleurant : « Qu'est-ce que tu t'es fait ? Qu'est-il arrivé à mon fils ? Tu n'étais pas dans cet état-là hier. »

En entendant ma mère crier, chacun courut vers la salle de bains. Mon père s'arrêta sur le seuil, à côté de ma mère. Je le regardai avec mon œil gauche que je gardai ouvert avec mes doigts.

« Qui est-ce ? demanda-t-il.

— C'est Qais, ton fils », gémit ma mère.

Je tentai de parler, mais ouvrir la bouche me faisait mal.

« Hé, tête de pastèque, qu'est-ce qui t'est arrivé ? » Il n'y avait aucune sympathie dans la voix de mon père. « Honte à toi de t'être laissé battre comme tu l'as fait.

— Personne ne m'a battu. J'ai boxé avec cinq copains, et je n'ai pas pu me défendre contre tous. Mais je les ai frappés aussi fort qu'ils m'ont frappé ». Je ne savais pas si je devais en rire ou en pleurer.

« Cinq ? Tu es fou ! Tu parles de tes copains qui ont reçu un entraînement professionnel ? » Tout ce que je pouvais faire, c'était répondre par un signe de tête.

« Mon Dieu, il est fou ! Quel imbécile ! Espèce de demeuré ! C'est donner des verges pour se faire battre ! C'est de la bêtise totale. Jamais je n'ai entendu une histoire pareille », s'égosilla mon père dont le regard allait de droite et de gauche, mais sans jamais me perdre de vue. Il boxait avec ses propres mots.

« Je fais date dans l'histoire de la boxe », dis-je avec un sourire qui provoqua une sensation de piqûre sur toute la surface de mon visage.

Mon père s'approcha et me gifla, ce qui me fit hurler de douleur.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Même ouvrir la bouche pour crier était douloureux.

« Tu es un idiot », dit mon père avant de partir suivi par ma mère et mes sœurs. Je me retrouvai seul et commençai à rire de moi-même, bien que ce soit douloureux.

Je ne sortis pas pendant une semaine entière et mes parents n'appelèrent pas le docteur, sous prétexte que c'était ma punition, ce dont je me moquais. C'est dur à expliquer, mais, d'une certaine façon, cette douleur nous soulageait de la frustration de ne pas pouvoir défier les talibans. Mes amis et moi sommes afghans, et on nous a appris à n'accepter de personne d'être traités comme nous l'étions par les talibans. Notre ADN criait revanche. Souffrir nous aidait à oublier ça, au moins pendant un temps.

Tous les matins, je lavai mon visage avec de l'eau chaude salée, ce qui me piquait énormément, mais c'était le seul moyen de désinfecter mes blessures. Une semaine plus tard, alors que je commençai à aller mieux, je me rendis chez mes copains. Chacun me lança un regard timide. Certains allaient encore plus mal que moi.

Trois semaines après la cérémonie de remise des diplômes, nous allions mieux et étions capables de passer l'examen CONCOR, requis pour être admis à l'université de Kaboul. C'est une épreuve très sélective, le nombre de places à l'université étant inférieur à celui des étudiants désireux d'y entrer.

La plupart de mes camarades avaient pris des cours privés de maths, de biologie, ou de chimie pour obtenir de meilleures notes et être admis en faculté de médecine ou intégrer un cursus d'ingénieur. Aucun d'entre eux n'avait étudié la religion, du moins à la façon qu'avaient les talibans de l'enseigner.

Je n'avais bénéficié d'aucun cours privé et arrivai nerveux pour passer le test. Encore aujourd'hui, je ne sais toujours pas ce que j'ai fait à l'école pendant douze ans. J'étais très mauvais en maths. Lors des examens, mes copains de classe résolvaient toujours les problèmes pour moi car ils craignaient que je leur casse le nez s'ils ne le faisaient pas.

On avait quatre heures pour répondre aux deux cent dix

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

questions du CONCOR. Je terminai en un peu moins de deux heures. Presque aucune des questions ne portait sur les maths, aucune non plus sur la physique ou la biologie. Elles ne concernaient que le talibanisme.

Je rendis ma copie au professeur qui l'examina un moment avant de me dire, incrédule, « Comment peux-tu savoir tant de choses ? Toutes tes réponses sont bonnes.

— J'ai pris un cours privé », lui répondis-je, un sourire entendu. Je pensais qu'il valait mieux ne pas mentionner la prison dans laquelle j'avais étudié.

Je fus admis à l'université de Kaboul, département journalisme. C'est là que je voulais aller, même si mes excellents résultats au CONCOR m'auraient permis de faire des études de médecine.

Pour le jour de la rentrée, j'avais repassé avec soin mon salwar-kameez blanc et portais mes nouvelles sandales de cuir faites en Afghanistan. Les talibans ne permettaient pas aux étudiants de porter des chaussures, uniquement pour nous montrer qui étaient les chefs. Ils disaient que les chaussures puaient, mais ils ne le disaient pas pour eux-mêmes alors qu'ils ne se lavaient pas pendant des semaines et empestaient toujours la sueur. Après quelque temps, quand on vit qu'ils portaient eux-mêmes des chaussures, on en fit autant.

À l'aide d'un petit bâton genre cure-dents, je mis aussi du khôl autour de mes yeux, et me regardai dans le miroir. Chaque année, pour l'Aïd-el-Kébir, les musulmans égorgent un mouton, une chèvre, une vache, ou un chameau, en souvenir de la volonté du prophète Abraham de sacrifier son fils Ismaël quand Dieu le lui demanda. Ma famille égorgeait toujours un mouton, mais avant de le faire, on mettait du sel dans sa bouche et du khôl autour de ses yeux. « Maintenant, quelqu'un va m'égorger », me dis-je.

Je pris mes nouveaux calepins et les vieux livres de journalisme qui m'avaient été octroyés, je les ficelai à l'arrière de ma bicyclette et partis, enthousiaste, vers la montagne aux deux pics, en direction de l'université qui n'était pas très loin de notre ancienne maison.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Je voulais entrer à l'université depuis que j'étais à l'école primaire. Mon père m'avait promis de m'offrir une voiture pour ma première journée d'étudiant. Mais aujourd'hui, j'étais là, sur ma vieille bicyclette achetée au marché noir. Depuis mon inscription trois mois plus tôt, je rêvais déjà d'être assis derrière un micro, en costume-cravate, posant des questions difficiles à des présidents, des ministres et autres officiels de haut rang.

Pas très loin du silo jaune où mon père et moi avions été forcés de creuser un tunnel, un de mes pneus creva. J'arrivai donc avec cinq minutes de retard à mon premier cours.

La classe était pleine d'étudiants de tous âges venant des quatre coins d'Afghanistan. Nous étions environ trois cents : la plupart, plus vieux que moi, portaient de grandes barbes négligées, de longs salwar-kameez, de gros turbans et des sandales poussiéreuses. Tous sentaient le poulailler. « Voilà les copains de fac avec lesquels je vais devoir passer quatre ans », me dis-je.

Debout devant le tableau, le professeur, habillé comme ses étudiants, était aussi sale qu'eux. Ses vêtements étaient tellement fripés qu'on aurait cru qu'il les portait depuis des jours, et même qu'il dormait avec. Vêtu de mes habits propres et bien repassés, je me sentis mal à l'aise.

Je m'assis au troisième rang, près d'un homme d'une trentaine d'années, silhouette élancée, sourcils épais, yeux enfoncés, visage osseux. J'appris vite qu'il ne parlait pas le dari et qu'il ne savait ni lire ni écrire. Comment avait-il pu se retrouver à la faculté de journalisme ?

Quelques jours plus tard, on se rendit compte que notre classe comptait dix personnes comme lui. Tous venaient de la ligne de front après deux ans de combats contre l'Alliance du Nord, des factions qui s'étaient d'abord battues entre elles avant d'unir leurs forces pour essayer de mettre les talibans dehors. Ils n'avaient passé aucun examen, mais avaient été envoyés par le ministère de l'Éducation supérieure comme « étudiants spéciaux ».

Le professeur frappa du poing sur le bureau qui se trouvait devant lui pour demander le silence. Tout le monde se tut et le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

regarda. Il sortit de sa poche sa boîte de tabac à priser et en mit un peu sous sa langue. Pendant une bonne minute, il nous observa tous, puis cracha dans un coin de la pièce un jet de salive couleur fiente de poule. Il essuya ses lèvres avec son turban et cracha de nouveau. Puis il ouvrit un gros livre, lut quelques lignes, et commença un exposé sur l'islam version taliban. Il marchait d'un angle de la pièce à l'autre et nous écrivions tout ce qu'il disait dans nos calepins.

L'étudiant « spécial » assis à côté de moi le regardait sans ciller. Après une heure à discourir, le professeur nous interrogea sur ce qu'il venait de dire. L'étudiant spécial à mes côtés leva la main après chaque question et put répondre à toutes, ou presque.

« Comment peux-tu savoir tout ça ? lui demandai-je après le départ du professeur, pendant les quinze minutes de pause avant le cours suivant.

— Je suis né dans une famille musulmane et j'ai été élevé comme musulman, puis j'ai beaucoup appris de mes camarades talibans avant de les rejoindre, expliqua-t-il.

— Moi aussi je suis né dans une famille musulmane, mais je n'en sais pas autant que toi.

— Alors tu es moitié musulman, moitié autre chose.

— Ce serait quoi, cette autre moitié ? me renseignai-je, curieux.

— Je ne sais pas. Communiste, juive, bouddhiste, ou encore autre chose que je détesterais être », lança-t-il avec dégoût en s'éloignant.

J'étais décidé à me faire des amis et ça n'allait pas être le cas avec cet étudiant-là qui ne savait ni lire ni écrire, mais connaissait toutes les réponses aux questions du professeur taliban.

Un quart d'heure plus tard, un professeur, authentique celui-là, arriva et nous fit un cours sur l'usage du micro dans les studios. Il semblait avoir reçu une véritable formation de journalisme. Bien qu'il soit habillé dans le style taliban, ses vêtements étaient propres et son apparence soignée. Pendant que nous étions occupés à prendre des notes dans nos calepins, l'étudiant spécial à côté de moi le fixait, le regard vide.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Soudain, on entendit des bips sonores et chacun se tourna vers mon voisin. C'était son talkie-walkie. Il appuya sur un bouton et parla à voix haute en pachto, puis sortit sans demander la permission au professeur. Vingt minutes plus tard, il revint s'asseoir, toujours sans demander la permission. Le professeur s'arrêta de parler.

« Qui t'a laissé entrer ? lui demanda-t-il.

— Qui est supposé me laisser entrer ?

— J'ai le droit de dire qui peut assister à mon cours, et qui ne le peut pas.

— Dans mon village, ça ne marche pas comme ça. » À son accent, on devinait que l'étudiant spécial venait du Sud, où la majeure partie de la population est pauvre.

« Ici, tu n'es pas dans ton village. Tu es à l'université de Kaboul. Personne, au cours de mes dix ans d'enseignement ici, n'est jamais entré dans mon cours sans ma permission.

— Aucune importance si c'est l'université de Kaboul ou mon village. Il s'agit de la même terre et du même ciel. » Ses paroles firent rire toute la classe.

« Alors, pourquoi es-tu ici et pas dans ton village ? Là-bas, c'est la même terre et le même ciel, riposta le professeur.

— C'est à moi de décider où je dois être. Ce ne sont pas tes affaires. Si tu vas dans mon village, personne ne te demandera pourquoi tu es là. Peut-être même on te donnera à manger, on te traitera en invité, comme un ami de Dieu.

— Tu es mon élève, pas mon invité.

— Dans mon village, tu vas à la madrassa pour apprendre le saint Coran, et le mollah dit que la mosquée est la maison de Dieu et que tout le monde peut y aller. Maintenant, je suis ici pour apprendre quelque chose. Pour moi, il n'y a aucune différence entre la madrassa et l'université. Dans les deux endroits, on apprend. »

Son talkie-walkie émit plusieurs autres bips et il courut à l'extérieur pour répondre. Quand il revint, il s'assit de nouveau à côté de moi. Cette fois-ci, le professeur l'ignora.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Une heure et demie plus tard, le professeur suivant arriva. C'était un taliban qui nous enseigna l'islam tel que le concevaient les talibans. Je demandai à l'un des vrais professeurs pourquoi nous n'avions reçu qu'un seul cours de journalisme de toute la journée.

« Je ne peux pas répondre à ta question. Nous faisons ce qu'on nous dit de faire », m'expliqua-t-il.

De retour à la maison, ma mère voulut que j'aille acheter des vêtements pour mes sœurs et elle. Je lui fis remarquer que la dernière fois, ce genre de courses ne m'avait pas porté chance. « Dorénavant, je ne ferai plus d'achats de vêtements pour personne », lui dis-je.

J'étais vraiment découragé par mon premier jour à l'université.

Ma mère mit sa burqa et me demanda de venir avec elle puisque les femmes n'étaient pas autorisées à marcher dans la rue sans être accompagnées d'un parent masculin. Deux de mes sœurs se joignirent à nous. Ce soir-là, elles étaient invitées à un mariage et avaient besoin de vêtements. En Afghanistan, les mariages ne sont annoncés qu'un jour ou deux à l'avance, parfois le jour-même.

Depuis la prise de pouvoir par les talibans, deux ans et demi plus tôt, c'était la première fois que ma mère et mes sœurs allaient au bazar. Il y avait longtemps que je leur avais acheté ces burqas au cas où une urgence les aurait obligées à sortir, mais elles ne les avaient jamais portées, préférant rester entre les murs de Noborja. Les burqas étaient toutes neuves, et bleu vif, la couleur préférée à Kaboul.

Nous avons marché jusqu'à la rue principale pour prendre un taxi. Mes sœurs se plaignaient de ne pas voir au travers de la fenêtre de tissu grillagée de leurs burqas, mais je ne pouvais rien pour elles, sauf les aider à ne pas rentrer dans les autres piétons ou à ne pas tomber dans les trous des trottoirs. On monta dans un taxi, direction Mandawee, le bazar principal de Kaboul.

Là-bas, on trouvait tout ce qu'on voulait. C'était un endroit toujours bondé. Avant l'arrivée des talibans, ce bazar rassemblait

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

toutes sortes de gens : hommes, femmes, enfants, pauvres, riches, jeunes, vieux, venant de tout l'Afghanistan. Maintenant, on ne voyait plus que des hommes à turban et long salwar-kameez. Ils ressemblaient tous à des talibans, mais ils n'étaient que des gens ordinaires qui s'habillaient comme eux, par prudence. Parfois, je croisais aussi quelques femmes portant des burqas bleu vif.

Ma mère et mes sœurs entrèrent dans une échoppe qui vendait des dessous féminins. Je n'aimais pas acheter ce genre de choses à leur place. Une de mes sœurs se prit les pieds dans sa burqa et tomba en montant les marches menant à la boutique. Mon autre sœur tomba sur elle, et elles basculèrent toutes deux de côté pour atterrir sur un tas de sous-vêtements. Il leur fut difficile de se relever car il leur était impossible de voir ce qu'elles faisaient.

L'échoppe était sombre. Elle n'avait pas l'électricité et seule une faible lumière filtrait à travers les toits surplombant le bazar. Plusieurs femmes se trouvaient déjà dans cette boutique. Ne pouvant voir les articles, ma mère releva le devant de sa burqa et mes sœurs firent de même. Trois autres femmes suivirent leur exemple et, quand elles entendirent ma mère s'adresser en pachto à mes sœurs, elles commencèrent à leur parler dans cette langue. Elles venaient du sud de l'Afghanistan et s'exprimaient d'une voix forte et de façon un peu vulgaire.

Le commerçant demanda respectueusement à ses clientes de se couvrir le visage. Il avait l'air d'un homme très gentil et éduqué. Cependant, les femmes n'avaient pas le droit d'avoir le visage découvert devant un inconnu. Si les talibans les voyaient, ils leur fouetteraient les chevilles avec les câbles ou les fouets qu'ils portaient toujours sur eux, et ils gifleraient le commerçant.

Une des femmes, qui était plus âgée que les autres, lança : « Ne vous en faites pas, mon fils est un taliban, il nous protégera. » On pensa tous qu'elle plaisantait. Ma mère, mes sœurs et les autres femmes sourirent.

Moins de cinq minutes plus tard, un taliban arriva dans la rue étroite du bazar et commença à regarder dans chacune des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

échoppes. Quand il vit ma mère et les autres, le devant de leur burqa relevé, il entra dans la boutique sombre et se mit à fouetter les chevilles des femmes à l'aide d'un câble épais. Toutes hurlèrent et tentèrent d'éviter les coups.

Le taliban criait en pachto : « Couvrez-vous le visage, espèces d'idiotes », tout en agitant son fouet.

Ma mère et mes sœurs lui obéirent, les autres aussi, sauf la plus âgée qui prit une tasse à thé sur la table du commerçant et la lança sur le taliban. La tasse se brisa en mille morceaux sur le sol. Elle en attrapa une autre et recommença. Celle-là l'atteignit à la poitrine. Le taliban fut stupéfait. Et je l'étais également, me demandant si une femme s'était déjà risquée à frapper un taliban, ou à le bombarder de projectiles.

Puis cette femme s'empara d'une théière et la balança sur lui. Le thé, qui venait d'être fait, était très chaud. Le pot vola en éclats et le thé l'ébouillanta. Il poussa des cris et décolla ses vêtements de sa peau pour alléger la douleur.

Voyant que la femme cherchait autre chose à lancer, et désireux de sauvegarder sa vaisselle, le commerçant ramassa toutes les tasses disposées sur sa table. D'une voix forte, la femme hurla au taliban : « Rentre à la maison et tiens-toi tranquille. Est-ce que je t'ai élevé pour que tu me fouettes les chevilles avec un câble ? Fils de chien ! » La référence au père n'était pas des plus élogieuses.

« Maman ! Qu'est-ce que tu fais là ? » demanda le taliban, maintenant toujours son kameez dégoulinant pour qu'il ne touche pas sa poitrine. Il la fixa avec des yeux ronds.

Le commerçant, qui tenait craintivement son plateau de tasses, le reposa doucement sur la table.

La femme en reprit une pour la lancer sur son fils. Alors qu'il se retournait pour l'éviter, la tasse heurta son bras droit, puis se brisa sur le sol.

« Tu vois ce que je fais ? » interrogea cette villageoise solidement bâtie. Elle se saisit d'un soutien-gorge rouge de très grande taille et le montra à son fils. « Je l'achète. Est-ce que tu l'achèterais si je t'envoyais faire les courses ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

— Repose ça, maman », dit le taliban timide qui se couvrit les yeux de sa main droite.

Elle tenta d'attraper une autre tasse, mais le commerçant avait repris le plateau avant qu'elle ait pu le faire. Elle s'empara donc d'un tas de soutien-gorge qu'elle lança sur son fils. Assez lourd, ce tas atterrit aux pieds du garçon.

« Sors d'ici. Je t'apprendrai ce soir comment te tenir », ordonna sa mère.

Le taliban tourna les talons pour sortir. Le commerçant l'interpella : « Excusez-moi. Excusez-moi. » Le taliban se retourna pour voir ce qu'il voulait.

« Votre mère a cassé trois tasses et une théière. Quelqu'un doit me les payer, expliqua-t-il.

— Combien ? » demanda le taliban, mécontent.

Le commerçant lui donna un prix, le taliban régla sans contester. Il ne regarda ni sa mère ni les autres femmes. Lorsqu'il partit, elles avaient toutes leur burqa de nouveau relevée. Il ne leur demanda pas de couvrir leur visage.

La vieille femme s'excusa pour le désagrément causé par son fils. Les autres femmes lui dirent qu'elle était courageuse, ce qui lui fit plaisir.

Ma mère fraternisa vite avec elle et la suivit ce jour-là dans toutes les échoppes afin que personne ne les batte, elles et mes sœurs, si elles devaient relever leur burqa en faisant des achats.

Après plusieurs heures dans les magasins, on déjeuna dans un restaurant et on invita la femme âgée qui en fut ravie. Elle raconta de nombreuses histoires drôles qui nous firent rire. Ce fut comme si nous pique-niquions avec une vieille amie.

Ma mère lui donna notre adresse et lui demanda de venir nous rendre visite un jour ou l'autre. Elle acquiesça, mais ne vint jamais.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

23
Grand-Père

Nos achats terminés, on rentra tous très contents à la maison où l'on trouva Grand-Père prenant le thé dans le salon. Je courus vers lui et lui baisai les mains. À son tour, il m'embrassa le front et me félicita d'avoir réussi mon entrée à l'université. J'étais heureux d'avoir mon grand-père à mes côtés, buvant du thé et me caressant la tête comme jadis.

Il m'avait apporté des cadeaux pour célébrer ma première journée d'étudiant. Il m'offrit trois élégants carnets et sa collection des volumes de The Complete Psychological Works of Sigmund Freud. J'ignorais comment il avait pu sauver ces livres pendant toutes ces années et où il les avait conservés. Peut-être les avait-il prêtés à un ami vivant à un endroit jamais atteint par les combats ni par les talibans. J'étais trop content de les retrouver pour poser la question. « Le temps est venu pour toi de les avoir, Gorbatchev.

— Tashekur, Baba », lui dis-je en le serrant fort dans mes bras, renversant du même coup son thé sur le tapis. J'étais ravi non seulement de son cadeau, mais aussi qu'il soit là avec nous. Sa présence reléguait au second plan la déception que j'éprouvais à l'égard de l'université.

Makroyan, où il vivait avec ma tante, ne se trouvait qu'à quarante minutes à bicyclette de chez nous, mais je n'étais pas autorisé à m'y rendre. Mon père avait peur de me laisser me déplacer seul. Dès que je quittais la cour, quelqu'un m'appelait, soit ma mère, soit mon père, pour me demander où j'allais. Comme elles ne pouvaient aller nulle part, personne ne s'inquiétait pour mes sœurs, mais après tout ce qui m'était arrivé, mes parents s'alarmaient toujours pour moi.

Doucement, Grand-Père devenait un vieux monsieur. Il lui était difficile de faire le trajet à pied de Makroyan, comme il le faisait avant, et le bus le fatiguait. Parfois, il voulait venir nous voir, mais n'avait pas d'argent pour payer un taxi. Et il était trop fier pour demander de l'argent à qui que ce soit. Sans téléphone, nous ne

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pouvions pas l'appeler. L'Afghanistan ne possédait plus vraiment de réseau téléphonique. Il avait été détruit lors des combats entre factions. Maintenant, lorsque Grand-Père nous rendait visite, un de mes oncles l'accompagnait.

Une de mes sœurs m'apporta une tasse dans laquelle je me versai un peu de thé après avoir rempli celle de Grand-Père. Il me semblait revivre le bon vieux temps, mais je pouvais lire une profonde tristesse dans ses yeux, même s'il tentait de la cacher.

Je comprenais qu'il ne voulait pas gâcher ma première journée à l'université. Il ne savait pas que j'étais déjà amèrement déçu, et je ne voulais pas ruiner sa joie pour moi en le montrant.

J'attendais le bon moment pour lui demander ce qui n'allait pas, mais nous n'étions jamais seuls. Nous ne l'avions pas vu pendant un mois, il nous avait manqué.

La nuit tomba, recouvrant tout d'un manteau noir. Mon grand-père sortit dans la cour et s'assit sur l'une des estrades basses en bois, disséminées un peu partout et sur lesquelles, auparavant, mon père lavait les tapis. Il regardait le ciel sans lune, mais rempli d'étoiles. Dans un premier temps, perdu dans ses pensées, il ne me vit pas arriver et m'asseoir à ses côtés. Je restai là longtemps sans dire un mot.

« Tu me caches quelque chose, dis-je enfin. Qu'est-ce qui te préoccupe ? Pourquoi ne te soulages-tu pas en m'en parlant ? »

Il me fixa pendant une longue minute. Son malaise se lisait dans son regard qui devint humide. Puis il contempla de nouveau les étoiles.

« Ça fait un mois que je garde ce feu au fond de moi. Si je le laisse sortir, ses flammes brûleront tout le monde, dit-il, sa tête tournée vers le ciel. Et toi, tu seras plus triste que les autres. » Il se leva et marcha vers la maison.

Nous dînâmes tous ensemble. Mon père raconta des blagues qui nous firent tous rire. Je regardais sans cesse Grand-Père. Le sourire se dessinait sur sa bouche, mais ses yeux ne riaient pas.

« J'ai de mauvaises nouvelles », annonça-t-il après le dîner, alors que nous buvions du thé. Tout le monde le regarda. Il resta

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

muet un court instant puis expliqua : « Depuis un mois, je reçois une lettre chaque matin. Cette lettre contient des menaces de mort à mon encontre et à l'encontre de mes fils si je ne vends pas ma maison à son auteur. Il travaille pour le gouvernement, c'est un taliban puissant. »

Nous étions tous bouche bée. Personne ne savait comment rompre ce silence, chacun essayant de se figurer ce que notre maison, cet endroit où nous étions supposés retourner vivre, allait devenir.

« Comment reçois-tu ces lettres ? l'interrogea mon père.

— Quelqu'un les glisse sous la porte vers trois heures du matin. Quand je me lève pour la prière, je les trouve. Elles sont toutes semblables, la même écriture, les mêmes mots. J'en ai reçu une par jour depuis un mois, raconta calmement Grand-Père.

— En as-tu déjà parlé à quelqu'un d'autre ?

— Non, pas encore.

— Pendant que tu es ici ce soir, il va glisser une autre lettre sous ta porte ? » Je posai cette question en pensant à ma tante qui était seule dans l'appartement de Makroyan, sans Grand-Père à ses côtés.

« Non. Il y a deux jours, je lui ai écrit une lettre que j'ai laissée sous la porte avant la prière du matin. Je lui ai demandé de me montrer son visage. Hier, je l'ai rencontré. C'est un homme dangereux. Il aime notre maison, disons ce qu'il en reste, veut acheter le terrain et reconstruire. Il va faire son prix et m'en informera demain.

— Il est hors de question que nous vendions cette maison, assura mon père. Laisse-le rêver. Je suis sûr qu'il ne peut rien faire.

— Il peut faire ce qu'il veut. Il n'a peur de personne. Il détruira tout obstacle sur son chemin. Il peut tuer l'un de nous si je lui dis non. »

Je remarquai que mon oncle avait pâli.

« Je peux aller avec toi le voir demain ? le sollicita mon père d'un ton déterminé.

— Non, il ne veut rencontrer aucun d'entre vous. Il m'a dit que si

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

je racontais ça à l'un de mes fils, il me tuerait. Je vous en parle, mais vous garderez tous le secret », lança-t-il en nous regardant dans les yeux. On ne savait pas quoi dire.

« Alors, tu veux lui vendre la maison ? demanda mon père plus calmement.

— Je veux lui parler et résoudre ce problème dans le calme, mais s'il devient désagréable et têtu, alors je ne sais pas. C'est un de ces talibans de la frontière. Ils prennent un village en otage, torturent les gens, les matraquent jusqu'à ce que mort s'ensuive, et disent ensuite aux jeunes garçons d'en faire autant à leurs parents sous prétexte qu'ainsi ils deviendront des hommes.

« Je ne veux pas que ça arrive à mes fils et à mes petits-enfants. Je ne veux pas voir mes belles-filles habillées en veuves. Je ne veux pas détruire ma famille. L'argent, c'est comme la poussière sur les mains, ça va, ça vient. On en aura peut-être encore à nouveau et on pourra acheter une maison encore plus belle », conclut calmement Grand-Père.

Quelques minutes de silence suivirent ces propos. Grand-Père demanda une couverture dont il s'enveloppa, puis il sortit dans la cour et s'allongea. Il s'endormit sur l'estrade où il s'était auparavant assis, bien que la nuit fût devenue plus fraîche.

Les autres restèrent à l'intérieur et ne dirent pas un mot pendant un bon moment.

« Il y a six semaines, intervint finalement mon oncle, je suis allé voir la vieille maison. Il fallait que je sache si l'or de ma femme s'y trouvait toujours. Car combien de temps allons-nous encore vivre comme ça ? » Sa contrariété était grande.

Personne ne lui répondit. Mon oncle s'était rendu à la maison sans le dire à ses frères ou à son père. Grand-Père refusait que quiconque y aille.

« Le jardin était plein de sacs de pommes de terre. Il semble servir de remise. Ils m'ont vu et m'ont chassé jusqu'à Makroyan », ajouta-t-il tristement.

Je ne sais comment, les talibans avaient réalisé que mon oncle faisait partie de la famille des propriétaires du lieu. C'est ainsi qu'ils avaient trouvé Grand-Père. Ils auraient pu simplement

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

s'emparer de la maison, mais ils savaient que même eux ne pourraient prétendre en être les propriétaires sans les papiers pour le prouver.

Tôt le matin, Grand-Père quitta la maison sans dire où il allait. Pendant que nous prenions le petit déjeuner, mon père nous expliqua : « Si Papa vend la maison, nous perdons l'or. Mais je ne sais pas comment l'en empêcher. Si je le fais, les conséquences pourraient être fâcheuses. Je ne veux pas que les autres me le reprochent le restant de ma vie.

— Donc, on va simplement perdre tout notre or ? Et nous ne quitterons jamais le pays », intervint ma mère. L'or était la seule richesse qui nous restait. L'idée que l'on pourrait un jour le récupérer nous permettait de croire en un départ possible d'Afghanistan, dans un futur plus ou moins proche, et en une vie un tant soit peu normale.

« Que veux-tu que je fasse ? Ce n'est pas seulement notre or, les autres y ont le leur aussi.

— On ne pourrait pas y aller et le reprendre avant que Père ne vende la maison ? demanda ma mère qui appelait toujours mon grand-père « Père ».

— Tu as entendu ce que mon frère a dit la nuit dernière. La cour est pleine de sacs de pommes de terre. Des milliers de sacs. Il faudrait d'abord les déplacer. Puis, s'ils nous voient déterrer de l'or, ils penseront qu'il y en a ailleurs, et nous aurons bien plus de problèmes encore. Ils peuvent nous kidnapper et réclamer des sommes d'argent que nous n'avons pas. Comment pourrais-je convaincre des voleurs talibans analphabètes ? »

Ma mère ne répondit rien.

La seule chose que j'avais en tête, c'était l'immense désespoir de Grand-Père.

Quelques jours plus tard, on apprit qu'il avait vendu la maison pour moins de la moitié de sa valeur. Peu de temps après l'avoir payé, l'acheteur le menaça et l'obligea à lui rendre la moitié de la somme. Grand-Père fit ce qu'on lui demanda.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Après cela, il devint un homme effacé qui ne prononçait pas plus de deux ou trois mots par jour.

Il acheta une nouvelle maison qui se trouvait de notre côté de Kaboul, à seulement une trentaine de minutes de marche de Noborja, la moitié de la distance qui nous séparait de son ancienne maison. Elle avait deux étages et un joli jardin, bien qu'il soit minuscule par rapport au précédent. Deux de mes oncles vivaient en bas avec leurs familles. Grand-Père vivait au second étage où il restait pendant des mois sans sortir. Il ne parlait à personne. Il ne faisait que lire, lire, lire.

Parfois, je lui rendais visite, mais il me voyait à peine. On se saluait d'un « salaam », quelques minutes plus tard il me lançait un nouveau « salaam », et un peu plus tard encore répétait « salaam ». Il ne disait plus rien d'autre, mais lisait pendant des heures, en regardant parfois le ciel bleu.

À d'autres moments, il parlait du livre, quel qu'il soit, qu'il parcourait. Mais les deux gros volumes de son ouvrage favori, Afghanistan in the Course of History, par Mir Gholam Mohammad Ghobar, restaient toujours en haut de son étagère. Il ne les ouvrait plus et ils étaient couverts de poussière.

Au bout d'un certain temps, il cessa même de lire et devint encore plus triste. Des cernes noirs apparurent sous ses yeux, il se négligeait, passant toute la journée dans un salwar-kameez fripé dont le col n'était pas fermé, et sans se coiffer. J'étais bouleversé de le voir si indifférent aux choses qu'il m'avait dit être importantes.

Un jour, à la fin de l'hiver, Grand-Père se réveilla avant l'aube pour faire ses ablutions précédant la prière du matin. Il n'aimait toujours pas sa nouvelle maison, notamment la salle de bains dont le sol était recouvert de carreaux bleus très glissants. Il affectionnait le marbre blanc de nos montagnes, comme dans la salle de bains de son ancienne maison. Il disait toujours que le marbre afghan est le meilleur au monde. « Le reste de la planète s'en rendra compte un jour, ce qui lui donnera une grande valeur. On l'exportera partout », nous disait-il.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ce jour-là, il fit ses ablutions à l'eau froide, comme d'habitude, ce qui le fit frissonner. Et il glissa en voulant aller se réchauffer sous sa couverture, dans sa chambre. Sa tête heurta le coin du lavabo. Il tomba et resta là, inconscient, pendant plusieurs heures.

Quand il revint à lui, le soleil entrait déjà à flots dans la salle de bains par une petite fenêtre. Grand-Père avait manqué les prières du matin, et ne se rappelait ni ce qui lui était arrivé ni pourquoi il était étendu sur le sol. Il voulut se lever pour rejoindre sa chambre, mais en fut incapable. Il appela mon oncle qui vivait à l'étage du dessous avec ses enfants, mais sa voix était trop faible pour les réveiller.

Mon oncle arriva comme toujours vers sept heures pour demander à son père ce qu'il désirait prendre comme petit déjeuner. Parfois, Grand-Père voulait ses œufs cuits, parfois frits. Certains jours, il buvait du lait avec du sucre, d'autres du thé avec du miel. Mais ce matin-là, mon oncle ne le trouva pas dans sa chambre en train de lire, comme il le faisait généralement.

Mon oncle ouvrit la porte de la salle de bains et vit Grand-Père allongé sur le sol, une mare de sang sous la tête. Il le porta sur son lit en lui demandant ce qui s'était passé, mais Grand-Père pouvait à peine parler. Son visage était bleui par le froid. Mon oncle le recouvrit de couvertures et alluma un feu dans le bokhari, l'appareil de chauffage en fer-blanc. En quelques minutes, la chambre était chaude, mais Grand-Père ne sentait rien, ni le chaud ni le froid, et il s'endormit.

Mon oncle vint rapidement à Noborja nous raconter ce qui était arrivé à Grand-Père. Il se rendit avec mon père et moi dans plusieurs cliniques privées pour trouver un médecin. Mais il était trop tôt, elles étaient encore fermées. Ce n'était plus comme avant, quand on pouvait appeler une ambulance à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Plus personne ne voulait non plus faire soigner ses parents dans les hôpitaux publics, trop sales. Au lieu d'en sortir guéri, on en sortait plus malade encore. Par ailleurs, les hôpitaux n'acceptaient plus de patients autres que les blessés venant de la ligne de front, ou ceux qui avaient sauté sur une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mine, ou avaient été touchés par une roquette.

On attendit plus d'une heure devant une clinique privée. Finalement, le docteur, qui était un ami proche de mon oncle, arriva. On l'emmena chez Grand-Père où tous mes autres oncles, leurs femmes, et mes cousins se trouvaient déjà, de même que ma mère, mes sœurs et mon petit frère. Il y avait trop de monde pour cette petite maison.

Le docteur examina Grand-Père. « Des vaisseaux sanguins ont éclaté dans son cerveau, diagnostiqua-t-il. Il faut l'opérer dans les vingt-quatre heures. Personne n'est en mesure de le faire en Afghanistan. Nous n'avons pas le matériel chirurgical nécessaire. Il faut l'emmener en Inde.

— Il n'y a pas d'autre solution ? demanda mon père.

— J'ai bien peur que non.

— Ça va prendre trois ou quatre jours ! protesta mon oncle. Son passeport est périmé, on doit d'abord le renouveler, puis il faut demander un visa indien, Dieu sait s'ils nous en donneront un.

— Tout ce que je peux faire, c'est le prendre dans ma clinique, mais je ne vous promets rien. Sans opération, il ne pourra plus parler d'ici douze heures, ou même moins. S'il parle, ses mots seront dénués de sens, il sera incapable de les prononcer correctement. D'ici vingt-quatre heures, il aura perdu la mémoire et d'ici une trentaine d'heures, il ne reconnaîtra plus personne. Après ça, il sombrera dans le coma. Ensuite, Dieu sait combien de temps il peut rester en vie », expliqua le docteur avec un soupir.

Grand-Père écoutait tout ce que le docteur disait. « Est-ce que je serai en mesure de marcher avant de perdre la mémoire ? demanda-t-il.

— Non, je suis désolé, répondit le docteur. Votre cerveau ne va plus pouvoir contrôler votre corps. Vous ne serez plus capable de lever les bras ou les pieds, et vous ne sentirez plus rien, sauf si on vous opère.

— Donc, c'est comme ça que je vais mourir ? interrogea Grand-Père comme s'il entendait une bonne blague.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

— Non, pas si on vous conduit à temps sur une table d'opération.

— Sinon, oui ? »

Le docteur acquiesça d'un mouvement de tête en regardant ses mains.

Il y eut un moment de silence, un silence au goût amer. Personne ne savait comment le rompre. Mon père demanda à mon oncle de s'occuper du renouvellement du passeport.

« Déjeunons d'un bon qabli, ordonna mon grand-père, célébrons les dernières heures de ma vie en mangeant et en discutant pendant que je le peux encore. Docteur, restez avec nous pour déjeuner. »

Le docteur fit oui de la tête.

Grand-Père essaya d'être gai. Nos visages affichaient des sourires froids pour réconforter Grand-Père, mais le chagrin nous consumait de l'intérieur et nous ne savions comment l'éteindre.

« Je sais que je ne peux pas faire naître de vrais sourires sur vos lèvres, avança Grand-Père, mais peut-être ma blague y parviendra-t-elle. Le mollah Nasruddin disait : "Quand ma femme est morte, pour moi c'était la moitié du monde qui mourait. Quand je mourrai, le monde entier mourra avec moi." »

Tout le monde se mit à rire.

« Vous voyez, j'y arrive », lança Grand-Père, content de lui.

Mes tantes commencèrent à essuyer leurs larmes et à se moucher.

« Hé, je ne veux pas vous voir pleurer et vous moucher à cause de moi », dit Grand-Père gaiement.

Nous souriions tous, les larmes aux yeux.

Mon oncle quitta la pièce pour aller s'occuper du renouvellement du passeport. Mon père partit voir si l'obtention d'un visa indien était envisageable. Mes tantes commencèrent à cuisiner riz et viande pour le qabli pelau, et à éplucher les carottes qu'elles y ajouteraient. Le docteur écrivit une ordonnance qu'il me donna et je courus à la pharmacie. La pièce était pleine de mes cousins : Grand-Père leur demanda de s'asseoir en cercle autour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de lui pour qu'ils se racontent tous des blagues.

Je revins avec le médicament dans un sac en plastique. Pendant ma courte absence, le visage de Grand-Père était devenu visiblement plus pâle, mais il s'efforça de paraître joyeux et plein d'énergie.

Plusieurs heures plus tard, nous déjeunions autour d'une grande nappe blanche dans la chambre de Grand-Père. Mon père dut le nourrir comme un enfant car il était allongé sur son toshak, dans le coin près du poêle à bois. Grand-Père fit quelques blagues sur les vieux, ce qui nous fit rire sans bruit.

Après le déjeuner, le docteur injecta à Grand-Père une petite dose d'antidouleurs car il avait mal à la tête, puis il s'endormit. On ne laissa pas le docteur partir. Tard dans l'après-midi, mon oncle revint avec un nouveau passeport. Peu après, Grand-Père se réveilla. Sa salive commençait à couler des coins de sa bouche sans qu'il s'en rende compte et il disait des choses qui n'avaient aucun sens.

Mes oncles tentèrent de lui parler, mais Grand-Père n'arrivait pas à se concentrer sur ce qu'ils disaient. Mes tantes pleuraient, et il ne leur en fit plus le reproche.

« Je devrais l'emmener à la clinique, indiqua le docteur. Le processus est plus rapide que je ne le pensais. Il aura peut-être très vite besoin d'oxygène. »

Ce soir-là, mon oncle resta avec lui à la clinique. Le lendemain, on occupa notre temps à tenter d'obtenir des visas. La nuit suivante, je la passai avec lui, assis sur une chaise en face de son lit, le regardant respirer doucement. Parfois, il ouvrait les yeux, m'apercevait, et les fermait de nouveau.

Tôt le lendemain matin, il ouvrit les yeux et cette fois-là, ne les referma pas. Il voulut dire quelque chose. Je soulevai son masque à oxygène pour lui faciliter les choses. Il prononça mon nom et je répondis « Oui ». Il le fit de nouveau et je répondis « Oui » une fois encore. Sa voix faiblit, mais ses lèvres bougèrent encore un peu. Puis elles s'immobilisèrent. Ses yeux restèrent ouverts sur l'invisible.

On transporta son corps dans sa nouvelle maison. Je ne versai pas une larme. J'étais incapable de dire s'il faisait jour ou nuit. Je ne voyais pas la différence entre les deux. Je n'avais ni faim, ni soif, je ne savais pas si je marchais ou si j'étais assis. C'était comme si tout s'était arrêté.

Pendant ce temps, la petite maison se remplissait de gens venant des quatre coins de Kaboul et ayant, je ne sais comment, appris la nouvelle.

Mon père prit en charge l'organisation du voyage en voiture qui nous mènerait au village de Grand-Père. Bien qu'il l'ait quitté de nombreuses années auparavant, ce dernier était toujours resté en contact avec les membres de notre famille qui y vivaient, et il en avait aidé plusieurs sans le dire à personne.

Le jour même, on le conduisit à son village, à près de cinquante kilomètres de Kaboul. Avant même notre arrivée, les amis et parents de Grand-Père étaient au courant. La maison entourée de hauts murs où il avait grandi était pleine de monde.

Une fois sur place, la nouvelle se répandit vite dans le village et des milliers de gens convergèrent vers la maison. Personne n'avait jamais vu autant de monde à un enterrement. Notre famille avait vécu dans ce village pendant plusieurs générations. Les villageois avaient l'habitude d'appeler mon grand-père « Président », se référant à l'époque où il travaillait à la Banque nationale d'Afghanistan. Mon grand-père y avait amené ma grand-mère pour qu'elle vive avec sa mère pendant les cinq premières années de leur mariage. Il travaillait à Kaboul et lui rendait visite une fois par trimestre. Dans la vieille maison, il avait restauré de nombreuses pièces, renforcé et élevé les murs, mais ils n'offraient plus aucune protection en temps de guerre contre des roquettes.

L'un de mes oncles, dont la femme était originaire de cette région, avait voulu retourner au village plutôt que de s'installer à Qala-e-Noborja. Il avait décidé d'aller voir, avec le frère de sa femme si l'endroit était sûr. Sur le chemin, ils avaient été attaqués par une faction qui leur avait volé tout leur argent. Au retour, ils avaient pris un itinéraire différent pour éviter les voleurs et ils

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

avaient été durement malmenés par une autre faction car ils n'avaient plus rien. D'autres membres lointains de la famille racontèrent des histoires encore pires concernant ces routes. Personne après ça n'eut l'idée d'aller se réfugier là-bas. Néanmoins, le village était superbe, cerné de champs de pommiers plantés par Grand-Père.

Une fois le moment venu d'emmener Grand-Père depuis sa maison jusqu'à l'endroit où il allait être enterré – environ un kilomètre et demi plus loin –, mon père et ses frères se préparèrent à porter le cercueil, mais toutes les personnes présentes voulurent les aider. Ils passèrent donc le cercueil au-dessus de leurs têtes, d'une personne à l'autre.

Quand ils mirent le corps dans la tombe, et que je vis la terre engloutir Grand-Père à jamais, il me fut impossible de retenir plus longtemps les sentiments qui se bousculaient en moi. Je m'effondrai et me mis à pleurer bruyamment. Je ne pouvais plus m'arrêter, même si j'avais en mémoire la remontrance faite longtemps auparavant par Grand-Père : « Les garçons courageux ne pleurent pas. » Mais je n'avais plus de courage. Il avait été enterré avec mon grand-père.

De nombreuses personnes me frottèrent le dos et me prirent dans leurs bras, mais tout cela était sans effet. Je ne retrouvai le calme qu'une fois endormi.

On resta trois jours dans son village pour rencontrer les gens qui voulaient présenter leurs condoléances. Chaque jour, plusieurs centaines de personnes arrivaient. Parfois, on devait garder à déjeuner ses amis proches et ses parents. Après, on rentra à la maison.

*

Quelques jours plus tard, je vis Grand-Père dans mes rêves, heureux au milieu d'un champ de roses. Je l'appelai, mais il ne semblait pas m'entendre. Je l'appelai encore, à plusieurs reprises, mais il ne répondit jamais. Le lendemain matin, je cessai

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de pleurer.

Je me mis alors à trier ses papiers et ses livres. Je donnai à mes cousins quelques-uns de ses ouvrages, mais je gardai tous ses papiers. Il y avait écrit l'histoire de sa vie. Sur la première page, on pouvait lire : « Plus on devient riche, plus on perd le respect, l'amour et la proximité des pauvres qui nous entourent. N'oubliez jamais que vous étiez autrefois l'un des leurs, et vos ancêtres aussi. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

24
Un nœud à la fois

Trois mois après y être entré, je quittai l'université de Kaboul. Je n'avais pas assez d'argent pour faire réparer quotidiennement les crevaisons de mes pneus, ou pour payer le bus. On avait dépensé toutes nos économies dans des repas pour les gens du village de Grand-Père à l'occasion de ses funérailles. En Afghanistan, ça se passe comme ça. Les gens viennent chez vous présenter leurs condoléances et s'attendent à être invités à déjeuner ou à dîner.

Mon père gagnait juste assez d'argent pour nous nourrir normalement trois fois par jour. Nous n'avions plus les moyens d'acheter du lait, du beurre, ou de la confiture pour le petit déjeuner. On mangeait du pain avec du thé légèrement sucré. Parfois, on faisait bouillir les mêmes feuilles de thé pendant plusieurs jours jusqu'à ce qu'elles n'aient plus ni couleur, ni goût. Pour le déjeuner, on mangeait des haricots et du riz afghan bon marché. La plupart du temps, les restes du déjeuner servaient pour le dîner, et ceux du dîner pour le déjeuner suivant. Mes oncles et tantes se trouvaient dans la même situation.

Je restai quelques jours à la maison après avoir quitté l'université. Je ne savais que faire de ma vie. La plupart des jeunes gens allaient au Pakistan ou en Iran pour travailler. Plusieurs mois ou plusieurs années plus tard, ils revenaient avec de l'argent et des cadeaux, et racontaient les bons repas qu'ils avaient pris loin de chez eux. Mais certains, aussi, avaient été expulsés de ces pays sans un sou en poche. Leur argent était resté dans les caisses de leurs employeurs. Les employeurs honnêtes envoyaient leur dû, mais nombreux étaient ceux qui ne le faisaient pas.

Plusieurs fois, j'échafaudai des plans pour partir dans un de ces pays, mais mon père ne me donna jamais la permission de m'y rendre. Il vendait toujours de la farine et de l'huile. Parfois, on ne le voyait pas pendant des semaines. On savait qu'il était passé

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

à la maison quand on découvrait, le matin, les draps de son lit froissés. Je pense qu'il passait par des phases de grand découragement et qu'il ne voulait pas qu'on le voie.

Une fois, alors que je tentais de l'encourager à acheter de nouveau des tapis, il secoua simplement la tête. « Les tapis, c'est un commerce maudit », me répondit-il sans rien ajouter d'autre.

En quête de conseils, je cherchai quelqu'un qui pourrait me guider dans la bonne direction, Grand-Père n'étant plus là pour le faire. De temps à autre, je le voyais dans mes rêves, portant toujours des vêtements blancs et arborant un grand sourire, mais il ne me parlait jamais. Jamais il ne me dit comment aider ma famille. J'étais très heureux cependant de l'apercevoir, de le sentir encore près de moi. Il arrivait qu'il soit avec Wakeel, son cerf-volant toujours à la main et semblant sortir vainqueur d'une ultime compétition.

Un jour, alors que j'étais complètement désespéré, je partis courir quelques heures sans m'arrêter. Tout le temps de la course, je ne fis que concentrer mon attention sur l'endroit où je posais mes pieds sur les trottoirs et la chaussée défoncés, et cessai de penser à la pauvreté dans laquelle nous vivions, à mon père qui travaillait tant et perdait du poids faute de nourriture, à la mort de Grand-Père et à celle de Wakeel.

Je courus tellement que la sueur me sortait par tous les pores, comme cela se produit rarement à Kaboul où l'air est sec. Finalement, respirant profondément, je m'assis sous un arbre sur la pente de Bagh-e-Bala, le jardin à la française construit par les Mongols quatre cents ans plus tôt au sommet d'une colline escarpée, à l'ouest de Qala-e-Noborja. J'étais épuisé. Mais quand je m'adossai contre l'arbre pour me reposer, la diversion opérée par la course cessa de faire effet. Une fois de plus, nos problèmes occupèrent toutes mes pensées. Depuis Bagh-e-Bala, on pouvait voir Noborja et son unique et dernière tour. Je fermai les yeux.

Mon professeur de tissage s'imposa à mon esprit. Je n'avais pas pensé à elle depuis longtemps, mais quand cela avait été le cas, j'avais toujours l'impression qu'elle était très loin de moi. Là,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

je la sentis proche, comme si elle était assise à mes côtés. J'ouvris les yeux et regardai alentour. Il n'y avait personne, seuls les arbres et les moineaux lançant leur chuk chuk.

Je fermai de nouveau les yeux et pensai à la dernière fois où je l'avais vue, quand nous nous étions dit au revoir. « Sers-toi bien de ta tête, un jour tu pourrais être un tisseur et un vendeur de tapis hors pair », m'avait-elle dit par gestes.

Comme j'étais assis là, contre l'arbre, son message résonna dans ma tête, comme si elle me le disait avec force à l'oreille. J'ouvris de nouveau les yeux et regardai autour de moi pour voir si quelqu'un d'autre l'avait entendu, mais il n'y avait personne. J'étais seul, mais sans l'être vraiment. Un sentiment de paix m'envahit, je me sentis détendu et plein d'entrain : j'avais juste des crampes aux jambes et mes muscles étaient douloureux quand je me levai pour rentrer.

À la maison, je regardai le tapis que nous avions dans le salon en me disant que moi aussi, je pouvais en faire un. J'avais appris avec mon professeur.

Une idée soudaine bourdonna dans ma tête : pourquoi ne pas dessiner le motif d'un tapis ? Je pris un morceau de papier et en réalisai un auquel je rêvais depuis plusieurs mois. Quelques heures plus tard, ça commençait à ressembler vraiment à un tapis.

Ce soir-là, je restai éveillé jusqu'au retour de mon père, à minuit. Il fut surpris de voir que je ne dormais pas. Je lui demandai de l'argent pour acheter du papier à carreaux afin de fabriquer correctement un patron. L'idée ne lui plut pas. Il voulut savoir ce que je ferais de ce dessin. Je lui expliquai que je le vendrais pour un peu d'argent.

« C'est peut-être ça ma future profession.

— Ne t'intéresse pas aux tapis. Ils ne feront que te décevoir. »

En me réveillant le lendemain matin, je trouvai l'argent dont j'avais besoin à côté de mon lit.

Je partis dans une des papeteries du quartier des affaires de Chahr-e-Naw acheter quelques feuilles de papier à carreaux. De

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

retour à la maison, je commençai à dessiner le motif d'un tapis de deux mètres de long sur un et demi de large. Chaque jour, je voyais les erreurs de la veille et il me fallait les corriger. Plus je passais de temps à travailler, plus mon imagination fourmillait d'idées, et plus j'avais envie de les mettre en pratique. Il me fallut quatre mois pour le terminer.

Quand je fus satisfait du résultat, je montrai mon motif à plusieurs fabricants de tapis, mais aucun ne voulut l'acheter. Certains d'entre eux ne le regardèrent même pas. Ils disaient recevoir leurs motifs d'acheteurs étrangers et ne travailler qu'en accord avec les demandes de leurs clients.

Au fur et à mesure des semaines, mon découragement grandit. J'en étais presque au point de déchirer mon motif, mais en pensant à la somme d'argent que mon père avait dépensée en papier et en crayons alors que nous en avions à peine assez pour manger, je réalisai que le temps que j'avais passé importait peu.

« Je ne vais plus à l'université car je n'y apprends rien, me dis-je. Et je me retrouve comme un chien errant, ce qui ne devrait pas être le cas. Je mange et je chie, c'est tout ce que je fais. Comme tout être humain, je dois faire quelque chose, mais quoi ? » Je m'interrogeai sans trouver de réponse, ce qui me désespéra.

« Fais ton propre tapis avec le motif que tu as réalisé, claironna une voix intérieure.

— Et si personne n'aime ce tapis ?

— Tu ne peux pas le savoir à l'avance.

— Oui, c'est évident, personne ne sait ce qui se passera demain. » Il me fallut plusieurs jours pour réaliser que l'interlocuteur de mon dialogue intérieur était mon professeur qui me parlait dans mes rêves.

J'expliquai à mon père que j'allais faire mon propre tapis. Au début, il pensa que je plaisantais. J'insistai donc jusqu'à ce qu'il comprenne que j'étais sérieux. Il me donna de l'argent pour me procurer du bois qui servirait à fabriquer le métier à tisser. J'achetai trois longues poutres chez un marchand et les portai chez un charpentier, ami de mon père, en lui demandant de me

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

confectionner un métier à tisser.

Une semaine plus tard, il était prêt. N'ayant pas de quoi payer le charpentier et ne voulant pas demander de l'argent à mon père, je lui racontai que j'avais oublié mon portefeuille. Il me dit simplement de revenir le lendemain pour le régler, ce que je promis de faire. Mais je ne le fis pas, du moins le lendemain. Quatre semaines plus tard, quand il vint à la maison réclamer son dû, je lui expliquai avoir dépensé l'argent ailleurs et n'en avoir rien dit à mon père. Je m'engageai alors à le payer dans moins d'un mois et le suppliai de ne pas en parler à mon père. En fait, j'avais informé ce dernier de ma dette et il n'était pas content que j'aie menti.

Le métier à tisser était à la maison depuis deux semaines et je n'avais toujours ni laine, ni peigne, ni aucun autre outil, ni d'argent pour les acheter. Je ne possédais que le crochet donné par mon professeur, mais il était trop précieux pour que je l'utilise.

Je demandai à mes voisins de me prêter de l'argent, mais ils m'expliquèrent qu'ils se trouvaient dans la même situation que nous. Je sollicitai mes amis qui me répondirent la même chose.

Je me rendis dans la rue où étaient situées les boutiques de laine et demandai à un vendeur de m'en donner six kilos de couleurs différentes. Il les pesa, les mit dans des sacs en plastique, et me donna le prix. Je fouillai mes poches, elles étaient vides. Le vendeur pensa que j'avais été volé dans le bus mais je le détrompai : « Non, j'ai certainement oublié l'argent chez moi. » Je lui demandai si je pouvais le payer le lendemain. Il acquiesça.

« Je possède une fabrique et je tente l'expérience avec ce tapis. Si ça marche et que mes clients aiment le motif, je vous achèterai des tonnes de laine », lui racontai-je. Il m'assura qu'il me fournirait tout ce dont j'aurais besoin. De mon côté, je lui certifiai qu'il serait mon unique fournisseur car il était un homme respectable. C'est ce qu'on se dit en Afghanistan dans le monde des affaires. Et parce qu'on est désespérés et pauvres, on le croit.

Ma mère me donna toutes ses maigres économies pour acheter des crochets, un peigne et d'autres outils. Le jour suivant, je débutai. Jamais auparavant je n'avais installé de métier à tisser

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

et je ne savais pas comment disposer les fils en haut et en bas de la machine afin de créer la chaîne sur laquelle nouer les nœuds. Personne dans ma famille n'avait fabriqué de tapis, on n'avait fait que les vendre. Je consultai donc un livre montrant des Turkmènes tissant des tapis. Je le relus plusieurs fois, mais il m'était difficile de le comprendre. La seule chose que je savais faire, c'était les nœuds. Même mon professeur ne m'avait pas appris à disposer la chaîne sur le métier à tisser.

Après plusieurs jours où ma chaîne se mettait à pendre là où elle aurait dû être tendue, je renonçai sans avoir aucune idée de la façon dont je paierais le charpentier et le vendeur de laine.

Je retournai m'asseoir sous le même arbre de Bagh-e-Bala. Je fermai les yeux, mais ne vis personne et n'entendis rien. Je restai là plusieurs heures, puis le soir tomba et je commençai à avoir très faim. Mais je ne voulais pas partir sans savoir ce que je devais faire. Dans mon for intérieur, je priais pour que mon professeur me guide.

Finalement, il me fallut rentrer et je marchai lentement vers la maison. À mon arrivée, tout le monde dormait, sauf mon père qui n'était pas encore rentré. Je m'étendis sur mon lit et regardai le plafond. Quelques heures plus tard, j'entendis mon père s'affaler sur son lit. Je ne me souviens pas de m'être endormi, mais cette nuit-là, je rêvai de mon professeur de tissage. Elle me disait : « Un tapis ne se fait pas en un jour. Cela occasionne de la souffrance et nécessite de la patience. Si tu te laisses envahir par le découragement, tu n'arriveras jamais à finir l'ouvrage. »

Je me réveillai le lendemain matin, en me disant qu'il était vraiment temps de suivre le conseil de Grand-Père et de faire de la patience mon alliée. Il me fallut deux jours de plus pour trouver la bonne technique pour l'ourdissage, puis pour tisser ma trame de gauche à droite et de droite à gauche avec les fils de la chaîne, comme mon peuple le fait depuis des milliers d'années, pour créer quelques centimètres de kilim, ce tissage plat qui sert de base à la fabrication d'un tapis. Aucun de mes gestes n'était sûr. Finalement vint le moment des nœuds, et mon motif

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

commença à prendre corps.

Une fois que j'eus entamé les nœuds, ma mère et mes sœurs vinrent de temps à autre me rendre visite à l'étage pour voir si j'avançais. Deux de mes sœurs voulurent s'y mettre aussi, mais je n'avais guère le temps de leur apprendre. Et de toute façon, comment pouvais-je prétendre être professeur ? Chaque jour, j'apprenais moi-même de nouvelles choses. Je travaillais depuis tôt le matin jusqu'au retour de mon père, à minuit.

Il pensait vraiment que le commerce des tapis était devenu pour nous une malédiction et disait que nous étions des vendeurs de tapis, pas des fabricants. Mais je n'écoutai que ma voix intérieure. Je ne répondais ni par oui ni par non à ses commentaires. Je prétendais être sourd comme mon professeur, et je gardais le silence, comme elle le faisait.

Le père de Ducon était le pire. Il se moquait toujours de moi. Peut-être était-ce lui qui avait appris à son fils à être aussi con. « Bientôt ton dos sera courbé comme celui d'un vieil homme, me disait-il. Tu ressembleras à un infirme qui traîne les pieds. Tu perdras tes doigts et mangeras avec la paume de la main. Tu perdras la vue et porteras des lunettes à verres épais. De la laine poussera dans tes narines. » Je m'en moquais et continuais à travailler.

Il me fallut trois mois pour finir mon premier tapis. Je l'emportai dans un magasin de Chicken Street, nommée ainsi en souvenir des boutiquiers juifs qui y vendaient des poulets à l'époque où la rue fut construite. La plupart d'entre eux étaient partis en Israël et les vendeurs de tapis avaient pris leur place, mais on appelait toujours la rue Chicken Street. Le marchand, que ma famille connaissait depuis de nombreuses années, regarda mon tapis et se mit à rire. Je lui demandai ce qui était drôle. Il répondit que mon motif était hilarant et il ajouta qu'il refusait de l'acheter.

J'insistai pour qu'il le garde dans son magasin. Si, par hasard, quelqu'un était intéressé, il pourrait lui vendre. Il accepta, seulement parce qu'il avait été un ami de Grand-Père.

« Mais uniquement pour une semaine », me dit-il. Je promis de revenir à la fin de la semaine suivante et de le reprendre.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Trois jours plus tard, tôt le matin, j'entendis frapper à notre porte. Je pris peur à l'idée que ce soit le charpentier ou le vendeur de laine car je n'avais pas d'argent pour les payer. Le charpentier était venu plusieurs fois demander son argent auprès de mon père et de moi. On lui disait toujours « demain », « demain », et il se plaignait de ne jamais voir ce jour venir. J'avais expliqué au vendeur de laine que j'étais trop occupé dans ma fabrique pour aller le payer et il m'avait cru, mais c'était déjà plusieurs semaines auparavant et il venait peut-être maintenant demander son dû.

J'ouvris la porte. Le boutiquier de Chicken Street était devant moi. Je pensais qu'il rapportait mon tapis, et j'étais prêt à lui rappeler qu'il avait promis de le garder une semaine entière, mais je n'en eus pas l'occasion. Il me tendit des dollars américains, en me demandant si c'était suffisant.

*

Il me donnait deux cents dollars. Je pensai qu'il se moquait de moi de nouveau et lui rendis son argent. Je faillis même lui dire une grossièreté pour faire bonne mesure avec le regard noir que je lui lançai.

Il me demanda combien je voulais de plus. Je le priai de cesser ses railleries, mais il m'expliqua avoir rencontré un Afghan qui vendait des tapis en Allemagne et qui aimait beaucoup mon motif. Il en avait commandé cent unités identiques. Pouvais-je les fabriquer ? Il tendit de nouveau la main, cette fois avec trois cents dollars. Je les pris et les comptai, comme si j'étais inquiet que la somme ne fût pas exacte. En fait, tout ce qui m'importait, c'était de toucher les billets, de les sentir bouger sous mes doigts. Il me regardait faire et je compris soudain combien j'étais grossier. Je l'invitai à entrer et demandai à ma mère de bien vouloir nous préparer du thé.

Intérieurement, je remerciai Dieu et mon professeur de tissage. J'aurais tellement aimé qu'elle soit là pour entendre ce que le négociant venait de dire. Mes yeux s'emplirent de larmes et je félicitai ma voix intérieure : ce qu'elle m'avait dit des années auparavant commençait à se réaliser.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Quand il vit mes yeux humides, le boutiquier me demanda si tout allait bien. J'essuyai mes larmes d'un revers de manche et lui indiquai que je pourrais faire d'autres tapis s'il me donnait de quoi acheter de la laine et des métiers à tisser. Il me tendit mille dollars. Jamais de ma vie je n'avais eu en main de dollars américains. Le bord des billets était dur et tranchant, rien à voir avec nos petits afghanis fatigués. Je les regardai et lui dis : « Je pourrais tuer des moineaux avec des bords si tranchants. » À l'époque, on achetait une voiture en bon état pour mille dollars. Avec cette somme, on pouvait même acheter un visa pour l'Italie. Et je les tenais dans ma main. Mais je ne voulais pas aller seul en Italie. Je voulais que toute ma famille vienne avec moi. Donc, je dépensai le tout en laine et en métiers à tisser, et commençai à fabriquer d'autres tapis.

J'allai voir le charpentier pour le payer. Il s'empara sans dire un mot de l'argent et me regarda de côté. Je lui demandai s'il pouvait me fabriquer d'autres métiers à tisser. « Je ne t'en referai jamais plus un seul de ma vie, rétorqua-t-il en crachant par terre.

— Et que diriez-vous si je les paie d'avance ?

— Tu n'as même pas assez d'argent pour acheter un naan. Comment pourrais-tu me payer quoi que ce soit d'avance ? »

Je lui donnai suffisamment d'argent pour cinq métiers à tisser en lui disant que je reviendrais les chercher une semaine plus tard. Il me regarda, surpris, et bien qu'il ait les billets en main, il resta légèrement dubitatif. Je sortis de la boutique sans écouter ce qu'il avait à dire.

« D'accord ! Ne crains rien ! Ils seront prêts la semaine prochaine ! Merci ! » cria-t-il dans mon dos.

En guise d'au revoir, je levai la main droite sans me retourner. L'argent me rendait arrogant.

Je me rendis dans la boutique de laine et m'excusai de mon retard de paiement. Il me dit de ne pas m'en faire pour ça, que tous les fabricants de tapis se comportaient de cette façon et qu'il était habitué. Il ne savait pas que je lui avais menti au sujet de ma fabrique. Mais mon mensonge était devenu vérité. J'achetai

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

plusieurs centaines de kilos de laine.

« Je peux te trouver toutes les sortes de laine dont tu as besoin. Je te livrerai dans ta fabrique », me dit-il.

Ma fabrique. J'aimais entendre ce mot. Je commençais à y croire moi-même. Je n'y avais pas encore réellement pensé, mais s'il me fallait produire tous les tapis que l'homme commandait en Allemagne, j'aurais besoin d'une fabrique.

« OK. Merci », lui répondis-je en partant. Ma fabrique...

Cette nuit-là, mon père rentra très tard, comme d'habitude. Tout le monde dormait, mais je l'attendais.

« Il est minuit, va te coucher », me dit-il avant de me demander un verre d'eau.

Quand il eut fini de boire, je lui donnai les trois cents dollars qui me restaient. Il regarda les billets et me demanda si c'était des faux, ou une plaisanterie.

« Non. C'est le résultat de mes sept mois de travail intensif. » J'étais fier de moi.

Il examina les billets attentivement puis se mit à sourire comme il ne l'avait pas fait depuis des mois. « Magnifique ! Maintenant, tu gagnes plus d'argent que moi. » Il ouvrit alors les bras et me serra fort contre lui.

Je lui racontai l'histoire des négociants, des mille dollars, des cinq métiers à tisser, des centaines de kilos de laine, et mes projets d'ouvrir une fabrique de tapis. Il me regarda avec étonnement, mais je sus qu'il était content.

J'enseignai la façon de faire des nœuds à mes sœurs cadettes et à mon frère. Ce dernier était encore jeune, mais il était devenu un membre très actif de notre famille. Lui, mes sœurs et moi occupions à tour de rôle le seul métier à tisser que nous possédions.

Mes jeunes sœurs jouaient tous les après-midi dans le jardin avec les filles de notre voisin. Depuis que les talibans leur avaient interdit d'aller à l'école, elles ne faisaient que papoter ou lire des romans iraniens. Quand, pendant plusieurs jours, elles n'allèrent plus dans le jardin après le déjeuner, les autres filles

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

s'inquiétèrent. Dans un premier temps, mes sœurs entretinrent le mystère. Elles pensaient que fabriquer des tapis était quelque chose d'exceptionnel et elles ne voulaient pas que ça se sache. Mais elles furent incapables de garder le secret avec leurs amies. Après environ une semaine, elles leur racontèrent tout.

Les filles vinrent me demander de les embaucher sans salaire. Elles voulaient simplement apprendre à faire des tapis. Nous étions pachtounes, elles étaient hazaras, tisser des tapis était une spécialité turkmène. Mais on réussit tous à travailler ensemble.

En l'espace de quelques jours, la plupart des filles du quartier vinrent à la maison demander si on pouvait leur apprendre à faire des tapis. Je ne sais comment, elles avaient entendu parler de notre activité. Elles restaient chez elles à ne rien faire et s'ennuyaient.

Ma première réaction fut d'être inquiet. Si les filles avaient eu connaissance de ce que je faisais, les talibans pourraient bien l'être également. Mais j'avais besoin de tisseurs et toutes les filles voulaient apprendre.

En deux mois environ, mon seul métier à tisser avait laissé la place à une fabrique de tapis. Mon père et moi avions reconstruit les murs de la remise où ses tapis avaient été détruits par une roquette. Nous avions fait les briques nous-mêmes, remplissant chaque jour plus de cent moules avec de la boue mélangée à de la paille, pour les laisser sécher avant de les vider et de les remplir de nouveau. L'argent nous manquait pour acheter des briques cuites, et, de toute façon, le quartier de Qala-e-Noborja avait été entièrement construit de cette façon, avec des briques de boue séchée au soleil. Pour préserver notre vie privée, j'avais bouché les grandes fenêtres donnant sur la rue avec des briques, en laissant néanmoins un petit espace en haut afin que l'air puisse passer.

J'avais vingt-cinq métiers à tisser et une quarantaine de filles, dont mes sœurs, qui produisaient des tapis. Dès que de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

nouveaux métiers à tisser arrivaient, de nouvelles filles arrivaient aussi. Elles faisaient des nœuds depuis tôt le matin jusqu'à seize heures, sauf pendant l'heure consacrée au déjeuner.

De seize à dix-huit heures, il y avait classe. Mon père enseignait les mathématiques de base, ma mère la comptabilité, ma sœur aînée la grammaire et la littérature dari. Elle ne manifesta aucun intérêt pour la fabrication de tapis et n'apprit jamais à tisser, ce qui ne l'empêchait pas d'être un excellent professeur, comme elle l'avait montré quand nous avions donné des cours à nos cousins kouchis. J'étais très heureux qu'elle fasse la classe à mes tisseuses, même si je ne le lui dis pas. Si elle et moi étions alors en paix, je ne savais pas – comme pour l'Afghanistan de façon plus générale – quand les combats reprendraient entre nous.

La peur que les talibans découvrent ce que nous faisions était permanente. Leurs lois interdisaient aux filles de travailler hors de chez elles ou de recevoir un enseignement. S'ils nous repéraient, les conséquences seraient terribles pour tous. À la fin, nous serions tués, un moindre mal après ce qu'ils nous auraient d'abord infligé. Mais, même si c'était dangereux, mes parents et ma sœur aînée me soutinrent toujours.

Ma règle était que les filles devaient être présentes à la fabrique à huit heures. Elles n'étaient toutefois pas autorisées à arriver ensemble par la même porte, ce qui aurait été remarqué par les espions des talibans. Au lieu de ça, elles devaient se présenter par petits groupes entre six et huit heures.

Deux d'entre elles arrivaient par le portail du fort, puis trois par la porte du fond du jardin, quatre par une autre porte du jardin qui était cachée de la rue. Avec une échelle, les filles du voisin passaient par-dessus le mur de leur maison et de notre cour. À huit heures, elles étaient toutes à la fabrique. Celles qui arrivaient plus tôt faisaient leurs devoirs avant de commencer à travailler.

Quand ma fabrique commença à bien fonctionner, un si grand nombre de filles venait travailler pour moi le matin que Ducon décida de devenir amical. Il me supplia de l'accepter parmi mes

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

étudiants et de l'initier à la fabrication des tapis. Bien que réticent, j'acceptai. Je n'avais pas d'amis, et quand il décidait de se comporter avec intelligence, j'appréciais sa compagnie. Il avait pas mal d'humour, mais il redevenait, de temps en temps, un vrai con. Ce n'était pas de sa faute, c'était sa nature.

Il apprit vite. En deux mois, il savait tout des tapis. Toute sa vie, il avait été en concurrence avec moi, mais il n'avait jamais appris à aller de l'avant. Il était toujours un peu en retrait. En fait, c'était peut-être une marque d'intelligence, il me laissait d'abord prendre le risque, puis faisait mieux que moi en m'imitant et en améliorant ce qui devait l'être.

Très vite, il acheta ses propres métiers à tisser et sa laine, et ouvrit son atelier de l'autre côté de la cour, dans les pièces utilisées par sa famille. Il enseigna à tous ses frères comment faire des tapis et mettre sur pied une fabrique comme la mienne. Et il commença à embaucher les garçons du quartier, les rémunérant plus que je ne payais les filles, les nourrissant mieux et blaguant beaucoup avec eux.

Très vite, je me mis à embaucher, moi aussi, des garçons, notamment les très jeunes frères que les grandes sœurs auraient dû garder si elles n'avaient pas travaillé pour moi. Mais au bout d'un certain temps, certains de mes tisseurs rejoignirent la fabrique de Ducon afin de bénéficier d'une meilleure nourriture, de plus gros salaires, et de blagues plus drôles. Finalement, tous me quittèrent.

Ducon commença à se moquer de moi en ma présence, soulignant que mes tisseurs étaient tous venus travailler avec lui.

Je trouvai rapidement des garçons plus âgés qui tissaient plus vite mais je voulus récupérer certains ouvriers de mon ancienne équipe car je les avais bien formés. Je ne savais pas comment procéder, mais une idée me vint. Avec l'aide d'un ami très engagé en faveur de l'éducation, je louai une maison de cinq pièces près du vieux fort. On acheta des chaises et des tableaux noirs, et on embaucha des professeurs de dari et d'anglais. Chaque jour après le travail, j'envoyais tous mes tisseurs – la plupart n'avaient jamais fréquenté une école – à un cours de deux heures pour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

apprendre à lire et à écrire le dari et l'anglais.

Il ne se passa pas beaucoup de temps avant que mes autres tisseurs ne reviennent vers moi et bientôt, la majeure partie des ouvriers de Ducon souhaitèrent être embauchés également chez moi. Un mois plus tard, mes métiers à tisser ne suffisaient plus et je dus en acheter d'autres pour pouvoir employer toute cette main-d'œuvre.

Ducon était furieux. Quand il me croisait, il crachait par terre avec dédain. Néanmoins, il n'avait plus les moyens de rester longtemps en mauvais termes avec moi. Quelques mois plus tard, il vint me supplier de lui rendre ses tisseurs car il était incapable de faire tourner son affaire avec les seuls qui lui restaient.

Je l'incitai à arrêter de jouer au con, ce qu'il promit de faire. Mais même s'il vit sur la Lune, un con sera toujours un con.

Je lui renvoyai ses tisseurs bien qu'ils ne veuillent pas travailler pour lui. Mais j'avais promis. Je proposai à ces garçons de suivre gratuitement nos cours de langue à la fin de leur journée comme s'ils faisaient encore partie de mon équipe. Ce qu'ils firent.

Un an après l'ouverture de mon entreprise, j'octroyai un diplôme au premier groupe de filles. Elles commencèrent à fabriquer leurs propres tapis chez elles, en embauchant les membres de leurs familles et les voisins. Certaines me demandèrent des métiers à tisser et de la laine. Je dus leur en prêter puisqu'elles n'avaient pas les moyens de les acheter. Quelques mois plus tard, une fois qu'elles eurent vendu les tapis qu'elles avaient faits, elles me rendirent les métiers à tisser et me payèrent la laine. Certaines fabriquaient pour moi des tapis chez elles et je les payais. Je versai bientôt des salaires réguliers à tous les étudiants de ma fabrique, et donnai des bonus à quelques-uns pour leur très bon travail.

C'est ainsi que mon quartier se spécialisa dans les tapis. On produisait les meilleurs tapis de Kaboul. Certaines filles avaient de bonnes idées de couleurs et concevaient de nouveaux motifs. Je leur donnai une liberté totale pour faire ce qu'elles voulaient.

*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Une fois démontrée ma capacité à fabriquer et à vendre des tapis, mon père commença à me prendre au sérieux. Il m'écoutait. Et quand il comprit que nous allions peut-être avoir à nouveau de l'argent, il relança l'idée de quitter l'Afghanistan. Je lui annonçai que j'aurais assez d'argent pour nous faire tous franchir la frontière. Je lui dis aussi que nous étions kouchis, donc vagabonds par nature, que je m'occupais de l'argent, qu'il devait chercher des passeurs. D'abord, il émit des doutes, mais après de longues discussions au cours desquelles je consignai par écrit mes coûts, ma production et mes profits, finalement il accepta. Étant professeur de physique, il comprenait les chiffres.

De nouveau, il écouta le World Service de la BBC afin de savoir ce qui se passait dans les différentes régions d'Afghanistan afin de pouvoir décider quelle route emprunter pour sortir du pays sans problèmes. On échafauda plusieurs plans que l'on reprit minutieusement pour s'assurer que l'on avait pensé à tout.

Le plan final, c'était d'aller d'abord en Iran, puis en Turquie, et éventuellement en Italie. Une fois arrivés, on essaierait de faire venir un de mes oncles et sa famille, puis un autre après avoir travaillé dur pour se faire de l'argent. Lentement, on ferait sortir tout le monde. Aucun de nous ne s'était jamais rendu en Italie. Nous n'avions qu'une vague idée de l'endroit où cela se trouvait, mais nous étions déterminés.

Pendant que mon père cherchait des passeurs, je retournai à l'université. Même si je n'y étudiais que ce que j'avais déjà appris dans la prison des talibans, elle me permettrait néanmoins d'obtenir un diplôme. J'aurais ainsi plus de facilité pour trouver un emploi.

Grâce à ce que j'avais gagné avec les tapis que j'avais vendus, je pus m'acheter une nouvelle bicyclette. J'avais même les moyens d'acheter une moto ou une voiture, mais je refusai de gaspiller mes économies. La plupart de mes camarades de classe étaient pauvres et je ne voulais pas paraître différent.

« Quand il y a danger, se fondre dans la foule », me disait

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Grand-Père. Donc, je me conformai au milieu ambiant. Grand-Père était parti, mais je gardais dans mon cœur ses sages préceptes et ses conseils.

Au cours des deux années suivantes, j'étudiai et travaillai dur. Les unités d'enseignement dont j'avais besoin pour mon diplôme s'accumulaient lentement, tout comme les bénéfices de mon entreprise de tapis. L'étrange paix ramenée par les talibans incita les acheteurs étrangers à revenir à Kaboul, et permit un accroissement de mes ventes. Une femme pouvait se faire battre pour avoir quitté seule sa maison, mais d'un autre côté, le régime procurait un sentiment de sécurité. Beaucoup de choses fonctionnaient dans le pays, comme les banques, la poste, les bureaux. Les moyens de transports étaient sûrs dans tout le pays. Mon père se rendait de nouveau dans les villages à la recherche de tapis anciens, et trouvait des clients réapparus dans cette étrange mais stable ville de Kaboul, aux mains des talibans.

Néanmoins, nous avions toujours le désir de partir. Ma mère nous rappelait, en douceur mais avec insistance, que nous devions consacrer toute notre énergie à quitter l'Afghanistan. Non sans ironie, avec les talibans, cet objectif nous semblait plus facile à réaliser.

C'est alors, comme si souvent en Afghanistan, que des événements de l'autre côté de la planète changèrent totalement notre situation.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

25
Changement d'air

Au cours de l'été 2001, on entendit dire sur le World Service de la BBC qu'Ahmed Chah Massoud projetait de défier les talibans. Massoud était un homme très intelligent qui, pendant des années, avait attaqué les Russes et les avait empêchés de prendre le contrôle de la vallée du Panchir où se trouvait le passage principal vers les montagnes de l'Hindou Kouch.

Une fois les Russes hors du pays, Massoud était devenu ministre de la Défense d'Afghanistan, à une époque où les combats entre les différentes factions pour contrôler Kaboul provoquaient des milliers de morts et de terribles destructions. Il était à la tête de l'une de ces factions évincées du pouvoir par les talibans.

Tout le monde était effrayé à l'idée qu'il tente de reprendre Kaboul, relançant ainsi une guerre stupide et nous faisant perdre tout ce que les années de stabilité sous les talibans nous avaient apporté. Ils étaient cruels et ignorants, mais ils avaient ramené l'ordre dans le pays. On vivait dans la peur constante que les violents combats entre factions ne reprennent. Même les lois les plus étranges des talibans étaient plus faciles à vivre que le chaos des commandants.

Massoud était né dans la vallée du Panchir, à une heure de voiture au nord de Kaboul. Ni les Russes ni les talibans n'avaient réussi à le capturer. Il était devenu le leader militaire des Panchiris, opposants farouches des talibans. S'il attaquait Kaboul, toutes les routes seraient fermées, on ne pourrait plus quitter la ville. Tout le monde se terrerait chez soi. Les rues se rempliraient de cadavres, les égouts de sang innocent. Une nouvelle fois.

Quelques semaines auparavant, mon père avait finalement trouvé un passeur qui semblait parfait pour nous. Il était venu plusieurs fois à la maison, chacun de nous l'avait approché et pensait pouvoir lui faire confiance. Il paraissait être un homme honnête, pas un de ces passeurs qui prennent votre argent et vous abandonnent au milieu de nulle part. On l'avait rencontré par

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'intermédiaire d'un ami de mon oncle, un homme fiable que nous connaissions depuis de nombreuses années.

Selon le plan établi, après notre arrivée en Turquie, mon oncle donnerait à son ami à Kaboul l'argent demandé pour nous acheminer là-bas. Puis il nous mettrait en contact avec un autre passeur qui nous emmènerait en Italie.

Nous étions tous heureux à l'idée d'une prochaine vie paisible dans un pays étranger, et à l'idée que le reste de notre famille nous rejoindrait vite. Pas un seul instant nous n'imaginions les dangers et les difficultés qui pouvaient nous attendre. Rien ne nous faisait peur, exceptée l'idée de rester en Afghanistan en dépit du calme instauré par les talibans.

Le passeur donna une date de départ à mon père. Il nous restait environ six semaines pour nous préparer. Ma mère avait déjà commencé à faire les bagages. Impossible de prendre beaucoup de choses, donc elle était très sélective. Mon père triait nos affaires. Il fit plusieurs piles, chacune d'elles étant destinée à un oncle. Mes sœurs choisissaient parmi leurs vêtements ce qu'elles allaient prendre et laisser. Elles savaient qu'elles pourraient trouver des vêtements de bien meilleure qualité dans n'importe lequel des pays où nous projetions d'aller, mais leur sentimentalisme leur fit garder quelques habits d'enfant qu'elles aimaient mais ne portaient plus. La maison était sens dessus dessous, des piles de vêtements remplissaient chaque pièce.

Dans ma fabrique, à l'étage, je passai tous mes métiers à tisser en revue. Sur certains étaient encore tendus des tapis qui pouvaient être terminés avant la date prévue de notre départ. Sur d'autres, des tapis étaient en cours de fabrication, ou juste commencés. J'assignai aux meilleurs tisseurs la tâche de terminer ceux qui en étaient au stade final, et je plaçai une de mes meilleures étudiantes à la tête du reste de ma fabrique. Elle devenait responsable de l'achèvement de tous les tapis après notre départ et devait ensuite contacter mon oncle qui les ferait porter chez mon acheteur de Chicken Street. Ces tapis représentaient une partie de l'argent que nous devions donner

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aux passeurs une fois arrivés en Italie.

Après notre départ et une fois les tapis terminés, cette même fille devait distribuer tous les métiers à tisser aux autres étudiants afin qu'ils fabriquent leurs propres tapis chez eux. Ces métiers constituaient leurs salaires et leurs primes pour le mois en cours. Ils en étaient tous ravis. Il ne me restait plus qu'à teindre de la laine et de la soie en quantité suffisante pour un mois, car ils ne savaient pas le faire. Je l'avais enseigné à quelques-uns de mes étudiants, mais il s'agit d'une opération délicate car l'intensité de la couleur, la qualité de la laine et le niveau de chaleur sous la bassine diffèrent d'une fois à l'autre. Savoir comment obtenir une nuance identique à chaque teinture prend du temps, et mes étudiants faisaient les mêmes fautes que moi quand j'avais appris le métier tout seul.

Il était environ sept heures du soir. Nous allions dîner tôt après une journée longue et fatigante. Ma mère cuisinait un kebab sur le grill de la cour. Chaque repas était devenu une célébration car nous devions partir le 15 octobre, seulement un mois et cinq jours plus tard. C'était aussi notre façon d'éviter d'être tristes à l'idée d'avoir à quitter notre pays où notre famille avait vécu pendant des milliers d'années, et où j'avais passé les dix-neuf premières années de mon existence.

Ma mère donna une brochette de kebab à chacun. C'était du mouton, juteux et délicieux. « On va écouter les informations », proposa mon père. Ma mère ne voulait pas allumer la « boîte diabolique », comme elle appelait la radio car elle diffusait toujours de mauvaises nouvelles. Elle disait qu'elle gâchait notre vie sur cette terre.

Mon père émit un petit rire : « Ne t'en fais pas. On quitte ce pays très bientôt. Laisse-moi l'écouter pendant que nous sommes encore ici. » Il mit alors le World Service de la BBC. Ma mère le laissa faire, sachant bien que ses arguments ne changeraient rien, et préféra s'occuper du dîner.

Soudain, les nouvelles qu'on entendit interrompirent notre repas.

« Ahmed Chah Massoud a aujourd'hui été blessé au cours d'un attentat dans son bastion près de la frontière du Tadjikistan. Ses deux agresseurs étaient des Arabes qui se sont fait passer pour des journalistes. Pendant qu'ils interviewaient Massoud, une bombe cachée dans la ceinture de l'un d'eux a explosé. Cet homme est mort sur le coup, l'autre a été capturé puis abattu alors qu'il tentait de s'échapper. Massoud a été transporté d'urgence à l'hôpital militaire indien de Farkhor, au Tadjikistan. »

Nous étions tous abasourdis et ne savions quoi penser. Devions-nous manger et poursuivre notre célébration ? Devions-nous porter le deuil ? Quelle était la signification de cet acte ? En Afghanistan, nous ne connaissions pas les attentats suicides.

Le lendemain matin, on apprit que Massoud était mort à l'hôpital durant la nuit pendant que l'on tentait de le sauver. Tout autour de nous, nos nombreux voisins panchiris pleuraient à chaudes larmes.

Je n'avais prévenu aucun de mes camarades de classe de mon départ. Je ne voulais pas qu'ils se sentent abandonnés en restant quand moi je partais. J'avais décidé de leur envoyer des cadeaux et de gentilles lettres une fois arrivé en Italie.

Au cours des trois dernières années, on était tous devenus amis en dépit du fait que j'avais passé du temps loin de l'université. Nous avions même sympathisé avec ces talibans venus du front à qui on avait appris à lire et à écrire. Nous leur avions aussi montré comment faire des barres parallèles au gymnase, jouer au basket-ball, et danser. Parfois, on écouta même, entre deux cours, de la musique indienne en secret. Certains quittèrent les rangs des talibans. Après tout, ce n'était pas de mauvais bougres, juste des types comme nous qui cherchaient à réussir leur vie. Ils voulaient se marier à des filles de Kaboul pour continuer à y vivre.

On leur raconta qu'ils auraient à partager les tâches ménagères avec leurs femmes. Ils pensèrent d'abord qu'on se moquait d'eux, puis ils réalisèrent qu'on était sérieux. Mais ils ne voulaient pas retourner dans leurs villages. Finalement, ils se

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

firent à l'idée de devoir travailler chez eux autant que leurs femmes.

Le lendemain de la mort de Massoud, mes camarades de classe et moi avons abordé la question de son assassinat. Quelques-uns étaient très inquiets que nous ayons perdu encore un leader afghan. D'autres, qui se rappelaient toutes les roquettes lancées sur Kaboul pendant la guerre civile, étaient ravis de sa mort.

Comme s'ils étaient déjà journalistes, certains de ces étudiants réprimandèrent les autres en disant : « Nous ne devons pas prendre parti. Notre travail, c'est de dire la vérité et de présenter les faits. » La BBC était pour nous un modèle de précision dès qu'un événement se produisait. On avait de petites radios dans nos poches, généralement avec des écouteurs, qui nous permettaient de rester informés. Un de mes copains avait allumé le sien pendant que nous parlions de Massoud. Soudain, il cria : « Chut ! Chut ! Quelque chose de terrible vient de se produire à New York. »

Il débrancha les écouteurs de la radio, ce qui nous permit d'entendre tous qu'un avion venait de heurter une des tours du World Trade Center. On avait vu ce World Trade Center dans de nombreux films, notamment celui où un gorille géant y grimpe comme à une échelle. On se représentait très clairement ces deux tours. Et là, debout sous les arbres du campus de l'université, dans le soleil de cette fin d'après-midi, on entendit, incrédules, la petite radio annoncer qu'un second avion avait percuté la deuxième tour. Maintenant, même les États-Unis étaient frappés par les horreurs que nous avions connues pendant tant d'années. On eut l'impression d'être dépossédé de quelque chose. « L'espoir est-il permis en Afghanistan si des choses pareilles se produisent aux États-Unis ? » nous demandions-nous.

La mort de Massoud fut instantanément éclipsée. On l'oublia totalement. « Le timing de l'assassinat de Massoud, juste deux jours avant ces attaques contre les États-Unis, est maintenant considéré comme significatif par les observateurs », annonçait,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

plus en moins en ces termes, le World Service de la BBC. « Ils pensent qu'Oussama Ben Laden a ordonné son exécution pour aider ses protecteurs talibans et s'assurer de leur coopération en Afghanistan. On apprend par ailleurs que les tueurs ont manifesté leur soutien à Ben Laden dans les questions qu'ils ont posées à Massoud. »

Oussama Ben Laden. N'était-ce pas le nom de l'Arabe que la rumeur disait habiter près de chez nous, dans la maison du Maquereau du roi ?

Certains de mes camarades de classe prédirent que les États-Unis bombarderaient bientôt l'Afghanistan. Les Américains se comporteraient comme les Russes, ils lâcheraient des bombes sur tout le pays, détruisant ainsi chaque village et chaque ville.

Je n'en étais pas sûr pour ma part. À mes yeux, les États-Unis étaient trop loin pour attaquer l'Afghanistan. Il s'agissait d'un autre continent. Pourquoi viendraient-ils jusqu'ici ? S'ils voulaient Oussama Ben Laden, ils enverraient leurs services secrets l'arrêter. Ils n'allaient pas s'en prendre à l'Afghanistan dans son ensemble à cause d'une seule personne.

« Même s'ils le font, nous serons déjà partis, me dis-je. D'ici là, on se trouvera en Turquie, ou même en Italie. Mais une attaque me semble invraisemblable. »

On se mit à écouter la BBC chaque jour, presque chaque heure. Il était toujours question d'attaque de l'Afghanistan par les États-Unis. Un mois passa, rien ne se produisit.

Les routes étaient toujours ouvertes. Au fur et à mesure des jours qui nous rapprochaient de notre départ, nous étions cette fois-ci de plus en plus confiants dans la réussite de notre projet tout en étant de plus en plus inquiets à l'idée que quelque chose puisse se produire qui viendrait le contrarier.

À une semaine du départ, certains de mes oncles, tantes et cousins se trouvaient à la maison. C'était un dimanche, tard dans la soirée, après un long dîner que nous avions partagé. Ils étaient venus nous dire au revoir et prendre les choses que mon père avait mises de côté pour eux.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Comme il faisait frais, on avait dîné non pas dans la cour, mais dans une des pièces du fort aux neuf tours. Être réunis en famille et manger autour de la même nappe était un plaisir. On savait que cela n'allait peut-être pas se reproduire en Afghanistan. Mes cousins me demandaient si j'allais leur envoyer de beaux cadeaux. Je leur promis de leur en expédier beaucoup dès que nous serions arrivés.

En plein milieu d'une blague faite par l'un de nous, on entendit un énorme bruit, comme l'explosion d'une bombe. Le sol se mit à trembler, plusieurs de nos carreaux volèrent en éclats, mais personne ne fut blessé. Depuis plusieurs années, on avait doublé nos carreaux d'une feuille de plastique afin que le verre cassé ne tombe pas sur nous. Chacun se précipita dans la cour et grimpa l'escalier menant à la terrasse, puis l'échelle de bambou menant sur le toit, pour voir ce qui s'était passé. On aperçut un gros nuage de fumée noire ressemblant à un champignon géant qui s'élevait au sommet d'une petite montagne couverte d'antennes de télévision, entre Qala-e-Noborja et l'ancienne maison de mon grand-père. Tout le monde l'appelait la « montagne de la télé » au lieu de Koh-e-Asmai, le nom qu'elle portait depuis des siècles.

Comme on n'avait pas entendu d'avion, on pensa que peut-être les armes de talibans avaient pris feu sur la montagne de la télé. Mais une seconde bombe explosa alors dans une autre zone où étaient les talibans, tout près de notre vieux fort. De nouveau, le sol trembla. On s'accrocha l'un à l'autre. Mon père et ses frères coururent sur le toit vers la dernière tour existante afin d'avoir un meilleur point de vue. À ce moment-là, on entendit un avion en altitude, « très haut dans le ciel, près du paradis », comme ma sœur aînée l'expliqua.

Il volait trop haut pour être touché par des armes au sol. Bientôt, d'autres avions arrivèrent. Tandis qu'on les regardait, ils commencèrent à bombarder les camps de talibans, leurs défenses, et leurs camps d'entraînement. Puis ils ciblèrent les endroits où se trouvaient le commandement taliban, leurs centres de communication, leurs bases militaires.

« Ce ne sont pas des bombardiers aveugles, remarqua ma

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

mère. Ils ne ressemblent ni aux Russes ni aux seigneurs de la guerre qui laissent tomber leurs bombes n'importe où. Regardez comme ils visent leurs cibles avec soin. »

On ne savait toujours pas d'où venaient ces bombardiers.

Chacun alluma sa radio de poche pour écouter la BBC. Nous avions tous grimpé sur le toit par l'échelle. La radio annonçait à peu près ceci :

« Les forces aériennes américaines et britanniques ont commencé une série de bombardements en Afghanistan, ciblant les talibans et Al-Qaïda. On rapporte que des combats ont eu lieu dans la capitale, Kaboul, où l'approvisionnement en électricité a été coupé à l'aéroport, dans le centre militaire névralgique de Kandahar, lieu de résidence du leader suprême des talibans, le mollah Omar, ainsi que dans la ville de Jalalabad, où se trouvent de nombreux camps d'entraînement des talibans. »

Une énorme bombe explosa près de l'aéroport où les talibans avaient un gros campement. On se regarda tous avec stupéfaction, mais sans un mot pour ne pas manquer une syllabe des bulletins de la BBC.

Néanmoins, notre attention à tous fut soudain distraite par ma mère qui brandissait ses mains en l'air en hurlant contre mon père : « Non, il n'en est pas question ! Il n'en est pas question !

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda ma sœur aînée avec une voix effrayée, ce qui ne lui ressemblait guère.

— Il dit qu'il ne veut pas partir ! Votre têtu de père ne veut pas quitter l'Afghanistan ! Tout est prêt, et voilà qu'il dit que nous ne partons pas ! »

Je n'arrivai pas à en croire mes oreilles. Il se passait tellement de choses bizarres ce soir-là. Je venais de donner mon meilleur cerf-volant à mon cousin, même si je savais qu'il le perdrait lors de la première compétition venue.

« Il se comporte de nouveau comme un chameau, lança ma mère, du désespoir dans la voix. Une fois qu'il a décidé quelque chose, personne ne peut le faire changer d'avis », ajouta-t-elle en descendant par l'échelle vers la terrasse au-dessous. Mes tantes

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

la suivirent.

« Que se passe-t-il, Papa ? lui demandai-je.

— Viens ici, mon fils. Venez tous ici », dit-il. Contrairement à ma mère, il était calme et maître de lui-même. On s'assit tous devant lui en demi-cercle. Les avions américains continuaient de lancer des bombes sur leurs cibles. On voyait un éclair chaque fois qu'une bombe était lâchée d'un avion invisible, et un deuxième éclair quand elle touchait son but avec une grosse explosion qui secouait le sol.

« Les Afghans se sont battus entre eux pendant des millénaires, commença-t-il en nous regardant un à un dans les yeux, à la façon d'un professeur instruisant ses élèves. Nous avons dans le pays une longue tradition de pillages et de mises à sac. Mais deux choses nous unissent : notre amour d'Allah, et notre haine des envahisseurs et des ennemis. Nous ne quitterons pas l'Afghanistan avant de savoir si ces Américains sont vraiment nos amis, ou des ennemis se cachant derrière le masque de l'amitié.

— Donc, c'est sûr, nous ne partons pas ? demanda ma sœur aînée qui semblait déçue et irritée.

— Peu importe qui nous envahit. Je suis sûr qu'ils seront mieux que les talibans ou les factions, assura l'un de mes cousins.

— Non, mon fils, rectifia mon père en l'attrapant par le bras et en se rapprochant de lui. Notre terre, c'est notre mère. On ne peut pas laisser des étrangers l'envahir. C'est notre devoir de la protéger.

— Notre devoir, c'est de quitter ce foutoir que tu nommes un pays ! » cria ma mère avec force depuis la terrasse du dessous. On tourna tous la tête pour la voir. Elle se tenait debout dans le noir, invisible, sauf quand les bombes touchaient leur cible et qu'une lueur l'éclairait pendant une seconde. « Notre devoir, c'est de sauver nos vies. » Elle marcha vers l'échelle qui menait à l'endroit où nous étions assis avec mon père, et elle le regarda droit dans les yeux.

« Avant l'arrivée au pouvoir des moudjahidine, on pensait qu'ils seraient nos sauveurs, mais ils se sont transformés en meurtriers

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

et ils ont tué des innocents. Les talibans ont fait la même chose. Et ceux-ci ne seront pas différents. Sous des noms différents, ils poursuivent tous le même but. Tu ne te rends compte de rien ? Ne vois-tu pas que le même modèle se répète ? Et ne comprends-tu pas d'où ça vient et où ça va ? » La colère accumulée tout au long des années passées depuis que nous avions été chassés de la maison de Grand-Père était audible dans sa voix.

« Tu as peut-être raison, mais je ne partirai pas avant de savoir qui sont ces gens », assura tranquillement mon père.

On tourna la tête pour voir ce que ma mère allait dire, mais elle n'était plus là. Elle connaissait mon père mieux que lui-même. Elle savait ce qu'il allait répondre. Et elle avait disparu avant même qu'il n'ouvre la bouche.

Le jour où nous devions partir vint et passa. Mon père n'aborda pas le sujet, ma mère non plus. Je restai assis dans ma chambre, déconcerté. Plus que jamais depuis sa mort, j'aurais voulu parler à Grand-Père. Malheureusement, il n'était plus là pour m'aider.

Le soir, j'allai m'asseoir sous l'acacia de la cour. J'avais pris cette habitude quand je n'avais pas le moral. Bizarrement, je me sentais près de Wakeel à cet endroit où il avait été avec nous pour la dernière fois. Moi aussi, devrais-je mourir pour pouvoir quitter ces lieux ?

Les bombardements continuèrent jour et nuit. Cette guerre était totalement différente de celle menée par les Russes dont les avions, à basse altitude, détruisaient des villages entiers en un seul passage. Les avions américains volaient très haut au-dessus de leurs cibles, ne lançant qu'un petit nombre de bombes à la fois.

Dans les mosquées, les appels se multipliaient pour prier tandis que les bombes pleuvaient sans répit et avec précision sur les talibans et leurs alliés, d'autres fanatiques religieux venus du Pakistan, de Tchétchénie, du Pendjab et d'Arabie Saoudite qui les avaient rejoints.

L'hiver approchait, il commençait à faire froid. La vie quotidienne continuait son cours. On était tellement habitués à la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

guerre. En Afghanistan, il restait peu de choses à démolir.

À cause des bombardements, personne ne sortait, sauf pour tenter de trouver de la nourriture. Il était difficile de savoir ce qui se passait vraiment à Kaboul. Mais nous avions commencé à observer des changements. Les semaines passant, les talibans, avec leurs longs salwar-kameez, leurs turbans noirs et blancs, et leurs yeux soulignés de noir, disparurent petit à petit. Ils ne partirent pas tous en une nuit, comme les moudjahidine quand les talibans avaient pris Kaboul. Cela se fit plus progressivement.

Depuis le premier jour de l'arrivée des talibans, nous avions appris à ne jamais les regarder dans les yeux, à toujours baisser la tête et à fixer le sol quand ils passaient. Maintenant, c'était l'inverse. Les talibans étaient de moins en moins nombreux, on en croisait peut-être seulement deux ou trois dans notre quartier. Quand ils voyaient quelqu'un approcher, c'était eux qui regardaient le sol et se hâtaient de regagner l'une des propriétés dont ils s'étaient emparés.

D'autres choses nous surprenaient. Un taliban était toujours assis sur une chaise au milieu de l'intersection près de la grande mosquée, pas loin de Qala-e-Noborja. Dès que le muezzin appelait à la prière, le taliban enlevait son turban et le posait sur la chaise, comme s'il était allé faire ses ablutions. Parfois, il laissait même son fouet. À ce moment-là, tout ce qui se trouvait dans les rues environnantes – en fait, dans toute la ville – s'arrêtait. Les conducteurs garaient leurs voitures et se dirigeaient vers la mosquée. Les commerçants sortaient en toute hâte de derrière leurs étals où s'empilaient joliment grenades et raisin, sans même penser à fermer leurs portes à clef. Ils savaient que personne ne volerait quoi que ce soit. Sous la justice des talibans, on coupait la main des voleurs.

Mais un jour vint pourtant où on ne vit plus de turban, plus de fouet, et plus de taliban sur sa chaise au milieu de l'intersection. Personne ne sut qu'en penser, mais pour plus de sûreté, chacun continua à respecter les règles des talibans.

Les bombardements américains se poursuivirent semaine

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

après semaine, plus intenses certaines nuits, moins intenses d'autres. Les avions n'étaient pas éclairés, et on ne les entendait que quelques secondes avant que leurs bombes ne touchent le sol.

Depuis le début de ces bombardements, ma mère, son frère et moi avions grimpé deux ou trois fois à l'échelle qui menait au toit, enveloppés dans des couvertures pour nous protéger de la fraîcheur de l'automne, et nous avions regardé les éclairs de lumière des bombes qui explosaient. Une seconde plus tard, alors que toute la ville tremblait, nous sentions physiquement l'onde de leur impact. Nous passions notre temps à parier quelle base des talibans serait la cible suivante. Parfois, mon oncle gagnait, parfois ma mère, parfois moi.

Le bruit avait couru que certains bombardiers étaient pilotés par des femmes. Nous étions stupéfaits. Comment des femmes pouvaient-elles faire des choses pareilles ? Les gens disaient que les États-Unis devaient être un grand pays pour envoyer leurs femmes combattre les talibans. Par ailleurs, nous n'avions vu encore aucun de leurs hommes. Pas de soldats au sol, seulement des avions dans le ciel.

Une nuit, après le dernier appel à la prière, on monta sur le toit. Les bombardements se poursuivaient alors depuis plus d'un mois. Au moment où l'on s'asseyait près de la dernière tour encore debout, on entendit de la musique. De la vraie musique, pas ces paroles sans fond sonore des talibans. Elle venait de la maison de nos voisins Malem-e-chaq qui habitaient en face de chez nous, en bas du jardin. On se regarda avec des sourires intrigués. Malem-e-chaq avait été plusieurs fois maltraité par les talibans parce qu'il était riche. Et là, ses fils avaient posé de grands haut-parleurs sur leurs fenêtres, diffusant de la musique dans la rue.

« Les talibans sont-ils enfin partis ? » demanda mon oncle, la voix et les yeux pleins d'espoir. Nous n'avions pas de réponse.

Les quatre jours précédents, des histoires avaient circulé selon lesquelles les habitants des derniers étages des immeubles de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Makroyan écoutaient de la musique pendant la nuit, derrière leurs fenêtres obscurcies, mais on ne les croyait pas vraiment. Peut-être, après tout, ces histoires étaient-elles vraies.

Peu de temps après, on entendit aussi de la musique venant d'une autre maison de notre rue. Puis d'une autre encore. Et d'une autre. Puis de chez nos voisins immédiats dont les filles avaient escaladé l'échelle pour venir travailler dans ma fabrique. Enfin, dans notre propre cour où quelqu'un avait branché un lecteur de cassettes à une batterie de voiture car nous n'avions pas d'électricité cette nuit-là.

Tout le monde sortait ses haut-parleurs de leurs cachettes et les posait sur les fenêtres. Le son était généralement à fond. On entendait toutes sortes de musique. Ahmad Zahir. Hangama et Ahmad Wali. Ustad Sarban. Lata Mangehkar. Mohammad Rafi. Jagjit Singh. Ustad Rahim Bakhsh. Ustad Beltoon. Ustad Doray Logari... C'était assourdissant, et le phénomène se propageait.

Dans la cour en dessous de chez nous, dans les rues, dans les cours du voisinage, les gens sortaient de leur maison, se réjouissaient, criaient, et riaient comme ils n'avaient pas osé le faire pendant toutes ces années. Et chaque note de musique qui retentissait dans le noir nous chantait un message auquel on pouvait à peine croire : les talibans sont partis, les talibans sont partis !

Mes sœurs, mes cousins et nos voisins du fort se précipitèrent tous dans la cour pour voir ce qui se passait. Chacun allait de l'un à l'autre posant des questions auxquelles personne ne savait répondre.

Je vis mon père debout près de l'acacia, qui les regardait tous. Comme il l'avait dit quand les bombardements avaient commencé, il attendait de voir ce qui allait se passer. Ces Américains étaient-ils venus pour nous aider ou pour nous envahir ? Ce n'était pas la musique qui lui dirait si l'Afghanistan nous était rendu. Il fit le tour de la cour du regard pendant quelques minutes, puis rentra calmement à l'intérieur.

Les fils de Malem-e-chaq diffusèrent un enregistrement d'attan, une danse traditionnelle avec des battements de tambour, qui

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

court-circuita toutes les autres musiques. Grâce à la lumière d'une moto arrêtée au milieu de la route derrière le jardin, on vit une vingtaine d'hommes et de garçons converger vers le lieu où ce rythme résonnait à pleine puissance. Certains portaient des jeans ou des T-shirts aux couleurs vives qu'ils avaient gardés cachés depuis la prise de pouvoir des talibans. D'autres, vêtus de leur salwar-kameez, firent vite demi-tour pour disparaître dans leur maison et en ressortir quelques minutes plus tard habillés à l'occidentale. Un jeune homme arborait costume et cravate. Plus aucun turban à l'horizon.

Plusieurs personnes levèrent les bras et frappèrent des mains, donnant ainsi le signal de départ de l'attan.

La foule désordonnée forma un cercle pour danser les premiers pas du premier attan que je voyais depuis cinq ans. Il ne dura néanmoins que dix secondes avant que les hommes ne se mettent à rire trop fort pour pouvoir continuer. Ils restèrent là, criant et se serrant dans les bras les uns les autres, surpris de se voir danser, même si les Afghans avaient exprimé leur joie de cette façon depuis des centaines de générations – jusqu'à l'ère des talibans. La musique continua de retentir dans la rue, et le cercle se reforma vite. Certains esquissèrent les pas cadencés et gracieux – toujours extrêmement lents au début – tandis que les autres les encourageaient.

Au son de l'attan, les yeux de ma mère s'emplirent de larmes. Elle ne fit aucun effort pour les cacher car elle riait trop pour s'en soucier.

Le tambour se faisant plus insistant, elle se leva, dénoua son foulard, laissa tomber ses cheveux. Elle se pencha légèrement en arrière et dans l'obscurité secoua la tête de chaque côté. Une brise parcourut sa chevelure et la souleva. Une bombe explosa pas très loin, probablement à la maison du Maquereau du roi où de nombreux talibans avaient vécu. Dans la lueur de l'explosion, le visage de ma mère apparut. C'était la première fois depuis des années que je la voyais sans foulard, comme au bon vieux temps. Elle était si jolie.

Je me levai et m'approchai d'elle tandis qu'elle regardait les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

hommes dans la rue en contrebas se jeter à corps perdu dans le mouvement crescendo de l'attan, tournoyant sur eux-mêmes en secouant leurs têtes nues. D'un côté, j'avais envie de les rejoindre. À dix-neuf ans, je n'avais jamais dansé. J'en avais toujours eu envie tout en craignant d'être nul. D'un autre côté, je réagissais comme mon père : je n'arrivais pas à me réjouir tant que je n'en savais pas plus sur ces gens qui envoyaient des bombes sur mon pays.

Mon oncle se leva et étira ses bras comme un aigle déploie ses ailes. Il donnait l'impression de vouloir commencer son propre attan là, sur le toit du fort aux neuf tours. Mais il ne fit que regarder le ciel, émerveillé.

Alors qu'une autre explosion ponctuait les martèlements de l'attan, je passai mon bras autour de la taille de ma mère en pensant à tout ce qu'elle et mon père avaient fait pour la sécurité de notre famille. J'étais maintenant plus grand qu'elle. J'avais atteint l'âge où le devoir d'un fils afghan est de prendre soin de ses parents. Comment pourrais-je jamais faire pour eux ce qu'ils avaient fait pour nous ?

Ma mère se retourna vers moi et me prit dans ses bras en posant sa tête sur mon épaule. Elle soupira profondément. Je la serrai fort en pensant aux incertitudes des prochains jours.

Dans la rue, les hommes avaient été rejoints par un type qui tapait sur un dol au son grave pendant à son cou. Contrairement aux autres, il portait des vêtements afghans traditionnels et une casquette dorée qui brillait de tous ses feux. Une frénésie s'empara de la foule quand il s'introduisit à l'intérieur du cercle des danseurs, frappant au rythme des tambours diffusés par les haut-parleurs, ajoutant une sorte d'urgence à leur tempo.

Arriva le moment de l'attan où la cadence des tambours atteint une telle vitesse que les danseurs, épuisés, commencent à tomber un à un. Mais, plus le rythme des tambours s'accéléra, plus les hommes se lancèrent avec ivresse dans la danse, tournoyant dans une direction, puis dans l'autre. Cette nuit-là, personne n'allait abandonner. En fait, le nombre de danseurs ne fit que grandir.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Même s’ils ne pouvaient pas m’entendre, j’encourageai ces hommes, leur criant de ne jamais s’arrêter.

Et ils dansèrent. Ils dansèrent. Ils dansèrent.

Épilogue

Ma mère avait raison. Les étrangers étaient plus intéressés par leur propre politique que par notre pays. Ils chassèrent les talibans pour un certain temps. Mais ils ramenèrent les mêmes factions qui s'étaient proclamées moudjahidine et avaient détruit notre pays.

De nombreux étrangers qui avaient déclaré être venus pour nous aider repartirent très riches. On attendait de voir ce qu'ils allaient bâtir, hormis des bases militaires.

Pendant des années, on espéra leur aide pour construire des canalisations afin que nous n'ayons plus à porter l'eau dans des seaux depuis les pompes publiques, ou des systèmes d'égouts qui nous auraient permis de venir à bout de la puanteur et des maladies liées à nos caniveaux.

Finalement, on a eu l'électricité, mais elle vient d'autres pays : nous aurions pu produire la nôtre si on nous avait aidés à reconstruire nos barrages électriques.

Quand je vois les sommes d'argent gaspillées par les étrangers, je pense à mon grand-père. Un jour, alors qu'il s'installait avec un pot de thé vert sur le long coussin près de la fenêtre, il me dit : « Je vais te raconter une histoire. »

À cette époque-là, j'entrais dans l'adolescence et j'avais mes propres histoires. Mais je passais toujours volontiers du temps avec Grand-Père. Je m'assis à son côté et scrutai son visage, celui d'un homme âgé et néanmoins sans rides.

« Le mollah Nasruddin habitait un village pas loin d'ici. » Je savais que, bien sûr, ce n'était pas vrai. Le mollah Nasruddin vit dans les contes populaires du monde musulman, mais Grand-Père racontait toujours qu'il était notre voisin. Je souris tandis que Grand-Père mettait un bras autour de mes épaules et m'attirait vers lui. « Chaque matin, il se rendait à dos d'âne dans un lieu où personne ne va jamais. Pourquoi l'auraient-ils fait ? Dieu avait créé cet endroit pour nous montrer ce qu'est un terrain vague. Au bout d'un certain temps, son voisin Ali Khan devint de plus en plus

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

curieux de connaître la raison de ces déplacements quotidiens. Trop respectueux pour lui poser directement la question, il envoya l'un de ses fils lui demander s'il pouvait faire quelque chose pour améliorer la vie du mollah Nasruddin. Ravi de voir le fils d'Ali Khan, le mollah lui offrit un bonbon sur lequel étaient collés des morceaux d'ouate provenant de l'intérieur de sa poche. Le garçon déclina l'offre poliment. Puis le mollah lui demanda : "Pourquoi es-tu seul ? Où sont les autres ?" Le fils d'Ali Khan demanda à son tour au mollah : "Qui attendez-vous ? — Écoute, répondit le mollah, un jour quelque chose de bien peut se produire ici. Si c'est le cas, une foule s'y rassemblera, et comme je suis là le premier, expliqua-t-il avec son fameux sourire, j'aurai la meilleure vue du spectacle. D'ici là, j'attends." »

Grand-Père leva sa tasse de thé jusqu'à ses lèvres pendant que j'avais un petit rire. Bien que je sois trop âgé pour les histoires du mollah Nasruddin, et trop jeune pour comprendre le degré de sagesse qu'elles contenaient, je riais car j'adorais être avec mon grand-père. Maintenant, pourtant, plusieurs années plus tard, je la comprends enfin. Si tout cet argent étranger déversé en Afghanistan débouche sur des choses positives, je serai aux premières loges, comme le mollah Nasruddin. D'ici là, chaque jour, j'attends, j'attends, et j'attends encore.

Quand les Américains sont arrivés, ils ont cherché des interprètes. En six mois, j'ai appris tout seul suffisamment d'anglais pour être capable de travailler pour eux et gagner des dollars. Ils cherchaient désespérément des personnes pouvant les aider et n'étaient pas à cheval sur la grammaire. J'ai commencé à écouter la BBC en anglais et à regarder des films américains afin de pratiquer la langue même quand je n'étais pas avec eux. Jamais je n'ai eu peur de faire des fautes en parlant ou en écrivant, et j'étais reconnaissant quand on corrigeait mes erreurs.

Mon premier emploi m'a permis de côtoyer les soldats américains qui m'ont enseigné de nombreux mots intéressants. Plus tard, quand j'ai travaillé pour les Nations unies, j'ai découvert

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

que je ne pouvais pas les utiliser au bureau. Les quelques fois où je l'ai fait, j'ai vu mes interlocuteurs étonnés ou choqués.

Maintenant que je peux parler anglais, j'ai relancé avec mon père notre commerce familial de vente de tapis. Jamais je n'ai tenté de remettre ma fabrique sur pied, du moins pas de la même manière. J'avais donné mes métiers à tisser et je ne voulais pas les reprendre car bon nombre de mes tisserands n'avaient pas d'autre moyen de gagner leur vie. L'arrivée massive d'étrangers à Kaboul ouvrit un vaste marché pour les gens qui, pendant des années, avaient fabriqué des tapis chez eux, et cherchaient à les vendre. Je n'avais pas besoin de produire mes propres tapis pour faire des affaires. Comme je parlais anglais, je pouvais vendre aux étrangers ceux des autres. Cette activité m'a donné la chance de rencontrer des gens venant de nombreux pays.

Les Américains sont toujours très amicaux. Ils achètent beaucoup et paient le prix demandé. Ils veulent savoir un tas de choses concernant les tapis : où ils ont été faits, qui les a fabriqués, quelle est la signification du motif. Plusieurs fois, ils m'ont invité dans leur ambassade pour y présenter des tapis afghans. « Les tisserands sont des poètes, et les tapis sont leurs poèmes », leur ai-je expliqué. J'ai essayé de leur enseigner comment lire leurs vers.

Les Français viennent, regardent les tapis, les tournent dans tous les sens, soulignent leurs défauts, et refusent de les payer à leur juste prix. Ils marchandent pendant des heures, même pour une petite somme. Quelques-uns sont pourtant devenus de bons amis, et ils me rapportent du chocolat noir de France. Je suis allé deux fois en France pour de courts séjours, et ils m'ont invité chez eux. Ils m'ont cuisiné des repas si bons que c'est à se demander si ce que j'ai mangé d'autre dans ma vie mérite vraiment d'être qualifié de nourriture. J'admire la façon dont ils attachent de la valeur à leur histoire, à leurs traditions, à leurs bâtiments anciens. Les Afghans en sont incapables.

Les Italiens parlent toujours fort. Avant de regarder les tapis, ils demandent une tasse de thé. Puis on parle longtemps de sujets divers. Finalement, on commence à évoquer les tapis pendant

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

qu'ils examinent les piles. Ils demandent de nouveau du thé et se mettent à marchander en faisant des blagues. Cela peut durer des heures. Et soudain, ils paient le prix fort et partent en toute hâte car ils sont en retard. Comme les Afghans, ce sont des gens toujours aimables, bien habillés, qui font de gros repas, qui se mettent à rire et l'instant d'après à hurler. Quand je suis allé en Italie, c'était la même chose et je me suis dit : « Je suis chez moi ici. »

En Angleterre, j'ai été très bien traité par tout le monde. La campagne est si belle que j'avais l'impression d'être au paradis. Mais de nombreux Anglais que je connais à Kaboul sont à la hauteur de la réputation qu'ils ont depuis longtemps en Afghanistan.

Un Anglais chétif au visage osseux loua une partie de Qala-e-Noborja. Il coupa tous les grands et vieux arbres, les buissons de lilas dans la cour et même l'imposant acacia sous lequel on avait étendu le corps de Wakeel. Il expliqua qu'ils avaient été plantés au mauvais endroit.

J'avais maintenu ces arbres en vie tout au long des pires années de sécheresse en les arrosant deux fois par jour avec des seaux accrochés à ma bicyclette, que j'allais remplir au seul endroit où on trouvait de l'eau, une pompe à plus d'un kilomètre et demi, de l'autre côté de la colline, près de l'Institut polytechnique.

Cet Anglais décida aussi qu'il avait besoin de plus de place à Qala-e-Noborja, et deux très pauvres familles afghanes, qui avaient vécu pendant plus de trente ans dans les maisons en dessous de la cour, furent obligées de partir. L'une d'elles était la famille hazara dont les filles avaient escaladé le mur pour venir travailler dans ma fabrique. En quittant les lieux, elles durent vendre la vache dont le lait constituait leur seul revenu. Leurs filles furent dès lors obligées de quitter l'école et de trouver du travail.

Quelque part, mon grand-père et ses amis se lancent des regards entendus à ce sujet. S'il te plaît, Dieu, mets un peu de compassion dans le cœur de cet Anglais, et conduis-le dans le droit chemin.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

En attendant, l'Afghanistan dont nous avions rêvé pendant toutes ces années de bombardements, de coups de fouet et de lapidations ne nous a toujours pas été restitué.

Après les premières élections présidentielles, en 2004, nous étions pleins d'espoir. Pendant deux ans, de nombreux Afghans sont revenus des pays où ils s'étaient réfugiés et se sont lancés dans les affaires en Afghanistan. Certains ont construit de grands immeubles modernes à Kaboul et dans d'autres provinces. Finalement, il nous semblait que l'Afghanistan nous appartenait de nouveau.

Mais les choses ont changé. On s'est vite rendu compte que tout n'est pas de la faute des étrangers.

Je suis allé au ministère du Commerce pour enregistrer mon entreprise de tapis. Je connaissais le conseiller spécial du ministre. Avec son aide, j'ai pu remplir tous les papiers nécessaires en une heure. Puis, j'ai dû présenter mes papiers au ministère des Finances, au ministère de la Justice, et au quartier général de la police pour d'autres démarches.

Dans chacun de ces endroits, il m'a fallu obtenir des timbres auprès de nombreux employés, même si personne n'a pu me dire à quoi ces timbres servaient. À chaque étape, on m'a demandé un pot-de-vin. Bien sûr, personne ne l'a sollicité directement. On me disait : « Puis-je avoir une douceur, s'il vous plaît ? » Je leur donnais quelques afghanis et ils faisaient leur travail.

Plus la journée avançait, moins il me restait d'argent, et cela me révoltait. Je suis sorti dépenser mes dernières pièces en achetant à un vendeur des rues un paquet de bonbons, ceux que l'on se met dans la bouche en buvant du thé. Après ça, dès que quelqu'un me demandait une douceur, je lui donnais un de ces bonbons que je gardais dans ma poche. La personne me regardait avec un sourcil en l'air. Je faisais l'idiot et lui souriais, comme si je ne savais pas ce que « douceur » voulait dire.

« Je n'en veux pas. Donne-moi une vraie douceur, m'a dit l'un de ces employés.

— C'est une vraie douceur, et c'est très bon, ai-je répliqué en prenant un air innocent et en sortant le sac de ma poche pour lui

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

montrer. Regarde, ils viennent tout droit de Pologne. Et tous les ingrédients sont sains et biologiques. Ils contiennent du miel et non du sucre, et du vrai lait. De plus, leur goût est délicieux ! » J'en ai mis un dans ma bouche et l'ai savouré.

« Idiot ! Je veux de l'argent, a-t-il ajouté sèchement.

— De l'argent ? Pourquoi ?

— Pour m'occuper de tes papiers.

— Mais c'est un pot-de-vin, me suis-je étonné, les yeux écarquillés par la surprise. Et un pot-de-vin est un péché ! L'islam l'interdit ! Es-tu en train de faire de nous deux des pécheurs ?

— Es-tu idiot ? s'exclama-t-il l'air incrédule.

— Personne ne m'a jamais traité de demeuré ! – Plus gentiment j'ajoutai : J'essaie juste de t'expliquer les principes de base de l'islam. »

Il a alors décidé de ne plus perdre de temps avec moi, sachant qu'il obtiendrait un pot-de-vin de la personne suivante. Il a expédié mon dossier et appuyé sur la sonnette posée sur le bureau. Un garde s'est précipité à qui il a ordonné : « Sors-moi ce psychopathe d'ici.

— Je ne suis pas un psychopathe ! Je ne suis pas un pécheur non plus. Je ne prends pas de pot-de-vin, et je ne suis pas tout le temps en colère. Maintenant, dis-moi qui est le psychopathe ? » Sur ce, j'ai quitté la pièce en souriant et sans attendre de réponse.

Plus de dix ans ont passé depuis cette nuit sur le toit où nous avons vu les premiers bombardements américains. De temps à autre, je pense aux gens – les bons et les mauvais – que j'ai connus pendant les années les plus terribles, et je me demande ce qu'ils sont devenus.

Je n'ai jamais revu Berar bien que je l'aie cherché dans pas mal d'endroits. S'il est mort, s'il te plaît, Dieu, garde son âme en paix. S'il est vivant, je prie Dieu pour qu'il nous permette de nous revoir.

À la place de la fontaine, dans le jardin où Grand-Père et moi avions vu les crânes, se trouvent maintenant trois maisons.

Parfois, quand je suis dans un taxi, le chauffeur cherche à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

prendre un raccourci dans une rue qui me remet en mémoire des souvenirs horribles. Je me penche et lui demande de bien vouloir choisir un autre chemin car celui-là me rappelle des moments, pendant la guerre, que je veux oublier. Les chauffeurs comprennent ce genre de choses et changent d'itinéraire.

Jamais je n'ai revu la jeune enseignante qui était obligée de se vendre. J'espère qu'elle a gagné assez d'argent pour pouvoir s'expatrier et commencer une nouvelle vie. Je penserai toujours à elle avec un grand respect, en dépit des circonstances dans lesquelles nous nous sommes rencontrés.

Jamais je n'ai revu la famille de Tachkurghan à laquelle j'ai volé cinq grenades. Peut-être vit-elle maintenant aux États-Unis. On m'a dit que le jardin était resté en friche jusqu'à il y a cinq ans, quand quelqu'un l'a replanté. J'y suis allé une fois, mais les gens qui y vivent m'ont dit qu'ils n'avaient jamais eu de nouvelles d'Hamza ou de sa famille. Je me demande comment Hamza peut être heureux ailleurs.

Parfois, nos cousins kouchis téléphonent à mon père quand ils passent près de Kaboul avec leurs moutons et leurs chameaux, à la fin du printemps, sur le chemin depuis leurs résidences d'hiver à Jalalabad vers les hautes terres du centre du pays. Ils sont toujours kouchis, mais tous possèdent maintenant un téléphone portable.

Omar Khan, l'ancien berger à la flûte, vit aujourd'hui en Allemagne où il est mécanicien. Il gère un garage avec un autre Afghan né là-bas. Il parle allemand couramment et attend du gouvernement qu'il lui donne un passeport pour aller voir sa famille en Afghanistan.

Aaron Khan s'est établi en Grèce. Il est tailleur et marié avec une jolie Grecque, ce qui désole ses parents car un Kouchi épouse une Kouchi et engendre d'autres Kouchis. Ils ne le voient plus, mais savent ce qu'il devient grâce à Omar Khan.

Solomon Khan est resté kouchi. Il a deux belles femmes, trois magnifiques filles de la première, et deux beaux garçons de la seconde. Il parle toujours peu, mais a appris à lire et à écrire à ses épouses et à ses enfants.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

De nombreux camarades de classe, dont ceux avec qui j'ai célébré la remise des diplômes en boxant, sont encore en contact avec moi. Certains sont partis quelques années étudier en Inde. D'autres ont obtenu des visas pour des pays européens en épousant leurs cousines qui y vivaient déjà. Cinq autres sont à Kaboul où leurs affaires prospèrent. Trois autres sont morts lors d'attentats suicides, dont deux alors qu'ils se rendaient à pied chez eux, les bras chargés de sacs de fruits pour le dîner. Nous gardons leur souvenir dans nos cœurs.

Une nuit, au cours d'une fête à Kaboul, j'ai entendu dire que Zardad, le sadique, était emprisonné en Grande-Bretagne. Il se cachait à Londres, mais un journaliste de la BBC l'a trouvé et il a été arrêté pour crimes contre l'humanité. Ce soir-là également, un étranger appartenant au faible nombre de ceux qui ont vraiment aidé l'Afghanistan, m'a raconté – nous étions dans un jardin où se jouait de la musique exécutée par des maîtres –, qu'on lui avait demandé de témoigner contre Zardad. Deux procès avaient été nécessaires pour qu'il soit reconnu coupable. L'étranger m'a dit aussi que Chien était mort, exécuté dans la prison de Pul-e-Charkhi. Avant cette nuit-là, j'avais déjà tenté, par l'intermédiaire d'Internet, d'en savoir plus sur Zardad et sur Chien, mais la démarche m'avait rendu terriblement malade. S'ils sont morts, je prie pour qu'ils soient dans les tréfonds de l'enfer.

Pour Gulbuddin Hekmatyar, dont la roquette a tué Wakeel, l'enfer est un endroit trop doux et l'éternité un moment trop court. Il vit encore, et fait encore du mal.

*

Quand les étrangers commencèrent à arriver à Kaboul après le départ des talibans, Haji Noor Sher rentra d'Inde et rouvrit son commerce de tapis au cœur du quartier commerçant de Chahr-e-Naw. Il revint habiter les pièces de Qala-e-Noborja que personne n'avait utilisées au cours de ses années d'absence. Un jour, il apparut dans la cour et cria « malem » ce qui, en dari, signifie « professeur » : il désignait mon père. On venait de terminer le déjeuner et ma famille s'apprêtait à faire la sieste, mais en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

entendant cette voix familière, on courut tous dehors et sa vue nous remplit de joie.

Au cours des deux années suivantes, il vécut à Noborja alors que sa famille était toujours en Inde. Il allait parfois lui rendre visite, mais il préférait être à Kaboul parmi ses tapis et ses amis. Lui et mon père passaient des heures ensemble, rassemblant et vendant de nouveau des tapis, chacun appréciant la compagnie de l'autre après avoir été séparés pendant tant d'années.

Il commença à avoir des problèmes de santé, bien qu'il n'ait jamais dit de quoi il souffrait. Il alla plusieurs fois en Inde voir des médecins, et sembla plus malade encore quand il revint à Kaboul. Puis, quelques semaines après qu'il y fut retourné une nouvelle fois, on reçut un coup de fil nous annonçant sa mort. Une partie de nous mourut en même temps. Sa gentillesse et sa générosité avaient permis à toute ma famille de survivre aux combats.

*

Récemment, je suis allé rendre visite à ce boulanger hazara pour le remercier de m'avoir sauvé des griffes du taliban violeur.

Je me suis rendu dans sa boutique trois fois sans jamais réussir à aborder le sujet. Il n'y avait personne dans le magasin. Il était toujours assis derrière le comptoir à regarder les piétons et les voitures passer. Sans raison particulière, même si j'avais très envie de lui parler et lui dire qui j'étais, je n'en ai pas eu le courage. Au lieu de ça, j'ai pris un sac en plastique et l'ai rempli de gâteaux choisis sur les différents plateaux. Puis je lui ai tendu pour qu'il le pèse. Il ne m'a pas regardé en le mettant sur la balance, alors que je le fixais des yeux, désireux de lui dire quelque chose sans que rien franchisse mes lèvres. Ensuite, j'ai payé et je suis sorti.

Il n'avait pas beaucoup changé bien qu'il ait un peu forci depuis toutes ces années. Sa boutique était également la même, sauf que l'arrière-boutique dans laquelle il m'avait caché était maintenant occupée par un gros four moderne. Son fils était devenu un homme. Grand, des épaules larges, il faisait fonctionner le four avec plusieurs autres employés.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La quatrième fois que je lui ai rendu visite, je lui ai dit : « Je ne suis pas venu pour vous acheter quelque chose. » J'étais hors d'haleine et mon cœur battait à tout rompre. Il voyait bien que quelque chose me rendait nerveux.

« Pas de précipitation, jeune homme, dit le boulanger d'une voix calme, bien différente de celle de cet après-midi-là, des années auparavant, mais toujours profonde. Que veux-tu donc ?

— Je suis venu vous remercier, ai-je lancé le souffle court, comme si j'avais couru des kilomètres.

— Merci à toi ! dit-il en souriant. Je suis content que tu aimes nos gâteaux.

— Oui, ils sont délicieux, mais je veux vous remercier pour m'avoir sauvé la vie voilà plusieurs années. »

Soudain, le sourire a disparu de son visage rond, aux traits asiatiques, et il a planté son regard sans expression dans le mien, avant de plisser les yeux.

« De quoi parles-tu ?

— Un taliban m'avait arrêté de l'autre côté de la rue. Pour m'échapper, j'ai crié : "Bombe, bombe, bombe, bombe sous la voiture du taliban", et les gens se sont mis à courir dans tous les sens pour... »

Il m'a interrompu : « Et tu es venu ici, tu étais debout derrière cette vitrine et tu m'as expliqué : "Il n'y a aucune bombe. J'ai provoqué cette pagaille car un taliban m'a arrêté sans aucune raison valable." Alors je t'ai mis dehors car j'avais peur pour moi. – Il s'est arrêté un instant. – Puis j'ai vu du désespoir dans tes yeux... » Sa voix faiblissait.

« Vous m'avez tiré vers l'intérieur et vous m'avez caché derrière des sacs de farine.

— Et tu n'arrêtais pas d'éternuer... », m'a-t-il encore interrompu.

Le boulanger est sortit de derrière son comptoir et m'a étreint longuement dans ses bras. On était maintenant de la même taille. La peau ferme de son torse était douce et il sentait le pain et le four. On se tenait serrés l'un contre l'autre.

« J'ai souvent pensé à toi. Je ne savais pas ce que tu étais devenu. Tu n'étais jamais revenu, dit-il.

— J'avais très peur.

— Cette nuit-là je t'ai déposé devant ta maison, et plusieurs mois plus tard j'ai été arrêté trois fois sans raison. Mais tu sais qu'ils nous haïssaient. Ils n'étaient que des bêtes sauvages ! Pour eux, j'étais une bonne proie. Les salauds ont pris tout mon argent. La troisième fois, je n'avais plus rien à leur donner et ils m'ont battu comme un tapis qu'on dépoussière. »

Il avait un large sourire aux lèvres, comme s'il venait de raconter une bonne blague. C'est ce que j'aime le plus chez mes compatriotes. Il aurait dû être à jamais terrifié pour avoir connu tant d'épreuves traumatisantes, et il en parlait comme s'il s'agissait d'une plaisanterie.

« Est-ce que tu vis toujours dans ce vieux fort ?

— On est restés là seize ans, mais aujourd'hui c'est fini. Après que les talibans ont été chassés de Kaboul, une des veuves du propriétaire, Haji Noor Sher, est revenue d'Inde et a voulu louer le vieux fort aux étrangers qui gagnent beaucoup d'argent. Elle nous a demandé de partir, ce qui nous était égal. Nous voulions avoir notre propre maison sans partager notre cour avec de nombreuses autres familles. Mais nous n'en avions plus. Les talibans nous avaient obligés à leur vendre notre maison de Kot-e-Sanghi – en fait, à la leur donner. Nous n'avions pas les moyens d'acheter une propriété dans la plaine. Un squatter qui avait longtemps vécu sur les hauteurs de Koh-e-Aliabad – que nous appelions la montagne des snipers –, en face de l'université de Kaboul, a vendu à mon père un bout de terrain à bon prix. On y a construit une maison. J'espère que vous y viendrez pour rencontrer la famille.

— Bien sûr », répondit-il.

J'ai écrit mon adresse sur un morceau de papier, il a écrit la sienne et me l'a donnée. C'était l'heure du déjeuner, mais il ne pouvait pas me servir quoi que ce soit car c'était le ramadan. Il m'a fait promettre de lui rendre visite pendant l'aïd, la célébration de la fin de notre mois de jeûne – pendant trois jours, on se rend chez les membres de notre famille et chez nos amis. Puis on a parlé d'autre chose. Il s'est montré très causant, bon conteur,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

raffiné et connaissant beaucoup d'histoires drôles.

J'ai découvert qu'il n'était pas seulement boulanger, mais qu'il détenait un diplôme de la faculté de littérature de l'université de Kaboul, et qu'il avait enseigné deux ans dans cette université. Comme il ne gagnait pas assez d'argent pour nourrir sa nombreuse famille, il a quitté l'enseignement pour reprendre le commerce de gâteaux de ses parents. Il a fait prospérer l'entreprise et possède maintenant trois boutiques. Il est père de trois fils et de deux filles, tous mariés avec enfants, et tous vivent autour d'une même grande cour, comme nous l'avions fait avec Grand-Père.

« Est-ce que vous devez toujours être chez vous à l'heure pour le dîner sinon votre femme s'inquiète ? lui ai-je demandé.

— Bien sûr ! Après tout, c'est elle le patron ! » a-t-il plaisanté avec un large sourire.

Ma sœur aînée a accompli son rêve : elle a terminé ses études pour devenir architecte et ingénieur. Puis elle s'est mariée et a eu un adorable garçon à qui elle a donné le nom que j'avais choisi : Suleiman. C'est un nom que j'ai toujours aimé. Suleiman fut un homme important dans de nombreuses histoires populaires, tout comme dans le saint Coran et dans la Bible. D'un point de vue plus pratique, c'est un nom que les gens prononcent rarement mal. Et quand j'étais petit, j'ai souvent rêvé du tapis volant de Suleiman, tapis sur lequel il pouvait filer vers des endroits intéressants, coupant sur son chemin les cerfs-volants les plus beaux.

Désormais, ma sœur taquine son mari à ma place. Son mari est un brave homme, il la taquine en retour, ce dont elle se plaint. Je souris en lui disant : « On récolte ce que l'on sème. »

Maintenant, elle est devenue ma meilleure amie, même si elle prétend encore parfois que lorsque je mange je fais autant de bruit qu'une vache. Peut-être que c'est vrai. Mais je ne le pense pas. Ces mots me rappellent notre vie dans le jardin du père d'Hamza et le vol des grenades.

Une nuit, environ six mois après leur mariage, son mari lui a

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

demandé : « Raconte-moi des choses sur tes frères et sœurs, je ne les connais pas vraiment. » Avant leur mariage, il avait vécu plusieurs années dans d'autres pays.

Elle lui a relaté notre enfance dans la maison de Grand-Père de Kot-e-Sanghi, et comment tout avait changé une fois la guerre civile déclenchée, comment nous avions trouvé refuge à Qala-e-Noborja, puis tenté de toutes nos forces de prendre de la distance par rapport à la folie qui détruisait notre pays. Plus tard, il m'a confié que lorsqu'elle lui avait décrit combien j'avais travaillé dur pour aider mon père à nourrir sa famille, sa voix s'était mise à trembler. Elle avait éclaté en sanglots sans pouvoir s'arrêter, bien que son mari la tînt dans ses bras.

Vers minuit, j'ai entendu frapper à notre porte et j'ai ouvert la fenêtre pour voir qui pouvait bien être là à une heure aussi tardive. J'ai été très surpris de voir ma sœur aînée et son mari. J'ai descendu le long escalier et leur ai ouvert. Avant que j'aie eu le temps de leur souhaiter la bienvenue, ma sœur m'a pris dans ses bras et m'a embrassé plusieurs fois, le visage plein de larmes.

« Que se passe-t-il ? » J'étais inquiet.

« Rien, a dit son mari. Elle parlait de toi et m'a soudain fait part de l'envie de te voir. »

Je les ai fait monter. Le reste de la famille dormait, sauf ma mère qui a été surprise de voir ma sœur, même si cette dernière s'était calmée. Son mari a trouvé une couverture et un toshak et s'est endormi, mais ma sœur, ma mère et moi sommes restés éveillés pendant des heures. Tandis que la télé muette répandait sa lumière vacillante, nous avons évoqué le passé autour d'une tasse de thé. Nous ne le faisons presque jamais. Les blessures des jours lointains sont profondes et peuvent facilement se rouvrir. C'est mieux qu'elles appartiennent au passé.

La machine à pleurs est un homme maintenant, plus beau que moi, plus grand que moi, plus fort que moi. Il est plein de muscles et capable de me battre lors d'une partie de bras de fer. Depuis qu'il n'est plus un bébé, il n'a jamais pleuré. En fait, comme mon

père, il fait toujours de bonnes blagues. Mais j'aime bien me souvenir de son ancien surnom qui me rappelle l'époque où nous vivions avec les Kouchis. Aujourd'hui, il étudie le droit en espérant mettre de l'ordre dans notre pays.

Mes quatre plus jeunes sœurs sont toujours dans le système éducatif, même si des gens pensent encore, en Afghanistan, qu'éduquer les filles n'est pas une bonne chose. Elles ont de l'ambition. L'une étudie la gestion, l'autre l'agriculture. Une autre aimerait devenir écrivain et lit tous les livres qu'elle peut trouver. La plus jeune voudrait être infirmière. L'Afghanistan tirera profit de ces bonnes managers, de ces agricultrices qui sauront planter des arbres, de ces écrivaines qui compileront les joies et peines de notre peuple et de ces infirmières qui soigneront nos cœurs blessés. Les deux plus âgées sont mariées à des hommes très bien.

Ma mère n'avait jamais vraiment démissionné de sa banque. Elle avait simplement cessé d'aller à son travail pendant la guerre civile, quand les combats rendaient les choses trop dangereuses. Puis les talibans l'ont empêchée de travailler. Mais après qu'ils ont été chassés, elle s'est rendue un jour à sa banque pour en savoir plus sur sa situation et, le lendemain, elle était de nouveau à son poste. Personne n'avait été employé pour la remplacer car personne n'était là pour embaucher. Plusieurs années plus tard, elle a finalement quitté la banque et est rentrée à l'Afghanistan Disaster Management Authority où elle se sent plus utile. Elle travaille très dur pour obtenir une aide rapide du gouvernement en faveur des communautés qui souffrent après des tremblements de terre, des tempêtes ou autres calamitées.

Mon père enseigne toujours la physique au lycée Habibia. Il est le seul professeur d'avant-guerre qui n'ait pas été tué ou qui n'ait pas fui le pays. Tous les jeunes professeurs le respectent comme s'il était leur père. Le lycée possède un gymnase, mais sans équipements. Il essaie de trouver de l'argent pour acheter ce qui manque et pour recommencer l'entraînement. Il est toujours en forme, toujours très fort, mais souffre d'arthrite aux genoux.

Après tant d'années d'essais infructueux, il a finalement réussi

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

à quitter l'Afghanistan, mais brièvement seulement. Il a réalisé le rêve de sa vie et a fait le pèlerinage à La Mecque. Maintenant, nous sommes fiers de l'appeler Haji.

Mon cousin Ducon est encore parfois un petit con, mais il a quand même très bien réussi. Il a toujours été gentil avec sa famille et ses parents et les a épaulés, comme j'ai essayé de le faire avec les miens.

Je suis allé chez lui un jour pour lui remettre l'invitation au mariage de ma seconde sœur. Je ne l'avais pas vu depuis deux ans. Il avait un peu grossi et ses tempes avaient blanchi, ce qui le rendait plus distingué. Je lui ai dit : « Tu vieillis », et c'est moi qui me suis senti un peu con, car nous avons tous les deux le même âge.

Il a passé sa main droite sur ses tempes et a déclaré : « C'est la vie. Comme disait Grand-Père : "On naît cru, on se fait rôtir, et à la fin on brûle." J'en suis au stade du rôtissage.

— Resteras-tu dans ce pays jusqu'à ce que tu brûles ? – J'essayais d'être drôle.

— Oui, je resterai ici, et ferai de mon mieux pour améliorer les choses. – Il semblait sérieux. – Tout ce que mon père et sa génération n'ont pas pu régler. Je pense que ce pays a un avenir, mais c'est à nous d'y travailler, sinon, qui le fera ? On doit avoir le courage d'agir. On sait qu'aucun pays ne nous aidera. Ils ne viennent que pour s'aider eux-mêmes. On doit dire au monde que l'Afghanistan a un nouveau propriétaire, et ce propriétaire, c'est notre génération. »

Je l'ai serré dans mes bras pour la première fois depuis de nombreuses années – une vie entière – car j'étais très ému par ce qu'il m'avait dit. Je l'admire pour sa détermination.

Quelques années avant que Wakeel ne soit tué, nous avions reçu une lettre de Russie. Qui sait comment elle nous avait trouvés, mais elle avait été apportée par un ami de mon grand-père. Il s'agissait d'un bout de journal russe sur lequel était écrit : « Je suis toujours vivant. Je ne peux pas écrire plus longuement. On vit dans un trou noir. Je reviendrai un jour. » L'écriture était

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

celle du père de Wakeel qui avait mystérieusement disparu de nombreuses années auparavant. Mais depuis, on n'a plus jamais entendu parler de lui.

S'il nous cherche chez Grand-Père, il ne nous trouvera pas, ni même la maison qui a été presque entièrement détruite. La partie où mon père et ma mère avaient leurs appartements n'est plus qu'un tas de poussière. Tous les pommiers McIntosh que Grand-Père chérissait ont disparu. Il ne reste aucun signe de la vie agréable que nous y avons vécue. Peut-être, un jour, quelqu'un construira-t-il une nouvelle maison dans le jardin de Grand-Père. Peut-être trouvera-t-il notre or.

Il y a une personne que je n'ai jamais revue, mais je suis déterminé à la retrouver car elle a donné son sens à ma vie. J'ai maintenant ma propre entreprise de tapis, Kabul Carpets & Kilims. Elle est encore petite, mais elle va se développer. Grand-Père disait : « Les petits ruisseaux font de grandes rivières. »

Voici quelques années, j'ai eu l'occasion d'aller aux Pays-Bas et j'ai rendu visite à une Hollandaise qui était venue à Kaboul et qui était devenue une amie très chère. Dans sa maison de Haarlem, j'ai vu un des tapis que j'avais réalisés dans ma fabrique pendant les pires jours des talibans.

Je n'arrive pas à exprimer ce que j'ai ressenti en revoyant ce tapis. Il m'a rappelé de bons souvenirs, des moments difficiles, ma volonté de me forger un avenir, ma fabrique, les déjeuners pris avec mes tisserands autour d'un morceau de tissu, chacun riant alors que nous savions que des choses terribles nous arriveraient si les talibans nous découvraient. Aujourd'hui, toute cette histoire, mon histoire, est conservée dans ce pays lointain.

Rien de tout ceci n'aurait pu se produire sans mon professeur.

Je pense qu'elle est peut-être au Tadjikistan. Peut-être dans une ville. Peut-être dans un village. Je n'ai pas rêvé d'elle depuis longtemps. Il y a maintenant trop d'agitation dans ma vie. Mais le temps viendra bientôt où je partirai la chercher.

Je suis sûr qu'elle saura que j'arrive. Et avec son aide et celle d'Allah, je la retrouverai.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

J’ai longtemps porté le poids de ces douleurs dans la cage de mon cœur. Maintenant, je vous les ai confiées. J’espère que vous êtes assez fort pour les supporter.

Qais Akbar Omar

Remerciements

Ce livre est dédié à l'Afghanistan et à son peuple, à la mémoire de Grand-Père qui me guide encore dans les bons et les mauvais moments, comme un ange gardien, à Wakeel qui me rend visite tous les trois ou quatre ans dans mes rêves, à mes parents qui sont tout pour moi, à mes frères et sœurs qui construiront bientôt leurs propres familles en Afghanistan ou ailleurs, à mes oncles, tantes et cousins avec lesquels j'ai tant partagé de choses et que j'aime de tout mon cœur.

Ce livre n'aurait pas vu le jour si Stephen Landrigan n'était pas venu en Afghanistan, et si je ne l'avais pas rencontré. Il m'a écouté attentivement quand je lui ai raconté les souvenirs qui me hantaient, et m'a encouragé à les coucher sur le papier pour soulager mon âme. Ses conseils m'ont aidé à découvrir mon amour de l'écriture. Un jour, j'écrirai un livre sur toutes les bonnes choses qu'il a faites pour l'Afghanistan. Et ce sera un gros livre.

Je remercie de tout cœur J. Garcia et Linda Nicita, du Colorado, qui ont lu une première version avant que je ne maîtrise bien la langue anglaise, et qui ont corrigé toutes les erreurs grammaticales et les fautes d'orthographe. Merci également à Laurence E. Landrigan dont les sérieuses lectures de mon manuscrit m'ont apporté une aide précieuse. Leur générosité m'a beaucoup impressionné, et je suis heureux d'avoir ici l'occasion de le faire savoir.

Khaled Hosseini et Michael Patrick MacDonald ne m'ont pas seulement inspiré par leurs propres écrits, ils m'ont aussi aidé en m'ouvrant la porte de leurs agents et éditeurs, et je leur en suis reconnaissant.

J'ai particulièrement apprécié le professionnalisme et la gentillesse de Courtney Hodell, mon éditrice chez Farrar, Straus and Giroux, qui a suivi avec attention les nombreuses versions préliminaires de ce livre. Un grand merci aussi à Jessica Papin, mon agent chez Dystel & Goderich Literary Management, pour son énergie positive et son travail. Elle m'a permis d'entrer en contact avec l'équipe de Farrar, Straus and Giroux où Marion

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Duvert et Devon Mazzone ont permis à ce livre de trouver des éditeurs dans de nombreux autres pays et de nombreuses autres langues ; Lottchen Shivers, en tant que publicitaire, a diffusé l'information.

Merci en dernier lieu à Janie Harris, qui m'a fait la première critique de ce livre, longtemps avant que Kaboul était un vaste jardin soit même publié. J'ai été très ému que quelqu'un qui vive de l'autre côté de la planète soit aussi intéressé par ce que j'avais écrit.

J'espère que ce livre suscitera la curiosité de nombreuses personnes à l'égard des multiples aspects de la culture afghane qui, de façon si inattendue et pour de si nombreuses mauvaises raisons, est devenue le centre de l'attention du monde

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Table of Contents

Titre
Copyright
Note de l’auteur
Exergue
Cartes
Prologue
Première partie - Les soldats de Dieu
    1 - Le temps d’avant
    2 - Allah akbar
    3 - De l’autre côté de la montagne
    4 - En famille de nouveau
    5 - Le long chemin vers la maison
    6 - Sous la terre
Deuxième partie - La fuite
    7 - Le Nord
    8 - Le jardin du père d’Hamza
    9 - Dans la tête de Bouddha
    10 - Terres frontalières
    11 - Mon professeur
    12 - La caravane
troisième partie - L’époque de Shaitan
    13 - L’or
    14 - Wakeel
    15 - L’enfer
    16 - Le chien
Quatrième partie - Le triomphe de la folie
    17 - Un nouveau type de justice
    18 - La prison
    19 - Un bijou précieux
    20 - La longueur d’un poil
    21 - Le secret des pigeons
    22 - L’université des talibans
    23 - Grand-Père
    24 - Un nœud à la fois

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

25 - Changement d’air
Épilogue
Exergue
Remerciements